

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME X.

OCTOBRE 1835.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835.

LA MISE EN SCÈNE

DEPUIS

LES MYSTÈRES JUSQU'AU CID.

PREMIER ARTICLE.

Si ce n'était une phrase toute faite, fléau contre lequel on ne saurait former de trop épais cordons sanitaires, cet article commencerait par ces quelques lignes stéréotypées au front de tous les ouvrages qui traitent de nos origines dramatiques. « L'origine des représentations théâtrales, en France, se perd dans la nuit du moyen-âge. » Puis viendrait Thespis « barbouillé de lie, » avec ses tombereaux, ses taureaux et ses tonneaux, qui roulent depuis cent cinquante ans dans tous les discours académiques, en faisant éprouver au public le supplice de Régulus, aux pointes près. Arrière ces oripeaux littéraires qui n'ont que trop souvent déshonoré des élucubrations consciencieuses! arrière ces formes surannées faites pour dégoûter le public de recherches utiles, que l'on couvre ainsi d'un indélébile vernis d'ennui en même temps qu'on les imprègne d'un

fumet pédantesque, à donner le tétanos! Parce qu'on est savant, ce n'est pas une raison pour empêcher qu'on ne vous lise. L'érudition doit avoir aussi sa coquetterie, et son premier artifice est de dissimuler tout ce qui rappelle l'étude et décèle les fatigues de la composition.

Disons donc, le plus simplement possible, que, beaucoup plus ancienne qu'il ne serait possible de le démontrer au moyen de témoignages historiques, l'origine de nos représentations théâtrales se rattache peut-être sans interruption à la civilisation romaine. Bien qu'on ne puisse dire positivement ce que Charlemagne entendait par ces *histrions*, dont il supprimait les *jeux* à cause des obscénités qui s'y commettaient : il est probable que ceux-ci exécutaient des espèces de représentations scéniques. Pour les trois siècles suivans, lacune complète; puis Raoul Tortaire, dans la relation d'un voyage exécuté en 1120, parle des spectacles que le duc Henri Ier, de Normandie, donnait à Caen à ses sujets.

Vers le milieu du même siècle, parurent un certain nombre de tragédies en rimes latines; dans l'une d'elles, dont le héros est saint Martial de Limoges, Virgile, associé aux prophètes, vient avec eux à l'adoration du Messie, et chante un long *benedicamus* rimé par lequel finit la pièce. On rapporte également à cette époque une tragédie de *Flaura et Marco*, et une comédie, *Alda*, composées par Guillaume de Blois, mais qui ne nous sont point parvenues.

On n'a pu malheureusement retrouver de preuves qu'on fit représenter ces pièces avec appareil scénique. Mais si les documens positifs manquent pour établir ce fait, on peut facilement se le rendre probable en apprenant qu'à cette même époque, de véritables représentations dramatiques faisaient déjà les délices des Anglais. Ce fut Geoffroy, abbé de Saint-Alban, qui en introduisit le goût en Angleterre, vers le commencement du douzième siècle; c'est à Londres qu'elles obtinrent le plus de succès. Ces compositions, appelées *miracles*, et toutes en général, du genre tragique, roulaient sur le martyre de quelques saints de la primitive église. Les représentations avaient quelquefois lieu sur les places publiques, mais plus ordinairement dans les cimetières. Les acteurs empruntaient les ornemens de l'église pour décorer leur théâtre, et les vêtemens sacerdotaux

pour se travestir; on sait en outre qu'ils se masquaient. Ces spectacles avaient ordinairement lieu le dimanche, vers la fin de la journée, et se terminaient par des danses, des luttes et divers autres exercices gymnastiques. Les clercs, acteurs ordinaires des *miracles*, en étaient en même temps les auteurs; et plus il y avait de merveilleux dans leurs productions, plus ils recueillaient d'applaudissemens (1). Destinées, avant tout, aux plaisirs de l'aristocratie normande, ces pièces furent composées pour la plupart dans la langue de la conquête, exclusivement employée, d'ailleurs, dans les actes publics, au profond mécontentement des nationaux, dont les chroniques anglaises expriment les amers regrets :

« Ce fut ainsi que l'Angleterre tomba aux mains des Normands.

« Et les Normands ne pouvaient parler que leur propre langue; ils parlèrent le français, comme ils faisaient chez eux, et l'enseignèrent à leurs enfans.

« De là vint que les grands de ce pays, qui descendaient des Normands, parlèrent tous la langue de leurs pères, et que les gens du peuple parlent encore aujourd'hui la langue anglaise (2). »

L'Allemagne n'en était alors encore qu'aux chants des *Minnesingers*, aux lazzis des *sprœchsprekers;* et lorsque, vers 1480, quelques moines du Brisgaw imaginèrent d'imiter les mystères français, ces pastiches ascétiques, composés en latin, furent exclusivement représentés dans les cloîtres ou à la cour des princes ecclésiastiques du saint empire. Là, comme partout, le théâtre naquit dans l'église, empruntant à la liturgie ses sujets et ses solennités; vagues et ternes reflets des pompes prestigieuses et des séduisantes théogonies que le paganisme prodiguait à ses sectateurs.

Bornée aux exercices des *bouffons*, des *truands* et des jongleurs, l'Espagne ne vit paraître que trois siècles après les *Autos sacramentales*, pièces tirées de la légende, et, plus tard encore, les *Comedias de capa y espada* (de cape et d'épée),

(1) *Ancient mysteries described, especially the english miracles plays.* in-8° avec fig. London, 1823.

(2) Robert's Glocester chronicle.

dont le itre ndique que le sujet était tout mondain. La Péninsule connut cependant, dès le XIIe siècle, les poésies des troubadours (*trobadores*), dont beaucoup de pièces portent le nom de comédies et de tragédies, mais ne sont point parvenues jusqu'à nous, de sorte qu'on ne peut affirmer si le sujet correspondait réellement au titre. D'après une analogie résultant d'un passage de l'*Histoire littéraire* d'Angleterre du docteur Henri, on doit supposer que ces pièces n'avaient de la tragédie et de la comédie que le titre ; du temps de Chaucer et antérieurement, on appelait, chez les Anglais, tragédie, une narration en vers, sur un sujet tragique, et comédie une histoire facétieuse.

C'est d'un autre côté pendant le XIIe siècle que ces cérémonies bizarres, ces processions burlesques, appelées *fêtes des foux, fête de l'âne, procession du renard*, étaient arrivées à leur apogée d'extravagance et de scandale; or, on ne peut s'empêcher de les considérer comme des espèces de représentations théâtrales, d'après les descriptions qui nous en restent.

Vers la même époque, commençaient également à fleurir les *trouvères*, qui ne se bornaient point à *conter* dans les châteaux où on les accueillait, mais qui devaient représenter aussi des espèces de pièces. Jehan Bodel, d'Arras, Adam de la Hale, et Rutebœuf, trouvères du XIIIe siècle, contemporains de saint Louis, ont composé quelques-unes de ces pièces où l'on trouve déjà presque tous les élémens d'un théâtre complet : Une *pastorale,* pleine de fraîcheur et de grace (*Robin et Marion*); une farce (*le Jeu du pélerin*); deux drames à spectacles (*le Miracle de Théophile* et *le Jeu de saint Nicolas*); enfin deux pièces morales (*le Mariage ou le jeu d'Adam*, et *la Dispute du croisé et du décroisé*).

Il n'est point resté de documens historiques attestant que ces pièces fussent représentées; mais leur forme ne permet pas d'en douter. Ainsi, *le Jeu de saint Nicolas* est précédé d'un prologue dans lequel l'acteur s'adresse en ces termes aux spectateurs : « Seigneurs et dames, écoutez-nous, nous voulons vous entretenir aujourd'hui de saint Nicolas le confesseur, qui a fait tant de beaux miracles qui sont vrais. »

Ici vient l'analyse de la pièce, et l'acteur termine ainsi :

« Voilà, nobles seigneurs, le beau miracle qu'on lit dans la

vie du saint dont demain se célèbre la fête ; nous allons vous le représenter ; tel est le sujet de notre *jeu*.

« Faites silence ;

« Nous commençons. »

Ce prologue dénote évidemment une représentation ; mais sa forme, l'allocution aux seigneurs et aux dames qui le commence, tout semble indiquer que, dirigée et exécutée par des trouvères et des jongleurs, devant une société choisie et probablement dans l'enceinte d'un château, cette représentation n'admettait point un auditoire populaire.

A l'apparition des trouvères, à leur admission dans les festins et les fêtes qu'ils devaient animer de leurs chants et de leurs exercices, se lie intimement l'origine des *entremets*, grandes pantomimes, ou actions théâtrales à machines, tant usitées aux XIVe et XVe siècles dans les cours souveraines. Nul doute que les trouvères n'en fussent les premiers inventeurs et les ordonnateurs.

En 1237, aux noces de Robert, frère de saint Louis, on vit, pendant le repas, des ménétriers montés sur des bœufs caparaçonnés d'écarlate, un homme à cheval marcher sur une corde tendue, etc. Il y a loin, à la vérité, de ces spectacles grossiers aux espèces de féeries en action qui signalèrent les fêtes princières du XVe siècle ; mais c'en est assurément l'origine, comme le plus grand effort de l'esprit du temps. Le premier entremets dramatique bien caractérisé, que l'histoire mentionne, est celui qui fut représenté pendant un festin que Charles V, roi de France, donna en 1378, dans la grande salle du Palais-de-Justice, à l'empereur Charles IV, son oncle ; le sujet de cet entremets en deux parties était la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon. Au premier acte, un vaisseau peint de mille couleurs, *ayant châtel devant et derrière*, garni de tous ses agrès, représentait la flotte des croisés, dont il portait en effet tous les chefs richement costumés, et Pierre l'Ermite à leur tête en costume de moine. Ce vaisseau, au moyen de machines que mirent en jeu des hommes placés dans son intérieur, partit du côté droit de la salle, et vint à gauche, où était figuré Jérusalem, avec ses tours, son temple et ses murailles couvertes de Sarrasins ; les chrétiens abordèrent, donnèrent l'assaut, et après un combat, plantèrent leur bannière sur la plus haute tour.

Les *entremets* étaient des spectacles exclusivement réservés aux plaisirs des princes, exécutés dans de rares occasions et presque toujours pendant les festins ; le peuple n'y pouvait prendre aucune part. Mais on trouve établies, concurremment avec ceux-ci et antérieurement encore à l'institution des théâtres réglés, d'autres représentations dramatiques qui semblent plus spécialement destinées à l'amusement du peuple. Telle fut, par exemple, cette fête somptueuse que Philippe-le-Bel donna en 1313, à Paris, à l'occasion de la chevalerie conférée à ses enfans. Pendant les quatre jours que durèrent les réjouissances, on vit différens spectacles qui représentaient Adam et Ève, les Trois Rois, le Massacre des Innocens, Jésus-Christ riant avec sa mère et mangeant des pommes, les Apôtres récitant avec lui leurs patenôtres, la Décollation de saint Jean-Baptiste, Hérode et Caïphe en mitre, Pilate lavant ses mains, la Résurrection, le Jugement dernier, un Paradis, dans lequel on voyait quatre-vingt-dix anges ; un enfer « noir et puant » où tombaient les réprouvés et d'où sortirent cent diables qui allaient saisir des ames qu'ensuite ils tourmentaient. Ces sujets dévots étaient entremêlés de farces satiriques et de pantomimes burlesques ; on y voyait des ribauds qui dansaient et chantaient en chemise, un roi de la fève, un tournoi d'enfans, enfin la vie entière du renard, sujet favori chez nos aïeux et qui a fourni matière à l'un des plus longs romans de cette époque. On suppose avec raison que ces spectacles, de même que ceux dont nous allons parler, n'étaient que des espèces de tableaux pantomimes exécutés par des personnages costumés, mais dont toute l'action se bornait à quelques gestes automatiques qu'ils répétaient sans cesse ; on voit encore dans les églises du midi de la France, à l'occasion des fêtes de la Nativité ou de l'Épiphanie, de semblables scènes exécutées de la même manière.

Il est probable que cette fête, comme d'autres semblables exécutées vers la même époque, et présentant tout ce que le luxe, les ressources et l'imagination du temps pouvaient produire et rassembler de merveilles, donnèrent l'idée de consacrer des représentations analogues à rehausser l'éclat des entrées solennelles des rois de France ; c'est en effet dans le cours du siècle suivant que ces représentations, d'abord éven-

tuelles, prirent un caractère de régularité, en devenant partie essentielle du cérémonial de ces mêmes entrées. On les appelait *miracles* et *mystères*. C'est en l'année 1380, à l'occasion de l'entrée de Charles VI, que l'on en trouve la première mention détaillée.

On vit alors, disent les chroniqueurs, ce qu'on appelait les *mystères*, c'est-à-dire diverses représentations du théâtre, d'une *invention toute nouvelle.* Quelques années plus tard, à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, on représenta, dans les rues, des combats de chrétiens contre les Sarrasins, et diverses histoires de l'Ancien Testament.

« Sur l'un des échafauds, dit Froissard, on voyoit un chastel ouvré et charpenté de bois et de *garites*, faites aussi fortes *que pour durer quarante ans ;* et là il y avoit à chacun des créneaux un homme d'armes, armé de toutes pièces, et sur le chastel un lict paré, ordonné et encourtiné aussi richement de toutes choses, comme pour la chambre du roy ; et estoit appelé ce lict, le lict de justice, et là en ce lieu, par figure et par personnage, se gisoit madame saincte Anne. »

Depuis cette époque jusqu'à Henri II, qui abolit ces spectacles pour y substituer les *arcs de triomphe*, on trouve sans discontinuité la mention de ces mystères à chaque entrée de roi ou de reine de France, ou de souverains étrangers.

A l'entrée de Charles VII, on vit figurer en cavalcade les vertus personnifiées et les sept péchés mortels, *habillez selon leur propriété ;* toute l'histoire de Jésus-Christ, comme nous le rapporterons plus loin ; les tableaux du purgatoire et de l'enfer ; la représentation de saint Michel pesant dans sa balance les ames des trépassés.

Pour l'entrée de Louis XI, on avait disposé à la porte Saint-Denis un vaisseau figurant les armes de la ville de Paris, et portant les trois états, accompagnés de l'équité et de la justice ; pour retracer le haut degré de puissance auquel le héros de la fête venait de s'élever par son sacre, on ne trouva rien de plus ingénieux que de faire hisser un mannequin revêtu d'habits royaux à la hune du mât de la nef ; c'est à cette même entrée que des sirènes *toutes nues* fredonnaient des *bergerettes* à deux pas d'un théâtre de la passion où Jésus-Christ venait d'expirer.

Ces divers spectacles ne tiennent, il faut en convenir, que

d'une manière fort indirecte à l'histoire littéraire du Théâtre-Français ; car il est évident que ce n'étaient que de simples tableaux sans aucun mélange de dialogue, en un mot, des pantomimes ; il est même certain que dans le plus grand nombre des cas, lorsque les tableaux représentés offraient une succession de scènes liées entr'elles, ce n'était point relativement au lieu que s'opérait cette succession ; ainsi, au lieu d'assister devant un même théâtre à toute la représentation d'un mystère, on passait d'échafauds en échafauds dressés le long des rues que devait traverser le cortége, et dont chacun offrait une scène détachée ; c'était donc moins un drame qu'une galerie. Il serait facile de citer, d'après la cérémonie des entrées des reines, une foule de preuves de cette dernière assertion. Nous nous bornerons à rappeler les principaux tableaux disposés pour l'entrée de Charles VII ; ils représentaient à peu près toute la vie de Jésus-Christ. Ainsi, à l'entrée du grand pont était représenté le *Baptême de Notre Seigneur ;* devant la Trinité, sa *Passion ;* devant le Sépulcre, sa *Résurrection* et son *Apparition à la Madeleine ;* à la porte Sainte-Catherine, la *Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.*

Cette succession de tableaux, ce drame étalé en quelque sorte dans toute sa longueur, présentaient quelques avantages. D'abord le cortége, pour l'agrément duquel ils étaient disposés, pouvait jouir de la totalité du spectacle sans interrompre essentiellement sa marche. C'étaient autant de reposoirs devant lesquels il ne faisait que s'arrêter un instant. Puis les frais de la représentation, ainsi que toutes les difficultés de l'exécution, se trouvaient divisés ; car ce n'était point une association générale qui entreprenait la totalité du spectacle ; chaque quartier ayant choisi sa scène, l'exécutait comme il l'entendait, selon ses ressources, son zèle ou son amour-propre ; de là une émulation de se surpasser et de se faire remarquer, qui tournait à l'avantage général du spectacle. Ce spectacle restant en permanence pendant toute la cérémonie, et probablement même pendant toute la journée, les derniers venus ne perdaient rien pour arriver tard ; on pouvait même renouveler ses plaisirs à volonté en reprenant le drame par le commencement pour le suivre de nouveau jusqu'au dénouement. On obtenait enfin ainsi l'effet des décors mobiles de la *Belle au bois dormant*, à

l'Opéra, et du *Sacre de Napoléon*, au Cirque-Olympique, avec cette différence qu'aujourd'hui c'est le spectacle qui se dérange, et qu'alors c'était le spectateur.

Cependant, il paraît que les confrères de la Passion se distinguaient toujours par la magnificence de leurs échafands. Rien de plus naturel: ils avaient un fonds de costumes et d'accessoires, et de plus l'habitude continue de ces représentations. Voici un exemple qui prouve leur coopération dans ces fêtes, et qu'en même temps ils ne dérogeaient point à l'usage de ne représenter que des spectacles muets: « Devant l'église des Carmes avoient faict faire, les gouverneurs et confrères de la confrérie de la Passion, un eschaffaut où étoit Abraham qui sacrifioit à Dieu le père, son fils Isaac. Et à l'aultre costé de l'eschaffaut, le crucifiement de Jésus-Christ. C'est à savoir Jésus étendu en la croix entre deux larrons, Judas pendu, Anne, Caïphe, Pilate, et plusieurs Juifs regardant le crucifiement, et couloit incessamment *une manière du sang* des playes du crucifix. » (Entrée de Louis XI.)

Aux divers genres de spectacles que nous venons de passer en revue, aux *jeux des trouvères*, aux *entremets* et aux *miracles* des entrées solennelles, si l'on joint les *cantiques* dialogués et historiés des pélerins, on aura la nomenclature à peu près exacte des essais dramatiques accidentels qui ont précédé et amené les représentations théâtrales régulières. On attribue même plus particulièrement aux pélerins que nous venons de citer l'initiative de l'établissement du premier théâtre fixe à Paris. En effet, tous ces pieux vagabonds errant sans cesse de Jérusalem à Saint-Jacques de Compostelle, de la Sainte-Baume à Saint-Rémy, et du mont Saint-Michel à Notre-Dame-du-Puy, ne se réunissaient nulle part en plus grand nombre qu'à Saint-Maur-des-Fossés, près Vincennes, alors lieu favori de pélerinage et de plaisir des Parisiens. On sait que ces pélerins vivaient exclusivement d'aumônes, et qu'ils étaient dans l'usage de solliciter la bienveillance publique en psalmodiant de longs cantiques sur la vie et la mort du Christ, le martyre et les miracles des saints. Ils eurent l'idée de profiter de leur réunion pour accomplir en corps ce qu'ils n'exécutaient auparavant qu'isolément, et ils transformèrent en action dialoguée leurs interminables monodies.

Ce spectacle parut trop séduisant aux Parisiens pour qu'on

ne désirât pas le fixer dans la capitale. Des bourgeois l'essayèrent, et bien qu'il n'y eût point alors d'administration chargée d'encourager les beaux-arts, ils réussirent tout de suite. Vers 1402, réunis en *confrérie* dite de la Passion, ils établirent à l'hôpital de la Trinité le premier théâtre fixe qu'on ait fondé à Paris. Depuis cette époque, l'histoire chronologique du théâtre français est bien fixée par des titres authentiques, et par les monumens qn'on a recueillis; elle a fait le sujet de plusieurs ouvrages, et sans nous arrêter à en signaler les phases, nous nous occuperons de la mise en scène, objet de cet article.

Ce n'est point à Paris qu'il faut, pour s'en former une juste idée, étudier la mise en scène des mystères. Là les confrères, renfermés dans les bornes données d'un édifice, n'eurent jamais qu'un théâtre circonscrit, une scène rétrécie. C'est à ces représentations magnifiques, exécutées dans les principales villes de province, et qui, nécessitant parfois des années entières de préparatifs, rassemblaient la population de toute une contrée, c'est là qu'il faut se transporter en idée pour saisir dans tout son développement la vaste machination de cet étrange spectacle. Aussi est-ce principalemeut aux théâtres de province qu'il convient de s'arrêter. Là, la scène, assise dans une plaine, sur une place publique, à l'extrémité d'une rue spacieuse, s'étendait *ad libitum* en hauteur et en largeur, selon la multiplicité des lieux où devait se passer l'action. Là, tout endroit d'où l'on pouvait apercevoir le théâtre était propre à recevoir des spectateurs. Une enceinte réservée, garnie de bancs ou de siéges, que chacun se faisait apporter, rassemblait l'élite de la contrée; au-delà, la terre jonchée de paille et de feuilles, les fenêtres tapissées, l'intervalle des pignons aigus, regorgeaient de spectateurs. Quelquefois cependant le champ du théâtre, non moins étendu en espace, était plus régulier dans ses formes générales; à Doué, près Saumur, les représentations avaient lieu dans un amphithéâtre creusé dans le roc, subsistant encore de nos jours, et pouvant contenir, dit-on, quinze mille spectateurs. A Bourges, en 1536, pour représenter le mystère des Actes des apôtres, « on fit sur le circuit de l'ancien amphithéâtre ou fosse des arènes, un amphithéâtre à deux étages, surpassant la sommité des degrés, couvert et voilé par-dessus pour garder les spectateurs de l'intempérie et ardeur du soleil,

tant bien et excellemment peint d'or, d'argent, d'azur et autres couleurs, qu'impossible est de savoir réciter. » (Lassay, *Histoire du Berry.*) En 1516, à Autun, suivant le témoignage du célèbre jurisconsulte Chassané, témoin oculaire, on fit construire au milieu de la grande place, pour représenter les mystères, un amphithéâtre en bois de charpente, assez vaste pour contenir quatre-vingt mille personnes. En 1534, enfin, on joua *la Passion* à Poitiers, « au marché de ladite ville, en un théâtre fait en rond, fort triomphant. »

Ces citations suffisent pour prouver que, dans quelques cas, le théâtre pouvait être regardé comme complet, c'est-à-dire qu'indépendamment de la scène, il possédait encore une enceinte édifiée, régulière et même couverte, destinée à recevoir les spectateurs; mais la plupart du temps, cette enceinte manquait, et la scène seule constituait le théâtre. A Caen, par exemple, on choisissait ordinairement une rue plus élevée à l'une de ses extrémités qu'à l'autre, et ayant des portiques de chaque côté. Le théâtre était placé à l'extrémité dominante; les fenêtres et les porches latéraux formaient les loges, et l'espace vide de la rue était occupé par la foule des spectateurs. Comme c'est surtout de la scène, dans ses distributions générales et accidentelles, dans ses décors et accessoires, qu'il est ici question, peut-être, avant d'entrer dans le détail de ces dispositions, convient-il d'exposer les motifs qui conduisirent à les adopter; on comprendra mieux l'explication de cette machination, lorsqu'on en aura admis la nécessité.

On s'est, jusqu'ici, formé une idée très imparfaite de la scène des mystères, les renseignemens historiques, à l'aide desquels seulement on peut espérer de reconstruire cet étranges édifices, étant toujours tronqués, vagues, et souvent, en apparence, contradictoires. C'est qu'en effet la disposition généralement adoptée n'était point tellement fondamentale et rigoureuse, qu'elle ne subît, selon les localités ou le caprice des entrepreneurs, d'importantes modifications. Les trois unités, et surtout celle de lieu, étaient absolument inconnues aux auteurs des mystères. Leur action, véritable chronique dialoguée, progressive, multiple, n'admettait aucun récit, n'avait recours à aucune ellipse de temps, ne supportait aucun événement accompli hors de la vue des spectateurs. La vie entière du Christ, dans le

Mystère de la Passion, se déroulait successivement avec tous ses détails prolixes, ses accessoires concomitans, ses incidens épisodiques ; l'auteur suivait pas à pas la chronique sacrée, et loin de chercher à ramener tous les événemens vers quelques localités choisies comme centre d'action, il les dispersait, au contraire, en autant de lieux différens que le sujet paraissait en indiquer. L'action était toujours, si l'on peut s'exprimer ainsi, par voies et par chemins, sautant continuellement d'un endroit à l'autre, quand, par surcroît, elle ne se passait pas en plusieurs endroits distincts à la fois. Pour que les spectateurs pussent se rendre compte de ces perpétuelles mutations, il fallait qu'elles s'exécutassent en réalité sous leurs yeux, sans quoi la pièce entière n'eût été qu'une longue charade en action. Or, il n'était que deux moyens possibles : ou que le théâtre changeât en effet de décoration presque à chaque instant, ou qu'il offrît simultanément tous les lieux où les péripéties de l'action pouvaient conduire les personnages. Le premier moyen ne paraît jamais avoir été tenté par ceux qui exécutèrent les mystères ; quoique l'art du machiniste ne leur fût point inconnu, comme on en a de nombreux exemples, peut-être n'était-il pas assez perfectionné pour répondre aux exigences de cette perpétuelle mobilité, et produire des changemens à vue avec une telle continuité, qu'aujourd'hui même elle mettrait en défaut nos plus habiles machinistes. Il fallait donc, de nécessité absolue, adopter le second moyen, quelques difficultés, quelques invraisemblances qu'il en résultât, et montrer à la fois autant de scènes différentes et distinctes que pouvait l'exiger l'action. C'est aussi ce parti qu'adoptèrent les *impresari* des mystères. Tant que dura la vogue de ce genre de spectacles, ils n'y renoncèrent jamais, et cette particularité donna à leur théâtre ces formes insolites dont la tradition s'est conservée dans ces *tryptiques* promenés encore aujourd'hui de foire en foire par nos marchands de cantiques, et dont chaque case reproduit une épisode de l'histoire de saint Jacques ou de saint Hubert.

Entrons maintenant dans la description de cette scène, telle que devait la faire la nécessité de représenter à la fois une foule de lieux divers, paradis, enfer, temples, habitations, palais, chaumières, places publiques, campagnes et déserts. Le moyen le plus simple de réaliser ce cadastre dramatique, c'était de

disposer toutes ces décorations sur une ligne, comme les tableaux divers composant une galerie. Et si l'on prend à la lettre certaines descriptions qui nous restent des représentations fameuses, il est évident que telle était dans certains cas la disposition du théâtre; tout alors était de plain-pied, et, pour peu que la série des lieux à représenter fût nombreuse, le théâtre atteignait en largeur des dimensions excessives et pouvait embrasser la demi-circonférence d'une vaste place publique. Tel paraît avoir été, entre autres, le théâtre élevé à Rouen, en 1474, aux fêtes de Noël, pour y représenter le *Mystère de l'Incarnation et Nativité;* « et estoient les establies assises en la partie septentrionale du neuf marchié, depuys l'hostel de la *Hache couronnée* jusqu'en l'hostel où pend l'enseigne de l'*Ange*. Premièrement vers orient, paradis. etc » Vient ensuite l'indication de vingt-deux scènes différentes, et enfin l'enfer, et les limbes qui devaient être situés à l'extrémité occidentale. Quelques interprétations que plusieurs auteurs aient essayé de faire subir à cette description pour la faire concorder avec leurs hypothèses, il est impossible, en se tenant à la lettre, d'y voir rien autre chose qu'une série de scènes disposées sur une seule ligne et s'étendant sur une grande partie de la circonférence de la place. Mais les proportions démesurées de cette forme de théâtre et la nécessité, pour l'intérêt du sujet aussi bien que pour la commodité des spectateurs, de concentrer l'action dans l'espace le plus restreint possible, firent que, généralement, on adopta la division par étages. Dans cette disposition, le théâtre, formé de plusieurs étages, de galeries superposées, en retraite les unes des autres, ou perpendiculaires, s'élevait pyramidalement jusqu'à une grande hauteur. Chaque étage était affecté à une ville ou province, telle que Rome, Jérusalem, la Judée,..,. et se subdivisait, au moyen de cloisons, en un plus ou moins grand nombre de scènes partielles qui représentaient les diverses localités, telles, par exemple que le temple, le Prétoire, la palais d'Hérode, etc. Qu'on se figure une maison, haute de cinq ou six étages, subdivisée en un grand nombre de pièces, et dont la facade totalement enlevée laisse voir du haut en bas tout l'intérieur diversement décoré, on aura une idée exacte de la forme que nous venons de décrire.

On trouve rarement mentionnée une troisième forme de théâtre, qui était en quelque sorte une extension des deux precédentes.

Elle paraît avoir été principalement adoptée lorsque le nombre des lieux à représenter était trop considérable pour un seul échafaud, quelque haut et quelque large qu'il fût pour les contenir tous. On construisait alors plusieurs théâtres disposés à côté les uns des autres, ayant plusieurs étages, et présentant un certain nombre de décors différens. Chacun de ces théâtres était probablement affecté aux différentes divisions d'une même pièce, comme par exemple, aux différentes journées dans le *Mystère de la Passion*. Ce vaste déploiement de décorations paraît même avoir été indispensable lorsqu'on voulait jouer, sans intervalle, et sans être obligé de renouveler chaque jour la face du théâtre, quelqu'un de ces grands mystères, tels que celui de *la Passion*, du *Vieil Testament*, ou des *Actes des Apôtres*, dans lesquels le nombre des lieux distincts à représenter ne s'élève pas à moins d'une centaine. Alors un seul échafaud, quelque immense qu'on le suppose, ne pouvant contenir autant de divisions, on était forcé d'en élever plusieurs sur lesquels le drame se promenait successivement. Quoiqu'une semblable disposition ait dû se rencontrer assez fréquemment, ce n'est guère cependant qu'à l'occasion d'une représentation de *la Passion*, jouée à Angers en 1486, avec une magnificence extraordinaire, que nous trouvons la mention positive d'un théâtre aussi compliqué. Il est dit que le théâtre construit au bas des halles avait : « cinq eschaffauts à plusieurs étages couverts d'ardoises, » et que le paradis, qui était le plus élevé, contenait deux étages.

Le théâtre, pris d'une manière générale et dans son ensemble, s'appelait le *parc* ou le *parquet*. « L'an 1437, fust faict, à Metz, le jeu de la Vengeance Notre-Seigneur Jésus-Christ, au propre *parc* que la Passion avait été faicte. » (Chronique de Metz.) « Entrant ung jour dedans le *parquet* » (Rabelais). La scène, prise également d'une manière générale, s'appelait l'*eschaffaut*, le *jeu* ou le *parloir*. Les différens étages portaient le nom d'*établies*. Leurs divisions, dont chacune constituait une scène indépendante de toutes les autres, recevaient les dénominations de *siéges, mansions* ou *loges*. C'est probablement à cause de l'analogie de forme et de position, qu'on ne peut manquer de saisir entre les compartimens des théâtres anciens et les divisions des galeries usitées dans les nôtres, que ce nom de *loges* a été retenu par ces derniers.

Quoiqu'il ne subsiste, à notre connaissance, aucun monument présentant la scénographie exacte d'un théâtre de mystères, et que cette lacune rende aujourd'hui d'une extrême difficulté l'exposition de cette singulière construction, cependant, en s'aidant d'une foule de passages plus ou moins explicites, contenus dans les pièces elles-mêmes, et surtout des indications fournies par un grand nombre de monumens dont on peut supposer avec raison que la disposition, les formes, ont été empruntées à ces théâtres, on peut espérer de pousser jusqu'à l'évidence cette espèce de démonstration. Quant à la disposition par étages, les témoignages se présentent en foule pour l'appuyer; nous avons déjà vu les historiens, témoins oculaires, mentionner le nombre d'étages auquel s'élevaient les échafauds qu'ils décrivaient; un chroniqueur de Metz, rapportant une représentation de *la Passion*, jouée en cette ville en 1437, dit que le théâtre fut fait « d'une très noble façon, car il en estoit de neuf siéges de haut; » et il ne peut y avoir d'équivoque sur le nom de *siéges*, qui, dans ce cas comme ailleurs, signifie les diversions de la scène, car il ajoute que : *tout autour estoient grans siéges et longes pour les seigneurs et dames*. Mais une preuve décisive se tire de ces avertissemens de l'auteur pour la mise en scène, semés dans chaque pièce, par lesquels, lorsqu'une division doit avoir lieu, il a soin d'avertir que l'endroit où elle se passera soit situé au-dessous de celui d'où l'envoyé céleste doit descendre. Ainsi dans le *Mystère de la Résurrection*, les apôtres attendant la venue du Saint-Esprit dans le cénacle, l'auteur avertit que : « ladicte maison du cénacle doit estre dessubz paradis, » c'est encore ainsi qu'est placée la chambre de la Vierge Marie dans les *Mystère de l'Incarnation et Nativité*. Des citations analogues pourraient être accumulées; puis il existe des monumens qui peuvent également jeter quelque lumière sur l'objet qu'il s'agit ici d'éclaircir. A cette époque de demi-civilisation, le domaine de l'imitation manquant de toutes les parties que l'érudition et la critique y ont ajoutées, était beaucoup plus borné; tout ce qui pratiquait les arts du dessin, empruntant ses types à la nature usuelle et matérielle, tournait dans un cercle de réaction uniforme. Il résultait de cette impropriété d'imitation, que lorsque les artistes, au lieu d'un fait unique, voulaient représenter une série de traits de la vie d'un person-

nage, peindre une histoire entière, ils empruntaient l'artifice qu'ils voyaient employé par les mystères ; ils divisaient leur sujet par étages, le subdivisaient par des compartimens ; ils plaçaient les cieux au sommet, et l'enfer à la partie inférieure, sous la figure d'un énorme dragon à gueule béante. Il ne faut donc point douter que, toutes les fois que nous rencontrons dans un monument ces formes caractéristiques, nous n'ayons jusqu'à un certain point, sous les yeux, la scénographie d'un théâtre de mystères.

Les tympans occupant la partie supérieure des porches des grandes églises gothiques reproduisent cette distribution d'une manière frappante. Quelque sujet qu'on y retrouve figuré, c'est presque toujours la même disposition; trois étages les divisent : le ciel, la terre, les enfers. Que l'artiste ait voulu représenter la résurrection : au rang supérieur, le Christ, déjà monté aux cieux, siége à la droite de son père; à l'étage intermédiaire, il accomplit différens épisodes terrestres de sa passion ; au rang inférieur, qu'un encadrement de dents aiguës, simulant une gueule ouverte, caractérise fréquemment, il délivre des limbes les patriarches et les élus.

On pourrait indiquer de nouvelles analogies dans les *histoires* sculptées qui enclosent le chœur de certaines cathédrales, dans les monumens prototypographiques connus sous le nom de *Bibles des pauvres*, et retrouver enfin la tradition dégénérée des mystères dans ces petites *passions mécaniques* promenées dans nos campagnes, et qui, dans leur sujet, leur disposition, etc., jusque dans leur naïveté, ont conservé le caractère frapppant du type primitif.

Comme le théâtre, dans les sujets tirés de l'histoire sacrée, était presque invariablement formé des trois parties que nous venons de nommer, nous les décrirons successivement d'une manière générale, en rattachant à chacune d'elles tous les faits dignes de remarque que la lecture des mystères peut présenter.

Le *paradis* occupait la partie la plus élevée de l'échafaud ; c'était là que se déployait toute la magnificence des peintres et des ordonnateurs de spectacles ; les recommandations des auteurs sont toujours précises sur ce point ; l'un veut « qu'il soit nué et estoilé très richement ; » un autre « qu'il soit ouvert,

faict en manière de throsne et recous d'or tout autour, au milieu duquel soit Dieu en une chaire parée, et au costé dextre de lui Paix, et soubz elle Miséricorde; et au senestre Justice, et soubz elle Vérité; et tout autour d'elles, neuf ordres d'anges, les uns sur les autres. » Un orgue faisait toujours partie de son matériel; il servait à accompagner les chœurs des anges, à les suppléer même, à manifester la mansuétude ou la colère divine. Quand Jésus-Christ entre en triomphe dans Jérusalem : « Ici se faict un doulx tonnoire, en paradis, de quelques gros tuyaux d'orgue. » (*Mystère de la Passion.*) Quand le Saint-Esprit descend sur les apôtres, « se doibt faire un tonnoire d'orgues, et qu'ils soient bien concors ensemble. » (*Mystère de la Résurrection,* par L. Michel.) Cet orgue cependant n'excluait point un orchestre également placé dans le paradis pour accompagner les chœurs séraphiques; ainsi, lorsque Dieu annonce à la cour céleste que le Messie prendra naissance, celle-ci en témoigne son allégresse par les cantiques, « adonques chantent, et puis les joueurs d'instrumens derrière les anges répètent, tandis, des anges qui tiennent les instrumens font manière de jouer. » (*Mystère de l'Incarnation et Nativité.*)

Les *conducteurs* de mystères, théologiens non moins subtils que les scolastiques, distinguaient quelquefois le *paradis* des *cieux*. On a déjà mentionné un paradis « à deux étages, » où probablement l'on avait établi cette subdivision ; mais dans la *Moralité de l'homme juste et de l'homme mondain*, il est fait une distinction expresse entre le paradis et les cieux. Le premier était le séjour particulier de la majesté divine et des saints : « Est à noter que paradis sera faict au côté des cieulx un peu assez loin, et dans ledict paradis y aura la Trinité, Nostre-Dame et les saints suivant leur ordre. » Ces saints, d'après les indications que fournit la pièce, devaient être au nombre de cinquante au moins.

Dans les cieux siégeaient les juges qui décident du sort de l'ame juste ou mondaine ; c'étaient saint Pierre, saint Michel, portant des balances; la miséricorde divine présentant la défense. Le diable remplissait les fonctions du ministère public.

Une troisième fraction du séjour céleste, distincte des deux précédentes et à l'usage de quelques mystères seulement, était le paradis terrestre. Voici comment Michel, auteur du *Mystère*

de la Résurrection, recommande de faire. « Paradis terrestre doit estre faict de papier, au dedans duquel doit avoir branches d'arbres, les uns fleuris, les autres chargés de fruicts de plusieurs espèces, cemme cerises, poires, pommes, figues, raisins, et telles choses artificiellement faites, et d'autres branches vertes de beau may et des rosiers, dont les roses et les fleurs doivent excéder la hauteur des carneaux (créneaux), et doivent estre de fraiz coupez et mis en vaisseaux plains d'eau pour les tenir plus freschement. »

Unique ou multiple, le paradis devait avoir des dimensions très étendues. On a vu qu'il contenait un orgue, quelquefois un orchestre de musiciens derrière les acteurs, et neuf ordres d'anges rangés circulairement autour du trône du Père éternel. Dans le *Mystère de la Résurrection*, Jésus conduit avec lui cinquante et une ames bienheureuses qu'il a tirées des limbes, et les incorpore, suivant une certaine proportion, dans ces neuf ordres, où pour les recevoir « *doivent estre appareillées les chaieres selon ce nombre.* » On ne peut supposer un nombre d'anges moindre, pour chaque rang, de celui des élus qu'on introduit parmi eux; c'est donc déjà plus de cent figurans qui doivent trouver place dans le paradis, sans les principaux personnages. A la vérité, il paraît que beaucoup de ces anges étaient des enfans; car on trouve, parmi les employés à la représentation d'un mystère, un certain Jean Lucien, « mettant en ordre les enfans *anges en paradis*; » mais, dans la même énumération, on trouve également des anges qualifiés par leurs noms et surnoms, et ceux-là devaient être, sans doute, des adolescens ou des hommes faits.

Un des commensaux du paradis était le Saint-Esprit; mais comme il était toujours représenté sous la forme d'un pigeon blanc (coulomb blanc), les paroles de son rôle étaient prononcées par un interlocuteur placé hors de la scène, comme cela se pratique encore aujourd'hui aux ombres chinoises et chez Polichinelle. Ainsi, dans le *Mystère des apôtres*, le Saint-Esprit, ordonnant à ceux-ci d'envoyer Barnabé prêcher en Asie : « Ces paroles sont proférées de par le Saint-Esprit, par la bouche d'un séraphin ou d'un autre ange, selon que l'on verra estre le plus convenable. »

La décoration de l'enfer et des limbes n'était point sur les

échafauds. Au bas du théâtre paraissait une énorme tête de dragon, dont l'entrée, qui aboutissait sous le théâtre, assez large pour y laisser passer plusieurs personnes, s'ouvrait et se fermait lorsque les diables y voulaient entrer ou en sortir.

Il paraît que pour l'enfer on dérogeait à la coutume généralement adoptée, d'offrir constamment toutes les parties de la scène ouvertes et patentes aux yeux des spectateurs. L'enfer était généralement fermé, et ne s'ouvrait que lorsqu'une scène devait s'y passer ou dans les limbes et purgatoire qui y étaient contenus. Toujours ouvert, il eût été peu naturel d'y faire tenir les démons en repos lorsqu'ils ne prenaient point part à l'action ; et en mouvement, ils eussent trop détourné l'attention des spectateurs. Au reste, l'auteur indique ordinairement le moment où l'enfer s'ouvre, par ces mots ou d'autres analogues : « Et est l'enfer ouvert..... » Et sa fermeture par ceux-ci ; « Et se reclos la gueulle d'enfer.... »

Un des intermèdes infernaux les plus ordinaires était, lorsque les diables avaient enlevé une ame, de la laisser courir dans *le jeu* pour la rattraper, et la laisser courir de nouveau, comme le chat fait à la souris : « Adonc les diables laissent aller l'ame parmi le jeu et courrent tous après. » (*Mystère de saint André.*)

Dans le *Mystère de la Résurrection*, Jésus descend aux enfers et jette Satan enchaîné dans un puits : « Notez que l'ame de Jésus jette Sathan au puits, et crie moult horriblement; et icelluy puits doit estre édifié jouxte (près) le pallour (parloir) de dessus le portal d'enfer, entre icelluy portal et la tour du limbe par devers le champ du jeu, pour estre mieux veu. Et doit estre faict ledict puits en telle manière qu'il ressemble par dehors estre maszonné de pierres noires de taille, et si doit estre si large qu'il puisse avoir séparation entre les deux parties (dans lesquelles son intérieur sera divisé) ; en l'une desquelles soit faict feu de soufre ou autrement, saillant continuellement hors du puits. Et doit estre faict par souffler ou autrement subtilement qu'on ne s'apperçoive. Et en l'autre partie du puits, en laquelle sera gecté Sathan, n'aura point de feu, et s'en ira ledict Sathan par une fenestre qui sera faicte par devers enfer assez bas, et après qu'il aura esté gecté, ledict feu doit faire plus grande flambe que auparavant. »

« Notez bien, voit-on dans la *Mystère de Bien advisé, mal advisé,* que l'enfer doit estre en manière de cuisine comme chez ung grand seigneur et doit illec avoir ses serviteurs à la mode, et doit-on là faire grant tempestes, et les ames doivent fort crier en quelque lieu que l'on ne les voie point... Adonc chacun fasse son office, et boute la table, et frappe sur icelle d'un baton, et devez savoir que la table doit estre noire et la nappe peinte de rouge. Adonc viennent les serviteurs avecques viandes et en lieu d'instrumens infernaux, tous les diables crient à haulte voix :

« Saulce d'enfer, saulce d'enfer,
« Aux serviteurs de Lucifer. »

« Adonc Sathan vient, lequel apporte de la saulce noire en un vaisseau que les petits serviteurs de Sathan portent. Adonc mettent grande abondance de soufre sur les plats et sur les gobelets, tellement, que quand ilz boivent, *il semble que tout brusle.* Adonc tous les diables renversent la table et tout ce qui est dessus, et font une grande tempeste et un grant bruict en tourmentant et desrompant tout. »

Lorsqu'on apprend aux enfers que le Messie est né (*Mystère de l'Incarnation et Nativité*) : « Adonc, crient tous les diables ensemble, et les tambours, et autres tonnoires faictz par engins, et gectent les couleuvrines, et aussi faict-on gecter brandon de feu par les narilles de la gueulle d'enfer et par les yeux et aureilles, laquelle se reclos et demeurent les diables dedans. » (*Mystère de la Résurrection*, de J. Michel.) Jésus descend aux enfers pour enchaîner Satan et délivrer les ames des limbes; il se prépare à en briser les portes : « Ici se doit faire pause, et tous les diables viennent tous à l'entrée d'enfer, et lors, comme espouvantés, feront signes admiratifs en mettant couleuvrines, arbalestes et canons, par manière de défense, et eulx estant sur le portal, l'âme de Jésus, accompagnée de quatre anges et de l'âme du bon larron, viendra aux portes d'enfer. »

Et plus loin : « Et doit-on tirer aucuns canons et avoir tonneaux pleins de pierres et d'autres choses, que l'on doit faire tourner, afin qu'ils fassent la plus horrible noise et tempeste

que l'on pourrait faire; après lesquelles choses ainsi faictes, silence doit estre imposé. »

Les scènes où les diables paraissaient excitaient un tel enthousiasme chez les dilettanti du genre, que l'on voulut aussi composer des poëmes où l'on n'introduirait que des acteurs de cette espèce. Déjà, comme on le sait, presque tous les mystères et moralités sont remplis de ces scènes ; mais il en est également plusieurs où des acteurs diaboliques figurent exclusivement. Ces pièces portent le titre de *Grande diablerie, Petite diablerie. Grande*, dit Le Duchat, quand il y avait quatre diables ou plus ; *petite*, quand il y en avait moins de quatre. Il paraît, en outre, qu'on donnait le nom de diablerie à la troupe d'acteurs qui jouaient spécialement les scènes infernales dans les *Mystères de la Passion* ou autres, et que, de là on en vint quelquefois à désigner ainsi toute la troupe ou un mystère quelconque. C'est dans ce sens que Rabelais, faisant parler Villon à ses acteurs, dit : « Je despite la diablerie de Saumur, etc..... »

Quelquefois, il y avait sur la scène des diablotins, c'est-à-dire des diables en forme de petits enfans, dont les fonctions étaient principalement d'amuser les spectateurs par quelques lazzis comiques, tels que de poursuivre sur la scène des ames qui cherchaient à leur échapper, jusqu'à ce que les grands diables vinssent les emporter définitivement.

Rabelais, en racontant une aventure arrivée à Villon, qui entreprit de faire jouer la *Passion* à Saint-Maixant, décrit ainsi ses acteurs diaboliques. « Ses dyables estoient tous capparassonez de peaulx de loupz, de vaulx et de béliers, passementées de mouton, de cornes de bœuf et de grands havetz de cuisine, testes ceinctz de grosses courroyes, esquelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de muletz, à bruict horrifique. Tenoyent en main aulcuns bastons noirs plains de fusées; aultres pourtoyent longs tizons allumez, sur lesquelz à chascun carrefour jectoient plaines poingnées de parasine (poix-résine) en pouldre, dont sortoyt feu et fumée terrible. » (Pantag., liv. IV, chap. 13.)

Dans les *Mystères des Apôtres*, Simon-le-Magicien appelle à son aide les esprits infernaux. « Ici doivent venir d'enfer aucuns dyables comme chiens faitz. » Ces diables, n'ayant

aucun pouvoir sur saint Pierre, auquel le magicien les envoie, celui-ci fait de nouveau « grandes adjurations et conjurations, et doit ung dyable venir en forme d'ung chien et doit êstre Cerberus, et fault qu'il ait dents apparoissants. »

Dans le *Mystère de saint André,* cet apôtre ordonne aux démons d'abandonner quelques habitans de Nicomédie qu'ils possédaient; ceux-ci sortent sous la forme de gros chiens noirs, et, avant de rentrer aux enfers, ils étranglent le fils d'un notable pour fournir à l'apôtre l'occasion de le ressusciter.

Après les scènes infernales, on voit presque toujours indiqué: *Ici fait tempeste en enfer.* Il faut supposer que c'était un grand fracas que l'on faisait entendre, accompagné de quelques flambées; mais c'était seulement pendant les scènes où les diables n'avaient aucune part que l'enfer restait fermé, car Satan, qui est l'espion sur la terre de tout ce qui s'y passe, revenant apporter des nouvelles, dit:

Ne me tenez plus vos huys clos ;
Ouvrez-moi promptement vos portes.

Lorsqu'il se livrait quelque combat, et qu'il restait des morts sur le carreau, c'étaient des diables qui se chargaient de débarrasser la scène, en chargeant ames et corps dans une charrette, une brouette, ou même une hotte, suivant l'importance de la capture. Ainsi, dans le *Mystère des Apôtres,* l'ame d'Hérode est emportée en charrette; celle d'Egear, dans le *Mystère de saint André*, en brouette; et enfin celle du mauvais riche, dans une hotte.

C'étaient les diables qui tiraient la charrette.

Il faut mener nostre charrette,
Nos trains, nos jougs, nostre brouette,
Pour amener payens à force
Qui doivent mourir en l'estorce
De la guerre jà commencée.

Disent les diables dans le *Mystère de sainte Barbe.*

A l'avant-scène de l'enfer se trouvaient le purgatoire et les limbes, dont le *mystère de la Résurrection* nous a conservé

l'exacte et minutieuse description. « Notez que le limbe doit estre à costé du parloir, qui est sur le portal d'enfer, et plus hault que ledit parloir, est une habitation, qui doit estre en la fasson d'une grosse tour quarrée, environnée de retz et de filetz ou d'autre chose clere, afin que parmi les assistans on puisse voir les ames qui y seront, et quand l'ame de Jésus aura rompu ladicte porte, et sera entrée dedans. Mais paravant la venue de l'ame de Jésus en enfer, ladicte tour doit estre garnie tout à l'environ par dehors, de rideaux de toille noire qui couvriront par dehors lesdits retz et filetz et empescheront que on ne voye jusques à l'entrée de ladicte ame de Jésus ; et lors à sa venue, seront iceux rideaux subtilement tirés à costé, tellement que les assistans pourront veoir dedans la tour. Et notez que, à la venue de l'ame de Jésus, on doit veoir plusieurs torches, fallots ardens dedans ladicte tour, qui feront grant clarté, et derrière ladicte tour en ung autre lieu qu'on ne puisse estre veu, doit avoir plusieurs crians et gullans horriblement tous à une voix ensemble, et l'ung d'eux qui aura bonne voix et grosse parlera, après ce faict, pour lui et pour les autres ames dampnées de sa compaignie, etc.

« Puis, doit avoir ung autre limbe réputé pour les petits enfans non circoncis, et sans avoir eu remède contre le péché originel. Lequel limbe de petits enfans doit estre au-dessoulz de celui des pères, dont une ame d'enfant, pour soy et pour les autres, et étans avecques, elle dit, etc.

« Il est à noter que la chartre du purgatoire doibt estre au-dessoulz du limbe, à costé, auquel doit avoir dix ames, sur lesquelles doit apparoir semblans d'aulcuns tourmens de feu artificiellement faictz, par eau-de-vie, et d'icelluy purgatoire, l'ame de Jésus rompra la porte pareillement à force, et puis entrera dedans accompagnée desdicts anges. »

Comme renseignement sur la disposition générale de la scène, on peut consulter encore ce très curieux libretto du *Mystère de la Résurrection*, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèqne royale (nº 7298-33 A) :

« En ceste maniere réciton
La sainte résurecion.
Primerement apareillons

Tus les luis (lieux) et les mansions (maisons)
1 Le crucifix primement,
Et puis après le monument (sepulchre)
2 Une jiole (geôle) i deit aver
Pour les prisons emprisonner,
4 Enfer soit mis de cele part.
Es mansions de l'altre part
5 Et puis le ciel, et as estels (étoiles),
Primes Pilate od ses vassals
6 Six u (ou) set chevaliers aura
7 Cayphas en l'altre sera
8 Od lui seit la juerie (juiverie);
Puis Joseph d'Arimathie
10 El quart (4e) seit Dam Nichodemus
11 Et quint les disciples (du) Christ;
12 Les treis Maries saient el sis
Si seit preven (est entendu) que l'om face,
13 *Galilées* (la ville de) en mi la place,
14 *Emaüs* encore i seit fait
U Jésus-Crist fu à l'hostel trait (conduit)
Et cun (quand) la gent (le peuple) est tute assise,
Et la près de tute part mise
Dam Joseph, cil de Arimathie,
Venge (vient) à Pilate, si lui die, etc. »

Ici commence le dialogue, et toutes les fois qu'il y a quelque jeu de scène, quelque mouvement de personnages, le poète l'indique toujours en quelques vers analogues aux précédens, et qui, du reste, n'offrent aucune particularité que nous n'ayons dejà indiquée.

On ne trouve dans les mystères aucune mention de rideau, et il est certain qu'il n'y en avait point. Le théâtre était entièrement ouvert, et visible aux spectateurs dès leur arrivée. Les acteurs venaient y prendre place, et le commencement du spectacle était annoncé par une symphonie, un prologue, ou quelque parade bruyante, capable d'attirer les regards de la foule, et, en fixant son attention, d'obtenir son silence. On ne trouve la mention de quelque chose d'analogue à un rideau, que dans un mystère, celui du *Vieil Testament* qui commence par la

création. Comme il paraissait absurde au compositeur que la terre, les villes, les personnages, etc., préexistassent à la création, il avertit que plusieurs *custodes* doivent cacher les *establies* aux yeux du spectateur, et se tirer successivement à mesure que Dieu opère la création.

Quelquefois, ces *custodes* servaient à recéler certaines actions qu'il eût été encore bien plus difficile d'offrir décemment aux yeux des spectateurs. Par exemple: Sara offre Agar à Abraham. « Ici Abraham prend Agar, et la maine en sa chambre. »

Le *Mystère de la Vengeance* se termine par le sac de Jérusalem, et par toutes les horreurs qu'une semblable catastrophe entraîne; le poète n'a point explicitement indiqué tout ce que devaient faire les acteurs en semblable circonstance. Il s'en reposait sans doute sur leur verve. Cependant, le dialogue indique des soldats qui saisissent des jeunes filles et qui leur font violence, et le *meneur du jeu*, qui vient à la fin de la pièce récapituler tout ce que les spectateurs ont vu, dit en s'adressant à ces mêmes spectateurs:

> Vous avez veu vierges dépuceller
> Et femmes mariées violer,
> Qui leur était grant tribulation.

Les frères Parfait prétendent que ceci se passait derrière les *custodes*, mais sans preuves, beaucoup d'autorités induiraient à penser que les spectateurs n'étaient point privés de cet édifiant spectacle.

Comme économie d'exposition et de dialogue, des écriteaux étaient placés sur chacune des loges, ou cases du théâtre, pour indiquer aux spectateurs ce qu'elles représentaient. Ainsi, on trouve dans *le Mystère du vieil Testament* que le ciel que crée le Seigneur au commencement, doit porter écrit: *Cœlum empyreum;* ce qui prouve en outre que dans un grand nombre de cas, ces écriteaux étaient conçus en latin. Il en était de même des noms des personnages, qui la plupart du temps sont également en latin.

Plus loin, lorsque Dieu crée le paradis terrestre, divisé en ses quatre parties, l'auteur recommande, « que chacun d'eulx soient escriptz et ordonnez. »

Dans le prologue du *Mystère de l'Incarnation et Nativité*, joué à Rouen en 1474, l'auteur s'adresse aux spectateurs :

« Present des lieux vous les pourrez cognoistre
Par l'escript tel que dessus voyez estre. »

De ce passage d'un mystère joué à Metz : « Et fit-on mettre les lanternes aux fenêtres tout le dit jeu durant, » les frères Parfait induisent qu'avant l'établissement de la comédie à l'hôtel de Bourgogne, on se servait de lanternes, appelées lanternes à transparent, qui faisaient un des ornemens du théâtre, et qui depuis passèrent aux pâtissiers. La chose n'est point impossible ; mais certainement, dans l'explication de ce passage, il faut entendre que pendant toute la durée de la représentation qui dura plusieurs jours (à Metz), on illumina chaque jour la ville, à cause de l'affluence immense de seigneurs et de peuple qui s'était rendue à cette représentation de toutes les provinces voisines ; et ces illuminations se faisaient avec des lanternes. D'ailleurs à Paris, dans une salle fermée, où l'on jouait le soir, on pouvait faire usage de lanternes ; mais la représentation de Metz eut lieu certainement en plein jour.

Les historiens contemporains parlent tous avec admiration du mérite des *machines* qu'on nommait alors *secrets*. Doultreman, dans son *Histoire de Valenciennes*, citant une représentation qui eut lieu dans cette ville, en 1547, dit que les *secrets* du paradis et de l'enfer étaient tout-à-fait prodigieux et capables d'être pris par le peuple pour des enchantemens ; car l'on voyait la *vérité*, les anges et divers autres personnages, descendre de bien haut, devenir invisibles, puis reparaître tout à coup. De l'enfer Satan s'élevait, sans qu'on vît comment, porté sur un dragon ; la verge de Moïse, sèche et stérile, poussait tout à coup des feuilles et des fleurs. On vit l'eau changée en vin aux *noces de Cana*, et plus de cent personnes de l'auditoire purent goûter de ce vin. Les cinq pains et les deux poissons y furent multipliés et distribués à plus de mille personnes, nonobstant quoi, il y eut douze corbeilles de reste. Le figuier, maudit par Jésus-Christ, parut séché, et ses feuilles flétries en un instant ; l'éclipse, « le *tremble-terre ;* » le brisement des pierres, et les autres épisodes de la Passion,

furent représentés avec un succès qui fait regretter que le chroniqueur n'ait point pénétré, pour nous le transmettre, les moyens employés par les machinistes du temps. Plus à l'aise que ceux de nos jours, en ce qu'ils avaient moins d'exigeantes critiques à satisfaire, ceux-ci abordaient intrépidement les cas les plus difficiles de l'art. Ainsi, l'auteur du *mystère du vieil Testament*, qui n'avait point reculé devant la difficulté de presenter le tableau de la création, n'est point arrêté par celle de représenter le déluge. « Ici surmonteront les eaües tout le lieu là où l'on joue le mystère, et y pourra avoir plusieurs hommes et femmes qui feront semblant d'eux noyer. » C'est à tort qu'un écrivain a pensé que ces eaux étaient réelles et se bornaient à quelques seaux dont on arrosait le théâtre. Il est évident que par ces mots: « les eaux surmonteront tout le lieu où l'on joue, » l'auteur n'a pu indiquer que des eaux artificielles, des toiles peintes qui, en s'élevant peu à peu devant la scène, finissaient par en dérober tous les objets à la vue.

L'art du machiniste n'était pas, comme on le voit, négligé par les auteurs des mystères; les transformations, les vols et certains décors mobiles s'y rencontrent assez souvent. Les plus remarquables et les plus multipliés se trouvent dans le *Mystère du vieil Testament*. Au commencement de ce mystère, plusieurs toiles cachent les *establies* aux spectateurs. L'acteur qui représente Dieu paraît d'abord seul. «Nota que celuy qui joue le personnage Dieu doibt estre au commencement tout seul en paradis. » Il crée d'abord le ciel. » Adoncques se doibt tirer un ciel couleur de feu, auquel sera escrit: *Cœlum empyreum*. » Puis les anges. « Adoncques se doivent monstrer tous les anges, chacun par ordre, et au milieu d'eulx l'ange Lucifer ayant ung grand soleil resplendissant derrière luy, et se doivent élever Lucifer et ses anges *par une roue secrètement faicte dessus un pivot à vis.*» Dieu crée ensuite le jour et la nuit. « Adoncques se doibt monstrer un drap peint, c'est assavoir la moitié toute blanche et l'autre noire. » Il forme ensuite le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, les animaux qui se montrent successivement au moyen des toiles peintes qui les représentent, et qui se développent aux yeux des spectateurs, ou bien par le retrait des toiles qui dérobent la vue des établies. Mais bientôt les anges, par leur rébellion, attirent sur eux la vengeance céleste. «Adoncques doivent

trebuscher Lucifer et ses anges le plus soudainement possible, et *doibt avoir autant de diables touspretz en enfer,* lesquels, en menant grande tempeste, gettent feu du dict enfer. »

On conçoit, en effet, que le paradis étant situé au plus haut du théâtre et l'enfer au plus bas, il eût été impossible de faire tomber directement les diables en enfer; l'auteur y a donc pourvu, en indiquant que les anges punis doivent se laisser tomber à terre de manière à devenir invisibles pour tous les spectateurs, tandis que d'autres diables, se montrant aussitôt en enfer, simulent leur chute subite.

Les frères Parfait, sur ces mots du *Mystère du vieil Testament,* lorsque les Hébreux entrent au désert : « Ici fault ung désert », ont supposé qu'il y avait là un changement à vue; mais comme nous n'avons jusqu'à présent aucun autre exemple de ce genre, et que celui-ci est loin d'être concluant, puisqu'il semble indiquer seulement qu'une décoration de désert devait se trouver parmi les autres, on est fondé à croire que les changemens à vue étaient inusités, si ce n'est dans le *Mystère de la Création*, qu'on vient de citer, et où ce sont moins encore des changemens à vue que des levers de rideau partiels et successifs.

Nous avons déjà remarqué ailleurs avec quel soin les auteurs de mystères présentaient jusqu'aux plus petits détails aux yeux des spectateurs; en voici encore un exemple. Dans le *Mystère de l'Apocalypse,* Domitien, apprenant que saint Jean a converti les habitans d'Éphèse, fait aussitôt partir un vaisseau pour lui amener cet apôtre. Comme les matelots qui doivent monter ce vaisseau sont endormis et la plupart ivres, le pilote les réveille à grands coups de bâton; il fait ensuite charger les provisions nécessaires, pain, vin, viandes salées, morues, harengs, *baleines salées*, cartes et dés. On met à la voile, on arrive à Éphèse. Les soldats romains mettent pied à terre, vont au temple et arrêtent l'apôtre, le font monter sur le vaisseau et le ramènent à Rome; Domitien ordonne qu'on le jette dans une chaudière d'huile bouillante. « Ici faict appreter une chauldière d'huylle, fourches, boys, charbon, treppiers et soufflez. » Jean, étant sorti de là aussi frais que d'un bain au lait d'amandes, on le conduit en exil dans l'île de Pathmos.

Mettre en action les différentes visions de *l'Apocalypse*

aurait présenté trop de difficultés aux auteurs des mystères; aussi, dans celui qui porte le titre de *Mystère de l'Apocalypse*, l'auteur a-t-il éludé les difficultés de son sujet en se bornant à faire présenter à saint Jean et aux yeux des spectateurs quatorze tableaux dont ce saint rend compte en écrivant ou feignant d'écrire son livre. Un ange lui parle de temps en temps. Ceci se passe en interlocutoire « Ici se doibt mettre saint Jehan près de quelque roc, appuyé sur une de ses mains, en forme de contemplation. Et il se fera une grande pause en paradis, musicale ou instrumentale, cependant que la première vision s'apparaîtra. Ici saint Jehan prend plume, encre. »

Par suite de l'habitude de tout représenter sur le théâtre, il arrivait parfois que si des personnages y mouraient, y étaient tués, on procédait sur place à leur inhumation. Ainsi des juifs, passant en Galilée pour y sacrifier en liberté, sont tués par les satellites de Pilate, et leurs camarades les enterrent sur la scène. D'un autre côté, il s'agit de représenter le Lazare ; mais pour le ressusciter, il faut qu'il meure, et par conséquent qu'il soit malade. Il commence donc à se plaindre d'un grand mal de cœur. Marthe et Magdeleine, ses sœurs, lui conseillent de se coucher. « Icy se couche Lazare sur un beau lit paré, et Marthe est d'un costé et Magdeleine de l'autre, et lui mettent un couvrechef à la teste. » Comme il continue à se plaindre d'une grosse fièvre et d'une grande débilité, Marthe lui offre des conserves et des confitures pour le réconforter; mais il va plus mal, et après un nombre infini de plaintes, il expire. « Icy les juifs ensevelissent Lazare, puis le portent en terre, et y peut-on porter torches et autres triomphes mortuaires. »

Dans le *Mystère de la Vengeance*, Néron fait ouvrir le ventre à sa mère Agrippine : cette opération est faite sur le théâtre. « Nota qu'ilz la lient icy sur un long banc, le ventre dessus, et faut avoir un corps feint pour l'ouvrir. »

Les supplices, les tortures sont très fréquens dans les mystères ; il paraît que les spectateurs aimaient à repaître leurs yeux, comme leur esprit, dans la méditation des légendes, de ces horribles spectacles offerts dans tous leurs détails.

Les serpens, les dragons, les monstres étaient un moyen dramatique très fréquemment employé par les auteurs des mystères. Dans celui des *Apôtres*, la huitième journée es

presque entièrement remplie de scènes où les serpens, les dragons, dévorent les incrédules, renversent les autels, etc.

« Icy fault qu'il saille par-dessoulz terre ung dragon moult terrible comme un serpent. »

Telle est, ordinairement, l'annonce de l'apparition de ces singuliers acteurs.

Dans le même mystère, saint André fait plusieurs miracles dans la Grèce, et entre autres, la délivre d'un serpent monstrueux : « Ici doibt avoir un chesne planté et se doibt lyer le serpent à l'entour du dict chesne, en criant, et doibt saillir grant quantité de sang et puis meurt. » Sur quoi les frères Parfait ajoutent que le machiniste qui faisait mouvoir le serpent était placé au centre du théâtre. Puis, au moyen d'une corde de crin noir, en attirant l'animal à lui, il le tortillait autour du chêne, sur l'écorce duquel étaient attachées des pointes de fer, qui, perçant la peau du serpent, en faisait sortir une eau couleur de sang.

Il n'était point rare non plus de voir des animaux, soit feints, soit naturels, paraître sur la scène; lorsque Joseph et Marie vont à Bethléem, ils mènent leur âne avec eux; Joseph lui fait la litière et lui donne à manger.

Or, vous tournez, bauldet, tournez
Le museau devers la mangeoire;
Vous avez bien gagné à boire
Car eine avez eue à foison.

« Icy montent Nostre-Dame sur l'asne et l'enfant, et s'en vont en Égypte. »

« Icy ramaine Joseph, Nostre-Dame et l'enfant sur son asne, comme devant. »

Jésus ordonne à saint Pierre et à saint Jean de lui amener l'ânesse et l'ânon qu'ils trouveront attachés aux murs d'un château voisin : Icy monte Jésus sur l'asnesse, et y a quatre apostres qui vont devant; Judas maine l'asnesse par le licol, et les autres apostres vont après. »

Dans le mystère qui porte son nom, sainte Barbe, voulant envoyer une lettre, en charge un courrier; celui-ci monte à cheval, s'arrête plusieurs fois pour boire, arrive à la porte de la

ville, y frappe, et de là se fait conduire au logis qu'il cherche : tout ceci s'exécute sur la scène.

Marie vient de mettre au monde le Sauveur : « Icy doibt avoir ung asne et ung bœuf, et si on ne peut trouver des corps de l'asne et du bœufs feincts, soit laissé ce qu'en suit.... Mais qui en pourra avoir ils se doibvent agenouiller devant l'enfant et halener contre luy pour l'eschauffer. Ensuite vient ung chant royal, duquel quand on dit la dernière ligne, les bestes s'agenouillent. »

Quand le texte sacré l'exigeait, et d'autres fois comme effet de merveilleux, on faisait parler les animaux qui figuraient dans l'action, mais en leur choisissant des monosyllabes en rapport avec leur accentuation habituelle. Un exemple tiré du *Mystère de la Nativité* rendra plus claire l'explication de ce jeu de théâtre qui, exécuté dans une église, empruntait la langue du rituel.

UN COQ (d'une voix claire et brève).

Christus natus est !

UN BOEUF (mugissant).

U... bi !

UN AGNEAU (bêlant).

Bée...thleem !

UN ANE (brayant).

Ia...mus (pour Eamus).

Les géans, qui jouent encore aujourd'hui un rôle si important dans les parades et dans les processions espagnoles, figuraient dans les mystères.

Dans le *Mystère de saint Christophe*, joué à Grenoble, et l'un des plus curieux par le style et les événemens, saint Christophe a cette taille gigantesque que les légendaires lui attribuent. N'était-ce simplement qu'un homme de très haute taille, exhaussé encore par des socques élevés tels qu'on en portait alors, ou un individu monté sur des échasses ? c'est ce qu'il est difficile de décider. Seulement il est difficile d'admettre qu'un acteur eût pu jouer un rôle aussi long et aussi varié en incidens que celui de saint Christophe, monté sur des échasses.

Les jeux de théâtre étaient produits pour la plupart au moyen de trappes, nommées par métonymie *apparitions*, semblables à celles des théâtres modernes, et servant aux mêmes usages, soit pour faire sortir des acteurs de dessous le théâtre, soit pour les y faire descendre. Lorsque l'ombre de Samuel apparaît à Saül, le poète avertit : « Une *apparition* pour Samuel. » Et la preuve que ce nom d'apparition s'appliquait à la trappe et non à l'objet qui apparaissait, c'est que dans le *Mystère de l'Apocalypse*, les meurtriers de Darœ, bourreau de Domitien, jettent son corps dans une apparition : « Icy le jettent en l'apparition et s'en vont à Romme. »

Dans le *Mystère des Apôtres*, Barnabé, prêchant l'Évangile aux Chypriens, est conduit au bûcher : « Icy Barnabé soit lyé par le corps et par les pieds contre une charrette, et au milieu ung pillon où doibt avoir un pertys pour passer une corde, et par-dessoulz terre ung corps fainct comme Barnabé, et feindra le bourreau brusler ledict corps fainct, et se dévallera Barnabé par-dessoulz terre. »

La machine au moyen de laquelle s'exécutaient les vols et ascensions, s'appelait la *volerie* ou *voullerye*. « Celui qui jouait saint Michel descendit par la voullerye. » (Rabelais.)

L'ascension de Jésus-Christ, dans le mystère de ce nom, était toujours une des machinations les plus importantes que les exécuteurs de mystères eussent à exécuter. Voici comment elle est indiquée dans le *Mystère de la Résurrection* de J. Michel, troisième journée. « Jésus prendra les ames des bienheureux, au nombre de cinquante et une par la main, et les mènera monter secrètement en paradis par une voie, sans que on les voye, mais leurs statures de papier ou de parchemin bien contrefaictes, jusqu'audit nombre de cinquante et un personnages, seront attachées à la robe de Jésus et tirées à mont quant et quant Jésus, et seront les establiz environnés de nuées blanches. » On voit qu'ici l'ascension ne s'exécute que par la substitution de ces personnages feints, et que les machinistes avaient reculé devant la difficulté d'enlever cinquante-un personnages se tenant tous par la main à la file les uns des autres.

A la tentation de Jésus-Christ dans le désert : « Se met Jésus sur les épaules de Sathan, et par ung soudain contrepoys sont guindés tous deux à mont sur le haut pinacle (du temple). »

Comme jeux de théâtre, les épées à lame rentrante n'étaient point inconnues aux acteurs des mystères. Ainsi saint Thomas (*mystère des Apôtres*), prêchant dans la Judée, ayant terrassé ses adversaires par ses prodiges, le plus acharné d'entre eux, l'*évesque d'Ynde la major*, ne trouve d'autre argument que de lui passer une épée au travers du corps. « L'évesque prend un glaive fainct et le fiert au travers du corps, et tue saint Thomas. »

(Ibid.) Simon le magicien se présente à l'empereur Néron en lui disant qu'il est le fils de Dieu, et que pour se convaincre de ce qu'il avance, on n'a qu'à lui faire trancher la tête, qu'il ressuscitera. Néron, très curieux comme on sait, ordonne cette exécution; mais le bourreau ne coupe qu'une fausse tête. « Nota que Simon Magus ait un visage fainct souz son chaperon de docteur en la tête, et puisse *l'avaler* sur le visage. »

On ne sait pas précisément quels jours et à quels intervalles les confrères de la Passion donnaient leurs représentations; mais on ne peut douter que ce ne fût à de courts intervalles, et surtout les jours de fêtes et les dimanches. Mais en 1460, on leur interdit les jours de fêtes et les jeudis, de peur que ce spectacle n'empêchât le peuple d'assister aux offices, qui eussent souffert de la concurrence.

Dans les villes de province, comme on n'élevait généralement que des théâtres temporaires pour la représentation des mystères, et que ces représentations, sauf la scène qui était abritée, avaient généralement lieu en plein vent, on choisissait naturellement l'été pour exécuter ces spectacles; aussi remarque-t-on, dans la mention des célèbres représentations provinciales, que presque toutes eurent lieu dans les mois de juin, juillet, août et septembre. Cependant, probablement par exception, on trouve une célèbre représentation du mystère de *l'Incarnation et Nativité*, donnée à Rouen *aux fêtes de Noël*, en 1474, et, malgré l'inclémence de la saison, la représentation avait lieu en plein vent, puisque le théâtre occupait toute la partie septentrionale de la place du Neuf-Marché. Comme on vient de voir un miracle de la Nativité donné aux fêtes de Noël, on remarquait souvent aussi une concordance entre le sujet de la pièce et l'époque où elle était représentée; il existe également mention d'une représentation du mystère de *saint Nicolas*

donné le jour de la fête de ce saint. On trouve aussi qu'à Lille, en 1416, le mystère de l'*Ascension* fut joué pour le jour de cette fête.

Lorsqu'il s'agissait de monter la représentation d'un mystère, on faisait un *cry* ou proclamation par la ville, en grand apparat, afin d'annoncer le projet, et pour annoncer que les amateurs disposés à prendre un rôle eussent à venir s'essayer devant la société qui s'était constituée juge à cet égard. Au jour et à l'heure indiquée, les candidats étaient examinés sous le rapport de la figure, de la taille, de la voix, de l'intelligence et du jeu : et on leur accordait un rôle suivant leur capacité. Or, en parcourant les mystères, on est effrayé de la difficulté, des périls même que devaient offrir les principaux rôles, et l'on conçoit qu'on exigeât qu'ils s'engageassent par serment à les remplir. En effet, que l'on prennne pour exemple celui de Jésus-Christ, et seulement pendant le mystère de *la Passion* proprement dit; car, sans la résurrection, on voit que cette représentation durait quatre jours et était divisée en quatre-vingt-six actes. Dans ces quatre journées, on ne débitait pas moins de quarante-un mille vers. Le rôle du Christ en contenait pour sa part plus de trois mille quatre cents. Quelque adresse que dussent mettre les autres acteurs dans leurs rôles, il était difficile que celui-ci ne fût pas excédé des mauvais traitemens, coups de fouet et de bâton, que l'auteur s'est plu à multiplier presque à chaque heure de la dernière journée. Dans quelques scènes, telles que celle de la tentation au désert, il devait être enlevé, par un contre-poids, du bas du théâtre jusqu'à une grande hauteur. Dans la transfiguration, il restait suspendu en l'air pendant un débit de cent vingt-huit vers. Enfin, depuis le moment où on l'élevait en croix jusqu'à celui où on l'en détachait, il ne se débitait pas moins de trois cents vers, auxquels on doit joindre le temps des diverses pauses ou opérations indiquées dans le drame; de sorte que l'acteur devait rester au moins pendant deux heures dans cette position si pénible. On ne doit pas s'étonner après cela que quelquefois les acteurs aient été sur le point de succomber à tous ces périls. La chronique de Metz rapporte qu'à une représentation de *la Passion*, jouée en 1437, près de cette ville, un curé de Saint-Victor de Metz, qui faisait le rôle du Christ,

« fût presque mort en croix , s'il n'avait été secouru ; et fallut que un autre prêtre fût mis en la croix pour parfaire le personnage du crucifiement pour ce jour. » Dans la même représentation, celui qui faisait le rôle de Judas fut presque étranglé en se pendant, « car le cœur lui faillit, et fut bien hastivement despendu et porté en voye. »

ÉMILE MORICE.

RÉSIGNATION.

A M. F. de Lamennais.

Qui descend donc ainsi sur la place publique,
Jetant un peuple entier à l'hydre politique,
Au lieu de ses devoirs lui parler de ses droits?
Prêtre de Jésus-Christ, parle-nous de la croix!
Parle-nous de la croix, de cette croix austère
Que ton maître a portée au sommet du Calvaire,
Que tu portes toi-même, et que je porte, moi,
Que porte le vulgaire et que porte le roi!
Oh! quand aura sonné l'heure de ta victoire,
Quand, tant de fois trompés, nous ne voudrons plus croire,
Comment soutiendras-tu ce peuple furieux
Qui viendra tout sanglant apparaître à tes yeux?
Quand, demandant leurs fils, viendront ces pauvres mères,
Te dire en te montrant leurs souffrances amères :

« Comme il l'était hier, le mal est tout puissant;
Hier c'était la boue, aujourd'hui c'est le sang.
Tous tes projets dorés sont tombés en poussière.
Une chose est debout, hélas! c'est la misère.
N'es-tu donc plus le Christ, ô prophète vanté?
O grand prophète! où donc est cette égalité?
Ainsi qu'aux jours passés, la rouge guillotine
Boit le sang des Français qu'épargna la famine;
Les meilleurs ne sont plus; toi-même, homme de bien,
Tu n'as plus d'auréole, et ton nom n'est plus rien;

Ceux qui marchaient naguère au gré de ton envie
Ne te connaissent plus et demandent ta vie,
Et s'en vont murmurant dans la grande cité :
« Ce prêtre n'aimait pas assez la Liberté ! »

Alors, voyant ce peuple en proie à tant d'alarmes,
Comme Notre-Seigneur, tu répandras des larmes,
Et ne pouvant pas, toi, multiplier les pains,
Tu répondras, prenant ta tête dans tes mains :

« Frères, résignez-vous, comme je fais moi-même ;
Laissez à l'envieux l'injure et le blasphème ;
Connaissez à présent toute la vérité :
Dans un cercle éternel tourne l'humanité ;
Et le bien et le mal, en égale mesure,
Tombent incessamment des mains de la Nature.
Le siècle a fait deux mots : *Progrès* et *Mission* ;
Il en est un plus grand, c'est *Résignation* ;
Car, tels qu'un champ de blé, dans le monde où nous sommes,
Toujours la main du sort labourera les hommes :
La souffrance est la loi de ce triste univers ;
La matière demeure et la forme se perd.
Voyez comme déjà, par-delà l'Atlantique !
Le serpent de douleur entoure l'Amérique.
L'homme libre et l'esclave, en tout temps, en tout lieu,
Palpiteront toujours sous le souffle de Dieu.
Frères, défiez-vous des rois de la pensée,
Leur esprit est brûlant, mais leur ame est glacée ;
Tous ils sont orgueilleux, et sachez-le en ce jour,
Tout mal vient de l'orgueil, et tout bien de l'amour.

Tous feraient, pour servir leur belle théorie,
Couler à gros bouillons le sang de la patrie.
Partout sur cette terre est l'inégalité,
Mais nous serons égaux devant l'éternité.
Frères, pensons toujours, sur ces terrestres rives,
A la sueur de sang du jardin des Olives ! »

Mais le prêtre se tait , et, près d'un grand palais ,
J'entends parler tout bas un troupeau de valets :

« Depuis cinq ans, hélas! tout est devenu pire;
Il faut, pour nous sauver, le sabre de l'empire;
Il faut un frein de fer à ce peuple indompté.
Il faut!... »—«Moi je vous dis qu'il faut la Liberté!
Mais la Liberté sainte, et lente et mesurée,
Et marchant comme fait une femme sacrée.
Vous, prêtre , et vous, valets, qui murmurez tout bas,
La sainte liberté, vous ne la sentez pas.
Vous, vous mettez du sang à sa robe divine,
Et vous, vous étouffez la voix de sa poitrine.
Vous n'êtes pas ses fils; et, sur vôtre tombeau,
Naîtra de votre cendre un grand peuple nouveau. »

O Liberté divine ! ô ma belle déesse!
Combien ces insensés te causent de tristesse!
Comme ils comprennent mal ton empire nouveau !
Comme je vois tes pleurs couler sous ton manteau!
Ne désespère pas pourtant de notre France;
Reste au milieu de nous, malgré cette souffrance;
Laisse-les, ces mortels, obscurcir ta clarté,
Et toi , déesse, attends avec tranquillité.
Lorsqu'au pays de Naple , une immonde tempête,
De la terre et du ciel vient suspendre la fête,
Le grand astre, un moment, voile son front vermeil,
Car il sait que toujours il sera le soleil.

ANTONY DESCHAMPS.

ÉTUDES

SUR LA PEINTURE ESPAGNOLE.

GALERIE DU MARÉCHAL SOULT (1).

VI.

Auprès de Zurbaran s'élevait un autre jeune peintre qui devait résumer en lui-même toutes les traditions antérieures, et porter l'art espagnol à son plus haut degré de splendeur. L'histoire de Murillo est fort simple : elle se trouve tout entière dans la succession de ses œuvres et non point dans les faits extérieurs de sa vie qui fut coupée par un seul accident, un voyage à Madrid.

Murillo est assez connu en France et en Europe, sans doute à cause du nombre prodigieux et de la supériorité de ses créations; il y a des Murillo en Russie, à Berlin, à Munich, à Dresde, à Londres, etc.; mais il n'y a certainement pas une galerie au

(1) Voyez le tome précédent.

monde (exceptons Séville et Madrid), où l'on puisse étudier aussi complètement que chez le maréchal Soult, toute cette belle vie d'artiste, toutes les transitions de son talent, tout le développement de son génie.

Souvent, au milieu de tâtonnemens instinctifs, il tombe aux natures privilégiées une subite révélation qui décide leur avenir. Quand Pedro Moya, de Grenade, traversa Séville en revenant de Londres, où il avait étudié sous Van-Dyck, Murillo, qui avait pris de son premier maître, Juan del Castillo, un dessin assez correct et un coloris sec et froid approchant de l'école florentine, fut frappé par l'exécution suave de Moya ; il pressentit la perfection qu'il pourrait atteindre dans cette direction nouvelle ; dès lors il essaya de modifier sa pratique, et résolu de passer en Italie, il se rendit bientôt à Madrid ; mais à Madrid, il fut si gracieusement accueilli et aidé par son compatriote Velasquez, il trouva tant de richesses dans les collections royales, qu'il n'eut pas envie d'aller plus loin.

Un critique fort compétent sur l'art espagnol, M. Louis Viardot, a prétendu que Murillo n'eut pas plusieurs manières successives, mais qu'il se servit, alternativement et suivant le besoin, du genre *froid, chaud* ou *vaporeux :* cette assertion nous semble manquer de justesse en présence des faits qui expliquent positivement la transformation de Murillo.

Les auteurs espagnols signalent ces transitions de manière à deux époques différentes : « Tout le monde fut surpris, dit un biographe, en voyant les tableaux qu'il peignit à son retour de Madrid en 1645, pour le petit cloître du couvent de Saint-François ; personne ne savait comment et avec qui il avait appris ce *nouveau style inconnu* et élevé, car ils ne connaissaient ni modèle ni maître qui pût le lui avoir enseigné. » C'est que Murillo avait étudié Titien et Ribera, Van-Dyck et Rubens, et Velasquez, et qu'il s'était composé ainsi un style complexe, participant des uns et des autres, reproduisant çà et là les qualités de tous. Dans cette période qui dura environ dix ans, où l'artiste tâte sa propre individualité en s'inspirant des grands maîtres, où il cherche son moi, sa destinée, il fit une quantité de bons tableaux, mais qui n'ont pas encore le cachet intime et distinct des œuvres suivantes. Attendez! voilà que, vers 1655, dit le même écrivain espagnol, « soit pour plaire au

public, soit par la facilité extraordinaire qu'il avait acquise, il changea son style irrésolu et dur (*detenido y fuerte*) en un autre plus franc et plus doux. » Murillo s'était formulé, il avait trouvé son originalité personnelle.

Cette seconde transformation, après laquelle l'artiste apparaît avec toute sa valeur, dans toute sa puissance, date à peu près du *saint Antoine de Padoue*, que nous avons vu à Paris, et que notre gouvernement s'est laissé enlever par la Russie.

Dés lors (1656), Murillo eut une manière à lui et incomparable : ce ne sont plus des réminiscences de Ribera ou de Van-Dyck, c'est une unité sublime composée de tous les élémens épars chez les maîtres, si bien qu'il n'y a dans aucune école un peintre aussi *complet* que Murillo. Dès lors, il eut le secret des harmonies de la nature, de cette liaison intime qui rapproche toutes choses sans les confondre ; car les êtres ne sont point séparés, il n'y a pas de vide dans l'univers, mais un tout harmonique et multiple au sein duquel s'entretouchent les individualités ; dès lors il arriva à cette couleur onctueuse et magique qui donne à chaque objet juste ce qu'il faut de ton et de lumière, de fermeté, de *chaleur* ou de *vaporeux*, à ce dessin aisé et souple, dont les lignes se perdent doucement dans les demi-teintes, et que l'air caresse tout autour. Voilà le vrai Murillo. Il y a en lui une sorte de panthéisme sentimental, un amour infini pour toutes les manifestations de Dieu!

Aussi a-t-il été supérieur dans tous les genres ; il a reproduit merveilleusement toutes les faces de la création, l'homme, les animaux, les arbres, la mer, la terre et les nuages ; il a rendu toutes les conditions de l'humanité, toutes les passions de l'humanité, la misère hideuse et la beauté physique, la religion et la charité, la paternité et l'amour ; il a entr'ouvert le ciel, et il en a fait descendre de mystérieux rayons sur les saints en extase ; il a évoqué les essences incorporelles, et il les a revêtues d'un corps ; il a donné une forme à l'*esprit*, et il a divinisé la matière! Quel poète, je vous prie, a communiqué ainsi avec toute la nature réelle ou intangible? Quel poète s'est assimilé si intimement toutes les impressions terrestres, toutes les virtualités de la pensée? Quel poète a mieux compris le Christ, le Verbe par excellence, cette incarnation synthétique de la Trinité infinie? Disons-le, Murillo nous semble le premier

des peintres, celui qui a résumé le plus complètement toute la puissance de l'art.

Sans attacher trop d'importance à une division abstraite et arbitraire comme toutes les divisions possibles, et qui devient fausse si on l'exagère, nous avons établi qu'il y avait trois phases dans le talent pratique de Murillo. La *Vierge au chapelet* du Musée est de la première époque ; elle fut peinte avant le voyage à Madrid, et placée, je crois, au collége Saint-Thomas de Séville. M. le maréchal Soult possède cinq toiles de la seconde époque où l'on sent l'étude du Titien et de l'Espagnolet, la *Scène de brigands*, l'*Apothéose de saint Philippe*, et son pendant, les *Pestiférés implorant du secours*, la *Fuite en Égypte* et un tableau de *quatre enfans*. La *Pouilleux* (*el piojoso*) du Louvre, sur la date duquel nous n'avons pas d'indications précises, est certainement de cette seconde manière que beaucoup d'artistes préfèrent à la troisième ; mais pourtant il n'y a pas encore toutes les ressources déployées plus tard dans l'*Enfant prodigue* et dans le *Jésus à la piscine*.

La *Scène de brigands* est touchée avec une fermeté remarquable : deux hommes, un religieux et un brigand demi-nu, se détachent sur un paysage vigoureux. Le torse du brigand pourrait être de Ribera comme de Murillo, c'est le même dessin accusé nettement, la même couleur un peu rude, qui conviennent bien au sujet.

Un défaut de composition commun aux deux pendans, *saint Philippe* et les *Pestiférés*, mais plus saillant dans le *saint Philippe*, c'est l'absence de *symétrie:* il y a dans la nature une certaine loi d'arrangement et de disposition harmonique à laquelle l'art doit se soumettre : il y a de certains rapports de nombres et de lignes, un équilibre, dont les maîtres se sont écartés bien rarement, Voyez les compositions de Raphaël : elles présentent toujours une régularité systématique ; une figure est toujours opposée à une figure ; les personnages se groupent dans une proportion calculée autour du point culminant et central, et forment balance, équation. De même qu'en voyant un profil, vous pouvez affirmer l'autre aspect de la figure, de même en voyant la moitié d'un tableau bien composé, vous devez pressentir l'autre moitié, car un tableau bien composé doit être un tout, une scène complète, et, dans ce

qui est complet, il y a toujours l'opposition de deux forces, de deux sexes pour ainsi dire, une dualité qui constitue le mouvement, la vie. Cette observation semble un peu métaphysique à propos de peinture ; mais on peut la vérifier sur toutes les créations de la nature et sur les créations de l'art qui en sont le reflet.

Murillo, dont les tableaux offrent ordinairement une symétrie harmonieuse, comme, par exemple, l'*Enfant prodigue*, a disposé tous ses personnages d'un seul côté dans l'*Apothéose de saint Philippe ;* les figures sont au nombre de six ; à l'opposé, on voit une flamme lointaine et un petit groupe qui s'envole vers le ciel. Le clair-obscur est parfait, l'exécution plus douce et plus reposée ; quelques-unes des têtes se rapprochent de la manière de Van-Dyck.

La tête de trois quarts, derrière l'alcade, dans les *Pestiférés implorant du secours*, est le portrait de Murillo. Ces deux toiles ont cinq pieds neuf pouces de largeur sur cinq pieds quatre pouces de hauteur.

Quoiqu'il soit difficile de classer les choses supérieures, nous préférons la *Fuite en Égypte* aux tableaux précités : elle vient des pères de la Merci chaussés (*Merced calzada*) à Séville. La Vierge, tenant son fils entre ses bras est assise sur un âne que saint Joseph conduit par la bride. Marie contemple amoureusement son Jésus, et le père adoptif se hâte de le soustraire aux recherches d'Hérode. Il fait nuit, et ces ombres qui voilent tous les objets sans les cacher, sont rendues avec une vérité magique. En examinant les œuvres de Murillo, il nous faut revenir incessamment à cette merveilleuse science du clair-obscur, à cette dégradation habile et insensible de tons, que nul autre peintre, si ce n'est peut-être le Titien, n'a pratiquée aussi franchement.

Le tableau des *Enfans* est une excellente étude ferme et souple en même temps, où l'air et la lumière se jouent entre quatre têtes finement caractérisées, expressives et vivantes.

Nous arrivons à la belle et définitive manière de Murillo : nous sommes vers 1660. Je crois que c'est à peu près à cette époque qu'il faut rapporter un délicieux petit *Jésus embrassant saint Jean*, qui est dans un boudoir à côté d'un portrait moderne. Quel ardent et chaste amour entre ces deux enfans

prédestinés ! Quelle puissance naïve sur ce jeune front dont la pensée doit transformer le monde ! Les Italiens, pas même Raphaël, n'ont jamais fait un Jésus plus divin. Dans les *saintes familles* du Sanzio, c'est toujours la Vierge dont vous admirez le type céleste, et cette beauté surnaturelle vous distrait du jeune Sauveur ; chez Murillo, la Vierge est une mère attentive protégeant le trésor qu'elle a enfanté ; c'est le satellite de cet astre naissant qui rayonne déjà de sentiment et de pensée. Chez Raphaël, la Vierge est plus vierge ; chez Murillo, l'enfant-Dieu est plus Dieu.

En 1674, Murillo termina les huit grandes toiles qui passent pour ses chefs-d'œuvre et qui furent placées dans l'église de la Charité : *le Peuple hébreu buvant l'eau que Moïse fait jaillir du rocher; le Miracle de la multiplication du pain et des poissons; l'Enfant prodigue dans les bras de son père; Abraham adorant les trois anges; le Christ guérissant le perclus de la piscine;* et *l'ange délivrant saint Pierre de sa prison; saint Juan de Dios portant un pauvre*, et *sainte Isabelle, reine de Portugal, soignant des malades.*

Le *Moïse* fut payé 13,300 réaux, et son pendant, le *Miracle du pain*, 15,975 ; les quatre qui suivent, 32,000, et les deux derniers, de moindre dimension, 16,840 réaux : sommes énormes pour l'époque, qui représentent plus du double en argent de ce temps-ci, mais qui cependant n'approchent pas de la valeur actuelle des tableaux, car le *Christ guérissant le paralytique*, payé 8,000 réaux (2,000 fr.) à Murillo, a été vendu au roi pendant quelques jours, par le maréchal, environ 200,000 fr. Et malheureusement pour nous autres artistes, le marché a été rompu ; et ces magnifiques peintures qui devraient être livrées à l'étude dans les collections publiques, resteront enfouies dans une galerie particulière, si même les gouvernemens étrangers ou les riches Anglais ne les enlèvent pas hors de France.

Puisque M. le maréchal Soult veut *faire de l'argent* avec sa galerie, qu'il charge Henriquel Dupont, Z. Prévost, et les meilleurs graveurs de Paris et de Londres, de reproduire au burin et à l'eau forte les compositions de Murillo et des peintres espagnols, ce sera une excellente spéculation industrielle pour le propriétaire et un service notable rendu aux arts. Déjà M. Réveil a gravé au trait quelques-uns de ces tableaux, mais

la ligne seule donne une idée bien imparfaite de cette peinture si lumineuse et si chaudement colorée. D'ailleurs, les gravures de M. Réveil, dont le dessin est irréprochable, sont perdues au milieu du *Musée de peinture et de sculpture*, recueil stupidement composé, où les plus niaises conceptions contemporaines coudoient des chefs d'œuvre, où M. Vigneron coudoie Raphaël, et le *Trompette* de M. Horace Vernet une *Vierge* du Corrége!

Je ne sais comment expliquer trois immenses tableaux relégués dans les escaliers de l'hôtel-Soult, et que je n'ai pas eu le loisir d'examiner suffisamment, le *Miracle du pain et des poissons*, un *Moïse frappant le rocher*, et l'*Adoration du veau d'or*. Les documens relatifs à Murillo ne font aucune mention du *Veau d'or;* quant au *Moïse*, il est certain que la Charité de Séville possède encore l'original de Murillo, et que la composition n'en est pas entièrement analogue avec le *Moïse* de M. le maréchal Soult: j'ai eu occasion de fréquenter à Paris le graveur de *sa majesté catholique* (gravador de Camara), don Raphaël Estève, qui me montra l'épreuve d'une énorme gravure du *Moïse frappant le rocher*, à la quelle il travaille depuis six ou sept ans. Le Moïse est au milieu de la scène; des deux côtés la foule se précipite pour boire l'eau miraculeuse: il y a au moins trente ou quarante figures plus grandes que nature; il y a un chameau, un cheval, des chiens et des boucs; l'enfant assis sur le cheval est le portrait de Murillo dans ses premières années. La toile a huit vares et demie de largeur, ce qui revient environ à vingt-six pieds. Celle de M. le maréchal Soult est d'une dimension plus rétrécie et présente un autre agencement: Moïse est à droite; son frère Aaron très en évidence sur la gauche; les têtes moins nombreuses sont d'un type fortement caractérisé, rendant bien la physionomie distinctive des Hébreux. On peut prendre ce tableau pour une étude, ou bien une imitation de Murillo lui même.

Dans le tableau de la *Multiplication des pains*, Murillo a fait un miracle presque aussi étonnant que le miracle du Christ. Si le Christ a nourri cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, Murillo a peint cinq mille hommes sur un espace de vingt-six pieds. En vérité, il n'en manque pas un des cinq mille; c'est une foule inouie de femmes et d'enfans, de jeunes gens et de vieillards, une nuée de têtes et de bras qui se

classent à l'aise, sans gêne et sans apprêt; tous contemplent le Christ au milieu de ses disciples, et le Christ bénit les pains, et le miracle est opéré! symbole sublime de la fraternité entre les hommes, magnifique enseignement de charité que le peintre a magnifiquement traduit! Comme je ne puis croire qu'il existe deux compositions aussi prodigieuses, je plains Séville d'avoir perdu son chef-d'œuvre, et je tiens celui-ci pour l'original de Murillo, jusqu'à contradiction.

Mais nous voici en présence du *Paralytique*, du *saint Pierre aux liens*, de l'*Abraham* et de l'*Enfant prodigue*. Que de richesses! que de sentiment et de poésie! Oh! les souples étouffes! Oh! les flots éblouissans de lumière! Oh! le bel ange aux longues ailes soyeuses! Oh! les nobles et religieuses figures! On pourrait étudier pendant une année entière chacun de ces tableaux.

Murillo, *ce peintre du ciel*, comme on l'a appelé, a compris le Christ aussi bien que Jésus enfant; il semble qu'il se soit inspiré de ce portrait sublime tracé par Publius Lentulus, gouverneur de la Judée, dans une lettre adressée au sénat romain: « Il y a actuellement en Judée un homme d'une vertu singulière, qu'on nomme Jésus-Christ. Les barbares le croient prophète, mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit toutes sortes de maladies, par sa parole ou par l'attouchement. Il est d'une taille grande et bien formée; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère comparer, tombant à boucles jusqu'au-dessous des oreilles, et se répandant sur ses épaules avec beaucoup de grace, partagés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens; son front est uni et large, ses yeux sont brillans et sereins; son nez et sa bouche sont dessinés avec une parfaite symétrie, et ses joues sont d'une couleur admirable qui répond à celle de ses cheveux; sa barbe descend d'un pouce au-dessous du menton, et se divise vers le milieu. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur: soit qu'il parle, soit qu'il agisse, il le fait avec élégance et gravité. *Jamais on ne l'a vu rire, mais on l'a vu pleurer souvent.* Il est tempéré, modeste, sage; c'est un homme enfin qui, par *sa rare beauté* et ses qualités admirables, surpasse les enfans des hommes. »

Le Christ, qui impose les mains sur le paralytique, est calme et simple : il a foi dans sa puissance et il communique sa foi autour de lui ; il a su habituer aux miracles ; le perclus, depuis trente-huit ans, n'attend que sa parole pour se relever et marcher. Saint Pierre et saint Jean, le disciple bien aimé, sont à la droite de leur maître. En avant, la piscine est indiquée, et vers le fond, les cinq portiques.

Nous avons déjà mentionné le torse du paralytique comme un modèle de dessin ; le pied et les mains du Christ ne sont pas moins admirables. Un sentiment profond, une couleur harmonieuse et chaude, une lumière éclatante, placent ce tableau entre les œuvres d'art les plus complètes.

Il est curieux de mettre en parallèle les deux *saint Pierre aux liens* de Ribera et de Murillo, composés à peu près sur le même plan. Chez Ribera, le saint fait oublier l'ange ; chez Murillo, l'ange fait oublier le saint. Dans le tableau de l'Espagnolet, saint Pierre paraît surpris à l'apparition, et c'est un grave défaut, car les hommes qui avaient vu le Christ ne devaient plus s'étonner de rien ; il relève sa tête large et chauve, illuminée d'un rayon de jour dont elle reçoit un relief si puissant qu'elle saillit hors du cadre. Le saint Pierre de Murillo est moins vigoureusement touché, quoique la figure et les jambes soient habilement peintes, mais l'admiration se concentre sur l'envoyé céleste. On voudrait caresser le duvet de ses grandes ailes déployées et sa chevelure flottante ; comme il pose légèrement à terre ! comme sa peau est veloutée et transparente ! comme il jette la lumière ! Cet ange-là est une des merveilles de la peinture; son bras raccourci, étendu en arrière vers la porte dans le clair-obscur, est exécuté avec une magie inexplicable pour les praticiens les plus consommés ; sa poitrine, sa jambe droite avancée, offrent une fluidité de couleur que Rubens n'a jamais égalée ; il y a des transitions insaisissables depuis l'auréole brillante jusqu'à l'ombre, une harmonie de nuances graduées à l'infini. Devant cette peinture, le sentiment de la couleur se développe : on est initié aux jeux de la lumière, à cette multiplicité de tons qui diversifient chaque atome de la chaîne universelle ; la nature ne présente pas deux points également éclairés, et cependant on ne peut fixer la ligne qui sépare ces deux points. Cette dégradation harmo-

nieuse des nuances constitue le coloriste : voilà ce qui fait de Murillo un coloriste éminent ; voilà ce que pratiquent en maîtres Decamps et surtout Delacroix.

Dans l'*Abraham*, l'articulation du genou n'est pas heureuse, mais la tête est belle et le raccourci de la main droite bien étudié. Les critiques espagnols citent les trois anges pour leurs proportions gracieuses et nobles.

Beaucoup d'artistes préfèrent l'*Enfant prodigue* à toutes les autres compositions de Murillo, et en effet, le groupe du père qui reçoit dans ses bras son fils amaigri dont il couvre la nudité avec les plis de son manteau, ce groupe manifeste un sentiment si intime des affections morales, qu'on croit assister à un drame réel ; il faut voir la sollicitude et la joie du vieillard, le repentir et la reconnaissance du fils : son visage est sillonné par les orages de sa vie, mais les passions tumultueuses et les désordres sensuels n'y ont point effacé l'empreinte d'une nature élevée ; il a péché par l'entraînement de cette activité qui dévore la jeunesse et qui la pousse à épuiser toutes les émotions ; il a péché, parce qu'il a trop aimé les créatures de Dieu ! Pardonnez-lui, comme à la Madeleine, sa sœur !

L'exécution répond à cette scène touchante et solennelle : les étoffes, le corps de l'enfant prodigue, sont peints avec une aisance de touche, une magnificence de couleur, une désinvolture de style, une vérité de perspective étonnantes. Chez Murillo, on ne sent jamais le travail et la recherche ; on ne demande jamais : pourquoi cela est-il ainsi ? Chaque chose remplit son but en concourant à l'effet général, si bien que vous ne désirez rien de plus. Cet accord de l'unité et de la multiplicité, du principal et des accessoires, est surtout saillant dans l'*Enfant prodigue*. Il y a un air de fête répandu sur toute la composition ; l'atmosphère est radieuse ; la nature semble parée ; les serviteurs accourent pour revoir le fils de famille ; le petit chien de la maison le caresse joyeusement ; on amène le veau gras destiné au festin.

Après cette peinture-là, il ne faut espérer rien de plus complet comme expression passionnelle, comme étude de la physionomie humaine, comme reproduction poétique de la nature.

La *Vierge aux anges* et le *saint Pierre* en méditation sont postérieurs à 1674, et le *saint Augustin* fut un des tableaux

que Murillo exécuta avant d'aller à Cadix,c'est-à-dire vers 1680. La couleur de la *Vierge aux anges* est éblouissante, fraîche et suave ; les petits chérubins aux faces rosées, se jouent dans les nuages et enlèvent la reine du ciel ; on dirait le rêve d'un jeune poète par une matinée de printemps ; c'est une belle et chaste femme spiritualisée, pure comme l'air où elle se balance, idéale et mystérieuse comme les régions vers lesquelles elle s'envole. M. le maréchal Soult a une prédilection particulière pour ce tableau qu'il estime plus que tous les autres de sa galerie.

Le *saint Pierre* se trouve sous un jour si faux, qu'on ne peut le voir en entier, mais on n'en découvre pas moins une majestueuse et sévère figure d'apôtre.

Saint Augustin nous offre la dernière expression du talent de Murillo, et, disons-le, l'exagération de sa troisième manière : sa couleur est si fondue, qu'elle manque de fermeté ; un peu plus, cette peinture moelleuse deviendrait molle et sans accent. Par compensation, les qualités sont poussées à un degré supérieur ; la scène est baignée d'air et de lumière ; les livres ouverts aux pieds d'Augustin semblent des livres véritables, et cette physionomie exaltée reflète merveilleusement l'ame du puissant théologien.

Bartholome Estevan Murillo mourut peu après, en 1682, âgé de soixante-quatre ans.

Comme Velasquez, il eut un esclave appelé Sébastien Gomez ou le mulâtre (*el mulato*) qui tenta de l'imiter et qui acquit bientôt une pratique habile. On voit chez M. le maréchal Soult deux tableaux attribués à Gomez : un *saint Bruno en prières*, et une *Servante à sa croisée ;* mais il paraît que ce dernier est simplement une copie de Murillo, puisque la bibliothèque des estampes en possède une gravure par Ballester, avec cette inscription : *Quadro original de Bartholome Murillo que posee el exêmo S^or^ duque de Almodovar.*

Murillo mort, son ancien condisciple don Juan Valdez Léal, qui avait donné les premières leçons à Palomino y Velasco, se trouva le peintre le plus accrédité de Séville. Ce Valdez avait joué un rôle assez important dans la fondation de l'académie ; il en fut nommé d'abord économe (major-domo) et plusieurs fois président ; il se tint en hostilité perpétuelle avec tous les

artistes ses collègues, et surtout avec Murillo, dont la réputation excitait sa jalousie; pourtant, l'excellent Murillo louait souvent sa peinture, et à propos de deux tableaux où Valdez avait représenté quelques cadavres presque en putréfaction, il lui dit : « *Compère, il faut avoir soin, en regardant cela, de se boucher le nez* (con los manos en las narices). »

L'exécution de Valdez ressemble à celle de Francisco Rizi, le maître de Coello : tous deux s'efforcèrent plutôt de peindre beaucoup que de peintre bien; leur composition est souvent fausse et maniérée, leur dessin incorrect et exagéré.

Valdez fut le dernier peintre éminent de l'école sévillienne. Ici finit cette chaîne non interrompue depuis Vargos, cette brillante série de maîtres qui rivalisent avec les Italiens.

VII.

Mais l'école de Séville avait poussé de merveilleux rejetons hors de la terre natale : elle engendra le plus grand artiste de l'Espagne après Murillo, don Diégo Velasquez de Sylva.

Velasquez vécut 61 ans, mêlé, comme Rubens, à toutes les choses de son temps, à l'histoire de Felipe IV et de l'Espagne, du ministre Olivarès, des seigneurs et du clergé, à l'histoire des papes Urbain VIII et Innocent X, de Rome et de Venise, à l'histoire du mariage de l'infante Marie-Thérèse avec le roi Louis XIV, à l'histoire de tous les artistes espagnols, dont il fut le directeur et le patron.

Il était né à Séville, en 1599, d'une famille portugaise; son père le destinait à la philosophie; mais voyant ses dispositions précoces pour la peinture, il le mit chez Francisco Herrera le vieux. Diégo ne put s'accoutumer à la rudesse de Herrera; il passa dans l'atelier de Pacheco, où il ne cessa de copier toutes choses d'après nature, des fleurs et des fruits, afin de maîtriser son pinceau, des étoffes, des animaux, et principalement la tête humaine avec ses expressions diverses; là, il développa son esprit par le contact des hommes célèbres, savans ou poètes, qui fréquentaient Pacheco, et par la lecture des meilleurs auteurs.

La peinture de Luis Tristan de Tolède, élève du Greco, lui

inspirait une sympathie particulière; il se déclara le sectateur de Tristan, et, curieux d'admirer les autres tableaux de ce maître, il fit, en 1622, un voyage de quelques mois à Madrid. Rappelé, l'année suivante, par une lettre du comte duc d'Olivarès, il y retourna en compagnie de Pacheco dont il avait épousé la fille: un portrait de don Juan Fonseca y Figueroa établit sa réputation à la cour; le roi le nomma son peintre de la chambre (*pintor de Camara*), et le combla de faveurs et de pensions.

Rubens, pendant son séjour à Madrid, en 1628, se lia d'amitié avec Velasquez, et l'engagea à voyager en Italie. Velasquez partit donc vers la fin de 1629, copia Titien, Tintoret et Paul Veronèse à Venise, Raphaël et Michel-Ange à Rome, étudia l'antique dans le palais Médicis, et, après avoir vu Joseph Ribera à Naples, il revint à Madrid au commencement de 1631.

Là, il fit le portrait de tous les personnages illustres de son temps, poètes, militaires et grands seigneurs, ceux de Felipe et du ministre Olivarès. On raconte que le roi, passant devant le portrait du général Adrian Pulido Pareja, crut voir Pareja lui-même, et lui demanda pourquoi il n'était pas à son poste. Ce roi Felipe IV, politique inhabile et malheureux, s'occupait plus de beaux-arts que du gouvernement de ses états, comme ses prédécesseurs Felipe II le Dévôt et Felipe III. Il s'entourait de poètes et de peintres, et fut lui-même peintre et poète; Butron, Pacheco, Palomino et Carducho parlent avec estime de ses tableaux à l'huile et de ses dessins à la plume. Velasquez, qui était devenu son ami, l'accompagna à Saragosse, en 1642 et 1644, dans ses deux expéditions pour pacifier l'Aragon. En 1648, il fut chargé d'aller choisir des peintures en Italie; il visita Gênes, Milan, Padoue, Bologne, Florence, Modène, Parme, et se rendit à la cour du pape Innocent X, dont il fit le portrait.

De retour à Madrid, il dirigea les fresques du palais, reçut des lettre de noblesse, et mourut chrétiennement le 7 août 1660. Il eut un grand nombre d'imitateurs, entre autres son gendre Mazo et son esclave Pareja.

Le tableau de M. le maréchal Soult ne peut nous donner qu'une idée incomplète du talent de Velasquez : cette composition, dont le sujet n'est pas nettement compréhensible, se rapporte, je crois, à la prise d'une ville; est-ce une étude partielle pour la fameuse *Reddition de Bréda ?* Je ne le saurais dire.

Sur le premier plan, sont quatre ou cinq personnages moins grands que nature; l'un deux est incliné respectueusement, tenant en main son chapeau. J'avoue que cette peinture, placée entre la *Vierge aux anges* et le *saint Pierre en méditation* de Murillo, ne produit pas un effet très saisissant; la couleur semble grise, le dessin mou et rond; mais on y trouve le mérite éminent de Velasquez, une vérité prestigieuse dans la perspective et la dégradation des plans et de la lumière; on sent circuler l'air, on tourne autour des objets; on dirait une scène réelle retracée par une chambre noire avec toute son illusion.

La bibliothèque Richelieu possède quelques gravures d'après Velasquez : un magnifique portrait d'Innocent X, gravé par Fittler; le *Porteur d'eau de Séville,* par Ametller; les *Forges de Vulcain,* par Glairon; un *Nain de Felipe IV*, eau-forte, par don Francisco Goya, et le tableau de *la Famille*, détestablement gravé par Audouin; il représentait Velasquez lui-même faisant le portrait de l'infante Marguerite dans une immense galerie du palais.

Il existe beaucoup d'autres reproductions de Velasquez à l'eau forte ou au burin, mais les directeurs de la bibliothèque royale s'inquiètent apparemment fort peu de la collection d'estampes, car elle ne comprend que quatre Espagnols, Ribera, Murillo, Velasquez, et l'œuvre comique du vieux Goya.

A bien dire même, Ribera appartient plutôt à l'art italien qu'à l'art espagnol. Il demeura toujours en Italie dès son bas âge, et fut l'anneau central de cette trinité puissante et homogène, Michel-Ange Caravage, Ribera, Salvator, puisqu'il fut le disciple du Caravage et le maître du Salvator. Quelques auteurs sont allés jusqu'à prétendre qu'il était originaire de Gallipoli, en une province du royaume de Naples; mais les registres de Xativa établissaient qu'il naquit dans cette dernière ville, voisine de Valence, le 12 janvier 1588, et lui-même s'intitule Espagnol sur plusieurs gravures et tableaux signés de sa main. Après avoir commencé la peinture chez un habile maître de Valence, Francisco Ribalta, qui avait étudié en Italie Raphaël, les Carrache et particulièrement Sébastien del Piombo, Joseph Ribera se rendit à Rome, encore enfant. Là, il travailla opiniâtrement au sein de la misère, et s'attacha au Caravage. C'était l'époque de cette grande lutte entre les deux directions de la pein-

ture représentées par le Caravage et par le Dominiquin, lutte où personne ne fut vaincu. Pour échapper à ces inimitiés et chercher une meilleure fortune, Ribera passa bientôt à Naples sans autre recommandation que son talent. La gloire, les honneurs et les richesses remplacèrent la misère, et le pauvre artiste qui avait vécu d'aumône sur le pavé de Rome, eut à Naples son *carrosse* et ses écuyers. Il mourut en 1656.

L'Espagnolet peignit un nombre prodigieux de compositions. Outre le *saint Pierre aux liens,* dont nous avons déjà parlé, et qui faisait partie des trois tableaux vendus à la liste civile, M. le maréchal Soult possède deux autres Ribera; *un Christ portant sa croix* et une *sainte famille.*

L'artiste a fait deux répétitions absolument semblables de cette *sainte famille*; elle représente la Vierge assise tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, et saint Joseph debout travaillant un ouvrage de charpenterie; l'une était au monastère royal de l'Escorial, et la seconde à Saint-François de *Puerto Santa-Maria.* Les figures, largement peintes, sont au moins de grandeur naturelle; la Vierge, dont les mains sont admirables, rappelle la Vierge de l'*Adoration des bergers*. L'exécution de toutes les autres parties est irréprochable comme dessin, habileté de clair-obscur et puissance de couleur, mais on pourrait dire que le style manque d'élévation : Marie semble une belle et vertueuse femme du peuple; la scène semble l'intérieur d'un ménage de prolétaires calmes et laborieux; il n'y a pas ce parfum du ciel qui doit envelopper le prédestiné.

Le *Christ portant sa croix* offre un caractère plus religieux et plus noble. La tête de l'homme-Dieu est d'une expression profondément sentie; la douceur de la touche, la suavité du coloris, indiquent la date de cette peinture; elle fut sans doute exécutée après un voyage que Ribera fit à Parme pour copier les œuvres du Corrége, ce qui modifia momentanément la manière énergique et hardie à laquelle il s'était habitué chez le Caravage.

VIII.

Parmi les peintres sortis comme Velasquez de l'école sévillienne, Alonzo Cano est un des plus remarquables. Né à Grenade,

en 1601, il apprit l'architecture de son père et vint demeurer à Séville, où il travailla la sculpture chez Juan Martinez Montanes, et la peinture chez Francesco Pacheco, puis chez Juan del Castillo; mais il étudia surtout la statuaire grecque dans le palais du duc d'Alcala. En 1636, il termina le maître-autel, sculpté en bois, de la paroisse du bourg de Lebrija : les peintures qui ornent ce maitre-autel sont de Pablo Legote, dont M. le maréchal Soult a deux tableaux. Vers le même temps, Alonzo, qui maniait fort adroitement l'épée, ayant blessé en duel le peintre don Sebastien de Llano y Valdes, quitta Séville pour Madrid. Velasquez, son ancien camarade d'atelier, le servit de tout son crédit à la cour et le recommanda au comte duc d'Olivarès. Cano fut chargé de plusieurs travaux, entre autres de l'arc triomphal de Guadalaxara, à l'occasion de l'entrée de dona Maria d'Autriche, seconde femme du roi. En 1650, il passa à Tolède et obtint une prébende qui le força de *prendre les ordres*. Il mourut en 1667 et non point en 1676, comme dit Palomino. Il avait formé de nombreux élèves en peinture : Alonzo de Mesa, Miguel Geronimo Cieza, don Sebastian de Herrera Barnuevo, Pedro Atanasio Bocanegra, Ambrosio Martinez, Sebastian Gomez de Grenade et don Juan Nino de Guevara; et en sculpture, Pedro de Mena et Josef de Mora.

Ce qui domine chez Cano, c'est le sentiment de l'art grec : personne n'a surpassé Cano pour la rectitude des lignes et la pureté du dessin, principalement dans les mains et les pieds (*en las extremidades*); ses compositions ont le grandiose de l'antique et la simplicité de la nature; ses étoffes, drapées avec une extrême souplesse, laissent transparaître le nu et révèlent un sculpteur. Toutes ces qualités appellent l'attention sur une suite de petits sujets tirés de l'Apocalypse, *saint Jean à Pathmos*, *saint Jean voyant l'agneau*, *saint Jean voyant la Jérusalem céleste*, et sur un *Saint en extase*, un *Evêque*, *sainte Agnès* à mi-corps avec un agneau couché près d'elle, et *sainte Félicité* tenant une palme à la main. Les trois visions apocalyptiques sont d'une finesse admirable, d'un dessin exquis, d'un ton brillant, mais un peu froid à côté des Murillo, tandis qu'on pourrait attribuer à Murillo le *Saint en extase*, dont la couleur est harmonieusement fondue et les contours dissimulés par les demi-teintes; car Murillo ne dessinait pas

avec des traits, mais avec la couleur et la lumière. La sainte Agnès est tout-à-fait raphaëlesque, comme l'ange qui montre la cité de Dieu. Sainte Félicité résume en elle toutes les perfections, il n'y a pas de plus noble figure, pas de plus délicieuse main, pas de plus éclatantes draperies; il n'y a pas de lumière plus vraie, pas de clair-obscur mieux entendu; il n'y a pas de style plus élevé. Sainte Félicité mérite place entre les chefs-d'œuvre de la peinture.

IX.

Autour de Murillo, Velasquez et Cano, ces trois grands noms qui représentent l'art espagnol du XVIIe siècle, les historiens comptent près de cinq cents peintres pendant la même époque. Je n'ai rien dit de Pedro de las Cuevas, professeur renommé à Madrid, et de son élève Antonio Péréda, dont on voit chez M. le maréchal Soult une composition symbolique très curieuse; je n'ai rien dit de tous les peintres du roi, Eugenio Caxes, les Martinez, Angelo Nardi, le Florentin, don Juan Carreno, et tant d'autres; je n'ai rien dit de Collantes, l'auteur du *Buisson ardent* de notre Musée; de Pedro Orrente, l'imitateur des Bassan; du peintre de marine, Henrique de las Marinas; d'Yriarte, qui aida Murillo dans ses paysages; de Villaviciencio, qui reçut le dernier soupir de Murillo son maître, et termina le *Mariage mystique de sainte Catherine* à Cadix; je n'ai rien dit d'Antonio del Castillo y Saavedra, qui mourut de chagrin en considérant la distance entre ses œuvres et celles de Murillo, comme il était arrivé, suivant Vasari, à cet autre artiste Francisco Francia de Bologne, quand Raphaël lui envoya sa *sainte Cécile* pour la placer dans l'église de Monti. Je ne dirai rien de Francisco Solis, dont M. le maréchal Soult possède un *saint Jean à Pathmos*, et un *Christ rompant le pain*, si ce n'est que la couleur harmonieuse de Solis et le vaporeux de ses teintes (*desvanecimiento de las tintas*) font pardonner sa manière lâchée et sans accentuation. Je veux finir par Coello, le dernier peintre du XVIIe siècle, cette esquisse commencée à Morales, qui ouvre le XVIe; Morales et Coello, ces deux termes si éloignés l'un de l'autre; l'art de Morales, un art sentimental et

triste, ingénieux et naïf, saisissant l'intimité des êtres plutôt que leur forme, soucieux de la pensée, se tenant toujours au centre et non à la circonférence, s'adressant au cœur; l'art de Coello, un art de grande apparence, frappant les yeux, promettant beaucoup, mais creux comme un masque, alourdi comme Hercule vieillard; c'est une imposante armure vide, c'est un vaste palais désert.

On ne peut guère prétendre que Madrid ait eu son école originale : résidence des rois et centre des arts, cette ville attirait incessamment les peintres des provinces et de l'étranger, et cet entrecroisement de manières empêcha la prédominance d'un style quelconque. Toutefois, on suit avec intérêt la succession des maîtres dont les ateliers eurent de l'importance. Vers 1585, Felipe II avait appelé en Espagne un artiste célèbre à Rome et à Venise, Federico Zucheri, ou Zucharo, peintre des papes Grégoire XIII et Sixte V. Zucharo amena plusieurs élèves italiens à Madrid, entre autres Bartholome Carducho de Florence, qui forma son frère, Vicencio Carducho, l'auteur d'excellens *dialogues sur la peinture*, publiés en 1633; ce dernier composa vingt-six tableaux de saint Bruno, comme notre Lesueur, et compta parmi ses disciples don Francisco Rizi, maître de Coello.

Claudio Coello exécuta, conjointement avec son ami Joseph Donoso, des fresques immenses et les décorations de l'arc triomphal pour l'entrée à Madrid de Marie-Louise d'Orléans, quand elle vint épouser Carlos II. Il fut nommé peintre du roi, sans solde, en 1684, et peintre de la chambre, en 1685, à la mort de Francesco Herrera le jeune. Son œuvre principale, sur une toile haute de six vares (environ dix-huit pieds) et large de trois vares, est une procession religieuse où figurent Carlos II et plus de cinquante personnages. En 1686, il donna les dessins de la galerie *del Cierzo* (vent du nord) dans le palais vieux, prépara les fresques et chargea don Antonio Palomino de les terminer.

M. le maréchal Soult (1) possède une composition de Coello,

(1) La galerie de M. le maréchal Soult renferme encore une foule de magnifiques peintures italiennes et flamandes qui exigeraient un

représentant deux ermites, en pied, de grandeur naturelle. La couleur empâtée, forte, assez analogue à la couleur du Calabreso, est plus lourde et plus obscure. Cette manière ne manque pas d'une certaine puissance, mais elle manque tout-à-fait de souplesse, d'esprit, de caractère et d'élévation.

Coello se trouvait le premier peintre de Madrid, lorsque Jordan arriva en 1692. Lucas Jordan, surnommé par les Italiens Luca *fa Presto* (fais vite), avait acquis, en copiant les maîtres, une pratique incroyablement expéditive; mais cette rapidité d'exécution entraînait des défauts inévitables, une couleur souvent heurtée, une lumière fausse, un dessin abandonné Le talent brillant et facile de Jordan obtint un grand succès en Espagne, et éclipsa la réputation de Coello, dont l'abattement et la douleur furent tels qu'il ne voulut plus toucher ses pinceaux et mourut peu après.

Jordan exerça une action funeste sur la peinture espagnole, en réduisant l'art au métier; il avait coutume de dire qu'il recherchait l'argent pour sa vie terrestre et la gloire pour le ciel. Il égara tous les artistes qui tentèrent de suivre ses procédés, et acheva la décadence.

article spécial: nous ne pouvons ici qu'indiquer les sujets et les auteurs.

La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean, de Jean Bellini.

Un portrait d'homme avec deux mains et le *Christ au tombeau*, du Tintoret.

Le Diogène à la lanterne (le plus beau torse connu) et le *denier de César*, du Titien.

Une tête de femme, du Bassan.

Un Christ portant la croix, de Sebastien del Piombo.

Un apôtre, de Jean Baglione.

La Vierge allaitant l'enfant Jésus, du Guide.

Deux grands saints à mi-corps, du Guerchin.

Une tête de saint, de Lanfranc.

Trois petits amours, de l'Albane.

Un saint Jérôme, de Joannes Peruzzinus ou Peruzzini, élève de Pandolfi.

Deux petites esquisses de Rubens, représentant l'*enlèvement des Sabines*.

Saint Marc écrivant l'Évangile, une des plus belles toiles de Van-Dyck.

Un sujet mythologique de Jacques Jordaens.

Quelques petits Teniers d'une grande finesse.

X.

L'art du XVIe siècle en Espagne avait puisé son inspiration et sa vitalité dans le sentiment chrétien ; la pensée, le symbole, occupaient presque exclusivement les peintres ; l'exécution ne venait qu'après, et comme moyen, non comme but. Pendant le XVIIe siècle, l'art ne put résister à la pente rapide qui avait entraîné l'école italienne vers la forme : on commença de négliger le Dieu pour songer à son enveloppe; la forme se mit à emporter le fond. Si Murillo avait conservé une sentimentalité poétique, Velasquez, avouons-le, et beaucoup de ses contemporains semblent avoir cherché surtout l'imitation extérieure de la nature dans toute sa vérité ; aussi la langue espagnole et la langue italienne ont-elles un mot pour qualifier ces habiles reproducteurs de la nature, *naturalista*, *peintre naturaliste.* Cano, admirateur passionné de l'art grec, où nous ne pouvons plus lire aujourd'hui que les enseignemens du beau plastique, car nous avons perdu le sens intime du paganisme, Cano qui, à ses derniers momens, ne voulut pas souffrir la vue d'un crucifix mal sculpté que lui présentait son confesseur, Cano, malgré ses éminentes qualités, et peut-être même par leur influence, contribua puissamment à cette matérialisation de l'art. Vers la fin du siècle, *l'Esprit* abandonna tout-à-fait la peinture espagnole, comme il avait abandonné la peinture italienne depuis les Carrache et leurs élèves, comme il avait abandonné la pauvre école française depuis la mort du Poussin. Les artistes ne furent plus que des praticiens diversement habiles, sans invention et sans poésie. Le XVIIIe siècle n'a pas fourni un seul grand peintre, à l'exception de don Antonio Raphaël Mengs que l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne peuvent réclamer toutes trois, car il naquit en Bohême, étudia en Italie, où il resta longtemps avec son ami Winkelmann, et fut attiré par le roi Carlos III à Madrid qui conserve beaucoup de ses œuvres. Après Mengs, l'Espagne ne cite que le vieux Goya, mort en ces dernières années, Goya homme de verve et d'imagination, plus connu par ses études des maîtres et par ses eaux fortes hardies que par sa peinture.

Si vous cherchez pourquoi cette décadence apparente de tous

les beaux-arts en Europe au XVIIIe siècle, pourquoi cette fatalité qui semble leur couper les aîles et les rabaisser à la matière, ne trouvez-vous pas l'explication de cette tendance plastique dans un phénomène social parfaitement analogue? La société européenne du dernier siècle n'a-t-elle pas laissé reposer quelque peu ses facultés morales et religieuses pour se livrer à son activité physique? L'industrialisme n'a-t-il pas détrôné la métaphysique et la théologie? Le débordement sensuel n'a-t-il pas remplacé la compression du christianisme? La liberté, l'égalité, n'ont-elles pas rompu l'ancienne hiérarchie politique? La nature humaine n'a-t-elle pas réagi de toutes ses puissances contre le spiritualisme exclusif? Soyez sûr que cette coïncidence merveilleuse de l'art, de la politique et de la philosophie, recèle un signe providentiel et nous annonce les choses futures: *le présent est gros de l'avenir.* Sans doute nous marchons à une nouvelle synthèse religieuse qui admettra la matière en Dieu, à une nouvelle organisation sociale qui satisfera toutes les individualités, à un nouvel art qui réunira la conception poétique et l'habile exécution, la pensée spiritualiste et la forme païenne dans une alliance inconnue. L'art de l'avenir sera beau comme une Vénus grecque et touchant comme un Christ du moyen-âge.

T. THORÉ.

BELLINI.

I PURITANI.

La compagnie italienne a repassé la mer, et depuis huit jours l'affiche nous promettait *I Puritani*. Le mois d'octobre commençait par un jeudi; les amateurs n'ont pas éprouvé de retard, ils sont entrés en jouissance le jour même, et l'opéra favori, l'opéra qui était allé continuer à Londres un succès dont l'explosion avait été si brillante à Paris, s'est de nouveau montré avec tous les charmes de la mélodie et la magique puissance des virtuoses qui l'exécutent. Le soir, triomphe éclatant pour le jeune maître à qui nous devons cette belle partition ; transports d'enthousiasme, couronnes jetées sur le théâtre d'où partaient des accens si fiers et si mélodieux. Le lendemain, d'autres couronnes, celles que l'on voit suspendues aux monumens funéraires, le laurier, l'immortelle, les fleurs de la mort, des torches, des flambeaux, de longs voiles de deuil, une musique lente et lugubre, et, parmi ces chants d'un caractère sombre et solennel que l'armée de nos artistes fait entendre toutes les fois qu'elle perd un de ses braves, une mélodie ravissante a surgi, une mélodie qui semblait s'exhaler du cercueil de l'infortuné Bellini. C'était l'air final de *I Puritani,* dernier morceau du dernier opéra de ce jeune maître, parodié sur des paroles latines, chanté par Rubini que Lablache, Tamburini et Ivanoff secondaient admirablement: cet air a produit une sensation que je ne saurais décrire. La voix de Rubini, si touchante et si pathétique, est arrivée au degré suprême de l'expression. Le merveilleux artiste pleurait sur la tombe d'un ami; il exprimait une

douleur que tout le monde partageait; si les accens du virtuose partaient de son cœur, c'est au cœur de son auditoire qu'ils ont frappé.

Mort à trente-deux ans, au moment où l'expérience donnait à son talent la force et le coloris que de premières productions semblaient réclamer, Bellini faisait de précieuses conquêtes sous le rapport du style, et son imagination avait toujours la même puissance. Il est mort illustre déjà, mais plein d'avenir, et nous laissant des œuvres sur lesquelles on peut juger ce qu'il a fait et ce qu'il aurait pu faire.

« Attendez que j'aie produit quelque chose, » me dit-il, quand je le priai l'an passé de me donner des notes pour écrire sa biographie; « je ne suis encore qu'un débutant, un enfant; quand je vous aurai dit que je suis né à Catane, et que je suis venu à Naples étudier au Conservatoire, que Zingarelli a été mon maître, vous saurez tout. Ce n'est pas la peine d'entretenir le public de choses aussi peu intéressantes. Une biographie doit présenter des faits, et ces faits sont encore à trouver; nous parlerons de cela dans une vingtaine d'années. — Mais alors le biographe pourra bien manquer à l'appel. — Non, non, plus tard nous nous en occuperons; quand j'aurai fait quelque chose de remarquable. »

Le sort a voulu que cette brillante carrière ait été si déplorablement interrompue, et que l'auteur de six partitions admirées ne puisse plus me raconter ses infortunes et ses triomphes d'artiste. J'écrirai la vie de cet enfant sous la dictée d'un de ses compagnons d'études, d'un de ses intimes, j'allais dire de ses rivaux; mais Bellini a toujours applaudi franchement aux succès de ses contemporains. Il n'avait que des amis.

Bellini est né à Catane, au pied du mont Etna, en 1803; son père et son grand père étaient organistes. Il reçut dans sa famille la premiere éducation musicale. Un seigneur sicilien, grand amateur de musique, fut charmé des dispositions heureuses et de l'intelligence de Vencenzo; il pressa vivement le père Bellini de l'envoyer à Naples y chercher des connaissances qu'il ne pouvait acquérir en Sicile. Ce seigneur aplanit même quelques difficultés financières qui mettaient obstacle à ce pélerinage d'artiste. Vencenzo travailla au Conservatoire et profita des excellentes leçons de Zingarelli. L'amitié la plus tendre l'u-

nit à Florimo, à Mercadante, ses condisciples. Plus tard, lorsqu'il ne pouvait surveiller la mise en scène d'un de ses opéras, c'est Florimo qu'il chargeait de ce soin. Les progrès de Bellini furent rapides; et, quelques années après son admission à l'école musicale, il composa une opérette qui fut exécutée dans la petite salle de spectacle du Conservatoire.

Vencenzo n'avait ni l'argent ni le crédit nécessaire pour obtenir un livret nouveau; il en prit un déjà imprimé, et que Generali avait mis en musique depuis plusieurs années, *Adelson e Salvino*. Ce coup d'essai fit le plus grand honneur à Bellini. L'entrepreneur Barbaja lui demanda sur-le-champ un opéra complet, un ouvrage important pour le théâtre de *San Carlo*; c'est là que parut *Bianca e Gernando.* Le succès fut médiocre, il est vrai; mais ce coup d'essai, plein de hardiesse, donna des espérances; le jeune compositeur avait fait un pas immense; il s'était élancé des bancs de l'école sur la première scène d'Italie. C'était beaucoup de n'être pas sifflé, terrassé; le silence, en pareille circonstance, est déjà une faveur, l'attention une marque d'estime; et Bellini fut applaudi. L'année suivante, 1827, Barbaja, qui dirigeait aussi le théâtre de Milan, fit partir Bellini pour cette ville qu'il devait doter d'un opéra nouveau. Rubini se mit en campagne avec le jeune maître. Barbaja prouvait ainsi toute la confiance que son protégé lui inspirait; il lui livrait le théâtre de la *Scala*; Rubini, madame Méric-Lalande devaient être ses interprètes. C'est pour ces virtuoses qu'il écrivit *il Pirata* dont le succès fut prodigieux. Dès ce moment, Bellini prit le rang qu'il a tenu parmi les illustres de l'Italie. Les Milanais voulurent garder leur musicien favori et leurs chanteurs pour l'année suivante. *La Straniera* vint ajouter encore de nouvelles palmes à celles d'*il Pirata.* A cette époque, avant la représentation de *la Straniera* pourtant, on ouvrit le grand théâtre de Gênes; et l'inauguration de cette belle salle eut lieu par la reprise de *Bianca e Gernado*, dont l'auteur avait retouché quelques parties faibles; de nouveaux airs furent substitués à quelques cavatines peu goûtées du public napolitain. *Bianca e Gernando* marcha de pair alors avec *il Pirata* et *la Straniera.*

Zaïra, exécutée à Parme, en 1829, ne réussit point. *I Capuletti ed i Montecchi* offrirent une brillante revanche à Bel-

lini; cet opéra fit fureur à Venise. Milan rappela le maître qu'il affectionnait. Bellini donna dans cette ville *la Sonnambula* et *Norma*, écrits pour Mme Pasta; Rubini remplissait le rôle du ténor dans le premier de ces opéras; celui de Pollione, dans *Norma*, fut disposé pour la voix de Reina, ténor vigoureux, mais grave. Cette circonstance a jusqu'à ce jour retardé la mise en scène de *Norma*, chef-d'œuvre de son auteur, sur le théâtre de Paris. Bellini se proposait d'élever ce rôle à la hauteur de Rubini; il n'a pu terminer ce travail. D'habiles mains pourront le continuer. D'ailleurs, Tamburini, qui s'est montré avec avantage dans *la Donna del Lago*, ne réussirait pas moins en exécutant la partie de Pollione. Il est inutile de dire que *Norma* et *la Sonnambula* furent reçus avec enthousiasme. Bellini venait de composer *Beatrice Tenda* pour le théâtre de Venise quand il est arrivé à Paris; *Beatrice* n'est point restée à la scène. *I Puritani* ont terminé la carrière du musicien que nous venons de perdre. L'Italie doit connaître aujourd'hui le malheur qui vient de la frapper; un cri de douleur a déjà retenti dans tout ce pays où le talent reçoit tant de preuves d'affection et d'enthousiasme. L'Italie pleurant un de ses fils chéris, l'Italie cherchant des consolations, en trouvera sans doute une dans la noble hospitalité de la France, et dans les honneurs spontanés, insignes, rendus aux restes inanimés de l'artiste sicilien, honneurs qu'elle eût rendus plus solennels encore si elle en avait eu la licence.

CASTIL-BLAZE.

UNE PAROLE D'ARABE.

« Dans notre misérable Occident, messieurs, — nous dit avec solennité l'Espagnol, — une civilisation extrême a détendu tous les ressorts, et la religion des mots s'est éteinte, comme, avec eux, le mot de religion. Nous sommes à chaque instant témoins d'effrontés parjures, de scandaleux mépris de la parole donnée, de volte-faces infâmes. Sans pudeur, du ton le plus leste, le premier venu se joue des sermens ; pactes sonores que chacun, grace à l'expérience, fait à merveille de regarder comme libellés et lacérés tout à la fois. Notez que lorsqu'on varie, ce n'est pas timidement et pour peu ; non ! c'est du tout au tout. Entre l'action et le serment, il y a le contraste des ténèbres à la lumière. Le principe le plus ferme en Europe, c'est d'être certain qu'il n'y a rien de certain. Sur cet oreiller, les sages dorment en paix. A quoi leur servirait-il, je vous prie, d'exister dans un éternel qui-vive ? Marchez à travers la foule, le mépris sur les lèvres ; les plus purs baisseront les yeux, parce qu'un reste de pudeur est inséparable des débuts ; les autres souriront de votre ingénuité ; des doigts railleurs agaceront votre colère, et l'on dira : « Quel homme étrange! »

Mais chez les Arabes, rien de pareil. Ce que l'Arabe promet, il le tient, voyez-vous, et il le tient strictement. Là, chaque lettre du serment est chose rigide, sainte, vivante. Les moindres stipulations se font à la face du ciel ; elles se gravent sur les esprits comme sur des tables d'airain, et la conscience universelle en répond. Une parole est une parole. Pesez ce que je vous ai dit, réglons ce que je vous dois ; rien de moins, rien de plus, et nous serons quittes ! Les Arabes seraient les maîtres du monde en purisme. Par suite, nul enga-

gement à la légère ; les mots font loi. Êtes-vous d'accord sur un mot? Ce mot devient irrévocable, il subsiste, il participe du destin. Le doute s'arrête et l'hostilité meurt devant cette parole de fer. Si le mot nous est jamais rendu, nous le devrons à l'Arabe.

Je n'irai pas loin pour vous en citer des preuves.

Dans les derniers jours de l'année 1813, Napoléon devenu plus souple à la suite de ses désastres, s'etait fait un point d'honneur de biffer d'un coup de plume l'intrigue révoltante du château de Marac et d'ouvrir à deux battans la prison des captifs de Valençay. De nouveaux événemens se préparaient pour ma patrie. Confusément je les pressentais : les fous ont leurs momens lucides. Échappé de sa cage, le pouvoir absolu, cet oiseau de proie, ne devait pas tarder à déployer ses ailes. A l'ombre des verroux, les ongles s'allongent. En dépit de la présence des crucifix sous la bannière libérale des cortès, le clergé m'avait toujours paru (que Dieu me le pardonne!) un triste auxiliaire pour la cause de l'indépendance. Dès que le clergé dressa plus fièrement la tête, je ne me sentis pas tranquille pour la mienne. Une vapeur de saint-office flambait dans mon imagination ; je ne dormais plus. S'il faut tout dire, messieurs, j'étais en ce temps-là quelque peu démagogue et même assez piètre catholique romain. A part saint Jacques, mon vénéré patron, je n'aurais pas donné de la légende un fétu de paille ; et volontiers, sans la mère immaculée du Sauveur, dès que je me sentais égayé sur le soir par les fumées du Xerès et le tapage des castagnettes, j'aurais troqué les clefs de saint Pierre contre une mandoline, et vendu mon ame à Satan pour un maravedis. Dans ces dispositions-là, si l'on est mal noté par la police, le ciel nous envoie toujours des mésaventures. Mes amis, c'est ma confession de jeune homme que je vous expose ; je ne suis que trop changé pour mon salut.

Donc, pour mille raisons, raisons de politique et de finances, et aussi raisons d'amour (sans l'amour, messieurs, voulez-vous me dire ce que c'est que la vie?), j'avais pris le parti de me camper à Gibraltar, dans la ville anglaise, sous le canon du fort. Plusieurs camarades avaient imité ma prudence. On menait vie joyeuse. Les Anglais, à ce que l'on dit, sont un peuple flegmatique : ainsi soit! Je ne veux pas m'inscrire en faux

contre les beaux esprits qui, pour leur usage, coulent arbitrairement en fonte des masses d'hommes dans un moule a part; mais le jeu, le vin, les femmes, nous occupaient tous du matin au soir. Espagnols ou Anglais, nous courions d'un commun accord et d'un train d'enfer à la damnation éternelle. Je regretterai souvent ce temps-là. On gouvernait le monde à la lueur du rum; on se prêtait main forte pour amuser ou pour corriger un jaloux. Que de jours endormis! que de nuits à la belle étoile! Pas un de nous qui n'eût escompté son avenir entre les mains d'Israël! Vive Dieu! si les vœux des hommes sont accomplis au-delà de ce monde, on ne saurait se proposer rien de mieux dans le paradis.

Sur ces entrefaites, le diable,..... car il faut, en vérité, que ce soit le diable, fit tomber au milieu de nous un contrebandier palermitain, joueur effréné de guitare, menteur comme un prétendant à la couronne, toujours roulant sur l'or; habile au superlatif dans l'art de remettre un billet doux aux jeunes filles, malgré la sévérité de leurs duègnes. A l'égard de ce dernier point, le Palermitain se montrait personnellement désintéressé. Il nous servait d'émissaire, et bien qu'il fût très joli garçon, nul de nous ne s'avisait de le craindre pour rival. Toute vertu a son excuse. Un épisode de son extrême jeunesse justifiait notre confiance. Prisonnier des Algériens, Giafferi n'avait pu se soustraire à l'honneur insigne de devenir, près du dey Haggi-Ali, régnant alors, l'un des principaux officiers du sérail. Les souvenirs de Giafferi le ramenaient fréquemment à la fin burlesque de ce dey, qui, plongé dans le bain, tandis que ses femmes lui grattaient la plante des pieds, se plaisait régulièrement, après boire, à faire voler des têtes d'esclaves. Un nègre de Tripoli, d'une stature de colosse, était chargé du détail de ces menus plaisirs. Un jour il commit une lourde méprise. Emporté par l'élan de son damas, après avoir pirouetté sur les talons, sans reprendre haleine et tout étourdi des applaudissemens que les soldats de la garde accordaient à son zèle, le Tripolitain fit bondir d'un seul revers le chef sacré de son maître aux pieds des Mamelouks. Pour ce quiproquo de bonne foi, l'opération fut si leste que la douleur officielle ne put s'organiser d'une heure entière. On essayait de sangloter, mais on se tordait. Le nègre, épouvanté de son chef-d'œuvre, se trai-

nait les genoux dans le sang; il jurait naïvement au défunt qu'il ne le ferait plus, et, tant bien que mal, il s'obstinait à rajuster les deux portions du cou l'une sur l'autre. Le successeur de Haggi-Ali occupait le trône que le sérail riait encore. Cet avènement à bon marché fut le seul de son espèce. Seulement, pour le bon exemple, le nègre maladroit subit la peine du talion, et l'équité du nouveau pacha fut proclamée dans les états barbaresques.

A cette occasion, craignant pour sa propre tête les effets de la jalousie du nouveau chef des eunuques, Giafferi trouva le moyen d'obtenir sa liberté.

Je ne voudrais pas devenir impertinent, messieurs! mais il est certain que Giafferi, peut-être à cause de ses études pendant sa résidence au sérail, possédait au degré le plus éminent l'intelligence du cœur des femmes. Il les analysait dans le creux de la main, mieux qu'un chimiste; rassurait les désespérés, désespérait les confians, et nous découvrait à chaque épreuve de nouvelles richesses et des casse-cous inattendus dans cet abîme. Par l'ame de notre mère Ève! c'était un vrai trésor pour des libertins; et si l'on eût ouvert un cours de séduction à Salamanque, j'aurais défié Ferdinand VII, en dépit de la jactance de ces petits écoliers de vingt ans qui se regardent déjà comme des maîtres, de faire délivrer sans injustice le diplôme de premier professeur à d'autres qu'à notre Palermitain. Ne nions pas la puissance de la théorie.

Tendres victimes de Gibraltar, de Tariffe et d'Algésiras, pardonnez-nous les larmes que des ingrats vous ont fait verser.

Ma parole d'honneur, ce Giafferi était le diable!

Tôt ou tard, cependant, le diable lui-même trouve à qui parler. C'est ici, messieurs, que je dois vous dire un mot de Maria. Maria, mes amours! Maria, mon ange! Maria, sainte et sans tache; comme sa patronne, la noble enfant!.... Mes amis, n'en doutez point! j'ai passé par bien des misères depuis que, sur le seuil de ma patrie, mes crimes se sont dressés debout l'un contre l'autre comme une longue muraille d'airain. Il y a là, sur mon cœur, un calus durci par vingt années d'insouciance. Je ne crains pas les hommes, messieurs! je ne crains pas la mort. Du fond de la chambre voisine, on viendrait en cet instant me crier: — Don Jaime de Carbonera, grand d'Espagne et de

première classe, marquis de Castellar, commandeur de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chambellan de notre saint père le Pape, et décoré de l'Éperon-d'Or ; songe à ton ame! Tu seras fusillé dans cinq minutes!—A la grâce de Dieu, répondrais-je. Et, sans sourciller, sans daigner seulement tourner la tête, je réduirais mon cigare en cendres, dussent mes bourreaux (le Christ les en préserve!) me refuser un prêtre à mon dernier soupir. Mon cigarre en cendres, messieurs, je viderais ce bol de punch, dont vous venez de souffler la flamme. Puis, j'attendrais. Eh bien, mes amis! eh bien, le nom seul de *Maria*, ces deux syllabes si douces et si pures, les souvenirs ingénus que ce nom me rappelle, me feront long-temps encore, je le sens, tressaillir et frissonner comme un lâche. Le nom de Maria vibre dans la moelle de mes os comme les fiévreuses rosées qui descendent sur les épaules du conscrit dans les gorges noires de la Catalogne. Je le cacherais en vain! ma voix s'émeut, ma poitrine se gonfle, mes yeux se mouillent. Non, je ne suis pas un homme, je suis un enfant!... Maria, ma petite Maria!...—Buvons.

Maria, messieurs, demeurait vis-à-vis de Gibraltar, à la pointe de Carnero. Elle y demeurait sous l'aile de sa vieille tante. De ma fenêtre, au moyen d'un bon télescope anglais, je pouvais tous les matins la contempler avec délices. Je n'y manquais pas depuis qu'en revenant de la chasse aux perdrix, dans les montagnes de Tariffe, j'avais rencontré cet agneau sans tache au milieu de nos parages de contrebandiers et de forbans, tout brûlés par le contact et les mœurs de l'Afrique. Je vois d'ici, dans le rêve de mes souvenirs, sa petite maison blanche, à terrasse génoise, mise en relief par les premiers rayons du soleil sur la baie, et, moins les collines qui la dominaient à l'horizon, répétée dans le miroir de la mer avec les ravissans berceaux de jasmins blancs et jaunes qui l'enveloppaient de leur ombre à midi. Maria et sa tante vivaient du produit d'un métier chétif, distraction du luxe chez les heureux du monde. Vous connaissez cela, peut-être? Délicatement, elles aromatisaient, avec le parfum des fleurs recueillies dans les alentours de la maisonnette, des lits du coton le plus fin, imprégnés de cette huile de ben que l'on fait venir à tout prix du Malabar. Ceci terminé, elles renfermaient ces préparations odorantes dans quelques milliers

de flacons de cristal, renfermés à leur tour dans une sparterie d'un osier flexible comme de la soie, dont elles fabriquaient encore mille coquetteries; des étuis, de jolies boites, des sachets, des joujoux d'enfans. Les juifs, qui font le trafic de la côte, leur en achetaient des pacotilles. Ce modeste revenu suffisait à nos deux solitaires. Dans le champ de l'espace que le tube de ma lorgnette embrassait, mon regard amoureux et jaloux accompagnait Maria pour savoir tous les détails de sa vie. Qu'elle était belle, sainte vierge! avec la légère branche de jasmin ajustée si négligemment à son front, couronne d'étoiles dont la blancheur ajoutait un nouveau lustre au jais de sa chevelure espagnole, à l'ardente fraîcheur de son coloris. Plus je la contemplais, plus je voulais la voir. Une force magnétique me clouait devant cette vision des journées entières. Je suivais de la sorte Maria sous les berceaux; je croyais respirer les fleurs que ses doigts futés et mignons égrenaient si rapidement dans le feuillage. Une fois (la sueur me prend lorsque j'y songe) je saisis machinalement un de mes pistolets!.... un juif, messieurs, un misérable juif avait essayé de lui prendre la main! cette main qui, la veille encore, m'avait si doucement fermé la bouche après m'avoir laissé tout dire! Concevez-vous bien? les doigts d'un juif sur les doigts de Maria! les doigts de Maria dans la main d'un juif!.... Maria fit un geste d'horreur, et le sentiment de l'intervalle me fut rendu par le sang-froid; mais que le télescope eût porté le plomb, comme les regards, jusqu'à l'autre extrémité de la rade, par saint Jacques, messieurs! l'insolent Israélite tombait mort aux pieds de Maria. Vous dirai-je enfin ma folie? cette distance me favorisait; j'osais alors des paroles que, près de Maria, sa timidité d'enfant refoulait au fond de mon cœur; je dérobais mille secrets à sa beauté, sans craindre qu'elle en pût rougir; et lorsque, avec le coucher du soleil, l'ombre des collines du Finistère espagnol montait rapidement vers les dernières et les plus hautes batteries de la gigantesque citadelle anglaise, amant furtif, je pénétrais dans cette chambre défendue à la faveur des clartés de la petite lampe de verre qui brûlait devant un plâtre de la mère du Christ. Oh! mes amis, être aimé et se l'entendre dire, c'est là, n'est-ce pas? communier de la main de Dieu lui-même et sous toutes les espèces; mais, ainsi qu'un invisible génie, franchir l'étendue et planer sur les

moindres mouvemens d'une femme qui ne s'en doute pas! mais épier chacune de ses pensées dans l'ingénuité de ses sourires; mais la surprendre, cette femme adorée, au milieu de ses chastes prières, durant les nuits, à demi nue, quand l'ame du rosier prodigue au souffle du vent ces parfums embrasés qui nous rendent furieux d'amour; alors que, à deux genoux, votre amante oublie sa madone, et, les yeux éperdus, se livre en frémissant aux réminiscences d'un baiser, dont l'émotion voltige à ses lèvres; la surprendre, mes amis, alors que son jeune sein est ému, et que, bien heureuse de ce trouble, elle enveloppe si lentement ses belles épaules de quelque frivole parure, donnée la veille; parure qui la rend fière devant son miroir, et fière seulement de bonheur puisque personne n'est là pour applaudir à son orgueil; oh! c'est mieux! c'est mieux, cent fois! Tenez!... je ne sais pas ce que Dieu réserve à ses élus; sur ces mystères de l'avenir, l'Évangile a gardé le silence; mais si, dans le temps et dans l'éternité, la création n'a pas été prédestinée pour l'amour, je rejette en ce qui me concerne le présent de l'immortalité de l'ame; ce ne serait qu'un magnifique exil, la gloire dans le néant. Dieu me doit Maria.

Maria était un enfant de l'amour. Un mystère impénétrable enveloppait le nom de sa mère; quant à son père, il avait été jeté dans les bagnes de Ceuta, sur la pointe d'Afrique. Je n'en ai jamais su la cause. Il fallait seulement que ce fût un homme d'honneur, car les conjectures étaient, que, sur parole, il avait obtenu, très fréquemment, du gouverneur espagnol, le brigadier Mendoce Henriquez, militaire connu pour son inflexibilité, l'autorisation de franchir le détroit pour aller embrasser son enfant. Le bagne et l'échafaud, messieurs, ont été purifiés par le martyre. La chaîne du galérien a laissé des stigmates sur les bras d'Arguelles, et je porte contre ma poitrine un morceau de la corde du gibet où l'on a pendu Riego. Je voulus parler à Maria de son père; ses beaux yeux se remplirent de larmes, elle regarda le ciel et se tut. Je sus par là que son père était mort. Vous rirez de mes présomptions, mais n'importe! je reste persuadé qu'un sang illustre coulait dans les veines de cette jeune fille, et que la politique d'une famille puissante planait sur le secret de sa vie. Raillez-moi; traitez-moi d'esprit romanesque, d'amoureux qui se livre à des chi-

mères ! La roture et l'esclavage portent des empreintes ineffaçables : à l'examen de vos traits, je vous dirais votre origine.

Il résulte de tout ceci, je l'avoue, que Maria fut simplement Maria pour moi; Maria sans autre nom; Maria sans père ni mère; mon égale devant Jésus-Christ, mais non mon égale devant mes ancêtres. J'aurais donné la moitié de ma vie pour retrouver et renouer ce fil au fil dont on l'avait indignement séparé !...

Dès que je connus Maria, messieurs, le goût des plaisirs libertins et des violences politiques s'affaiblit par degrés dans mon esprit. Maria sembla me communiquer quelque chose de son ame, avec cette ineffable pureté d'enfant qui pénètre l'homme le plus corrompu, dès qu'il aime. Mon imagination secoua son premier esclavage, mes mœurs tombèrent, je me sentis un cœur neuf. C'est que lorsque l'amour a parlé, la vie devient toute autre ! On s'initie, loin des plaisirs agités du monde, à de mystérieuses destinées, et l'on bégaie avec ferveur des mots dont on ignorait le sens intime et la magie.

Mes compagnons s'étonnèrent de mon changement, assez visible sans doute. Je n'avais pas toutefois tellement dépouillé le vieil homme, que le sarcasme allât s'émousser contre mon sang-froid. Consulté pour des renseignemens à prendre sur les hôtes de la pointe de Carnero, l'indiscret Palermitain avait jasé ; mais Giafferi n'était pas un homme ! Et d'ailleurs ma lâcheté ménageait cet infame ; malgré moi, je me disais qu'il pourrait m'être utile contre les résistances de Maria. Je laissai donc Giafferi, et je fis face aux railleurs. Deux coups d'épée, pour deux mots étourdis, y mirent bon ordre. Naturellement, on se précipita d'un excès dans un autre; j'eus autour de moi des confidens, des amis zélés, des conseillers dégagés de scrupules, prônant tous les moyens qui flattaient mes désirs. On me proposa d'enlever Maria, de la soustraire à sa vieille parente, aux autorités espagnoles, au joug des préjugés de l'Europe. Cette bouillante cohue ne me parlait pas moins alors que de relever le drapeau des cortès dans une de nos colonies, dont on ferait, avec du courage et de la propagande, la métropole de la résistance libérale durant les jours d'épreuve et d'exil. L'argent nous tombait des nues, les plans abondaient ; mille braves me portaient au commandement. La gloire, l'a-

mitié, l'amour, se liguaient pour m'éblouir et sanctifier mes plus grandes audaces; toutes mes faiblesses me sollicitaient; je devais succomber. Et pourtant, que de combats contre mes propres suggestions ! Ma générosité me désarmait au moment de consentir à ces violences. Oui ! j'éprouvais je ne sais quel charme douloureux à me jurer que Maria resterait pure au prix de mon martyre ; son pudique abandon, lorsque je lui promettais de rester maître de mes transports, me consolait de tous les sacrifices qu'elle m'imposait avec des prières. Oh ! cette fleur du désir, qui m'en rendra le parfum ! Qui me rendra ces caresses haletantes où nos ames se mêlaient, et qui lui faisaient peur ; et ces longues fascinations du regard où nous disions tout en silence ! et les senteurs des jasmins qui se balançaient à nos fronts ! et le spectacle animé de la rade lorsque le canon de Gibraltar nous donnait le signal des adieux, tandis que le patron, se dressant au fond de ma barque, déployait la voile qui devait m'éloigner de Maria !... J'aurais vécu vingt siècles, j'aurais vécu l'éternité de la sorte. Des éclairs d'honneur me montraient le droit chemin, et quoique ce chemin fût semé d'obstacles, de tourmens, de résignations dures, je me prenais encore à le préférer. Mais lorsque le Palermitain vint m'apprendre que la tante de Maria, mise en éveil par je ne sais quelle indiscrétion fatale, se proposait de fuir pour me dérober sa nièce, je n'écoutai plus que mes amis ; la fatalité l'emporta.

J'ai laissé la politique de côté, revenons-y. Les menées avaient changé de meneurs ; une révolution n'est que cela. L'Espagne venait de subir, en quelque façon, d'un coup de baguette, une de ces métamorphoses si brusques, inexplicables, pour quiconque n'a pas étudié de près notre nation toujours loyale, mais à l'excès bilieuse ; qui porte une épée de gentilhomme sous sa cape déguenillée de mendiant, prête à se laisser aller aux voluptés de la sieste sur la foi des gens qui se proclament de ses amis ; mais susceptible de rompre une lance à tout venant lorsqu'on l'excède ; peuple chatouilleux, enfin, qui fait la guerre chez lui pour s'entretenir la main, jusqu'à ce qu'il trouve un chef militaire et des canons à promener d'un bout à l'autre du monde ; de même qu'il ressusciterait volontiers les splendeurs de l'hospitalité chevaleresque,

si la race qui le gouverne en possédait quelque peu le génie. Pour le moment, la surface de l'Espagne était royaliste ; le côté libéral posait sur le gril de saint Laurent. Mon nom, j'en avais la certitude, figurait sur la liste des proscrits ; tous les gouvernemens en ont une, dont on se doute bien ; et, surtout dans les pays de silence, lorsque les ennemis du pouvoir ne mettent pas de bonne volonté à se diriger lestement vers l'échafaud, par quelque sottise qu'on leur ouvre, et où on les guette, les zélés du parti vainqueur ont, pour bien mériter de la patrie, la ressource désespérée des moyens qui ne s'avouent pas. Sur le sol de Gibraltar, sol de franchise, je riais des amorces que l'on me tendait, des stupides imaginations de liberté dont les espions de Madrid venaient l'un après l'autre me dérouler le tableau ; comme si les vieux routiers des temps de conspirations divisaient fraternellement leur poudre à des inconnus. Que l'espion soit de bonne guerre, c'est vrai ; mais il ne faut pas en abuser. Le poignard déblaya ces prodigalités monarchiques, au profit des poissons du détroit. Le cabinet de l'Escurial, en supputant le nombre de ses agens secrets, dut plus d'une fois se trouver en déficit. En vérité, messieurs, les méchans sont si bêtes, qu'il faut être amoureux pour ne pas voir clair dans leurs rubriques ; mais je m'y pris de moi-même et comme un sot.

Un brick était frété, la nuit prise, notre plan convenu. Toute ma vie j'aurai mémoire de la date du 15 mai 1814. Nous avions des armes, de l'or, de la résolution. Le monde était à nous. Le vent ronfla dans les voiles, et nous disparûmes dans les profondeurs de la Méditerranée ; c'était pour donner le change ; on ne devait rien tenter qu'à la faveur des ténèbres. Seul, je connaissais le secret de la route à tenir, et je commandais à des enthousiastes. De plus illustres sont partis de plus bas, me disais-je ; la plume de l'historien écrit sous la dictée du brave qui tourne les feuillets du livre de l'histoire au vent de son épée. Et je fixais déjà ma place au rang des plus belles constellations du firmament politique.

Il n'y avait qu'une petite difficulté. Comme je n'entendais rien à la manœuvre d'un bâtiment, je m'en étais remis à la sagacité de Giafferi. La renommée tient à des misères. Giafferi commandait immédiatement aux marins, coupe-jarrets de son

choix, blasphémateurs comme lui, qui n'auraient pas craint, et ils en tiraient gloire, de lancer le grappin d'abordage à la galère dorée du successeur de saint Pierre ; le pape, à leur avis, n'étant pas un aumônier de trop bonne maison pour eux. Vers les deux heures du matin, un détachement de ces bandits et moi, l'espingole sur l'épaule et le couteau dans les dents, nous devions ler à l'improviste vefirs la pointe de Carnero pour enlever Maria. Les femmes, suivant Giafferi, pardonnent toujours une violence ; à la longue, elles se fatiguent d'un homme qui ne sait que trembler à leurs genoux, et le désespoir d'un amant, qu'il éclate par le suicide ou par le rapt, sourit à la vanité des filles d'Ève. Je m'efforçais de le croire, l'enjeu ne m'appartenait plus.

Depuis quatre heures nons tenions la mer, sans autres phénomènes autour de nous qu'un ciel de plomb roulant sur nos têtes, et ces clartés phosphorescentes qui se dégagent de la crête des vagues plus écumantes dans le lit resserré du détroit. La *Tragala*, cette *Marseillaise* espagnole, éclatait sur l'étendue, chantée par les voix de mes compagnons d'armes. Un vigoureux coup de sifflet nous imposa silence. Toutes les voiles tendues en un clin d'œil firent voler le navire dans la direction des nuages. Les mâts craquaient , on aurait dit qu'ils allaient rompre. Giafferi, qui ne perdait pas de vue la boussole, nous écartait d'un geste de la main.

Il consulta sa montre et me dit : — Il est temps !

Dix de mes amis, quatre matelots et moi, nous descendîmes résolument dans la chaloupe. Je courus au gouvernail, chacun saisit une rame, et nous aidâmes à l'action du vent qui ballonnait notre voile triangulaire. La vague se montra dure, capricieuse, irritée ; mais le courage ne faiblit pas un instant. Nous n'avions qu'une seule ame. Bientôt nous atteignîmes la terre. Au premier aspect de la côte, je jugeai que nous avions dépassé le but.

— On prend terre où l'on peut, me dit un matelot. Suivez-moi, je vais vous conduire.

Nous le suivîmes. Les trois autres matelots restèrent à la garde de la chaloupe. Vers la base d'un monticule, notre guide prit sa course, en jetant un cri sauvage, semblable au cri d'un oiseau de mer, et disparut. Aussitôt, de droite et de gauche

vingt cavaliers se ruèrent sur nous et nous terrassèrent à coups de crosses de fusil.

Nous étions prisonniers....

Prisonniers des Espagnols, allez-vous dire ?

Non, messieurs ; nous étions prisonniers des Arabes ; je me trompe, nous étions esclaves.

Eaclaves, messieurs! Giafferi venait de nous conduire en Afrique.

C'était plaisant, n'est-ce pas? Ces futurs libérateurs de la Péninsule, et par contre coup, bien entendu, de l'Europe entière qui, tout à l'heure encore, dans les fumées de l'indépendance, n'imaginaient pas sans mépris la coalition des souverains voulant s'opposer à leur essor ; ces héros que devait accueillir spontanément la sympathie de tous les peuples du monde, qui rêvaient arcs de triomphe, fleurs effeuillées sous leurs pas, sourires de femmes à mi-corps des balcons, diamans à la garde d'une épée bénie par la reconnaissance des villes, corporations faisant ronfler la harangue ; ces républicains qui devaient proclamer les droits de l'homme dans le rhumb de tous les vents cardinaux, muets à présent, réduits à l'uniforme du paradis terrestre, abasourdis de surprise, de honte et de rage, les mains nouées derrière le dos par une impertinente courroie de cuir, liés et ficelés deux à deux, redressés par le fouet qui zébrait leurs reins ou leur visage au moindre faux pas dans les rangs, et traités de chiens de chrétiens contre toutes les règles de la civilité ; ces représentans des misères de leurs semblables, qui, la veille encore, mangeaient les garbanzos et l'olla podrida dans l'argenterie, et savouraient la sieste après le madère, devaient être vendus sur un marché d'Arabes, pêle-mêle avec des bêtes de somme, comme appoint, et d'après des évaluations capables de rabaisser de bien des crans leur orgueil. Oui, certes, cela était plaisant. Eh bien! nul de nous ne se trouvait en humeur d'en rire, la plaisanterie était trop forte. L'œil à terre, nous cherchions le mot de cette énigme. Nous voulions plutôt, contre toute vraisemblance, croire à quelque descente inattendue des Maures sur le continent qu'à la trahison de cet honnête Giafferi. Un renégat italien, Judas à tête de Christ, bourreau patelin dont le flegme donnait le frisson, nous mit obligeamment sur la voie, se doutant que

nous en comprenions pas encore. J'eus enfin la révélation de ce chef-d'œuvre d'infamie. Payé, et très bien payé par la police de l'Escurial qui, nous trouvant assez coupables par cela seul que nous pouvions devenir dangereux tôt ou tard, voulait se débarrasser de nous, Giafferi, jaloux de tirer parti d'une marchandise qu'il nous faisait l'honneur de ne pas croire entièrement avariée, nous avait vendus depuis quinze jours à tant par tête aux Arabes. Le beau, c'est que nous nous étions livrés. Ainsi donc, espion, contrebandier, marchand de chair humaine, Giafferi était commanditaire de la maison de commerce des rois de Maroc, et l'Espagne le défrayait de sa pacotille : il ne déboursait avec aucune partie du monde et thésaurisait de chaque main. Que vous en semble, messieurs? Pour être débarassé de toute prétention à figurer dans l'espèce humaine, cet eunuque entendait passablement le commerce. Cela s'appelle, je crois, tirer la quintessence d'une affaire. Par des ruses qu'il est superflu de vous détailler d'après l'échantillon, tout l'équipage, détachement par détachement, débarqua sur le même endroit et subit le même sort. L'inquiétude suffisait pour attirer nos amis dans le piége. Jamais raffle ne fut si belle. Pas un n'échappa. Une heure après, à la petite pointe du jour, nos pieds nus et meurtris labouraient des solitudes de sable. Il nous fallut gravir des montagnes, arpenter des plaines, franchir des ravins, sous la surveillance d'une volée de nègres, dogues dressés à nous mordre avec le fer d'une sorte d'épieu, longeant à bride abattue les flancs de la caravane pour le bon ordre du troupeau sur de petits chevaux noirs à pleines crinières, grimaçant un éternel sourire avec des lèvres épatées entre lesquelles avançaient leurs dents jaunes. Comme nos maîtres redoutaient les excursions des tribus nomades qui rôdent pour s'approprier les hommes ou les débris charriés par les tempêtes, qui sont fréquentes sur ces rivages, ils ne nous permirent ni paix ni trêve. Une chaleur à calciner les entrailles, de sales poignées de riz que l'on écrasait grossièrement entre deux pierres, de l'eau bue à plat ventre en collant sa bouche dans la vase des sources quand les chameaux et les chevaux l'avaient souillée, des haltes sans sommeil et sans repos où la vermine nous rongeait pendant le jour, où la rosée nous glaçait pendant la nuit, des coups pour tenir bêtes et

gens en haleine, des injures en patois espagnol, et le désespoir mis au défi de se casser la tête, tel fut le résumé de nos jours de caravane. J'ignorais que l'on pût vivre tant de siècles en vingt-quatre heures. Trente d'entre nous crevèrent en route. Je voudrais, pour en avoir ensuite leur avis, que vos faquins de poètes septentrionaux, si contens de nous débiter des idylles pompeuses à l'occasion des splendeurs du désert, tout en se chauffant à leur mauvais poële de faïence, vissent un peu les choses de ce point de vue. Du diable si cela leur fournirait des métaphores !

Je passe des vicissitudes qui se trouvent partout; je n'entends pas vous faire mourir avec moi d'ennui dans le désert. Arrivés à l'adouar de la tribu, nous dévorâmes toutes les avanies d'une vente. Les chances furent diverses. Des gredins montèrent à des prix fous; et moi, messieurs, moi, noble et chrétien par tout ce qu'il y a dans le monde de noble depuis Adam et de chrétien depuis Jésus-Christ, je ne fus coté qu'à moitié prix de la valeur du nègre idolâtre ! On nous troqua tous deux contre un chameau. Permettez-moi de sauter dix volnmes de mortifications et de misères, lieu commun que chacun sait par cœur, et dont le détail, conté par le menu, révolte jusqu'aux prolétaires de notre civilisation, ces esclaves qui ne s'avouent pas leur esclavage, et qui jouent dix-huit heures par jour aux quatre coins entre la concurrence, l'abrutissement, le régime pénitentiaire et la morgue. Après avoir dépensé tout juste la dose de mauvaise grace nécessaire pour me trouver à même de deviner, sous le bâton, que cela ne me conduirait qu'à rendre mon esclavage plus intolérable, je finis par où j'aurais dû commencer. J'eus le bon sens de me rendre utile, et, ce qui valait mieux, agréable à mon patron. Dès ce moment il me distingua. C'était un assez bon homme pour un Arabe. Je grattais fort cavalièrement de la mandoline; je savais composer de la poudre à canon, distiller de l'eau-de-vie, et jouer aux échecs aussi bien et mieux, sans doute, que l'inventeur de ce jeu célèbre. Dans une effusion d'attendrissement, après l'essai de ma distillerie, mon patron me donna son estime. J'aurais mieux aimé la clef des champs. Il me proposa d'embrasser le culte de Mahomet, disant que la circoncision n'était pas de rigueur, et jura, le cas échéant, de m'adopter pour son fils, de me léguer ses biens,

ses esclaves. L'apostasie, sur ce point, est une chose de mauvais goût. Je repoussai doucement ses offres. A peu de temps de là, Osman, le cheik de la tribu qui commandait aux tribus environnantes, et auquel mon patron n'avait rien à refuser, lui proposa, sur le bruit de mes talens, de m'échanger contre une superbe pipe d'écume de mer. Osman avait dans le caractère une teinte de libéralité. Je dois dire qu'il entendait la plaisanterie. Dès l'abord, son intimité me fut acquise. Je fus très étonné d'apprendre, tant ses manières tiraient du gentilhomme, qu'il avait fait le métier d'halvadji dans les rues de Constantinople. Les halvadjis, pour votre gouverne, sont des marchands de confitures d'une certaine pâte composée de miel, d'amandes en bouillie et d'aromates. Osman daignait encore en préparer de ses mains souveraines, et, sans flatterie, je lui jurai que ses confitures étaient excellentes. Nous causions de tout. Il frondait la plupart de nos coutumes d'Europe. Il blâmait par-dessus tout la monogamie, parce que, disait-il, les femmes sont d'une nature visiblement très-inférieure, et que, ne pouvant atteindre à l'égalité, elles rabaissent l'homme dans le partage du pouvoir. En conséquence, la pluralité des femmes, ne lui semblait pas, ainsi qu'à nos législateurs, un cas pendable; et comme, avec dix femmes, leur usurpation devenait impossible, il en avait mille, Européennes pour la presque totalité, sévèrement gardées par deux cents éunuques noirs. Je ne croyais pas que la traite des blancs se fît d'une manière si effrontée. On gagne à voir du pays. Espagnol de la vieille roche, je ne démentis pas la galanterie nationale. L'amour, lui disais-je, tient à tout ce qu'il y a de grand; à la religion, car il révèle un culte; à la liberté, qui lui donne la noblesse du dévouement volontaire; à la gloire, dont les yeux des femmes nous rendent les rayons. Nos causeries, vous le voyez, prenaient une tournure encyclopédique. Je lui parlais de Maria, il me riait au nez; de l'affranchissement du genre humain, il se roulait sur ses peaux de tigre avec des convulsions; de notre système d'artillerie, il redevenait sérieux. Dans le cours de nos entretiens, il me consulta sur l'art de fabriquer la poudre; il vérifia par lui-même le fort et le faible des procédés de cette fabrication. Deux mois plus tard, en tête-à-tête, un doigt sur la carte des états barbaresques, il m'initia tout à coup dans le secret d'un ensemble de mouvemens stratégiques

giques dont l'infaillible résultat devait être de résumer entre les mains d'un seul chef l'énergie dispersée de la famille africaine. Son œil s'allumait, il frémissait de tous ses membres. — Alors, s'écria-t-il dans son langage hyperbolique, l'Arabie septentrionale deviendra le boulet que les Osmanlis lanceront de proche en proche sur le monde; à la condition de sanctifier les étapes conquérantes de ce pélerinage en fondant des mosquées partout où nos états-majors feront halte. La poudre, ajouta-t-il, n'a changé que la forme du fer; le Koran est encore debout sur le champ de bataille. L'artillerie sera le cimeterre de Mahomet. Je secouais la tête, car, avant de posséder le monde, encore fallait-il s'emparer d'Alger, et le comment ne me semblait pas une bagatelle. S'animant de plus en plus à mes objections relativement aux moyens nécessaires, Osman sourit; il leva tout-à-fait le voile. Il entra dans les préparatifs de son entreprise, il me les détailla. Sa résolution, d'abord; ensuite, la poudre que deux mille chrétiens, renfermés dans un bagne, lui fabriquaient jour et nuit; puis, un agent dévoué qui négociait avec une puissance de l'Europe, qu'il me nomma, pour acheter des canons; et, liés par le serment, mais dans un but ignoré, des cheiks n'attendant qu'un signal et des ordres. Pour couronner le tout, Osman laissa tomber un nom magique, un nom qui ne souffre rien de subalterne : Bonaparte! Non pas que réduit en ce moment à l'île d'Elbe pour tout empire, ce guerrier célèbre se proposât de seconder Osman; mais il y a des mots, de simples mots, qui valent des bataillons. Je ne sais de quel témoin le cheik, au milieu de ses montagnes, avait appris quelques paroles remarquables sur l'art de la guerre; paroles qui résumèrent, je crois, un colloque entre Bonaparte premier consul et Moreau. — Assurément, avait dit le consul, ce sont les masses qui répondent de la victoire; mais par cela même, avec une petite armée, le coup d'œil peut tout. Il ne s'agit, pour un bon général, que de ramasser tous ses moyens dans un moment décisif pour frapper sur le point faible d'une armée numériquement plus forte que la sienne. — Écrasé par cette citation, par ce nom plus formidable encore, je bégayai ma dernière objection; je parlai des retraites, qu'un tel système rend si désastreuses. — Alors, me dit Osman, ce n'est que partie remise! On se retire à l'île d'Elbe.

A cette date cette parole était une prophétie. Plus avisé que l'Europe, Osman comprenait Napoléon.

Revenons à moi.

Le nom de Giafferi vint me surprendre un jour, auprès du cheik, et m'agiter d'une émotion impossible à rendre, mais que je sus contenir. Non content de vendre des hommes, le scélérat vendait des femmes. Simultanément, il fournissait le bagne et le sérail. Osman qui n'avait plus de secrets pour moi, mit une sorte de bonhomie dans ses confidences. Il me raconta, du Palermitain et de ses complices, des traits dont il tirait maintes conclusions, dures peut-être, mais irrécusables, contre les mœurs de notre Occident. Je n'ose répéter ces traits, tant ils mettent d'infamies en lumières. Que de noms propres je pourrais avilir! Dans tout cela, cependant, Giafferi déployait encore plus d'avarice mercantile que de génie et de courage : il attendait et l'on venait à lui. Tel mari libertin jugeait à propos de se débarrasser de sa femme, telle femme de sa rivale, Giafferi recevait le mot d'ordre; et, concurremment, si le parti qui tenait le pouvoir cherchait à se débarrasser de l'homme en litige, Giafferi, dont l'activité se multipliait avec la besogne, faisait habilement un bloc du tout, sans le moindre souci, sans en vouloir aux gens, comme le boulet qui tue et qui passe. Deux fois à ma connaissance, pendant mon séjour auprès d'Osman, cette combinaison que l'on dirait arrangée à plaisir s'est réalisée. Jugez du reste, une sœur livra sa sœur!....

Ne remuons pas cela.

Oh! messieurs! que notre philosophie, qui réduit tout en poussière avec les aciers de l'analyse, et qui s'étonne après cela de ne pas trouver l'ame au fond de son creuset, vienne me nier les pressentimens!. . Moi, je dirai qu'ils sont une révélation du ciel, l'explosion d'une électricité divine. Au nom de Giafferi, je reçus une secousse. Le nom de Maria tomba sur mon cerveau comme une flamme, et le poids de l'esclavage se doubla dans ma pensée. Cet instinct sourd, mais impétueux, qui sait tout avant qu'on le lui dise, qui voit à travers les distances et qui ne doute pas, fit tressaillir, une par une, des fibres encore émues. La puissance implacable qui pesait sur la destinée de Maria, qui l'avait faite orpheline entre un père sans patrie et une mère sans nom; qui l'avait reléguée, la noble enfant, faible

et sans secours, à l'extrémité de la limite espagnole; ce Giafferi, noir agent de crimes entre la civilisation et la barbarie; mon propre sort lié si fatalement à cet homme; et, surtout, mes confidences passées qui devaient montrer sous un jour plus original pour l'esprit de ce monstre le jeu d'un pareil rapprochement; tout ne devait-il pas me dire que Maria nous arrivait avec la caravane d'esclaves que l'eunuque d'Osman et son escorte allaient chercher à cent lieues de l'adouar de Felessa? Je crus la voir, messieurs! je la vis elle-même, ainsi qu'au sein des ténèbres les plus profondes, l'instinct de la vue conserve l'image des objets qui se sont dessinés dans un éclair. L'existence de Dieu ne m'était pas plus démontrée! Je me sentis enfin convaincu que Giafferi s'était infailliblement rendu coupable de l'enlèvement de Maria; et je sentis cette conviction avec autant de force que si j'avais lu quelque part, dans un roman, le préambule du récit que je viens de faire.

Un grand titre en ma faveur, près d'Osman, c'était d'avoir été l'un des chefs les plus actifs de ces guérillas si vagabondes qui, durant la guerre de l'indépendance, disputèrent glorieusement l'Espagne au génie de Napoléon. Le cheik, dans l'intérêt des tribus secrètement affidées, et parce que le soulèvement qu'il organisait en silence devait éclater à la fois sur une ligne très étendue, se plaisait au récit de ces milliers d'escarmouches dont les plus habiles généraux français souffrirent bien cruellement dans nos montagnes. Il m'écoutait avidement, et discutait avec moi les chances de ces riches parties d'échecs, dont les enjeux sont des royaumes; et quoique ardent pour les femmes et dans toute la vigueur de l'âge, il ajournait volontiers les distractions du sérail pour le charme de nos causeries militaires. Tournant à ses projets de conquête la tactique de notre résistance, Osman calculait sur l'éparpillement obligé des forces algériennes, sur la nécessité, pour les beys de Tittery, de Constantine et d'Oran, de faire face à peu près partout devant la révolte; tandis qu'avec la rapidité de la balle de plomb et par la ligne la plus directe il volerait lui-même à la tête de ses braves contre le vieux fort de Charles-Quint, robuste, mais dernier rempart de la capitale des états barbaresques. Je me crois au-dessus de tout reproche de vanité, messieurs, et, je le déclare, mon ame est tellement flétrie par le malheur, que désor-

mais je ne me sentirais pas la verve de brûler une amorce, fût-ce pour la délivrance du Saint Sépulcre; mais alors, si quelqu'un pouvait être capable de seconder Osman, c'était moi.

Toutes les séductions, Osman les mit en usage. Magnifiques chevaux, armes de prix, familiarités d'éclat dont ses anciens favoris se montrèrent jaloux, il n'épargna rien. Il comptait, j'en eus l'instinct de bonne heure, m'amener à lui proposer moi-même le concours de mes services; et, dans la discrétion qu'il apportait à ne pas m'en toucher le premier mot, quoiqu'en m'offrant mille occasions de traduire sa pensée, je compris à merveille l'homme qui préfère l'élan loyal d'une volonté libre à l'empressement factice de l'obéissance. Le gage de la parole n'est, en effet, que dans la liberté. Chaque jour nous faisions un pas l'un vers l'autre; une résolution semblait hésiter sur mes lèvres, et son impatience en tressaillait de joie. J'étais faux, messieurs; peu m'importaient la gloire d'Osman et la gloire que je pouvais recueillir auprès de lui; je ne songeais qu'à Maria.

Le soir même du retour de la caravane que l'on avait expédiée vers les plages de la Méditerranée, pour ramener à l'adouar de Felessa la cargaison de femmes chrétiennes volées et vendues par la lâcheté sordide de Giafferi, j'étais auprès d'Osman. Sa physionomie rayonnait d'un nouvel éclat. — Je touche à mon but, me dit-il; Dieu me favorise. Le vieil Atlas va tressaillir d'un cri de ralliement, et les tribus, comme une mer dont j'ouvrirai l'écluse, noieront Al-dje-Zeirah, ville engourdie qui n'a pas le génie des grandes paroles du Koran, qui n'est qu'un repaire de voleurs. La terre et la mer l'envelopperont de feux; le dey baisera la poussière de mes pieds. Du pommeau de ce damas, je forcerai les serrures de la Kasba; l'or de ses caveaux paiera mes braves. Ces beys, si fiers de leurs rapines, qui foulent et qui déshonorent l'islamisme au milieu de la race dégénérée des Mamelouks, ils rendront gorge. Le lion qu'ils dédaignaient va bondir de son désert. J'ai des vaisseaux, j'ai des canons; mon étoile me guide! Après les jours de gloire, les nuits de voluptés! Que ces hommes qui ne sont plus des hommes me croient, sur le rapport de leurs eunuques, misérablement occupé de quelques femmes; je te le jure, don Jaime!

ils n'apercevront la lueur du fer qu'à l'heure où son tranchant fera voler leurs têtes!

En effet, tout semblait sourire à l'ambition d'Osman. Le plus profond mystère enveloppait ses calculs. Giafferi, négociateur habile, venait d'équiper sur la côte de Sardaigne deux bâtimens chargés de canons du petit calibre. Sous pavillon américain, de hardis flibustiers, ramassés dans la fange de tous les ports de mer, devaient, en temps donné, opérer une diversion, sans trop se soucier de ce qu'il en résulterait pour le consul que les États-Unis avaient accrédité près de la régence. Lorsque l'on se propose de conquérir le monde, on ne regarde pas de si près à l'Amérique. Afin de mieux dérober à la sollicitude des agens barbaresque la destination ultérieure de ces bâtimens, des esclaves noirs, dont le trafic se faisait avec la même impunité que la traite des blancs, s'y trouvaient entassés; l'insolence des forbans de l'Afrique, à cette époque, bravant les menaces de la répression, impuissantes encore par suite de l'émotion dont l'Europe se remettait à peine depuis ses dernières et coûteuses représailles contre le drapeau tricolore. Je ne dois pas oublier un de ces hasards qui suivent communément les veines de la fortune. En mission à Marseille avec je ne sais quel chargé de pouvoirs de la régence, qui poursuivait auprès du cabinet des Tuileries le recouvement d'une fourniture de blés faite à Louis XVI, l'un des médecins du dey d'Alger, praticien célèbre, était venu demander à Giafferi le passage et l'hospitalité sur son bord. Le savant homme se proposait de parcourir la double chaîne du petit et du grand Atlas dans un intérêt scientifique. Osman n'avait pas manqué de l'accueillir et de feindre la plus sincère vénération pour le dey, tout en s'informant avec un échange de manières cordiales des vues politiques et des forces militaires de la régence. Aidé de ces renseignemens tous favorables, il lui tardait d'en venir à ses fins, et ce n'était pas sans peine qu'il subordonnait les élans de son enthousiasme aux conseils de sa politique.

Tandis que, sous la lueur d'un demi-globe de cristal qu'une triple chaîne d'argent suspendait au plafond, Osman, enseveli dans ses tapis de peaux de tigres, et tenant à la main le tuyau flexible d'une longue pipe à mille replis, dont le réservoir fumait à ses pieds, continuait d'un ton de prophète à me faire

part de ses prévisions brillantes, et que je l'écoutais debout, les bras croisés, en m'adossant contre le revêtement en faïence à dessins bizarres qui décore les lambris de ses appartemens secrets, le bruit doux et voilé d'une mandoline vint à se faire entendre au fond des jardins du sérail. Je suspendis mon souffle, dès que j'eus saisi le timbre de l'air; tous mes pressentimens se confirmaient; Maria se trouvait à quelques pas de moi. O mes amis! si, dans une de ces inspirations aussi suaves que l'haleine d'une femme, et que l'on ne rencontre jamais deux fois en ce monde, il vous est arrivé de confier à la poésie la traduction de quelque mystérieux chagrin, et cela, pour être plus à même de vous plaindre à votre amie d'une crainte qui vous indigne, d'un soupçon jaloux, de quelque mésintelligence d'amour, grâce à la naïveté de ce langage dont le privilége est d'être à la fois si chaste et si téméraire, cherchez, je vous prie, cherchez des paroles pour rendre les mouvemens confus qui se passèrent en cet instant dans mon ame. Ce chant était de moi; j'avais crayonné cette poésie sur les genoux de Maria. Poésie et chant, tout cela venait à moi dans le murmure et le parfum des orangers, avec le chant des oiseaux renfermés dans les volières, comme le jet de l'eau qui frémissait dans les bassins de marbre. Que de contrastes! que de souffrances et de bonheur pour un seul homme! Durant quelques secondes, la féerie du passé m'environna de ses prestiges. J'écoutais les sons de la mandoline, même lorsque le calme régna dans le jardin du sérail, comme lorsque d'une main timide, à l'abri des charmilles de Carnero, j'écartais autrefois les branches de jasmin pour contempler la jeune Espagnole en silence. Maria dans un sérail, mes amis! Maria, qui, d'une larme, désarmait tous mes emportemens de libertin; Maria, dont le regard me rendait pur et chaste comme elle! Assurément c'était un de ces défis du sort que je devais accepter pour le vaincre!....

Osman me congédia. Le jour suivant, il devait, sous prétexte de conduire au bain les femmes nouvellement arrivées dans le sérail, poser ses tentes à dix lieues de Felessa, sur les bords, environnés de bruyères et de lauriers roses, d'un fleuve qui roule au milieu de la plus profonde vallée des alentours. Le motif réel de cette partie de plaisir était une entrevue avec l'un des principaux cheiks de la contrée.

J'eus l'ordre, pendant cette abscence, de dresser le plan des opérations stratégiques dont nous avions arrêté l'ensemble.

Je n'en fis rien.

A la faveur de la nuit, sur un cheval arabe, je me dirigeai vers l'emplacement que le harem d'Osman devait occuper. Du plus haut point de la vive arête des collines qui se prolongent sur les flancs du vallon, j'en embrassai l'étendue; sauf un étroit circuit, les ténèbres s'abattaient partout. Des nègres, en sentinelles, la carabine à volonté sur l'épaule, stationnaient déjà sur la marge du lieu désigné pour le campement; l'ordre était donné, comme toujours, de faire feu sur les téméraires qui s'obstineraient en dépit des menaces de la consigne. A la ronde, le long des bois de lauriers roses, les *qui-vive* se croisaient avec le piaffement des chevaux; il fallait éviter que l'on m'aperçût; je remontai dans les terres, ayant soin de me diriger parallèlement à la ligne du fleuve. Sans projet bien formé, si ce n'est de parler à Maria, dussé-je périr, la prudence me conseillait d'étudier les dispositions du campement et les accidens de ce terrain. Pour peu qu'une circonstance vînt ensuite à me favoriser, je me trouvais en mesure de mettre à profit cet examen préliminaire. L'intérêt de curiosité m'attachait d'ailleurs à ce spectacle nocturne; à la lueur des piles de bois résineux qui pétillaient en s'embrasant au vent de la plaine, lançaient des tourbillons d'étincelles, et prolongeaient leurs panaches de fumée sur la masse des forêts perdues à l'horizon, de robustes travailleurs, échelonnés par brigades, enfonçaient des pieux dans les sables du rivage. Le courant réfléchissait dans ses plis vingt groupes de bronze relevés en taches d'or par le rayonnement des fournaises. Le coup mesuré des lourds maillets, maniés à tour de bras, se répétait d'échos en échos; on nouait des cordes, de proche en proche, à l'extrémité pyramidale des hauts cyprès, à l'écorce brûlée du chêne qui fournit le liége; et, bariolées de pourpre, de longues pièces d'étoffes se déroulaient sur ces appuis; elles se développaient en guise de tentes, avec une prodigalité singulière, sur le frémissement de l'eau, dans un pêle-mêle sauvage de joncs qui se balançaient au poids de leurs épis, au-dessus des pastèques ou melons d'eau d'une grosseur démesurée, et des larges nénuphars nuancés de tous les reflets du velours. A cette cité de coutil, je reconnus l'endroit

privilégié du bain. Non loin des feux, que l'on alimentait comme par défi, brillaient en cercle des faisceaux d'armes; on rangeait la charge des chameaux, complaisamment agenouillés; mille objets de coquetterie que l'on tirait d'un grand nombre de coffres, de riches tapis à vives couleurs, des éventails en queue de paon, de gracieux miroirs montés sur des écrans de bois de santal, émerveillaient la tourbe curieuse des esclaves. Cet amalgame de rudesse et de luxe rendait le site et son aspect équivoques; pour des soldats, ce devait être un lieu de fête; des femmes auraient pris cela pour un camp. Çà et là, des éclats de rire insultaient à des cris, car le bâton faisait justice d'un nègre voleur pris à fourrer sa main dans les corbeilles, remplies jusqu'aux bords d'olives, de figues ou d'oranges. A travers ce tumulte et cette activité, un groupe offrait le contraste de son flegme : devant un réchaud couronné de braises où figurait une pesante bouilloire en cuivre, de graves Arabes, accroupis sur les talons, prêtaient l'oreille à des récits paraboliques, enveloppés de la couverture de laine dont ils se drapent à la manière des bas-reliefs, et ruminant la fumée du tabac qu'ils soufflaient méthodiquement par les narines. Vers le matin, ce tableau passa par les clartés du crépuscule et de la lumière, jusqu'à ce que les rayons du soleil, comme un incendie qui fait pâlir tous les feux, vinssent magnifiquement en illuminer la splendeur. La solitude se déploya dans une perspective infinie, sous un firmament rayé de flammes, et mille harmonies s'éveillèrent au signal de la résurrection. Cet astre dans cet espace, c'était un dieu dans un temple digne de lui. Quelque chose pourtant, messieurs, syncopa dans mon esprit ce mouvement d'extase; à vingt pas au-dessous de moi, dans la mousse du ravin qui courait se joindre au vallon, un tigre, la gueule entre ses pattes velues, dormait sur les ossemens d'un nègre à demi dévoré.

Je me perdis au galop dans la forêt.

Tout ceci doit vous sembler formidable; et vous ne m'auriez pas donné le conseil de tenter l'entrevue. Mais l'amour a sa ténacité, comme l'érudition a ses ressources. Je ne veux pas vous tenir en suspens. J'avais lu les mémoires du sire de Joinville.

Vérifiez-y ce court épisode :

Avant le désastre de la Massoure, les armées chrétiennes et mahométanes campaient en regard sur les rives opposées du Nil. Les aventuriers de chaque nation cherchaiente de part et d'autre à surprendre le secret des ressources de leurs adversaires. Un Mamelouk s'avisa d'une ruse : c'était d'évider l'intérieur d'une courge et de se la mettre sur la tête pour se diriger impunément à la nage vers les travaux qui fortifiaient le camp de saint Louis. La circonstance fut sa complice; la bravoure a toujours du bonheur. Tenté par ce melon d'eau qui paraissait dériver au courant, le factionnaire français plongea gaiement dans le Nil, et croyant prendre se trouva pris. L'Égytien, vigoureux nageur, saisit son homme à la gorge en lui faisant, à vingt reprises, faire le plongeon pour être plus sûr du silence, il le conduisit à son général. Je laisse à deviner la parti que le général tira de cette capture.

Vous devinez sans doutle parti que je tirai de mon érudition; seulement, comme à tout hasard je portais une arme, pendant la descente du fleuve j'éventrai deux nègres dont je poussai les corps dans les roseaux, et lorsque le cortége d'Osman débarqua sur la rive, j'étais installé sous les tentes du bain.

Je ne me le dissimulais pas; j'appelais la mort sur ma tête, une mort prompte, et, par contre-coup, sur la tête de Maria, si j'arrachais à son épouvante un seul cri. Cette conviction toutefois ne me parut ce qu'elle était, horrible, que lorsque la puissance de reculer m'échappa. Restait la Providence dont il fallait attendre les inspirations et les secours.

De même que toutes ses compagnes, la pauvre enfant fut dépouillée par de hideux eunuques. D'un regard insolent ces êtres sans nom semblaient vouloir déshonorer des charmes qui n'ont sur eux aucun empire. N'attendez pas, messieurs, que je lève pour vous les rideaux de cette tente qui n'avait pas de secrets pour moi. Jamais (je le dis devant Dieu qui m'entend!) la chasteté de Maria ne me parut environnée de plus de gloire qu'à l'heure où, semblable à la mère des hommes sous la main de celui qui trouva le germe de l'humanité dans la poussière, elle demeura froide et nue, sans voile et sans rougeur, martyre d'une brutalité dont elle offrait au ciel l'ignominie. Maria priait, messieurs! Je ne vis que sa résignation lorsque je commençais à douter de la mienne. Nul sentiment impur ne s'éleva dans mon

ame à cet aspect. Sur ce point, je ne permettrais pas de lâches railleries.

Plus insouciantes que Maria, qui ramenait ses beaux cheveux noirs autour de ses épaules en se retenant aux joncs du fleuve, les jeunes captives, animées par les jeux et les railleries de quelques négresses, finirent par s'abandonner à la fraîcheur des eaux. Les eunuques restaient là, dédaigneux et humiliés, comme des démons, provoqués à servir par le sentiment de leur dégradation profonde, prêts à torturer les malheureuses remises à leur discrétion dans cet enfer. Deux heures s'écoulèrent ainsi. Je voyais s'échapper l'occasion, après avoir essayé de la saisir avec quelque courage. Mes pensées prirent une autre cours. Je me perdis dans un dédale de projets sans fin dont l'incendie était le premier mot, et le dernier un massacre inexorable. Ne pouvais-je en effet lancer des limes dans le bagne où deux mille chrétiens étaient enfermés; les préparer par un avis mystérieux à quelque prochain signal de délivrance; songer moi-même à ce signal pour une nuit dont je resterais l'arbitre; leur abandonner, à la réserve de Maria, le sérail d'Osman livré aux flammes, ses esclaves, ses chevaux, ses trésors; puis, les armes à la main, m'ouvrir, au milieu de la cohue des Arabes, un chemin ensanglanté vers le désert? Si quelque chose était possible, c'était cela seul. Que la liberté ne se présentât pas encore très clairement au bout de cette issue, puisque nous restions enfermés dans les possessions de la Barbarie, avec deux mille braves on doit aborder des miracles, et Dieu soutient ceux qui ne s'abandonnent pas. Promptitude, adresse, résolution, je me savais ces mâles qualités de l'ame. Je fis le serment de ne mettre Maria dans le secret qu'en l'arrachant à ses ravisseurs. Cette entreprise ne devait peser que sur moi.

Je venais de retrouver mon génie dans l'air que respirait Maria. Ranimé par l'espoir, je voulus du moins savourer tout à mon aise le charme de la contempler sans en être vu. Rien ne devait plus me distraire de cette contemplation adorée.

Le rideau de la tente se soulève; c'est Osman. Il fait un geste; chacun des eunuques s'incline et renvoie autour de lui ce geste avec autorité. Les femmes tremblantes se pressent et se rallient. Sous la conduite de leurs gardiens, toutes s'éloignent. Osman reste, ses nègres l'environnent; leurs yeux étincelans cherchent à deviner

ce qu'il va dire. De quelle scène vais-je donc être le témoin caché?

En ce moment, Haly, le chef des eunuques, un fardeau sur l'épaule, s'avance au milieu des esclaves noirs. Il laisse tomber ce fardeau sur le rivage; il le déploie et le montre. Je suis perdu. J'ai reconnu mon costume, présent du cheik, retrouvé sans doute sur le bord du fleuve, au-dessus du courant. Osman sourit; son regard plonge dans le fourré des roseaux; puis, sur une indication précise et qui me glace, vingt noirs, le couteau dans les dents, se précipitent pour me saisir au fond de ma retraite. Je veux me reconnaître: je suis lié et garrotté. Qu'Osman détourne la tête, je suis mort!...

—Ton ingratitude m'afflige, me dit-il d'une voix émue. Je me flattais de cette idée, qu'un peu de sang arabe coulait dans les veines des Espagnols, et que la trahison répugnait à leur générosité. J'aurais méprisé ta nation, que je t'eusse encore excepté de la règle. Tu le sais, je t'ai fait mon ami. Je me promettais d'être utile à ta fortune. J'espérais t'offrir dans ces déserts une gloire que l'Europe éteinte et demi-morte ne saurait désormais présenter à ton ambition. Ma fierté, c'était de m'appuyer à ton épaule, et mes préférences t'environnaient déjà d'ennemis. Leur colère n'a plus rien à désirer; nul ne pouvait te nuire que toi-même. Pour prix de ma confiance, don Jaime de Carbonera, tu viens de chercher à pénétrer dans le bain de mes femmes, à l'imitation de ces tristes aventuriers, dénués de toute autre vaillance, qui ne cherchent qu'un plaisir tremblant sur le sein d'une esclave dérobée. Ignores-tu donc les orages qui couvent dans les ames, sous le soleil de nos contrées jalouses, et de quel supplice infamant l'on frappe en Arabie les deux coupables?... La mort, dans un sac, au fond de l'eau, telle est la loi. Malgré l'intérêt qui me parle en ta faveur, il m'est défendu de t'y soustraire. A partir d'un tel jour, l'impunité deviendrait le droit de tous; j'enhardirais les tribus à méconnaître les vieilles limites de nos traditions religieuses, si je te permettais d'en insulter le culte dans ma personne. Mais, en me sacrifiant au maintien de l'exemple, je puis adoucir le châtiment et faire ployer dans ma clémence le ressort de la loi. Mon rang me donne ce privilége; il me sera doux d'en user. Tu vas recevoir une preuve éclatante de la franche amitié que je te porte.

Osman se tourna vers le chef des eunuques en me désignant, et lui dit:

— Qu'on donne quinze cents coups de bâton à don Jaime de Carbonera: mille sur les épaules, cinq cents sur la plante des pieds.

Puis il sortit.

Avant de souffrir cette avanie que le bourreau me présentait comme un adoucissement dont il était bien aise, je me serais ouvert le ventre avec un poignard. Quand on n'a pas de poignard, il faut être philosophe. Les eunuques ne se trompèrent pas d'un seul coup, j'aime à leur rendre cette justice. Cela me remit en mémoire que les arabes nous ont enseigné les mathématiques.

Je raille, et je n'en ai guère envie. Mes dents se serrent encore de même que si je voulais couper du fer. Un obscur halvadji, lancé des boues de Constantinople à la tête d'une infecte bourgade africaine, faisait châtier par ses esclaves le plus noble de tous les gentilshommes catalans, issu du plus pur sang de Pélage!

Oh, oui! je devais me venger.

Le médecin du dey d'Alger, différant son départ, vint me voir. Des pieds à la tête, il m'empaqueta de compresses et de baumes. Les soins ne me manquèrent pas. J'appris qu'Osman récompensait avec libéralité le savant arabe, et s'informait affectueusement de ma santé. L'ironie n'est pas dans les mœurs africaines, voilà tout ce que je puis vous en dire; mais concevrez-vous bien cet autre phénomène, messieurs? J'éprouvai que l'excès dans les tortures physiques peut avoir ses réactions agréables. De fait, j'étais calme, d'épuisement, il faut le croire! et l'opium, à doses légères, acheva de me plonger dans ces rêves éveillés et rians que je ne connaissais que par ouï-dire. Je n'ai jamais, j'en fais l'aveu, joui de mes sensations les plus intimes, celles de l'odorat et de l'ouïe, avec une joie plus exquise que pendant le retour à petites journées des bains de Wady-Ezaïtoun aux adouars de Felessa. Cent nègres, à la vérité, se relayaient et me portaient tour à tour; les fleurs les plus suaves parfumaient le divan où je me tenais étendu. Des airs italiens et des séguedilles espanoles furent exécutés sans relâche par les musiciens de ma caravane. Sans la blessure faite à l'honneur, et qui saignait avec la guérison de mes cicatrices,

je compterais ces huit jours au nombre des plus heureux de ma vie. L'homme est un étrange animal.

Une semaine encore, et je fus guéri; mais je me donnai de garde d'en rien laisser paraître. Au contraire, j'appelai la feinte au secours de mes projets de vengeance. Sûr de ma vigueur, je ne devais pas m'y prendre à deux fois.

Sur ces entrefaites, Osman se rendit près de moi. Il mit de l'éclat dans cette démarche. L'expression de son regard trahissait un certain attendrissement. Le médecin arabe, en véritable dupe de ma ruse, après m'avoir touché le bras, parut fort triste. Il me reconnut de la fièvre. Peut-être, pensai-je, avait-il trop à se louer des procédés du cheik pour congédier promptement un malade de ma qualité. Osman, qui ne voulait pas attendre les prescriptions doctorales, vint brusquement à mon chevet et me dit :

—Pourquoi ne nous expliquerions-nous pas, don Jaime? Tu m'en veux encore, avoue-le! Mais, où la loi commande, le cœur ne doit-il pas se taire? et l'honneur n'est-il pas sain et sauf dès que l'on est quitte envers le châtiment? Tes préjugés d'Europe ont tort. L'honneur marche de pair avec la loi, parce que la loi, c'est l'honneur. La fatalité ne saurait avilir. Moi qui te parle, lorsque je roulais encore avec mon bonnet pointu sur les promenades de Constantinople, il m'arriva de subir la bastonnade. Je passai par les mains de l'achdji-bachi, le chef des cuisiniers dans les janissaires de la garde, un pur croyant! qui frappait comme un sourd, comme c'était son privilége. Il ne s'agissait pourtant que d'une infraction très légère à la police du sérail. Ces Géorgiennes n'en font jamais d'autres! Eh bien! me fâchai-je pour cela? non. Je subis la peine de bonne grace, en musulman qui sait vivre. Avec de la rancune, jaurais infailliblement servi d'amorce aux poissons de la mer de Marmara. La façon leste et résignée dont je me tirai de cette épreuve m'attira l'estime de l'achdji-bachi. C'est un personnage en grande faveur près de la sublime Porte, car il fait sortir des révolutions de la marmite renversée des janissaires. Entre lui et moi, ce fut à la vie et à la mort. Je lui dus les premières générosités du sultan, et par suite mon élévation au rang de cheik dans ces montagnes. S'il te faut absolument une esclave, don Jaime, parle! je t'en donnerai vingt, pourvu

qu'elles ne soient pas du nombre de celles que je me réserve. Ces bijoux dont mon écrin est rempli, sont, je le sais, de mise à ton âge. J'ai plusieurs femmes de trente ans, je veux te les envoyer. — Ce n'est pas tout! écoute....

Sur un geste d'Osman, ceux qui se pressaient autour de nous s'éloignèrent; d'une voix plus réservée, le cheik me dit :

— Giafferi m'a volé, j'en ai la preuve: cela me dispense de tous mes engagemens avec lui. Tu le détestes! je te le livre. Es-tu content? — De plus, à la lune prochaine, j'entre en campagne; je pars avec mes trésors, mes chevaux, mon harem. Sous huit jours, le dieu des armées me livre Al-dje-Zeirah. La fortune te sourit; reste mon conseil et deviens mon ministre. Je n'oublierai pas dans ma gloire, don Jaime, que tes entretiens ont décidé mon courage. L'exécution est l'esclave de la pensée; de toi seul je tiens les clefs de la Kasba. On dit la Kasba remplie d'émeraudes jusqu'aux larmiers de ses soupiraux! J'ordonnerai que l'on pave d'émeraudes la route où les esclaves te porteront sur les épaules dès que tu seras capable de nous rejoindre. — Sommes-nous amis?

Le bourreau me demandait si nous étions amis!

Je laissai tomber ma main dans la sienne. Il s'éloigna satisfait.

— Tu ne périras que de cette main, me disais-je.

Je relevai la tête. Le regard du médecin, éblouissant de lumière, était arrêté sur moi.

— Il ne vous reste qu'une fièvre, me dit-il.

Son doigt m'indiquait significativement le chemin que le cheik traçait dans la campagne. En me serrant le poignet, il ajouta d'une voix sourde:

— C'est nous qui sommes amis!.... amis, car nous avons une haine commune; amis, car l'un sans l'autre nous ne pouvons rien. L'imbécille Giafferi s'est pris avec Osman dans les nœuds qu'ils ont formés. L'énigme de mille démarches avait donné l'éveil à mes doutes. Lorsque je demandais à ce Palermitain le passage à son bord, en avouant ma qualité de médecin auprès du dey, l'espion ne croyait pas se jouer à plus fin que lui; il ne se doutait guère que je me livrais pour le prendre. C'est ma franchise qui l'a trompé. Ainsi donc, et d'une part, Osman connaît ses vols; il ne les lui pardonnera pas. De l'autre, Osman trop éloigné de soupçonner mon second caractère, m'a mis de

lui-même, par ses questions indiscrètes et répétées, sur la voie d'un plan qui le préoccupe, mais dont le signal, les confédérés et les moyens d'exécution m'échappent encore. Certainement les questions qu'Osman m'a faites, les approvisionnemens d'armes que je connais, sont autant de symptômes d'un coup de tête. Mille faits se pressent! Chaque jour des cavaliers partent et reviennent; des réunions se forment dans les adouars. Le dey, mon souverain, dort sur le péril d'un mouvement imprévu. Je vois un moyen d'étouffer dès ce moment la révolte, et la magnanime régence n'aura jamais assez des trésors pour nous. — Don Jaime! à toute heure vous pouvez entrer chez Osman!... — Vous faut-il du poison?

L'Arabe me tendait un petit flacon de cristal.

— Et le motif de votre haine contre Osman? lui demandai-je.

Il me regarda profondément et dit avec lenteur:

— Si je démontre à mon souverain l'incapacité de son favori, dès cet instant la tête de cet homme roule, et je lui succède. — Prenez-vous ce poison?

Je le pris.

— Ce sera pour moi, dis-je à l'Arabe, si l'événement me trompe. J'oserai tenter contre Osman quelque chose de mieux que le poison. J'ai ma pensée. Oui, sans doute, je veux le perdre; mais je veux que ce soit au profit de ce que j'ai de plus cher dans le monde; et, sans insister sur ce que l'emploi du poison me répugne, la mort du cheik en ce moment me serait plus préjudiciable qu'utile. Laissons cela, je ne puis m'expliquer ici; ce pourparler, s'il se prolongeait, pourrait nous compromettre. Votre pénétration vous a dit que don Jaime n'était pas de ces hommes qui rompent devant un outrage, et s'endorment sous l'ignominie comme le chien que l'on a frappé. Fiez-vous à moi! Vous avez tout naturellement pour prétexte d'étudier la flore de ces environs. Partez, allez de pied ferme m'attendre au tombeau du Marabout; là-bas, à ce point que je vous désigne, entre les trois palmiers. Vous avez un cheval et des armes, cela vous sera nécessaire; car vous devez être sur la défensive et prêt pour la fuite. Je ne vous demande pas une confiance absolue, et je ne veux vous accorder la mienne qu'à bon escient. Nous nous entendons, je veux le croire; mais toute précaution est

salutaire. — Un instant !... Puisque vous êtes agent du dey, vous devez avoir un signe pour vous faire obéir par le bey de Tittery !

L'Arabe, sans hésitation, me montra la bague qu'il portait à la dernière phalange du petit doigt.

L'instant d'après, je le vis se perdre en galopant dans la campagne.

Vous devinez mon projet, messieurs. En livrant les plans de campagne du cheik, je voulais placer Maria sous la sauvegarde de la reconnaissance algérienne. Ne perdez pas de vue que je possédais une carte des états barbaresques, notée de la main d'Osman lui-même, indiquant, en premier lieu, les points simultanés d'astaque et les diversions qui ne devaient pas offrir de caractère sérieux ; les tribus enrôlées dont l'avant-garde plongeait au cœur de la régence, et la ligne de concentration où les principales forces devaient s'agglomérer tout-à-coup pour atteindre le but de l'entreprise avec la rapidité de la bombe. Devant tout cela, rien de plus facile que de déjouer Osman et de le rompre en visière dans tous ses calculs. Une simple résistance le faisait échouer en s'y prenant bien. Mais le point capital était de produire un titre pour se faire écouter sur parole ; car, au préalable, on courait le risque d'être fusillé comme un espion par le bey de Tittery. La bague suffisait sur ce point délicat. Après une explication claire et catégorique avec l'Arabe, l'essentiel, pour moi, devenait d'éloigner le moindre soupçon. Le retour à l'adouar me laissait bien une vague inquiétude ; las, cependant, de me fatiguer à chercher comment je sortirais de là sans péril, j'abandonnai quelque chose à la fortune, et, lorsque la nuit fut tombée, je partis.

J'étais à pied, pour éviter tout bruit suspect. Je vins à bout de tourner discrètement les sentinelles. Dès ce moment, le trajet, de plus en plus rapide, échauffant mon cerveau, l'impossibilité du retour à l'adouard me parut de la dernière évidence. L'Arabe n'avait qu'un cheval !... Si robuste que fût ce cheval, pouvait-on espérer raisonnablement qu'il traverserait cent lieues de désert avec le poids d'un second cavalier sur la croupe ?... Entre l'Arabe et moi, il fallait que ce fût l'un ou l'autre. Au prix de vingt palettes de mon sang, j'aurais voulu que le médecin se désistât et me permît de partir seul ; car enfin il pou-

vait, lui, me rendre dépositaire de sa bague ; et moi, je manquais d'une certitude assurément très précieuse, c'est que mon nouvel ami parvînt à saisir assez vivement l'intelligence de ce plan de campagne dont la traduction importait avant tout. Confondre les spécialités, c'est courir grand risque ! Un docteur n'est pas un âne pour ne pas avoir l'oreille stratégique ; cela s'est vu d'une foule de généraux. Qu'il fît une méprise, mes rêves aboutissaient à ma ruine. Que l'un de nous deux restât cependant, rien que sur un doute Osman le soumettrait à la torture, et la torture délie les langues. Toujours en arpentant la plaine avec célérité, je me disais que ma trace serait peut-être suivie jusqu'au tombeau du Marabout. N'est-il pas vrai que les démarches les plus habiles semblent à la merci de quelque démon qui les révèle ? Étais-je sûr enfin que mon confident ne fût pas un espion aux gages du cheik, tendant une amorce à mes rancunes, et me guettant, le pistolet au poing, pour m'exposer à la récidive de la faute et de l'avanie. Mille probabilités roulaient dans ma tête. Une idée vive résuma le tout : si mes vêtemens souillés et mis en pièces se rencontraient par hasard le lendemain auprès d'un cadavre déchiqueté par les tigres, affriandés de cette proie, la conviction de ma mort laisserait le cheik dans la sécurité la plus favorable !... J'atteignais en ce moment le lieu du rendez-vous ; le raisonnement que je venais de faire était implacable et mathématique; à peine mon orteil posait sur le gravier du chemin... avant d'avoir pu dire un mot, le médecin arabe reçut en plein toute la décharge de mon pistolet dans la figure, et mes diverses précautions prises ainsi que vous avez dû le saisir dans ce monologue, une fois que mes talons sentirent les flancs du cheval, le vent qui se précipite de l'Atlas aurait été jaloux de mes élans à travers la solitude.

Je ne crois pas, messieurs, devoir garder ce léger meurtre sur la conscience. En pareil embarras, pour ma justification, les honorables antécédens ne me manqueraient point. Si l'on se piquait d'un scrupule inflexible, la religion et la liberté, la médecine encore (et je vous prie de ne pas l'omettre) en auraient furieusement à découdre devant Dieu.

Ce que j'eus à parcourir dans le désert complèterait une bibliothèque, si je m'étais donné le temps de l'examiner. Que de gens vous en diraient long qui n'en ont pas vu davantage !

Figurez-vous cent lieues tout d'une traite, ou peu s'en faut, avec une tête en feu, dans une atmosphère en feu, sur un sable en feu. A tous risques, sans halte, une seule idée dans le cerveau, je volais ! et cette lenteur me semblait intolérable. On m'a dit que les Kabyles bien montés, bien armés, n'oseraient franchir ce parcours sans se presser en caravanes. Oser! c'est un grand secret; toutes les fois que j'ai voulu vaincre un péril, je l'ai nié. Je crois bien avoir entendu rugir des tigres, avoir vu bondir des léopards ; on voit beaucoup de choses quand on ne voit rien ; mais je vivais dans un de ces courans de volonté raide où l'on traverserait une montagne plutôt que de se ranger pour elle. Ni bois, ni ravins, ni collines : rien que des lignes volantes, comme un cylindre qui roulerait en sens inverse avec des milliers de raies. L'homme et le cheval ne faisaient qu'un; l'idée précipitait la matière. Pas d'eau; pas de vivres; je n'y songeais plus : l'esprit de vengeance me soutenait. Deux fois je vis le soleil au même point; et lorsque mon cheval écartelé me jeta sur le marbre du palais de Tittery, dont je venais de forcer la garde, ma langue desséchée me refusa la parole au pied du bey; le chef des kaspatdjis, furieux de mon insolence, parlait déjà de me pendre, tandis que la populace moresque m'environnait de sa vénération comme un fou. C'est tout ce que je sais de mon voyage.

Ma mission révélée, tout prit un air de fête. On me plongea dans un bain; je fus parfumé et massé: j'en avais grand besoin. C'était à qui se montrerait aux petits soins pour moi; le génie de l'hospitalité m'apparut dans tout son faste. Le bey, tandis que je me reposais sur son divan, et que ses esclaves me servaient en profusion suivant mes désirs, dicta des ordres à ses officiers. Il y mit une précision qui lui mérita mes éloges. Quels gens pour le coup d'œil que ces Arabes! On veilla sur mon sommeil, des éventails de plume d'autruche rafraîchirent mon sang brûlé; j'eus des rêves d'or. Bref, le lendemain, lorsqu'avec la magnificence d'un ambassadeur, escorté de cent kaspatdjis qui brandissaient leurs étendards au dessus de ma tête, je me mis en chemin pour Alger, des fanfares étourdissantes attirèrent la foule à mon cortége. Le bey prétendit marcher à pied sur les flancs de la cavalcade, et jusqu'au moment des adieux, malgré ma modestie qui se refusait à tant d'honneurs, ma main

fut contrainte de s'appuyer sur son épaule. A la porte de Tittery, trois salves de mousqueterie nous saluèrent; nous échangeâmes un salut profond, les bras en croix. Je lui laissais mon estime, et j'emportais la sienne; partant, quittes!

Alger! messieurs, là se dirigeait ma pensée! là devait se décider ma vie, la vie de Maria!....

Croyez-moi, messieurs! sans nier les charmes de l'Évangile dont les harmonies viennent se grouper de bonne heure au chevet de notre petit berceau, Dieu ne nous est manifestement révélé dans nos ténèbres que lorsque la féconde chaleur d'une sainte émotion d'amour développe les ailes qui sont repliées autour de nos ames. Ce culte est le culte primitif de la terre; il nous imprime à lui seul un élan vers le ciel, échelon symbolique de l'avenir et de l'immortalité. Oui, depuis l'ère du Sauveur, je le crois, nous volons d'un vol plus libre vers les magnifiques régions de la promesse; mais ne fermez pas vos yeux à la lumière. Avant-coureur et gage du christianisme, le respect de l'amour pur enveloppait déjà de ses parfums le globe idolâtre, avant que le fils de la Vierge vînt s'offrir en expiation sur la croix; et quelques élus devinaient le Christ. Platon s'entretenait avec lui sur les rivages de la Grèce prostituée; même dans la fange du paganisme la chasteté régnait dans les hommages populaires, et malgré les obscénités du marbre de Paros, chacun attachait une lèvre pieuse à la frange de lin que la vestale agenouillait sur le parvis. Eh bien! s'il existe au milieu de vous des hommes sans énergie pour le désespoir, aux yeux de qui la vie n'est plus qu'un mensonge, c'est peut-être, mes amis, qu'ils auront vu s'évanouir l'ange de pureté, qui du doigt leur a fait connaître le ciel; qui les a retirés de la poudre et de l'ignominie, en les élevant à la dignité du malheur; qui ne leur a laissé pour trésor qu'un mot: Dieu!! Oh! ne vous étonnez pas de leur mélancolie, s'ils se prennent à baigner de larmes une misérable branche de jasmin....

Le dey m'écouta froidement. C'était un vieillard austère, et mon enthousiasme lui déplut; il me fit taire.

— Sois calme! s'écria-t-il. Apprends, jeune homme, que la folie s'échauffe, et que la prudence pèse. Ton zèle aura son prix, si tu dis vrai; mais le menteur qui sème la discorde au milieu de la grande famille encourt la mort. La parole, une

fois tombée, ne se relève plus; écoute la mienne! Si le cheik de Felessa, dans sa vanité débile, marche contre le vieux lion qu'il suppose endormi, d'un bond je veux l'atteindre, et lui fermer la fente de ses montagnes. Voici mon serment : l'extermination plane sur Osman. Ce cheik rebelle n'aura grace devant moi, ni lui, ni les siens, ni sa race, qu'à la condition de te rendre ton Espagnole; et il te la rendra vivante; c'est le moins, puisque tu ne veux qu'une femme. Pourtant tu ne seras pas dupe de ta folie. A tous les deux, à cette femme, à toi, je vous promets votre pesant d'or, et la liberté. Le bey de Tittery sera chargé de ma parole; va le rejoindre.

A Tittery, ma fortune marchait au pas de course. Déjà l'on y célébrait la nouvelle d'un avantage immense. Le lieutenant du bey, portant à l'improviste ses troupes les plus aguerries vers le centre des opérations d'Osman, avait empêché la jonction décisive des principaux alliés du cheik, et remporté deux victoires dans une seule journée. Arrivé trop tard sur le terrain, le cheik vit ses confédérés en déroute; il ne put, malgré ses efforts, les rallier sous ses drapeaux. Deux de ses fils restèrent prisonniers dans la tentative. Il lui fallut se replier vers une position où les Kabyles des tribus restées fidèles s'organisaient pour inquiéter son mouvement de retraite. Grace à la richesse de ses nombreux bagages, Osman paraissait craindre une révolte parmi ses propres soldats; la veille encore il les avait flattés de prendre Alger sans coup férir. On s'attendait à des propositions pacifiques; les insurrections partielles étaient étouffées à la ronde. Enfin, deux vaisseaux de guerre des États-Unis venaient de désarmer les bâtimens qui, sous un pavillon en fraude. tentaient un débarquement contre les côtes barbaresques. Cet incendie dont la flamme avait menacé de couvrir le monde, lançait à peine un maigre filet de fumée.

Le jour marqué pour le dénouement arriva.

Osman fit demander une entrevue.

Ce fut de grand matin, vers une faible éminence, au centre d'une large plaine dont les populations accourues bordaient la profondeur, qu'Osman et le bey de Tittery, montés sur des chevaux fiers de leurs caparaçons et de leurs panaches, se dirigèrent au-devant l'un de l'autre. Soixante cavaliers, un nombre egal d'esclaves noirs, composaient leur escorte. Une

pompe originale animait cette solennité pacifique. Échelonnées d'est en ouest, sur des rangs parallèles, les armées enfermaient la vaste enceinte. Grace à la pureté de l'air qui laissait plonger les regards avec liberté dans les lointains, chaque détail de ce tableau, la multitude qui se pendait aux ravins, les files symétriques de pavillons, les armes par milliers renvoyant des éclairs, tout se dessinait ferme et brillant, comme à travers le cristal d'une lorgnette. Des épisodes varaient le calme. Ployés sous le fardeau de l'artillerie volante, les chameaux agenouillés se désaltéraient dans les sources, tandis que l'insouciant canonnier, sa mèche à la main, s'accoudait à la couleuvrine ; çà et là, un cheval se cabrait devant l'Arabe qui le châtait de la bride ; quelques enfans échappés narguaient la sentinelle ; le vivandier poussait sa brouette ; et, dans la coupure de l'horizon, une Mauresse, abritée du parasol, dégageait son voile en se retenant au cou du dromadaire. Comme un témoin, au fond de la solitude, le soleil étendait ses rayons chauds et curieux dans les palmiers qui divergeaient leur ombre en arceaux infinis sur la plage ; il arrêtait durement dans sa lumière les contours des falaises, mamelons mouvans qui battent le pied des montagnes. Une explosion eut lieu ; tous les yeux se réunirent sur les points de l'espace où les deux escortes galopaient, Vers le tiers à peu près de la longue arène, les cavaliers venaient de décharger à la fois leurs carabines dans le sable, et, par un demi-tour à droite, se dégageant du cortége à l'ordre de leurs commandans respectifs, ils tracèrent au grand galop, de part et d'autre, un quart de cercle autour du monticule, pour se rendre dans le camp ennemi, comme ôtages. L'état-major, dans les deux camps, accueillit ces ôtages avec la franchise de l'hospitalité militaire sous des pavillons où des rafraîchissemens étaient préparés. Cependant les soixante esclaves noirs des cortéges s'étaient dirigés simultanément vers le tertre, en droite ligne, jusqu'à la distance de vingt pas. Deux officiers se détachèrent des groupes; ils durent s'étendre sur les formalités du cérémonial. Au bout de quelques secondes, les noirs se mêlèrent ; on déroula des tapis; on les chargea de coussins de soie ; on déploya l'attirail des pipes arabes entre des cassolettes à mille trous, qui nuançaient l'air de frêles et capricieuses lignes de fumée. Un dais se lança sur le tout, sou-

tenu par des étendards, avec ses draperies de pourpre à glands et à franges d'or, surmontées de croissans d'où s'échappaient des crinières de cheval. Cela fut élevé en un clin-d'œil, tandis que sur le front de bandière des camps, et comme gage de la bonne volonté qui pénétrait toutes les ames pour un long avenir de paix, les instrumens de cuivre exécutèrent des morceaux d'harmonie, coupés par le bruit retentissant des cymbales. A la suite de ces préparatifs, les esclaves allèrent à reculons s'accroupir à la base du monticule; et le cheik et le bey, s'abordant alors sur le tertre où nulle autre tête ne se faisait plus voir que la leur, des éclairs enveloppés de nuages sortirent de la profondeur des rangs armés. Trente mille Arabes s'inclinèrent vers l'orient au bruit du canon; c'était la prière.

Mon cœur battait, messieurs, et vous le croirez sans peine. J'étais la cause première de cette pacification si prompte, et j'allais en recueillir le fruit.

Osman invoquait Dieu; demandez-moi pourquoi!

Les pourparlers duraient depuis quelques momens, à la satisfaction commune, j'imagine. A vingt pas en arrière, entre des gardes du bey dont je portais en cet instant l'uniforme, courbant la tête et tenant à demi ma figure entre mes doigts, je ne perdais pas de vue la contenance d'Osman. Supérieur à sa fortune, le cheik déployait toute l'urbanité de ses manières.

Sur un signe convenu, je m'avançai.

Tout son corps fit un bond, et mon sourire lui dit le reste; dans ce mouvement convulsif, le tuyau de la pipe arabe échappa de ses doigts; nos deux regards s'étreignirent dans un éclair; le tigre ploya.

— Je ne suis pas mort, Osman! tu le vois.

— Je vois ma faute, me dit-il; mais que demandes-tu? Puisqu'une loi reste à me dicter, c'est toi qui l'apportes. Ce ne peut être seulement pour me montrer la figure d'un traître que l'on t'a permis de te mêler à des braves.

— L'esclave est toujours traître, Osman.

— C'est bien. Esclave ou traître, tu peux parler! j'écoute.

— Osman! j'ai la parole du dey; ni toi, ni les tiens, ni ta race, songes-y! vous n'échapperez à l'extermination, si tu ne souscris sur-le-champ à la restitution que j'exige.

— Une restitution ?

La surprise avait fait place à la colère dans les traits d'Osman. J'insistai sur ma réponse avec autorité.

— Une restitution ! — Giafferi.....

Le cheik me coupa la parole pas un mouvement rapide; un de ses esclaves se leva.

— Que l'on amène Giafferi ! s'écria le cheik d'une voix éclatante où se heurtaient la dérision, le triomphe et la joie; un traître va me défaire d'un traître ; Mahomet soit loué ! je veux voir cela, c'est jour de fête aujourd'hui !

Le nègre fit un demi-tour, se jeta sur un cheval et piqua des deux.

— Sois satisfait, continua le cheik, en m'adressant la parole avec une précipitation extrême; déjà tu possédais ma parole à cet égard, et certes, il n'était nullement nécessaire de prendre un si long déteur pour me contraindre à la tenir, je la maintiens; si la sainteté de la parole arabe est un proverbe dans le monde, crois que l'exécution de celle-ci ne me coûte pas le moindre sacrifice, et que je te livre cet infâme avec même joie que je te livrerais toi-même au damas de mes noirs.

Il rayonnait de colère et de mépris; de la main, je lui fis signe de se calmer.

— Sois patient ! lui dis-je; si tu savais écouter tranquillement, cheik de Felessa, tu ne te serais pas donné le tort d'une interprétation extravagante, et ta parole, ici, n'est pas mise en doute. Que m'importe Giafferi? ce n'est pas lui que je veux; je ne l'accepterai que pour dégager ta parole, et je n'appelle pas cela une restitution.

— Et quoi donc?

— Sache m'entendre. Au nombre des femmes de ton harem, parmi celles que tu dois à la rapacité mercantile de ce brigand parlermitain, une femme se trouve, Maria !... Giafferi, par une noirceur assurément bien digne de son ame, te l'a vendue comme il m'a vendu moi-même; sans doute il voulait me frapper de toutes les plaies, m'avilir dans mon honneur le plus pur. Maria est à moi, le dey a dit que tu me la rendrais vivante; je veux Maria !

Osman rêvait; il fit un geste, un second nègre fut debout.

— Maria ! murmurait Osman à voix basse. — N'a-t-elle pas un autre nom ? me dit-il.

Vous le savez, messieurs ! sur ce point, je n'avais rien à lui répondre ; il me comprit, et, se parlant à lui-même :

— J'ai trente femmes de ce nom-là dans mon harem ! il semble un fait exprès, et que, dans cette Europe, toutes les femmes se nomment Maria !

Puis sur le même ton, et tressaillant d'une émotion subite, comme frappé d'une objection qui lui passait tout à coup dans l'esprit :

— Est-ce que par hasard..... — Courez ! dit-il brusquement au nègre. On a bien de la peine à dompter ces folles esclaves ! souvent elles se révoltent contre les lois. Allez voir si toutes celles de mes femmes qui se nomment Maria n'ont pas eu le nez arraché par des tenailles !

Je tressaillis à mon tour.

Le nègre ne fit qu'un bond, et disparut.

Des convulsions me couraient par le corps, et le sang me rendait pourpre ; les gardes du bey se précipitèrent, on me retint.

— Prends garde, Osman ! m'écriai-je enfin avec le déchaînement de la véhémence, j'ai la parole du dey, tu le sais !

— Sois patient, répondit Osman avec flegme ; à la vérité ce serait un grand malheur, mais il faut espérer que la mesure n'aura pas été générale. Tu ne m'as pas dit le pays de cette Maria ?

— Le mien, lui dis-je.

Et je restai tout haletant.

Les sourcils bruns du cheik ployèrent comme un arc ; sa main fit un appel, un nouvel esclave accourut.

— Allah nous soit en aide ! grondait le cheik en paraissant agiter ses souvenirs. — Pars vite, esclave ! et que je sache si cette Maria n'est pas du nombre des Espagnoles dont on a coupé les oreilles !...

Du vitriol brûlait mes veines ; le lâche Osman me torturait à loisir.

Le noir franchit le tertre, et son cheval plongea dans la poussière.

L'œil d'Osman sonda mon ame.

—C'est la punition des femmes qui donnent leurs rendez-vous dans les bains.

— Froid imposteur, lui criai-je, elle l'ignorait; et tu n'as pas pu l'en accuser toi-même; il était impossible que tes recherches missent en lumière une complicité qui n'existait pas. D'ailleurs, je connais trop l'ame de Maria pour ne pas être à même de te dire que sa franchise eût défié ta colère, plutôt que de laisser planer sur ses compagnes un doute qui leur eût été funeste. A tous les égards, tu mens! — Tu mens! lui dis-je les dents serrées, en effleurant son visage de mon visage.

Mais les gardes me retenaient toujours.

— S'il en est ainsi, reprit Osman d'un ton de voix simple et résigné, c'est que je confonds les choses dans ma mémoire. Pourquoi te troubler de la sorte, don Jaime? prends courage. Peut-être que je me trompe; l'innocence doit être sous la main de Dieu. Pourquoi n'y serait-elle pas? Les conjectures et les volontés des hommes ne sont pas plus infaillibles que leurs projets; mon exemple en est la preuve. Un peu de poussière s'est trouvé sous mes pas, et j'ai glissé. Il y a quinze jours, je disposais de ta vie; ta fortune, aujourd'hui, domine la mienne. Je ne sais de tout puissant et de certainement exécuté que l'ordre de Dieu. Je veux croire au salut de Maria. Dis-moi son âge?

Le jeu que cet homme se faisait de tout cela, sa tranquillité qui s'affermissait à mesure que je perdais la mienne, portaient mon exaspération jusqu'au délire. Je voulais ne pas lui répondre. Après avoir balancé quelques instans, je me décidai.

— Seize ans, lui dis-je.

Son geste, à ce mot, fut d'un homme qui ne se connaît plus et dont la raison se perd. Un quatrième esclave se dressa précipitamment.

Osman lui saisit le bras avec énergie.

— Crève un cheval, et sans t'arrêter, reviens m'apprendre si Maria, l'Espagnole, âgée de seize ans, n'a pas eu les poignets tranchés d'après mon ordre.

L'esclave bondit sur un cheval et s'éloigna comme un éclair.

On pouvait à peine me retenir, messieurs! Ma tête éclatait comme une grenade, j'écumais, je ne me connaissais plus.

Le bey de Tittery se leva.

— Osman, dit-il au cheik, j'ai dessillé tes yeux qui refu-

saient de s'ouvrir à la lumière. Ton armée, tes enfans, ta personne, sont dans ma main; et tu le sais, pour vous écraser tous, il me suffirait d'un geste. Mais j'estime ta bravoure et ton génie. Crois-moi! ne prodigue pas l'un et l'autre en vains efforts. Vois au-delà du jour présent. L'Europe vient d'en finir avec Napoléon, et depuis vingt ans les Africains sont la terreur des flottes militaires et marchandes de l'Europe. J'entends gronder le murmure des coalitions. Le Nord veut nous renvoyer des tempêtes. L'Arabie a besoin de ses braves; réservons notre sang pour des résistances glorieuses. Les ordres du dey sont précis, et les railler serait funeste. Cesse de jouer avec des paroles. Tu rendras Maria, la jeune Espagnole, vivante! ou l'extermination fera son devoir. Tel est le serment du pacha, mon maître, et je me renferme dans ce serment. Séparons-nous en amis. Je ne voudrais pas rompre cette entrevue pour aller dire aux tribus, altérées d'union, que tu viens de tromper leurs vœux, et que c'est dans ta vie qu'il faut décidément éteindre le foyer de la guerre. Les instans commandent, il faut me répondre!

Le cheik se leva résolument. Sa physionomie portait l'empreinte du calme

Il mit une main sur sa poitrine.

— Le dey d'Al-dje-Zeirah est grand, et le souffle de sa bouche a balayé la poussière de mes rêves. Mes mains sont indignes de dénouer les cordons de ses brodequins; mais ma voix chantera ses louanges depuis les bords de la mer jusqu'aux pics les plus élevés de l'Atlas. Sa clémence m'honore, et mon obéissance lui est acquise. J'accepte ses ordres, et devant eux je me garderai d'être railleur. Comme tu l'as dit, bey, je dois cesser de jouer avec des paroles. Il se peut que j'aie effrayé ce chrétien, car les chrétiens sont d'une race qui tremble comme les femmes. Les chrétiens sont traîtres et parjures. Osman n'est ni l'un ni l'autre. Voici qui va répondre pour moi.

Il se tourna; le chef de ses eunuques accourut.

— Haly! tu réponds de tes subordonnés? lui dit Osman.

— Oui, maître!

— Tu réponds de la manière dont les noirs écoutent mes ordres et de l'exactitude avec laquelle ils les accomplissent?

— Oui, maître!

— Et si ces esclaves s'écartent d'une seule de mes intentions, s'ils frappent ceux qui sont innocens devant ma colère, tu connais quel est le sort qui t'attend?

— Oui, maître?

— Écoute, Haly! (le cheik dirigea vers moi le regard de l'eunuque), le dey a dit avec serment que l'on rendrait vivante, à cet homme, une Espagnole de seize ans, du nom de Maria. Je dois répéter ce serment à mon tour, et je le répète. Songe à ce que tu viens de me répondre! nos moindres mots doivent être sacrés. S'il manque seulement à cette Espagnole un petit doigt, le bout de l'oreille, la moindre portion de chair de son visage, que le bey de Tittery me fasse à l'instant trancher la tête : cela est juste, Haly, mais nos responsabilités se tiennent, ta tête tombera la première. Tu m'as entendu?

— Oui, maître!

— C'est bien.

L'eunuque imita ses compagnons. Cinq cavaliers couraient à la file dans la plaine.

Après une salutation réciproque, Osman et le bey se replongèrent dans leurs coussins.

Un poids énorme cessait enfin de peser sur mon cœur, et l'on ne me tenait plus.

Le cheik me dit avec un ton d'enjouement et de bonne grace :

— Ta destinée est d'obtenir tout de moi, don Jaime! Malgré l'esclavage, tu gagnes ma confiance ; malgré ton audace aux bain de Wady-Ezaïtoun, je te fais grace de la mort ; malgré tes trahisons, tu vas tenir de mes mains une des perles de mon harem. L'Afrique doit te craindre, don Jaime. Porterais-tu par hasard l'anneau de Salomon?.... Je crains pour le dey si tu restes à la Kasba.

Ma satisfaction se répandait alors et sans obstacle.

— L'anneau de Salomon que je porte, Osman, je puis te le dire ; mais tu n'en seras pas plus avancé, tu ne comprendras pas. C'est un bon sentiment qui ne franchit jamais avec toi les portes du sérail ; car, les tiens et toi, vous avez d'infâmes eunuques pour terrasser les tristes femmes qui vous résistent, et la violence vous livre de lâches plaisirs qui ne commandent rien à votre imagination. Mais brûle ton serail, chasse tes

eunuques, renonce à la violence; et, pour obtenir une victoire sur une ame libre, tu te sentiras de force à soulever le poids du monde.

Osman et le bey se regardèrent en échangeant un sourire.

C'était la civilisation niée par la barbarie.

Nous gardâmes un profond silence.

Du milieu de l'armée d'Osman, un groupe se détacha. Précédés de nègres à cheval, montés par des soldats qui se tenaient debout, vingt chameaux, les flancs chargés de larges coffres, volaient d'un commnn accord sur le sable. La caravane atteignit la base du monticule; un coup de sifflet partit, et les chameaux ployèrent les genoux.

Un nègre, qui portait je ne sais quelle masse en groupe, la lança dans la poussière.

Je reconnus Giafferi.

Sa figure était pâle. Une corde liait ses bras en arrière. Ses yeux me demandèrent la vie.

Je me frappai le front. Je m'écriai:

— Ce misérable aurait pu désigner Maria sur-le-champ. Le dégoût de son nom avait éloigné cela de mon esprit.

—Faute grave! dit Osman d'une voix sombre. On ne doit rien oublier!

Je regardai le cheik. Son doigt me désigna les coffres dont on avait abaissé le grillage latéral. Sur des coussins de pourpre, les noirs soulevaient à demi des femmes enveloppées de mousselines.

Un rugissement m'échappa. Ces mousselines étaient marbrées de sang!...

Et l'on me découvrit vingt femmes nues et mutilées.

Les noirs élevaient, au-dessus des victimes, vingt coupes de cristal ou baignaient leur nez, leurs poignets et leurs oreilles!

J'étais frappé de vertige.

— Bey de Tittery, dit Osman, pour nos premières conventions, la victoire, la force et mes enfans sont tes gages, et sur ce point tout est réglé. Quant à cette Espagnole que l'on m'a demandée vivante, je la rends vivante. Que don Jaime la cherche au milieu de ses compagnes. J'ai juré qu'il ne lui manquerait ni un petit doigt, ni le bout de l'oreille, ni la moindre

portion de chair du visage! Ces coupes renferment tout, et l'on n'a plus rien à me demander. Reçois mes adieux.

Je me précipitai vers le bey.

Le bey me serra tristement contre sa poitrine.

— Je n'y puis rien, me dit-il. Rappelez votre mémoire! Nous avons manqué de prévoyance. Jamais la parole tombée ne se relève. Osman et le dey ne se sont engagés à rien de plus.

Enveloppé des siens, Osman se dressa sur les arçons:

— Et maintenant, don Jaime! soulève le poids du monde.

En un clin d'œil, le piaffement du cortége s'enfonça dans un tourbillon de poussière.

Je sentis un pistolet se placer dans ma main. Le bey me désignait Giafferi.

Peut-être j'aurais assouvi ma fureur contre le lâche! un regard auquel je reconnus Maria, parmi ces victimes défigurées, s'arrêta comme une prière sur mon arme et remonta vers le ciel. Elle joignit ses tronçons de bras avec une supplication de souffrance.

Je compris la souffrance et la volonté des martyrs. Je brisai la tête de Maria.

Mes genoux, en se dérobant, tombèrent sur la poitrine du Palermitain.

— Grace! me cria-t-il d'une voix étouffée.

L'infâme ne méritait pas de mourir de la mort de Maria. Je me relevai. Je le laissai vivre.

Et voilà le récit que j'avais à vous faire......

Maintenant, messieurs, entre le serment prostitué de nos baladins de l'Europe, et le serment fastueusement perfide des ames de fer de l'Arabie, choisissez!... C'est une grande et noble chose que le serment! Le serment est sérieux, ou il n'y a rien de sérieux: c'est la bonne foi exprimée. Mais si je le donne avec le mot et la pensée, s'il est à mes yeux une monnaie de titre et de poids, voulez-vous bien me dire, s'il vous plaît, avec qui je puis entrer en échange?.....

MICHEL RAYMOND.

ÉTUDES

SUR

LE THÉATRE ESPAGNOL ET ANGLAIS.

SECOND ARTICLE.

ALARCON.

Parmi les nombreux auteurs dramatiques que l'Espagne a produits, Lope de Vega s'est fait remarquer surtout par l'invention des situations, par la fécondité des ressources, et Calderon, par l'éclat lyrique et l'ardeur passionnée du langage. Chez l'un et l'autre respire le sentiment héroïque né de la chevalerie, le culte enthousiaste du point d'honneur. Mais un autre écrivain dont le nom est à peine connu en France, Alarcon, homme supérieur, né au Mexique, et qui a passé sa vie en Espagne, poète beaucoup plus simple dans son expression que Calderon auquel il est antérieur, mérite de se placer à côté de ces grands

(1) Voyez le volume précédent.

noms. Corneille a daigné l'imiter. Le trait saillant de son talent, c'est l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception. L'essence du génie espagnol se trouve, pour ainsi dire, concentrée dans ses drames; s'il a peu d'élans dithyrambiques, si ses pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévouement, le devoir, la loyauté chevaleresque, le sacrifice de soi-même aux autres, la force de l'ame. Tout l'intérêt de ses œuvres est là; ses personnages atteignent le dernier point de l'honneur auquel l'homme peut prétendre. Son drame intitulé: *Comment on se fait des amis,* n'a jamais été ni traduit ni cité; il mérite cependant toute l'attention de la critique.

Dona Flor est venue habiter Séville, après avoir demeuré à Cordoue. Elle est belle, jeune, ambitieuse et coquette; celui qu'elle aimait autrefois, et qu'elle n'a pas vu depuis deux années, don Fernando de Godoi, est oublié par elle; le marquis don Fadrique, favori du roi Pierre-le-Cruel, lui a parlé d'amour et s'est fait écouter. Ce n'est pas que le cœur de dona Flor soit ému d'une passion vive; mais elle aime la grandeur; elle espère, dit-elle, quitter le servage du célibat, pour devenir dame et suzeraine. Quel est son ennui, lorsque, se rendant chez dona Anna, son amie, elle rencontre don Fernando, le fiancé d'autrefois, l'ami sacrifié, qui vient, plein de confiance et d'espoir, lui demander l'exécution de ses promesses. « Je crains bien, lui dit-elle, que le marquis don Fadrique ne vous nuise auprès du roi; je redoute aussi mon frère; attendez. Je vous demande votre parole de gentilhomme que vous ne découvrirez à personne la liaison qui existe entre nous. » Don Fernando se laisse persuader, et promet à dona Flor de garder le silence; toutefois il réclame un rendez-vous qu'elle lui accorde. Il doit se trouver à minuit, sous une vigne, derrière le jardin de dona Flor. Il ne manque pas de s'y rendre; mais il trouve la place occupée. Le marquis, épris de dona Flor, et jaloux comme un Castillan, a prié son frère de faire la garde près du jardin. Don Sanche (c'est le frère) rencontre le jeune Fernando; les épées sortent du fourreau; on se bat; don Sanche tombe mort. Les gens de police accourent au bruit, relèvent le cadavre, poursuivent le meurtrier et aperçoivent, à travers l'obscurité, le manteau blanc qui couvre ses épaules. Cependant le marquis don Fa-

drique vient pour trouver son frère. Don Fernando, qu'il n'a jamais vu, et qui redoute la poursuite des archers, se présente à lui, le reconnaît, et n'hésite pas à lui demander protection contre la justice; chose commune, d'ailleurs, entre cavaliers et gens de cour. Il l'accoste sans préambule :

— Si tu es noble, dit-il, comme je le pense, prouve-le, gentilhomme, et montre ton cœur. Protége un homme que tout accable; échange, contre ce manteau blanc qui me trahit, le manteau que tu portes. Ce sera donner la vie à un malheureux.

— N'en dites pas davantage, cavalier, reprend le marquis; calmez-vous; l'affaire est convenue.

— Vous êtes don Fadrique?

— Lui-même.

— C'est vous qui me sauvez! J'ai votre parole.

— Racontez-moi ce qui s'est passé; on peut se fier à moi.

— J'ai tué un homme; il me suivait l'épée à la main, furieux: il voulait ma vie; je me suis défendu.

— Vous vous êtes battus corps à corps, sans déloyauté?

— Nous étions seuls, l'épée nue, tous deux égaux; la mort l'a choisi, et n'a pas voulu de moi.

— Eh bien! je vous sauverai.

Il n'y a pas un mot de trop; pas une parole qui ne porte dans cet admirable et simple dialogue. A peine est-il terminé, Fadrique entend du bruit, dit à Fernando de se cacher derrière un arbre, et reçoit la déclaration du chef de ronde, qui lui apprend que le mort était son frère, don Sanche, et que le combat a eu lieu près du jardin de cette dona Flor dont le marquis est si jaloux. Ainsi le marquis est privé d'un frère qu'il aimait; mille soupçons s'élèvent dans son cœur, il craint que dona Flor ne favorise don Fernando; mais dans cette étrange et cruelle situation, il fait taire tous ces sentimens amers et confus, que sa parole donnée au chevalier lui ordonne d'étouffer.

— Cavalier, lui dit-il.

— Don Fadrique, je suis à vous.

— Nous sommes seuls!

— Seuls!

— Celui que tu as tué était mon frère.

— Je l'ai tué sans savoir qu'il fût votre frère? je l'ai appris ensuite et je l'ai regretté.

— Ne vous excusez pas.

— Ce n'est pas ma crainte qui cherche des excuses, marquis; vous savez que je suis venu vous demander protection; je vous l'ai demandée, n'ignorant pas qui vous étiez : — le frère de don Sanche.

— Quand je vous ai dit, don Fernando, de ne pas vous excuser, ce n'était point la colère et le besoin de vengeance qui me dictaient ces paroles. Non, détrompez-vous; c'était m'outrager que de douter de ma foi; c'était m'outrager de penser un moment que ma douleur me ferait renoncer au serment que je vous ai fait. Je vous ai dit que je vous sauverai; vous serez sauvé par moi.

— Marquis, la terre qui vous porte est un autel que j'embrasse.

— Relevez-vous, cavalier. Que me devez-vous? rien. C'est moi que j'oblige. En vous donnant ma parole, j'ai été votre bienfaiteur; en remplissant ma promesse, je ne fais rien pour vous; je paie ma dette envers moi; je rachète ma parole donnée, je n'oblige personne.

— Vous êtes une ame grande, Fadrique, une ame digne de la place que vous occupez près du roi notre maître.

— Ces discours sont frivoles. Maintenant il est convenu que vous serez sauvé par moi. Comptez-y. Me direz-vous qui vous êtes, quel est cet événement affreux qui vous amène ici, et quels rapports avec dona Flor vous ont porté à défendre à mon frère l'entrée de son jardin? me le direz-vous?

— Non, seigneur. La haine que vous devez avoir pour moi m'empêche de vous dire mon nom. On vous a appris tout à l'heure comment la chose s'est passée. C'est un duel entre gentilshommes. Quant à dona Flor, je n'ai rien à vous apprendre. Vous savez mieux que personne à quoi le serment oblige. Marquis, je suis à vous!

— Très bien. Venez avec moi. — O promesse! promesse sacrée! ô parole d'un gentilhomme!

En disant ces mots, le malheureux Fadrique emmène celui qui a tué son frère, et qu'il soupçonne d'être son rival heureux; il ne se contente pas de faciliter et de protéger sa fuite, il lui remet quelques joyaux qu'il porte sur lui et qui aideront Fernando dans sa route; car ce dernier ne peut rentrer à Séville,

et l'argent lui manquera bientôt. Don Fernando, touché de sa générosité, dit son nom au marquis, mais refuse avec obstination de lui donner aucun renseignement sur dona Flor. Le marquis s'irrite par degrés; il le presse de questions, et finit par tirer son épée. Don Fernando, sans armes, reste en face de lui.

— Non, non, s'écrie-t-il, c'est trop de résistance; elle me révolte, elle me courrouce, elle fait bouillir mon sang indigné. Don Fernando, prenez garde! mon épée cherchera dans votre cœur le secret que votre bouche ne veut pas me livrer.

— Ah! marquis, je le sais, vous êtes brave.

— Il y a bien du courage dans la douleur, et je souffre horriblement.

— Je suis aussi brave que vous, mais je n'ai pas d'armes.

— Il y a bien du sang dans la jalousie, continue le marquis, et je suis jaloux!

— Don Fadrique, vous m'accablez!

— Eh bien! dites, dites, répondez, connaissez-vous dona Flor? Est-elle à vous?

— Je n'ai rien à répondre!

— Rien! et si je vous tue là! vous qui n'avez pas d'épée!

— Que mon secret meure avec moi: cela doit être.

— Va, tu es noble! va, tu es grand! Je t'admire, blason d'honneur et de chevalerie. Il faut que tu vives, que tu vives pour que l'on sache sur la terre ce que c'est que la grandeur de l'ame. Il ne faut pas qu'une vengeance aveugle éteigne cette vertu si haute. Tiens, don Fernando, je pouvais te tuer; j'en avais envie; je le voulais; j'aimais mon frère; je suis jaloux de toi; la nuit est muette, et tu es fugitif. Une fureur horrible m'animait. Mais j'aime mieux te donner la vie. Seulement, garde-toi bien que personne ne sache que tu m'as offensé; il faudrait nous battre, entends tu! Au lieu que maintenant, si tu le veux, si tu veux m'avoir pour ami, mon cœur te sera obligé!

— Votre ami pour toujours, votre ami dévoué! Voici ma parole, voici ma main!

— Don Fernando de Godoi, allez avec Dieu! Sachez, ami, que la mort de mon frère est pour moi une douleur profonde; et cependant je vous estime au point de me féliciter de vous

avoir connu. Je me réconcilie avec le jour. J'ai perdu mon frère, j'ai gagné un ami. —

Certes vous ne trouvez là rien de ridicule.

Je n'ai point de commentaire à faire sur une telle scène, si rapide, si ardente, si animée, si simple, et qui éveille les plus nobles émotions du cœur, qui fait jaillir les larmes, non d'une pitié vulgaire, mais d'un sentiment d'admiration enthousiaste et profonde!

A l'époque où vivait Alarcon, l'art n'avait pas encore perverti son but et menti à sa mission divine. Il n'idéalisait pas le crime; il ne dorait pas ce qui est immonde. Il tendait noblement à élever l'ame; il cherchait à exciter tous les sentimens généreux; il les mettait aux prises avec les passions les plus intenses, avec les douleurs les plus légitimes et les plus poignantes. La poésie ne traînait pas ses ailes dans la fange, en disant: Je me renouvelle et je me rajeunis! Son vol se dirigeait vers le ciel, non vers la terre; vers la vie de l'ame et de la pensée, non vers le sépulcre et l'abîme. La laideur n'était pas couronnée reine; l'orgie n'était pas sur le trône; la bassesse n'entrait pas comme élément principal des œuvres humaines. Shakspeare lui-même, et les génies les plus douloureusement vrais, conservaient saintement l'amour du beau et du bon; ils avaient des Juliette et des Desdémone, ils avaient des couleurs ravissantes et célestes; ils avaient des accens partis de l'ame, et ils prêchaient éloquemment, ces grands-prêtres de la poésie, en faveur de l'amour et de la vertu, de la pureté et de la sincérité, du dévouement et de la force morale. Malheur, malheur aux époques de décadence, où le poète oublie cette tâche! où, comme Sénèque le tragique chez les Romains, il ne fait sortir de sa lyre d'airain et de cuivre que des sons âpres, aigres et rauques, accompagnés de malédictions et d'ironies! Malheur aux temps de dissolution et de désespoir, où la poésie, cet écho magique de notre ame, n'admire rien, n'espère rien, cesse d'aimer, se fatigue de croire; où la poésie n'est plus la parole embaumée, l'éclair qui brille, la fleur qui éclot, l'hymne de joie, l'accent de l'amour, la mélodie qui console, la coupe qui enivre, mais le bruit des os d'un squelette qui frémit dans le cercueil sourd, le hurlement du vent nocturne dans les ruines, le râle d'une société qui s'en va!

L'inspiration d'Alarcon est celle de Corneille ; c'est l'héroïsme. Le drame héroïque a passé de l'Espagne en France, de France en Angleterre, et d'Angleterre en Allemagne.

Je ne répéterai pas ici ce qu'on a dit tant de fois du génie castillan, de son point d'honneur, de sa flamme africaine, de son action sur l'Europe, et de la manière dont le drame espagnol s'est infiltré dans tous les théâtres modernes. Nous allons assister à quelques transformations du même génie. Tour à tour il se montrera sublime dans sa région natale, bizarre chez les étrangers, puis absurde, puis prétentieux ; et enfin à foree de se mêler à des mœurs et à des idées tout-à-fait contraires à son essence, nous le verrons exciter la risée, au lieu de faire couler les larmes ; nous verrons tous ces grands sentimens devenir des jouets pour le peuple, comme ces colosses de carton que les enfans se plaisent à insulter et à briser.

Il faut, pour trouver l'origine de ce génie, remonter jusqu'au berceau même de la chevalerie moderne. Le respect pour la foi jurée, le dévouement volontaire, la sincérité dans les engagemens, telles en sont les bases ; Tacite a signalé ces caractères de la vieille civilisation chez les Germains sauvages. Le guerrier primitif des forêts germaniques conserve son honneur sans tache et sans souillnre ; il le défend jusqu'à la mort ; il défend de même son chef, son roi, son ami, son compagnon de guerre ; il protége la femme, parce qu'elle est faible ; il écoute sa voix et son conseil, parce que Dieu lui a donné la prudence. Voilà le fonds de moralité sauvage qui a servi de premier point d'appui à tout l'édifice de la chevalerie moderne. Tant que le développement de ces principes sévères s'est opéré sous le ciel gris et froid de l'Allemagne, les résultats en ont été plus nobles et plus énergiques qu'éclatans. On a reconnu que le Germain éiait fidèle à sa parole, et terrible à son ennemi. Mais bientôt la consécration religieuse, la sanction chrétienne, sont tombées sur cet ensemble de mœurs. Le fanatisme s'y est joint. Le dévouement a été regardé comme une inspiration d'en haut, le point d'honneur comme un rayon tombé du ciel. On a vu dans la femme la personnification vivante de Marie, de la vierge sacrée. Le dernier degré de l'avilissement, de la bassesse et du crime, a été de trahir sa foi, de reculer devant l'ennemi, de commettre une lâcheté ; religion, esprit militaire, superstition,

orgueil, tout cela s'est confondu ; et quand ensuite le soleil d'Espagne a échauffé de ses rayons toute cette masse incandescente de sentimens et d'idées, quand la gravité des Goths, la violence des Arabes et la vieille férocité des Celtibères se sont emparées de ces mœurs, on les a vues s'élever au dernier point d'exaltation et de fureur. On a vu se développer toute cette folie heroïque, folie contagieuse, car l'Europe l'a partagée ; folie plaisante, car l'Arioste s'est moqué d'elle, et don Quichotte n'en est que la parodie.

J'ai dit que l'Europe l'avait partagée. Corneille en porte l'empreinte. Mais jamais l'Europe ne s'y est associée avec cet abandon de sympathie, avec cette ardeur de foi qui caractérisaient les fils des Arabes et des Goths. Les romances du Cid, les drames de Caldéron, n'ont pu naître qu'en Espagne ; et cette ardeur puissante, cette férocité d'héroïsme n'a pas seulement vécu dans le drame espagnol ; elle n'a pas été chose purement littéraire : elle s'est répandue dans toutes les annales de ce pays, comme le fleuve de lave court et sillonne les flancs de l'Etna. Elle n'est pas morte aujourd'hui même. Nos soldats le savent, ils l'ont appris, lorsque, lancés par Napoléon et obéissant aux desseins gigantesques de leur maître, ils sont été heurter leur admirable valeur et leur merveilleuse discipline contre ce peuple oublié, appauvri, déchiré, divisé et depuis long-temps endormi. Dieu sait combien de sang il nous en a coûté pour avoir secoué du bout de notre baïonnette le linceul de l'Espagne ! Dieu sait que de couteaux brillèrent, et combien de poignards s'aiguisèrent dans des mains de femmes, et combien de gorges de montagnes servirent de tombeau à nos soldats ! C'est que le vieux sentiment de l'honneur se réveillait en ce peuple ; c'est qu'il préférait la paresse, l'indolence, le fanatisme, l'ignorance, à une civilisation brillante, mais imposée ; c'est qu'il repoussait une liberté dont une autre nation, même noble et grande, lui imposait la loi ; c'est qu'il ne voulait pas de cette liberté qui ressemblait au carcan des galériens génois, sur lequel on lit gravé le mot *liberta* ; c'est que l'Espagne enfin se levait terrible comme un personnage de Caldéron, obéissait au point d'honneur, lavait l'outrage dans le sang et se rendormait dans son manteau.

Dès que l'héroïsme espagnol commande, plus de réflexion,

plus de doute. Faut-il égorger un fils, punir une épouse, frapper de mort une maîtresse adorée, donner son sang et plus que son sang, donner son ame, sa vie future, sa vertu? Le devoir, l'honneur, souvent un devoir factice, un honneur illusoire, l'ont-ils commandé? Le poignard se lève! le sang coule! ce n'est pas l'Espagnol qui frappe, c'est l'honneur. Comment voulez-vous que dans un tel pays la réforme religieuse vînt à jeter de profondes racines? la réforme, c'est-à-dire le doute, l'examen, la raison philosophique? Hamlet, ce grand personnage de Shakspeare, qui représente si bien la réflexion septentrionale, la réflexion ironique et souffrante, la moquerie douloureuse; Hamlet se trouve placé dans une situation qu'un dramaturge espagnol eût aimé certainement à exploiter et à faire valoir. On a tué son père; l'assassin s'est emparé du trône; il a séduit la femme du roi. Le fantôme du père d'Hamlet sort des entrailles de la terre et demande vengeance à son fils. Quel parti un auteur castillan aurait tiré de cette situation! Son héros n'hésiterait pas. Dès que l'ombre sanglante aurait parlé, les victimes tomberaient, le sacrifice serait accompli. Dût le fils se tuer ensuite sur les deux cadavres des coupables, sa main ne tremblerait pas un instant. Mais l'Hamlet de Shakspeare, nature à la fois noble et triste, passionnée et pensive, ne se contente pas d'obéir en aveugle à l'impulsion surhumaine qui le pousse à la vengeance. Si son ame est troublée dans ses profondeurs, son espoir n'est pas moins ébranlé! Il se révolte contre l'ordre suprême, contre le devoir inévitable. Il se demande : — Pourquoi le crime sera-t-il puni par le crime? Quel rôle joué-je dans ce drame de la vie? Qu'est-ce que cette vie où le bonheur dépend, non pas seulement de nous, mais de tout ce qui nous entoure? — Sa mère est coupable, sa mère! Il doute de tout. La croyance au bien est déracinée dans son ame : il aimait avec passion la jeune Ophélie; il rejette et brise cet amour si pur. Tout se décolore et se flétrit. Son courage même cède à l'horreur que ce mauvais monde lui inspire. Il avait la force nécessaire pour oser de grandes actions; il n'a pas celle d'être bourreau, et d'exécuter sur sa mère et sur le roi coupable la vengeance divine. Tout ce qu'il y a d'admirable et profonde beauté dans ce rôle merveilleux tient au découragement que la première découverte du vice

dans le monde inspire à une ame honnête. Il accomplit en effet son œuvre de malédiction et de vengeance ; mais il l'accomplit avec une ironie amère, avec une ame chancelante et un reproche permanent contre la destinée. C'est de cette sublime et triste création que datent et la misanthropie de Werther et le scepticisme ricaneur de lord Byron, et le désespoir dont tant de poètes modernes ont fait abus.

On voit quelle profonde ligne de démarcation sépare Hamlet des héros espagnols. Hamlet est une création tout intérieure ; c'est la pensée qui se dévore elle-même. Le génie de l'Espagne est en relief, en saillie, en action. L'un et l'autre ont leur grandeur. Il s'agit de les comprendre et non de les condamner.

La monarchie de Charles-Quint, sur laquelle le soleil ne se couchait jamais, fut long-temps, pour les peuples de notre hémisphère, un objet d'admiration, d'imitation, d'envie. Découvrir un monde, conquérir la moitié de l'Europe et tenir dans sa main toutes les destinées, même celles de la France sous la Ligue, c'était assurément une grandeur peu commune. Les sentimens et les idées de l'Espagne se répandirent donc à travers l'Europe.

Ce goût castillan, ce fracas de grandes actions accompagnées de grands mots, cet héroïsme exagéré, pénétra en Angleterre, du temps de Shakspeare, et se montra en France, du temps de Corneille. Il tenait si profondément à la nationalité espagnole, qu'il ne put réussir ailleurs. C'est une plante rare et forte qu'il ne faut pas changer de sol. La plupart des écrivains étrangers qui, séduits par cette grandeur apparente, en ont essayé l'imitation, n'ont produit qu'une charge ridicule. La massue d'Hercule est difficile à porter ; je ne connais que le grand Corneille qui, dans *le Cid*, *les Horaces*, *Polyeucte*, *Rodogune* et *Nicomède*, ait su s'approprier complètement ce caractère héroïque et sublime. Marlowe et Chapman, contemporains de Shakspeare, avaient prodigué, selon la mode espagnole, les coups d'épée, les sentimens raffinés, les paroles sonores; Mlle de Scudéry et le célèbre La Calprenède marchèrent ensuite dans la même voie. On sait quel ridicule ineffaçable s'est attaché à leurs essais. La cour de Louis XIV admirait cependant ces écrivains. Elle ressentit long-temps l'influence de cette ferveur romanesque ; elle partageait l'enthousiasme et la dévo-

tion patiente avec lesquels Mme de Sévigné lisait dans la solitude des Rochers les nombreux in-quarto de la *Clélie,* et dévorait les quatre mille pages dont se compose *l'Artamène* et *le Grand Cyrus.* Un travers de ce genre ne pouvait durer long-temps. Le goût français, toujours modéré et retenu, même dans ses caprices, devait tempérer cet engouement; l'élégance, la grace, une délicatesse un peu précieuse, se mêlèrent à l'imitation emphatique de l'héroïsme chevaleresque. Boileau et Molière n'eurent qu'à tracer quelques pages, et leur plume puissante, leur bon sens inexorable, leur forte et étincelante raison, châtièrent les précieuses, firent disparaître les héros de roman, et nous apprirent combien est absurde l'imitation d'une nationalité étrangère, et le calque d'une civilisation éteinte. Grande leçon, à ce qu'il me semble. C'est cette affection, c'est cette manie esclave, c'est cette imitation qui perd toutes les littératures. Une nation qui revêt la livrée intellectuelle d'une autre nation, abjure toute liberté de pensée. Pourquoi nous asservir au calque de Shakspeare, nous hommes de 1830, que toutes les idées du XVIe siècle ont abandonnés? Pourquoi copier l'hymne érotique d'Anacréon, nous qui avons bien autre chose à faire sous le gouvernement représentatif que de dormir dans les roses comme le vieillard de Teos et de sacrifier à Bacchus? Que toutes les civilisations donnent leurs fruits! que chaque sève naturelle et franche circule dans le cep de vigne et remplisse la grappe argentée ou rayonnante que le soleil doit mûrir! Long-temps esclaves des Grecs, lorsque Ronsard nous faisait pindariser, nous avons payé cher une imitation trop servile des anciens. Nous cherchons aujourd'hui des modèles de formes chez les autres peuples modernes: c'est une erreur grave. Étudions leur génie, et ne copions point leurs formes. S'il y a dans la société actuelle assez d'énergie et d'ame pour qu'une littérature surgisse de son sein, que le nouveau Moïse vienne; qu'il frappe le rocher et que la source jaillisse. Mais gardons-nous, par haine pour la servilité classique, d'accepter un servage espagnol, allemand ou anglais; et nous, qui aimons tant la liberté, nous qui la payons si cher, nous qui savons ce qu'elle coûte, souvenons-nous que la première et la plus noble de toutes, c'est la liberté de la pensée!

Shakspeare l'avait bien senti; tous les hommes de génie

daignent avoir du bons sens, et le génie n'est que le bon sens sublime.

N'écoutez pas ces critiques qui nous parlent d'un Shakspeare exagéré. Il se moque partout de l'exagération. Ses drames sont remplis d'allusions mordantes à l'emphase des acteurs et des auteurs contemporains. Il aimait la vérité, et il s'est moqué assez amèrement de tout ce qui s'éloignait du naturel, et spécialement de ces mœurs espagnoles qui venaient se mêler bizarrement aux mœurs anglaises. Il a fait précisément ce que Cervantes et Molière ont fait de leur côté ; il a protesté contre la copie ridicule des mœurs étrangères. C'est bien assez de garder ses ridicules personnels, sans les enrichir encore d'une augmentation de ridicules étrangers. Il y a dans ses œuvres mille traces de cette ironie. *Le Rêve d'une nuit d'été* est dirigé contre l'emphase vide des tragédies à la mode. Hamlet, dans ses conseils aux comédiens, les sermone fort longuement sur la nécessité d'être fidèle au naturel et de prononcer moins furieusement leur rôle.

Enfin Shakspeare a créé deux ou trois personnages qui n'ont pas d'autre but que d'offrir la parodie de l'héroïsme, fanfarons du point d'honneur, emphatiques dans leurs discours, prodigues de fleurs de rhétorique, parlant toujours de leur bonne lame, et se proposant eux-mêmes pour modèles au monde entier ; ces messieurs méritent que je vous les amène et vous les présente. L'un se nomme *Pistolet*, et tient son rang parmi les compagnons de plaisir du jeune Henri V, qui n'est encore que prince de Galles. *Pistolet*, que ses camarades appellent *Pistolet l'antique*, est un vieux troupier, qui, à force de servir en Italie, en Espagne, en Flandre, s'est composé un jargon épique d'une étrange espèce. Il fait du classique à la manière de Ronsard ; il aime les citations, il accumule les mots grecs et latins, il parle de l'Érèbe et du Cocyte ; et après avoir fait beaucoup de bruit dans une auberge, il se laisse mettre à la porte comme un faible enfant. Voici encore *M. Paroles*, personnage de la comédie intitulée: *A mauvais commencement bonne fin*. C'est un bavard qui ne laisse pas le moindre répit aux oreilles de ceux qui l'entourent, mais que le premier signe de mécontentement met en fuite. Enfin, dans la pièce singulière intitulée : *L'amour perd ses peines*, on voit paraître un grave chevalier, *don*

Adriano de Armado, qui offre la caricature plus évidente encore des prétentions héroiques, élégiaques, chevaleresques et sublimes, que le génie espagnol soutenait avec éclat, et dont Cervantes s'est tant amusé! Imaginez un énorme et colossal guerrier, bardé de fer, surmonté d'un panache flottant, suivi d'une épée traînante, avec baudrier de cuir, et une moustache épaisse; en un mot, un don Quichotte athlétique et musculeux, à peu près un Lablache sous la cuirasse. Ce noble seigneur est enfoncé et comme perdu dans la contemplation de lui-même; selon la coutume féodale, il est escorté d'un page. Ce petit page, aussi exigu que son maître est massif, porte les gants d'Armado, et se nomme *Verdelet*. Don Armado s'assied pesamment sur trois coussins.

— Mon jeune page, dit-il après avoir rêvé, qu'est-ce que cela veut dire, et quel signe cela peut-il être, je vous le demande, quand un héros devient mélancolique?

— Monseigneur, c'est signe que le héros n'est pas gai.

— Mais, mon cher et aimable enfant, un héros qui n'est pas gai doit ressembler beaucoup à un héros mélancolique. Que diable! me dites-vous là?

— Pardon, monseigneur, ce n'est pas du tout la même chose!

— Allons, jeune et tendre enfant de l'harmonie et de la servitude, comment peux-tu établir cette distinction qui me paraît un peu subtile?

— Par toutes les raisons possibles, mon très peu tendre et très peu harmonieux seigneur.

— Oh! oh! pourquoi peu tendre, pourquoi peu harmonieux? Je suis amoureux; oui, j'en jure le ciel, je le confesse, je suis amoureux. Chose honteuse et ineffable pour un guerrier de ma taille et de mon espèce! Mais mon cœur est grand et héroïque, et au-dessus du commun! Aussi me suis-je mis à aimer une fille au-dessous du commun. Que ne puis-je d'un coup de ma bonne épée tuer l'amour qui est dans mon cœur, et forcer mon désir à se rendre prisonnier! Ah! je me battrais à outrance et comme un héros que je suis contre ma passion, et quand elle serait captive, je l'échangerais contre une belle révérence à la française. Gémir, soupirer! fi donc, le soupir est ignoble! Je méprise le soupir. J'aime mieux jurer, mille tonnerres! L'amour

se sauvera peut-être, si je jure! Petit page, consolez-moi, mon ami. Quels grands hommes ont été amoureux, s'il vous plaît?

— Hercule d'abord, monseigneur.

— Je bénis monseigneur Hercule; c'est un prédécesseur honorable. Encore des exemples, mon cher garçon; donne-moi d'autres exemples; cite-moi des personnages de belle conséquence et de bonne taille.

— Ensuite, Samson, monseigneur. Il était de bonne taille, celui-là, j'espère. Il portait un palais comme un charbonnier sa hotte. Êtes-vous content?

— Cet exemple a du poids. J'aime Samson; Hercule n'est pas mal: c'étaient de bons chevaliers. Je crois, au fait, que je puis me permettre d'être amoureux. C'est arrangé comme cela. Les antécédens me plaisent en toute chose, et ma conscience héroïque est plus à son aise. Je ferai donc écrire pour mon usage personnel la vie des chevaliers Hercule et Samson. »

Qui ne reconnaîtrait à ces paroles la caricature de l'héroïsme prétentieux, de la cérémonie gourmée, de la formalité pédante, qui ressortait nécessairement d'un état de mœurs et de civilisation que le point d'honneur dominait exclusivement? ridicules attachés à de hautes qualités, à un noble courage, à une grande ame. L'espèce humaine est faite ainsi. Nos sottises, hélas! sont la doublure nécessaire de nos vertus.

En Espagne, cela était grand, mais non ridicule; le ridicule est dans le mensonge. L'Espagne se montrait franche et naïve dans le grandiose de ses mœurs. Lorsque plus tard notre sociabilité élégante s'empara de tout ce point d'honneur chevaleresque; lorsque la Gande-Bretagne et sa société commerciale et politique nous l'empruntèrent à son tour, ce fut un spectacle à mourir de rire.

Corneille seul avait dérobé la flamme espagnole. Elle jette à peine quelque lueur chez ceux qui l'imitèrent; elle rayonna d'absurdité dans les romans de Scudéry. Mais lorsque l'Anglais Dryden, pour plaire à la cour licencieuse de Charles II, imita Corneille à son tour; lorsque la brutalité de la diction et la folie des situations se mêlèrent à l'emphase extravagante des sentimens, cette contre-épreuve absurde de l'Espagne mérita la risée universelle. Dans les pièces de Dryden, qui pendant trente ans occupèrent la scène anglaise, on voit des héros qui, d'un coup

de revers, pourfendent une armée; des amans incomparables qui dévorent par amour le cœur sanglant de leur maîtresse, et des Ottomans qui dissertent théologie avec plus de subtilité que le meilleur casuiste. Les tours de force auxquels Dryden condamne ses malheureux personnages, et qui tous sont empruntés maladroitement au point d'honneur espagnol, sont d'un ridicule vraiment achevé.

Il y avait alors en Angleterre un mauvais sujet fort célèbre dont l'histoire n'oubliera pas le nom, et qui se nommait Buckingham. L'absurdité du calque espagnol, si follement tenté par Dryden, le fracas ridicule de cette tragédie toute en décorations, en grandes phrases et en incidens invraisemblables le frappèrent vivement. Il se plut à en donner la parodie sous le titre de *The Rehearsal, la Répétition.* Dryden lui-même paraît en scène sous le nom de M. Deslauriers; il assiste à la répétition de son œuvre, et rien n'est plus plaisant que son orgueil, sa vanité, les complimens qu'il se donne, et la persuasion où il est que, plus un drame est absurde, plus il est beau. Cette parodie est un chef-d'œuvre de gaieté. On pourrait en faire l'application à d'autres théâtres.

« Ma foi, messieurs, dit un des personnages, la nouvelle manière d'écrire est bien plus facile que n'était l'ancienne. Il n'y a plus qu'une seule chose à tenter: c'est de faire peur et de tenir l'auditoire en suspens. Il faut qu'il dise: Diable! comment cela finira-t-il? S'ils savaient ce qui doit arriver, s'ils comprenaient le vrai sens de l'intrigue, s'ils n'étaient pas excités, irrités et tourmentés, est-ce qu'ils viendraient au spectacle? Vraiment non. Dans nos drames, chaque réplique est un nouveau sujet d'étonnement; on va de surprise en surprise. Puis ce sont des décorations magnifiques, des costumes, des chants, des danses; voilà le principal, le reste n'est que l'accessoire. »

Oui, ces paroles ont été écrites vers le commencement du XVIIIe siècle par George Villiers, duc de Buckingham; ce n'est pas ma faute si le XIXe siècle peut en réclamer sa part, et si le drame de nos jours se reconnaît à ce portrait.

Veut-on savoir par quelle burlesque parodie Buckingham raillait les sentimens d'amour et d'honneur que Dryden empruntait grossièrement à l'Espagne? Assistez à l'une des scènes de sa pièce.

Nous sommes au théâtre; les acteurs répètent leurs rôles devant l'auteur Deslauriers et ses amis: on commence.

Le prince Volscius, un des personnages de la pièce de Deslauriers, est occupé tout simplement à mettre ses deux bottes, lorsque la belle Amaryllis entre en scène. Le prince est frappé au cœur, et ce coup de foudre subit l'empêche de continuer son opération. Amaryllis s'aperçoit de l'effet qu'elle produit, et elle s'en va en riant.

—Pourquoi rit-elle? demande un monsieur qui assiste à la répétition.

—Ah! pourquoi elle rit? répond l'auteur; voilà une belle et honnête demande, et je vous fais bien mon compliment de votre pénétration. Silence! vous allez entendre un beau passage, assister à un grand combat, à un combat héroïque entre l'amour et l'honneur; c'est mon plus beau morceau. Chut! silence!

(*Le prince Volscius mettant une de ses bottes.*)

VOLSCIUS déclame.

De mon cœur partagé mes jambes sont l'emblème.

DESLAURIERS.

Plus haut que cela! Soyez plus héroïque, s'il vous plaît!

VOLSCIUS.

De mon cœur partagé mes jambes sont l'émblème.
Je ne dois pas aimer, je le sens; eh bien! j'aime.
Une part de mon ame est en proie à l'amour,
L'autre cède au devoir! — O misérable jour!
Ainsi, du côté droit, cette jambe est bottée;
La jambe gauche est veuve!— Ame trop tourmentée!
A quoi te décider? Grand Dieu, que feras-tu?
Dois-je botter la gauche? Implacable vertu!
Honneur! fatal honneur! j'entends ta voix sévère:
Mets, tes bottes et pars! — Ce serait exemplaire;
Mais, d'un autre côté, l'amour, ce noble roi,
Murmure à mon oreille: *Allons! débotte-toi.*
Mets-moi des escarpins; fais ta cour à ta belle.
Le moyen de la vaincre est de rester près d'elle.
Amour, devoir, honneur, vertu, triste chaos!
Éperdu, chancelant, je nage entre deux eaux.

Je ne sais où je suis ; et dans ce crépuscule,
Tour à tour, incertain, j'avance et je recule!
Dieu! réglez mon amour, mes bottes et mon sort.
Cette lutte terrible est pire que la mort;
Et je pars (tant mon ame, hélas! est agitée!)
Une jambe bottée et l'autre non bottée!

Le prince Volscius s'en va clopin-clopant, une jambe couverte d'un bas et l'autre d'une botte; il termine ainsi ce grand combat espagnol de l'amour et de l'honneur.

Mais, je l'ai dit, ce combat est grand et noble chez Corneille, il est sublime dans le sol même qui l'a produit, dans la littérature indigène qui lui a donné naissance. Après avoir assisté à ces transformations bizarres, nous remonterons à la source, nous reviendrons au théâtre espagnol. La parodie amuse un moment; l'esprit a besoin de se reposer, l'ame a besoin de s'arrêter sur des pensées plus grandes et plus sérieuses.

PHILARÈTE CHASLES.

FRAGMENT.

Jupiter a quitté le mont Capitolin ;
Et la grande Vestale ,
Cachant le trépied d'or sous son voile de lin ,
A déserté les murs de sa ville natale ;
La louve s'est enfuie oubliant les jumeaux ;
Et l'aigle centenaire ,
Emportant dans les cieux une pourpre en lambeaux ,
Est allé se brûler au foyer du tonnerre.

Rome l'antique est morte un soir dans un festin ,
Enivrée , endormie ;
Et vingt rois chevelus , pillant le Palatin ,
Partagèrent , assis sur la grande momie. —
Du sang et le silence ! Au milieu des débris ,
Le Tibre consulaire
Allait seul et rêveur, comme un lion surpris ,
Qui , veuf de lionceaux, pleure dans son repaire.

Et voilà que Carthage , assise au bord des eaux ,
En souriait de joie ;
Et voilà que le front couronné de roseanx
Le Sphynx sortait du Nil et demandait sa proie.
Et voilà que Corinthe , Athènes , Colonis ,
Invoquaient leur déesse...
Quand tout à coup , naissant des flancs du vieux Phénix .
Toute blanche , apparut Rome dans sa jeunesse...

11.

Ni toge, ni faisceaux, ni couronne des jeux,
Ni la robe étoilée,
Ni quadrige attelé pour le cirque orageux...
La chrétienne arrivait du lac de Galilée:
Le front pâle, pieds nus, un seul livre à la main,
Montant au Capitole,
Elle versa des pleurs, bénit le genre humain,
Et lui montra le ciel en renversant l'idole.

« Soyez libres, allez, peuples de l'univers!
Reine sans diadême,
Je n'ai que des enfans entre mes bras ouverts...
Les cieux aiment la terre; aimez-vous, je vous aime.
Que l'ame soit nouvelle et renaisse au Seigneur,
Comme une belle étoile
Qui long-temps, sous les plis d'une immense vapeur,
S'élance à l'horizon en déchirant son voile. »

O Rome de César! ô prêtresse au cercueil!
Laisse croître des palmes
Autour des grands débris de ton rivage en deuil,
Et que tes nuits de mort soient limpides et calmes!
Tu fus dans le passé comme un autre soleil
Qui, sous les eaux marines,
S'abîma lentement et n'eut pas de réveil,
Mais dont l'onde a gardé les splendeurs purpurines.

Et toi, Rome du Christ, vestale du vrai Dieu
Et des mystiques flammes,
Qui toujours prosternée à l'autel du saint lieu,
Veille pour l'univers... Rome, reine des ames,
Lève ton front de vierge, et console et guéris,
Avec ta main d'albâtre,
De pauvres cœurs humains depuis long-temps flétris
Et plus à plaindre encor que ta mère idolâtre.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

RENÉ-LE-TUEUR.

Conte Gascon

EN CINQ CHAPITRES.

I.

AVERTISSEMENT A LA BARRIÈRE.

Le vingt-septième jour de juin 1603, les gens de garde commis au poste de la porte Saint-Honoré furent témoins d'un assez grotesque incident.

Du sein d'un nuage de poussière, soulevée par un grand concours de charrettes, ceux qui se tenaient là virent bientôt sortir un maigre bidet, misérablement harnaché de mauvaises cordes, et le bouchon de paille encore à la queue, comme s'il sortait de l'écurie du vendeur. Le cavalier qui montait ce Bucéphale paraissait fort inexpert, à voir les mouvemens saccadés qu'il imprimait au mors et les formidables pointes d'éperons que ses jambes pendantes laissaient errer sur les flancs de sa monture. Ce jeune cadet, avenant de sa personne, gardait, au

reste, une mise encore plus arriérée que son harnais ; il n'avait ni le manteau fleur-de-seigle, ni le bas de soie incarnadin des élégans de l'époque. Son pourpoint n'était pas sang-de-bœuf, et il s'exemptait même de porter sur le pied de ses bottes les fameuses découpures, inventées avec tant de soin par Pompignan, pour faire paraître les rubans et les aiguillettes qui les enjolivaient. Au lieu de manteau court il avait une houppelande de serge rude ; au lieu de bottes, des ladrines, sorte d'entonnoir en cuir, appelées ainsi en souvenir des ladres ou lépreux qui s'en faisaient une mode utile, en raison de leurs jambes enflées. En un mot, la tournure du cavalier annonçait plutôt un de ces cadets de Paulastron, en Gascogne, qui venaient alors chercher fortune à la cour de France, qu'un gentilhomme galant arrangeant le busc de son pourpoint pour le Louvre.

Et cependant, il faut bien le dire, sa figure était charmante, une figure de clerc, blanche et rosée, encadrée par de très longs cheveux noirs.

Ce qui n'était pas moins curieux que son ajustement, c'était l'immense rapière à laquelle ce jeune cadet semblait être attaché, et dont le frottement devait irriter encore l'excitation de sa haquenée poudreuse. Cette rapière n'avait pas moins de cinq pieds de long, comme la terrible épée de Jean Chandos !

Arrivé à toute bride devant la porte de ce faubourg (il n'était guère plus de neuf heures du matin), le cavalier fut très surpris de voir sa bête s'arrêter alors tout d'un coup, et se montrer tellement rétive au fouet comme à l'éperon, que force lui fut de descendre. Aux coups furieux de son maître, le bidet opposa la plus obstinée des résistances ; il rua, piaffa, et n'en voulut point démordre. Il faut croire, sans doute, que la porte Saint-Honoré, témoin récent de l'assassinat de Saint-Mégrin, l'intimidait, ou plutôt qu'il préférait l'air des champs à celui de la ville.

Dans ce duel d'un genre nouveau, et quand tous les oisifs et les bourgeois s'attroupaient déjà autour du jeune homme, un personnage fendit la foule en peignant d'une main sa moustache et touchant de l'autre (mais seulement du rebord) son large feutre à la portugaise.

« — Cap de you, dit-il au cavalier. Vous me semblez bien

empêché, monsur, et votre cheval tient à retourner au pays. Où l'achetâtes-vous, avec votre permission ?

— A Courbevoie, répondit notre jeune cadet. C'est un maquignon qui me l'a vendu trente-cinq écus.

— Ventre de loup! ceci n'a pas dû bien mener votre boursette. Hé ! n'est-ce pas elle que je vois là-bas, la pauvre petite honteuse? J'ai ouï dire, monsur, que cela n'était guère prudent en ce pays-ci que de laisser pendre à l'arçon l'escarcelle du cavalier.... Voulez-vous point que je fasse sauter à votre bête ce maudit pas qui vous attarde?

Voyant que René hésitait :

— Oh! n'ayez crainte. Je suis capitaine de mon état, et j'ai été chargé par M. d'Épernon des remontes de la Rochelle..... Il faudra bien, par la pistoulade du siége de Lamballe! que mademoiselle votre jument me soit soumise!

Le jeune cadet, confondu de l'obligeance de cet homme, lui tint lui-même l'étrier. Dans son empressement, il oublia sa bourse pendue à la selle ; — il flattait lui-même le poitrail de l'animal, et disposait le manteau de l'officier sur la croupe de sa mule. Le capitaine, les rênes en main, partit comme un trait...

René, voyant le cheval se cabrer, bondir, et le cavalier si ferme et si intrépide sur l'arçon, ne se contint pas de joie. Bravo! lui criait-il, bravo, monsieur le capitaine! bravo! Vive Dieu ! il fend l'air ainsi qu'une mousquetade. Bon! le voilà qui est emporté et qu'il défonce les boutiques! Arrêtez, monsieur, arrêtez donc, arrê...

Le pauvre jeune homme ne put achever, la respiration lui manquait. En même temps qu'il criait, il courait aussi. Le bidet et la plume du capitaine n'étaient déjà plus qu'un point noir...

René commença dès-lors à soupçonner que ce capitaine pourrait bien n'être qu'un fripon. En ce moment la foule le poursuivait déjà de grands rires et de huées moqueuses.

— Patience, mon gentilhomme, patience ; attendez là, sur cette borne, vis-à-vis l'hôtel du Bouchage, c'est un bon endroit de rendez-vous, et votre page s'en va sans doute revenir.

— N'êtes-vous pas, mon ami, de ceux de M. de Roquelaure? Vous trouverez à cette heure ses laquais qui boivent tout

proche ; ils vous montreront mille jolis tours de cartes : la carte courte, la longue, la cirée, la poncée, l'attrappe, la ripousse, l'ange, le chapeau, et mille autres leçons d'escamotage! De cette manière, vous rachèterez bien vite un cheval, et donnerez dès demain une fière platassade (1) à ce capitaine.

L'insolent! ventre de saint Christophe! oh! vous le trouverez pour certain, car il me souvient de l'avoir vu sur le midi, l'autre jour, se promenant tout éperonné par la grand'salle du Palais. C'est un de ces croquans qui jouent au brelan devant le Louvre avec des dés de plomb et de vif-argent...voulez-vous, monsieur, que nous vous ramenions par les deux oreilles votre beau courrier?...

Ces quolibets de la foule poursuivaient encore le pauvre clerc quand il descendit les rues. René comprit bien vite, après un tel début aux portes de la capitale, qu'il ne devait guère se fier à la bonne foi de ses habitans. Ce jeune homme, en arrivant à Paris, était loin pourtant de vouloir y faire figure : il venait simplement fréquenter les cours de Sorbonne, étudier le théâtre et enseigner le chant italien. C'était, au dire de ses maîtres, un garçon d'esprit agréable, un diseur ingénieux, un clerc galant, qui, par son savoir, pouvait aspirer à devenir un jour aumônier, et faisait en attendant mieux des comédies. Il en apportait une intitulée *la Circé*, que le recteur de l'université de Pau n'avait pas voulu faire représenter à cause de la dépense ; puis, il ne s'était trouvé personne qui se souciât de la métamorphose des amis d'Ulysse. M. le duc d'Agaran avait d'abord attaché ce jeune homme à sa fortune, et l'avait mené en Italie. Le pays de René était le Béarn, et la mort de son protecteur le força bientôt d'y retourner. Mais un désir insurmontable de curiosité appelait le jeune clerc à Paris. Le Paris d'alors, Paris espagnol et gascon tout à la fois, espagnol par ses rodomontades de bravoure, et gascon par son langage, offrait une expression d'originalité et d'esprit qui en faisaient une ville à part, une capitale appelée à résumer merveilleusement ce siècle. Placée comme intermédiaire unique entre les mignons de Henri III et les raffinés de Louis XIII, la noblesse aventureuse de ce temps, noblesse de cape et d'épée, souvent

(1) Coup de plat d'épée.

sans chausses et sans pourpoint comme son roi, le roi de Navarre ; noblesse plus vantarde qu'un capitoul de Cyrano, plus pauvre que le plus pauvre cadet de Gascogne ; cette noblesse pour laquelle d'Aubigné, dans son *Fœneste*, inventa cet admirable chapitre XX qui traite de la *gueuserie* ; cette noblesse, on le pressent bien, tenait à elle seule tout le cadre de son siècle! Elle seule agissait, vivait, intriguait. Il n'était permis à qui que ce fût de rester oisif, de passer timide et irrésolu, la visière de son courage baissée ; ce siècle avait le front haut, matamore et brave comme son maître Henri IV. Il parlait debout, les manchettes jusqu'aux coudes, et les chausses sur les talons.

Il pleuvait alors à la cour de France des capitaines, des maîtres de camp et des enseignes de toutes nations, comme, au temps de Henri III, il y avait eu des poètes et des complaisans. Toujours en marche, éperonné jusque dans son lit, et sanglé pour la bataille, ce siècle, qui forçait en plaine tant de villes, de places fortes, de redoutes, une fois rentré chez lui, semblait prendre à tâche de se consumer en frivolités de tout genre ; il se pomponnait, se chargeait de rubans, et se pavanait dans les antichambres, toujours rude et lourd, malgré ses dentelles de Flandre, ses fourreaux de velours, et ses brassards de pierreries (1). On comprendra facilement qu'un tel siècle ait pu nuire aux intelligences, si occupé de lui, si grand vainqueur, si bouillant cerveau qu'il était ! Tout ce qui ne portait pas l'épée se trouvait honni ; tout ce qui ne se battait pas était insulté. Papistes, huguenots, nobles et commis, tout le monde se battait. On se battait pour sa maîtresse ou son panache, on se battait à l'épée et au poignard, au petit *duel* comme au grand *duel*, à la miséricorde, à l'espade, au pistolet. Sous peine de passer pour le dernier des manans, on devait, avant trente ans, avoir déconfit une brigade, pour n'être pas en état piteux et réchigné à la cour. Ce ne fut guère qu'en juin 1609 que Henri IV rendit l'ordonnance définitive contre les duels,

(1) Si vous abiez vû M. de Sulli commander à un ballet à l'Arcenal abec sa calotte qui est vien pis que la perruque, un *vrassard de pierrerie* à la main gauche, et un gros vaton à la droite. (Agr. d'Aubigné Fœneste, 1er vol.

ordonnance qui ne *finit* rien, pas plus que toutes les ordonnances, bien qu'elle condamnât à être pendu *par les pieds* ceux qui seraient seulement entre-appelés en duel. Calot est le seul peintre qui puisse nous aider à reconstruire dans notre idée les figures rodomontes et gasconnes de cette époque, quoique son burin n'ait retracé toutefois que celles du siècle d'après. Les raffinés de Callot ont le regard fier, la moustache cirée, le petit manteau court, des roses aux pieds et aux jambes, à l'épée, au busc du pourpoint. Si tel n'était pas entièrement le costume de ceux d'Henri IV, il n'y avait guère de différence entre eux que celle qui existe entre un habit frais et un vêtement râpé. Les duellistes du temps de Louis XIII, ces raffinés que l'un des nos chroniqueurs modernes (1) a si spirituellement confondus et antidatés en les reportant au règne de Charles IX, sont aussi musqués qu'un mignon ; ceux de Henri conservent à la fois la rudesse de la Ligue et la hâblerie de la Garonne. Ils empruntent tout : et ne paient rien ; laquais, broderies. chez eux tout est loué, c'est l'histoire de *parestre*, comme dit ce fin baron de Fœneste. Leur défend-on le duel ? ils vont s'entre-battre à la frontière, en Guyenne, en Saintonge, en Périgord. Il y en a qui, dans le fort d'un combat, prennent leur épée de la main gauche pour sauver un bracelet de cheveux de leur maîtresse, brûlant déjà du feu d'une pistoulade. C'est un siècle brave et cauteleux, galant et tueur, traversé d'amours et d'embûches. Il ne fait pas bon d'avoir des ennemis et des maîtresses dans ce temps-là ! Fervacques, ami de d'Aubigné, lui sert du poison dans un potage ; ce poison lui fait tomber les cheveux et peler la peau au bout d'un mois. Confident malheureux d'une amourette bourgeoise du roi de Navarre, La Roque manque d'être assommé sur place par des batteurs de pavé. Une fois les affaires de la religion terminées, et la cour soumise au catholicisme, il se trouve encore des forcenés qui se daguent pour le dogme en sortant d'un jeu de paume. Bien avant les espions de Concini, on voit à cette même cour des espions. Mais tout ce monde rit, se salue, se donne la main dans la grande cour du Louvre. En un mot, cette jeune noblesse du roi de Navarre, à force de combattre en

(1) M. P. Mérimée, dans sa Chronique de Charles IX.

champ clos, en est venue à se constituer elle-même le juge de la moindre injure. Elle soufflette les traîtres du plat de son épée, et tue les ennuyeux sur le pré. Quant à la science, elle en fait fi, mais non des épigrammes et des bons mots ; sa science à elle, c'est la mode, la grande science du costume. *Fortunæ tonsor quisque suæ ;* cette devise d'un barbier d'alors est devenue la devise universelle. Tout le monde gagne sa vie et ses éperons à cette cour, depuis le capitaine jusqu'au cadet, depuis le tailleur jusqu'au professeur d'escrime. Le professeur d'escrime! voilà le véritable seigneur de cette époque galante et querelleuse!

On ne sera donc pas surpris que René, songeant à son peu de ressources, dans cette immense capitale, privé, d'un seul coup, de son cheval et de sa bourse, se soit fait conduire au plus vite chez le maître d'armes Franciscas.

II.

LES PERPLEXITÉS DE LA SCIENCE.

Si l'on veut bien songer à la position de ce jeune clerc, on verra qu'il ne pouvait rien faire de mieux dans ce temps d'ignorance et de mépris pour la Sorbonne, que de s'adresser naturellement au premier pouvoir d'alors, celui de l'épée ; — la robe ayant, hélas! bien perdu de son crédit! Chemin faisant, le nouveau débarqué voyait des choses bien inexplicables pour lui, dans la rue par exemple, des gens à manteau qui le regardaient dans le blanc des yeux, des gentilshommes fiers comme des paons de leur grande plume ; au théâtre, des comédiens pitoyables qui jouaient par les halles aux *Pois pilés*, pièces informes de l'époque, mêlées de sérieux et de burlesque, et continuées depuis le roi François Ier jusqu'à ce règne, à la grande joie des badauds.

Depuis quelques jours pourtant, René, objet des dédains de la populace, se prit à réfléchir sur son équipement délabré, et à force de chercher, il réussit, sur la seule garantie de sa bonne mine, à se faire tailler un habillement complet et à louer un portefraise en fer-blanc, d'où il avait tiré la plus éblouissante

des collerettes. La servante du *Chapeau-Rouge*, hôtellerie à laquelle il s'était logé, éprise d'une véritable commisération pour ce beau jeune homme, lui avait acheté elle-même des époussettes, un miroir, et un fer à trousser la moustache, meubles indispensables à la toillette de ce temps. René, ce jour-là, était donc tout-à-fait digne d'être pris pour un matamore, d'autant que la longueur immodérée de sa rapière le faisait regarder et presque suivre de tous les passans; il était épanoui comme ses roses, qui lui tombaient bien plus bas que le genou, et son manteau d'écarlate coupé à la castillane devait le rendre tout-à-fait digne des bonnes grâces du maître d'armes Franciscas, pour lequel René tenait de son oncle une lettre de recommandation. A quelques pas de la porte, le jeune clerc éprouva un invincible désir d'en prendre lecture, désir d'autant moins indiscret à ses yeux, que le scel en était volant. Profitant de la ruelle solitaire par laquelle il passait, il lut ce qui suit:

« Mon cher ami Franciscas, je te recommande mon petit neveu René. Je te convie, d'après notre ancienne amitié que tu dois te ramentevoir, de faire battre l'enfant le plus tôt possible. Il veut être clerc, ce qui est un pauvre état par le temps qui court. Arrange-lui donc quelque petite affaire, et dissuade-le bien de suivre le chant et les écoles, qui le perdraient. Quand il se battra, sers-lui de parrain; quand il ne se battra pas, cherche-lui quelqu'un contre lequel il se batte. De cette manière tu le tiendras toujours en haleine, et l'empêcheras d'étudier les comédies espagnoles dont il est fou. Dès son enfance il a toujours aimé les parchemins, et pour cela je le fouettais en diable! Si tu es content de René, je lui ferai passer une lettre pour M. de Montespan, lequel m'a promis son amitié et quelque argent pour procurer des hardes à ce petit savantas.

« Ton camarade de la guerre d'Aunix, et ton *second* pour la vie.

« FRISQUET. »

La perplexité du jeune homme devint très grande. Renoncer à ses chères études, ne plus chanter, ne plus lire! ne plus faire de madrigaux et de sonnets! avoir, au lieu de vers, des jurons, du vin et des provocations sur les lèvres! devenir l'élève et le

compagnon assidu de Franciscas! hanter à chaque heure du jour les tavernes et les salles d'armes! René voulait bien porter une rapière, fût-ce même celle qu'on nommait alors *la massacroire;* mais il ne voulait pas s'en servir. C'était le petit clerc le plus doux, le plus timide qui se fût vu. Il n'avait jamais appris la quarte basse, et ces furieux exercices et cette vie aventureuse lui faisaient peur. Nul doute qu'à férailler de la sorte il ne perdît bien vite sa voix de page. A quoi lui servait-il d'avoir disputé en latin, pendant trois ans, à l'université de Pau, et chanté à la suite de M. d'Agaran dans la chapelle Sixtine, à son voyage d'Italie? Comment lutterait-il d'ailleurs avec les braves de ce temps, et quelle serait l'issue de ces belles témérités? Ces réflexions l'assiégeaient quand il souleva le marteau de Franciscas...

La maison du maître d'armes était située dans la rue du Cœur-Volant. A voir ses barreaux épais, on devait croire qu'il n'avait jamais existé maison ou prison plus sûre en aucun lieu de la terre. L'abord en était silencieux, chose étrange pour ce faubourg; on eût dit que les habitations voisines en avaient peur. Celui qui salua René sur le seuil même n'avait pourtant rien de trop rébarbatif. C'était le maître d'armes en personne, habillé d'une grande casaque violette, et tenant une pince de forgeron à la main. Il introduisit René dans une petite chambre entièrement nue, où gisaient à terre quelques armes en mauvais état, parmi lesquelles René distingua des espades, des miséricordes et des escopettes. Dans un angle de cette chambre deux apprentis de maître Franciscas avivaient la flamme d'une large cheminée, dans laquelle le professeur d'escrime fourbissait lui même certaines grandes épées contournées à l'italienne pour faciliter la méthode des dégagemens. Il y avait aussi dans cette fournaise nombre de casques et de cuirasses, armures bossuées et malades pour la plupart, et que Franciscas, à la fois professeur et vendeur d'armes, remettait en fonte. René fut reçu avec forces accolades dans cet atelier de Cyclope.

— Lé galant homme qué monsur votre oncle! s'écria le maître d'armes; songer à moi pour vous faire tuer, mon jeune cadet! voilà une action qué jé n'oublierai dé ma vie!

— J'imagine que vous n'aurez garde de vous presser sans m'en prévenir, maître Franciscas.

— Sans vous en prévenir! ventre dé saint Fiacre! Oh! n'ayez garde; j'irais plutôt en votre lieu et place, mon jeune ami. C'est uné chose drôle en vérité qué jé né sois pas mort à ce siége d'Aunix, avec votre oncle! Lé vaillant oncle, monsur, qué vous avez là! Je l'ai vu faire six heures dé route par les mousquétades les plus dodues; elles tintaient plus épaisses qué la grêle! Jé né vous dirai pas non plus les merveilleux coups qu'il réçut à Douai, au point qué sa jaquette en était trouée comme une feuille dé vers à soie! Santo Crépasi! voilà un homme pour les exploits martiaux!

René baissa la tête en signe d'assentiment. C'était la première fois qu'il entendait une si belle oraison funèbre de son oncle.

— Or ça, pétit savantas, reprit le maître d'armes, en clignant sa paupière gauche, vous faites donc des tragédies et autres rimailles pour désespérer ce vénérable oncle Frisquet? Cap dé you! il mé fâche fort de vous voir cotoyer lé latinisme. Mauvais rivage, mon ami. Nous autres gens d'estocade, quand nous avons quérelle, nous né connaissons qué ce mot qui est français: *sur le Pré!* et pour cela il n'est besoin dé grec ni dé latin.

Le sourire indolent de René laissa croire au maître d'armes qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Ce qu'il voulait éviter surtout, c'était l'examen réfléchi de Franciscas; il tremblait que le redoutable professeur ne lui mît en main une grande épée plus grande encore que la sienne, et que René entrevit dans un coin noir. Le coup d'œil furtif du clerc ne put échapper à Franciscas

— Voici la *Victorieuse*, s'exclama de tous ses poumons le maître d'armes, l'espade avec laquelle jé mé suis battu vingt fois; la Mappémonde! la Superbe! Regardez, jeune homme, sa coquille treillissée, et sa courbe à l'espagnole! Quand vous aurez une affaire, ce qui né sera pas long, — grâce au soin que jé vais y apporter, — vous n'aurez pas d'autre épée: — à vous la Victorieuse! — Vive Dieu! qué jé voudrais être à votre âge! et, comme vous, embourbé dans un pays où l'on sé bat pour un clin d'œil! Frisquet a dû vous lé dire. Jé compte bien, pour ma part, né pas lé faire languir, ce bon Frisquet! Tenez, voici les gantelets d'armes et les pourpoints dé maille dé vingt

dé ces braves gens : Pompignan, Montglas, Begole, Lafontaine, lé baron dé Montmorin et Bilemar ! Ceci est lé masque dé Balagny, surnommé le Brave du Louvre ! Ce gros soulier là appartient à Chénévert lé capitaine, lé plus rodomont capitaine qui sé soit vu ! Il a fait mettre force plomb dans ce soulier, afin qu'on né puisse l'accuser de lâcher lé pied en sé battant. C'est un petit homme bizarre qui jure en diable ; il parle d'étrangler mille hommes à la fois ; et dit qu'il a une tour à Vasnes, qu'il a fait mûrer, parce qu'elle était pleine d'or. Il raconte aussi qu'il a une licorne plus belle qu'il n'y en ait jamais eu en France, et un pélican de qui les yeux d'escarboucles valent un demi-million ! En attendant, ce damné capitaine est vénu mé voir pas plus tard qu'hier, sur un bidet qui né vaut pas sa licorne ; un bidet larroné ce matin là, m'a-t-il dit, à un jeune cadet. Cap dé you ! voici l'homme avec lequel tous nos galans doivent aspirer à sé battre. Un homme qui vole les bidets dé poste et les cadets ! Voulez-vous qué jé vous arrange partie avec lui ? Topez-là, et ce sera chose faite !

Heureusement pour René que des gentilshommes, tous élèves de Franciscas, ayant fait du bruit aux portes, il put à cette phrase même prendre congé du maître d'armes.

III.

AVENTURES.

Il jura bien de ne plus remettre le pied chez ce maudit homme. Franciscas lui avait promis *de ne pas le faire languir.* C'est-à-dire qu'à son premier pas dans la capitale, le pauvre jeune clerc allait payer sa bienvenue par un duel ! Il allait devenir l'acteur d'un drame, de mille drames peut-être, lui qui n'avait d'autre ambition que de chanter de l'italien et de faire des comédies ! La Victorieuse, cette formidable espade de Franciscas, lui apparut alors comme l'épée de Damoclès, menaçante, retenue par un cheveu ! Le maître d'armes l'avait terrifié en lui apprenant le nom de son larronneur, le capitaine Chenevert ! En dépit de ses angoisses, René fit le vœu de ne reculer devant rien et de s'en fier au hasard. D'ailleurs, se dit-il, j'ai

d'autres armes que ces tueurs stupides et grossiers. Mon arme à moi, ce sera l'intelligence, j'opposerai à ce monde-ci ruse pour ruse! Je marcherai dans cette voie difficile, sans tirer le glaive comme un véritable clerc, je n'en poursuivrai que mieux mes rêves chéris, ma poésie, mes études! Les motets de Léonardo Léo seront toujours mes thêmes de chant favoris, et quelque jour peut-être, à l'aide de ce M. de Montespan, je ferai représenter à la cour ma comédie de *Circé*.

Il regagnait l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, d'un pas si distrait et si rêveur, qu'il s'égara par les rues en faisant ces réflexions. Le brouillard tombait, et le clerc se trouvait alors au coin du pont Notre-Dame.

— A l'aide! à l'aide! cria un homme qui en battait un autre, à quelques pas du poste des hallebardiers.

— A l'aide! reprit le clerc, mais que vous a-t-il donc fait?

— C'est un voleur, reprit l'autre. Aidez-moi, si vous êtes brave, à me débarrasser de ce truand.

Le clerc, interpellé comme brave, n'hésita pas à prêter main forte à celui qui l'en priait. Il fut bientôt secouru lui-même par quelques hommes qui survinrent, et se prêtèrent à cette besogne. Malheureusement ce conflit de gens cachait une ruse, car ces faux batteurs de pavé, n'étaient autres que des soldats du guet qui en reculant entraînèrent René dans le poste.

Il se vit coffré et gardé à vue en un clin d'œil. René se réclama de la justice, et se déclara fraîchement débarqué dans la capitale dont il ignorait les coutumes.

— Ruse de guerre, mon fils. Oh! nous te connaissons bien; tu es de ceux qui ont frotté hier un sergent de glu au mont Saint-Jacques pour le mettre ensuite dans la plume les bras étendus, et lié à un bâton, n'est-ce pas? avec une mitre et un écriteau d'évêque!

Cette momerie grotesque avait eu lieu en effet la veille par suite d'une gageure entre Balagny et Monglas. Le pauvre clerc protesta vainement de son innocence. Il fallait ce soir-là une victime à messieurs de la pique à quatre cornes: René se trouva dans ce corps-de-garde au milieu de gens de toute sorte qui tenaient à honneur, et tout en buvant, de se pousser les plus fortes rodomontades. L'un racontait « comment il avait été prisonnier des Turcs, cent lieues par delà d'Alep, qu'ils

l'avaient pour prison enfoncé dans une pipe et laissé en cet état sur le bord d'un grand rocher, que là il vint un loup qui joua de la patte avec cette pipe (le terrible jeu que c'était !) et que lui captif avait tiré les poils de la queue du loup, et fait un nœud à ce loup de sa grande moustache gauche de raffiné, qu'alors le loup se sentant retenu avait entraîné la pipe du haut en bas du rocher, ce qui avait mis la pipe en cannelle et lui avait rendu la vie sauve, en ce sens qu'il tomba sur le loup et le tua. (1) »

Un autre maintenait que les huîtres dont on rejetait la coquille en mer se refaisaient comme auparavant; témoin, disait-il, celle à qui il avait confié une double en Alexandrie, et qu'il trouva en Brouage trois ans après.

Ces humeurs gasconnes poussant à bout le petit René, il trouva moyen de se saisir du cornet même du sergent, et pour charmer sa détention nocturne, il ajouta à l'aide de cet écritoire quelques vers à sa pièce de *Circé*. Il mit dans la bouche d'Ulysse le sonnet galant que voici:

De vos beaux yeux vous vous plaignez, Madame,
Las! dites-vous, ce sont des malheureux,
Des meurtriers, et de vrais brûleurs d'ame
Qui malgré moi font mille coups affreux.

Et vous voulez sous un voile, Madame,
Emprisonner ces brigands de beaux yeux;
Ah! croyez-moi! laissez leur douce flamme
Briller sans crainte à la clarté des cieux.

Crimes d'amour sont ceux que l'on pardonne,
Donc que chacun de vos regards s'en donne;
Assassinez, brûlez nos cœurs épris;

Ne craignez pas, surtout, qu'on coure aux armes,
Car, sur ma foi, le plus fort des gendarmes,
Vous arrêtant!... serait le premier pris!

(1) Rodomontades de d'Aubigné. (loc. cit.)

Pendant que le clerc se frottait le menton d'un air satisfait en récitant ces beaux vers, un certain baron de la Famache, arrêté pour tapage nocturne dans un cabaret voisin, lut ce poème avec assez d'irrévérence par-dessus l'épaule de René. Le sonnet lui déplut parce qu'il payait fort cher une comédienne nommée Circé, et qu'il ne comprit pas bien ses rapports avec Ulysse. Ne voulant pas faire toutes fois le soupconneux, il tira de sa poche une bourse assez lourde, et la jeta bruyamment sur la table en s'emparant du sonnet.

Ceux qui vidèrent alors la bourse sur le tapis en firent de grandes risées. Elle était pleine de cailloux et de vaquettes, petite monnaie du temps.

— C'est assez payer un méchant sonnet, dit le baron, pendant que le rouge nontait aux joues de René. M'est avis, mon petit clerc, que vous êtes payé par quelque grand vilain pour écrire ces belles sottises. Je maintiens, beau sire, que ma maîtresse lira ce sonnet. Quant à ceci, continua Flamache, jetant au feu les autres feuillets du manuscrit, messieurs les sergens en verront la flambe!

Quelle que fût l'humeur pacifique de René, il s'élança furieux sur cet ivrogne. Il parvint à grand'peine à lui arracher sa comédie, mais non sans subir les plus vilaines injures. Ceux qui se trouvaient là se levèrent bien vite pour servir de seconds à René, il fut entouré de gens tout prêts à se battre avec lui s'il ne les choisissait pas pour se battre. Le pauvre clerc n'eût jamais pensé qu'une affaire s'arrangeât si tôt. Deux enseignes de Fontainebleau déclarèrent tout haut, sans seulement l'avoir consulté, qu'il acceptait, et qu'il se trouverait le lendemain prêt à combattre à pied et à cheval, ainsi qu'il plairait à l'autre, à la première herbe du moulin de Villejuif. René objecta qu'il n'avait plus, hélas! de cheval, ce qui le mettait dans l'obligation de se battre à pied. Le baron de Flamache, son manteau déjà roulé autour du bras, et sa flamberge dans la main droite, décrivait une rouelle d'estocades dans le corps-de-garde. Les deux enseignes, tirant le clerc par la cape, le prévinrent alors qu'il avait affaire à forte partie.

— C'est, lui dirent-ils, qu'il n'y a escrimeur dans Paris qu'il n'ait porté par terre et en terre. Grand Jean de Franciscas lui-même et le capitaine Chenevert ne veulent plus tirer avec lui.

Quoiqu'il advienne, mon jeune cadet, nous avons juré, Valeri et moi, de l'assommer sur place, si vous allez *ad inferos*. C'est une vieille affaire que nous avons à vider avec ces messieurs que le Flamache vient de choisir pour seconds. Nous serons à sept heures précises sur la route, et reprirent-ils, vous nous obligez de nous choisir, car notre régiment est à deux pas de là. Nous devons toutefois vous recommander le secret le plus profond sur notre assistance, car il ne s'agit rien moins pour nous que d'être cassés par M. de Montespan s'il apprenait que nous sommes mêlés à cette nouvelle affaire.

René, qui se mourait de frayeur, ne songea pas même à chercher la *Victorieuse* de Franciscas. Une fois en liberté, il courut à l'hôtellerie. Il allait sortir, pâle et tenant sous le bras sa comédie de Circé, lorsque la servante prit sur elle de le prévenir d'une visite qui aurait pu le surprendre. Un homme en pourpoint noir, personnage au maintien sévère, M. de Montespan, capitaine des gardes du roi, attendait René. Celui-ci préjugea que M. de Montespan était instruit de tout, et qu'il s'en venait le détourner de son projet. Il ne fallait pas un long discours pour l'ébranler. Le capitaine des gardes avait connu l'oncle du jeune clerc; au lieu de le blâmer comme Franciscas de faire des sonnets, il l'exhorta à suivre sa vocation de docte. Nous avons, dit-il, assez de gens à la cour qui tirent l'épée. Cela est bon pour ceux qui perdent au jeu en temps de paix, mais à vous qui n'avez souci du siége de la Réole, ce serait une grande sottise. L'intention du roi est d'ailleurs de punir sévèrement tous ces tournois. Pas plus tard que ce matin, j'ai fait reconduir ce baron du diable sous bonne escorte au château de Doches, château de l'État. Ainsi plus de crainte, et faites des comédies, nos acteurs du Louvre les joueront. Bien plus, si vous voulez me confier celle que vous tenez, je la ferai lire au roi lui-même. Après ce peu de mots, M. de Montespan repartit dans son coche d'osier. Le jeune homme, après une si belle visite, pensa rêver; il respirait, il était libre! il ne se souvenait plus des deux enseignes, du baron et du corps-de-garde. La porte s'ouvrit,—c'était Franciscas.

Le maître d'armes était porteur d'une miséricorde et d'une jolie petite espade à pommeau de Florence damasquiné. Il complimenta le clerc et l'embrassa. Peste! lui dit-il, comme vous y

allez, mon gentilhomme! jé n'ai qué faire dé vous pousser. En un jour avoir affaire à l'une des meilleurs lames de la cour! Pourquoi faut-il qué monsur de Baligny me mande au Louvre pour un coup nouveau qu'il veut apprendre? Sans cela j'aurais été votre second. Heureusement qué vos deux enseignes sont tous deux dé bons compères (1). Ayez bien soin de ne pas tenir votre manteau trop roulé pour jouer de la coquille, et de quitter vos souliers sur le préau parce qu'il a plu la nuit. Tenez-vous encore la jarretière très lâche. Trempez votre main dans l'eau, et prenez bien garde aux tours de rescousse de ce maudit homme. A propos, vous trouverez à la porte une petite mule noire, c'est la mienne, vous la monterez, elle vous conduira d'elle-même.

René se garda bien de dire au maître d'armes qu'il n'avait plus sujet de trembler, et qu'à cette heure le baron de Flamache, son adversaire, arpentait la grande route avec les honneurs d'une brigade de justice. Il prit sa cape et sa rapière à lui, remerciant le maître d'armes de la sienne. Ainsi équipé, il monta sa mule et piqua des deux d'un air de résolution.

Pendant ce temps les deux enseignes se morfondaient sur le pré à Villejuif. Ils causaient vainement entre eux des affaires du Louvre et du nombre de pistoles perdu la veille par Créqui contre Saint-Luc. Après avoir ratissé le terrain de leur talon de botte, sifflé quelques airs, et joué aux cartes sur un talus d'herbe, ils demandèrent l'heure aux seconds du baron, lesquels s'impatientaient et frappaient du pied aussi bien qu'eux. Sur le refus que firent ceux-ci de consulter leur cadran, les enseignes en vinrent à les provoquer et à défaire eux-mêmes les boutons, l'aiguillette et le ruban du soulier. Les autres en firent autant, et s'étant pris de querelle ils s'entre-battirent. Les deux enseignes, qui étaient de terribles gens, eurent bientôt fait de forcer les autres et de les laisser même sur le pré, les ayant dagués, de manière à les empêcher d'être témoins une autre fois. Cela fait, ils décampèrent au plus vite, ayant leurs chevaux très proches, et devant rejoindre, ainsi qu'ils l'avaient dit à René, leur compagnie.

En arrivant sur le lieu, le clerc trouva l'herbe foulée, et à quelques pas de là, deux corps traversés de si furieux coups

(1) Les *Seconds*.

d'estoc, qu'il pensa d'abord que c'était Flamache qui lui avait tué ses seconds. Ce ne fut qu'en s'approchant de plus près qu'il reconnut ceux du baron, et remercia dans son cœur le hasard et les deux enseignes. Il trempa sa rapière dans l'écharpe ensanglantée de l'un de ces gentilshommes, fourbit son collet, et frotta ses gants sur l'herbe comme pour faire croire à cette forcenée rencontre, puis il regagna Paris au grand trot.

La mule s'arrêta d'elle-même à la porte du maître d'armes. Précisément, ce même jour, le baron de Flamache avait donné rendez-vous chez Franciscas à quelques spadassins galans de la cour, pour un pari d'assaut qu'il avait ouvert. Il se tenaient tous rassemblés dans la grande salle d'armes dont les fenêtres donnaient sur la rue du Cœur-Volant. Dès que le pas de la mule eut retenti sur le pavé de cette rue, quelques-une s'écrièrent que c'était Flamache, d'autres voulurent que ce fut Franciscas qui s'en revint ainsi du Louvre. Quel fut leur étonnement de voir apparaître au lieu et place de l'un de ces personnages un petit jeune homme de vingt à vingt-deux ans, juste de la taille de son fourreau, l'habillement en désordre, et sa lame d'épée faussée jusqu'à la garde! René qui n'était connu d'aucun d'eux, comprit bien vite qu'il lui fallait soutenir son personnage. Il frappa la porte de son pommeau en véritable César, après avoir frisé sa moustache, que depuis quelque temps il laissait croître de façon exagérée. Il épousseta ses bottes avec sa plume, et fit signe à la mule de reprendre le chemin de l'écurie. Ceux qui le virent arriver dans cet équipage ne songèrent pas même à s'informer de son nom ; mais il y en eut plusieurs en revanche qui voulurent à toute force que ce fût le page de Flamache.

— Précèdes-tu le baron, petit? demandèrent-ils impatiemment à René.

Le clerc, reculant de deux pas et fronçant le sourcil avec une dignité tragique, se mit en devoir de tirer sa longue rapière... On put y voir de fort grandes taches de sang et de gros dommages à la coquille.

En ce moment, Franciscas lui sauta au cou en l'embrassant : — Messieurs, dit le maître d'armes, je vous présente le seigneur René, l'adversaire du baron Flamache, un de nos

meilleurs! Que la terre lui soit légère à ce pauvre baron! mais il commençait à nous devenir bien lourd!

Après ce beau *de profundis*, il conduisit René par la main devant tout le monde, comme Aman conduisait Assuérus. Le jeune homme eut à subir, dans cette confrontation d'un nouveau genre, de bien redoutables contenances de raffinés, quelques-uns amis du *mort*, c'est-à-dire des fronts balafrés, ébréchés, et des moustaches d'élégans plus longues encore que leurs ongles! (Imaginez que la mode d'alors était de se faire un curedent de son ongle, curedent que les étourdis du jour ne craignaient pas de perdre au moins, et dont ils avaient fait venir la loi!) René vit donc en un clin d'œil dans tous ces seigneurs le monde auquel il allait désormais avoir affaire; l'orgueil et la joie de sa victoire soutenaient sa démarche; les complimens de Franciscas lui tintaient aux oreilles comme les cloches d'un *Te Deum*.

— Bravo! s'écriait le digne Gascon; bravo, monsur; vous êtes lé véritable neveu de votre oncle! Imaginez-vous, messieurs, qué c'était là un duel à mort, à extermination! Cé jeuné cadet a tué lé baron et ses deux séconds sur le pré. Rien qué céla! Cap déyou! voilà un gentil début, et pour ce (continua Franciscas) jé donne aujourd'hui la leçon gratis!

Il embrassa de nouveau René, en lui disant à l'oreille: — Nous nous comprénons, monsur, vous n'êtes point un vantard, et ne faites point montre de votre savoir, ceci est nouveau. Oui, jeune homme, et j'en veux écrire à l'oncle Frisquet; mais, pour en causer plus librement avec ces messieurs, venez donc de temps à autre sur le soir au jeu de paume. Vous y verrez tout ce que Paris a de bien troussé et de galant!

René s'en fût, et remercia Franciscas pendant qu'il le reconduisait; il n'entrait pas dans ses idées, comme on l'a pu voir, de prolonger ses entrevues chez le maître d'armes..... Parmi ceux qui l'entouraient, il y en eut bien qui froncèrent le sourcil, dès qu'il fut dehors, mais presque tous louèrent son courage et le saluèrent en signe d'estime du bord du chapeau en le voyant passer dans la rue. Il y avait peut-être quatre gentilshommes dans tout ce monde qui fussent amis de ce rude baron de Flamache. La grâce du petit clerc, sa bonne mine et plus encore la haute idée que le maître d'armes avait de son

adresse, tout concourut à faire de ce jour un jour décisif pour la réputation de René. C'était un duel à faire dresser les cheveux, dans la bouche de Franciscas; le maître d'armes s'en était fait de ce jour le narrateur ! Il contait René et Flamache à qui voulait sur les marches du petit Louvre. Le baron ne pouvait guère réclamer sous les verroux, et les deux enseignes n'avaient garde de parler de leurs exploits. Résolu plus que jamais à profiter du hasard, et à tenir tête à son siècle par tous les moyens d'adresse, trouvant d'ailleurs son profit dans ces luttes à bon marché, le clerc changea l'aspect extérieur de sa vie, vie paisible de pauvre clerc de Sorbonne, pour une existence rodomonte et belliqueuse en apparence, mais qui au fond n'était qu'un masque, une affiche qui recouvrait ses secrètes occupations. Il épouvanta la naïve servante du Chapeau-Rouge, en lui disant qu'il irait chaque soir aux comédies pour y tapager, et en faisant toutes les nuits des brèches à son épée contre la muraille. Après le duel de Flamache, il ne se rencontra pas un voisin assez téméraire pour lui chercher noise au sujet de ces nocturnes vexations.

René fit de la musique aux heures de son choix. Il déclama des tragédies tout à son aise; il enseigna même l'italien et la magie (qui était la fureur du temps) à de fort grandes dames, sans que les maris trouvassent ses leçons mauvaises. Une fois qu'il eut consenti à se faire un manteau des folles bravades de son siècle, il put sous ce manteau poursuivre librement ses goûts. M. de Montespan le mit en état de bien paraître. Il chansonna les pourfendeurs de ruelles, et fit sur eux des noëls auxquels il jugea toutefois prudent de ne pas mettre son nom. Il ne tarda guère à passer pour matamore, la plume étant toujours posée sur l'oreille et sa fraise à *confusion* très confuse dans ses tuyaux. On le regarda comme un de ces esprits goguenards faciles à irriter, un de ces médisans terribles la dague à la hanche et la rage à la prunelle. Il se fit âpre et grossier dans ses discours comme dans sa mise; il cacha sa fleur d'esprit sous l'écorce la plus rude. Se trouvant un jour à la cour au milieu de trois duchesses, l'une d'elles, pour l'intimider, lui demanda d'un ton moqueur ce qu'il regardait? — Les antiquités de la cour, répondit René. — Ce mauvais mot l'aurait mis en grand commerce avec les jeunes dames s'il ne fût pas entré

dans son esprit de se garder des bonnes fortunes, du moins pour un temps, sans doute par la crainte des confidences intimes sur sa vie dont il eût fallu faire un sacrifice à ces belles, sacrifice qui eût ruiné de fond en comble son crédit !

Grâce à ce manége, René devint bientôt l'objet de l'attention générale. Ses mystérieuses études, impénétrables à tous, furent respectées; on le crut brave, il n'était qu'adroit. Il n'en fallait pas moins une témérité bien haute et une confiance extrême en ses forces pour se hasarder ainsi ! Mais ce jeune homme, on l'a vu, avait parfaitement compris cette lutte avec son siècle. Il le savait matamore à la façon des tueurs de comédie, et il se fit tueur de comédie. Il n'ignorait pas que ce siècle fût superstitieux et ignorant; il s'adressa à ces deux infirmités de son siècle. En un mot, ce fut un habile, un athlète intelligent qui terrassa son ennemi par la ruse; le Louvre fut joué par la Sorbonne.

Entre vingt hasards qui le servirent après la célèbre *extermination* de Flamache, je veux vous dire celui qui profita le mieux à son audace et à sa belle renommée. L'aventure eut lieu au jeu de paume de la rue Saint-Michel. René conversait un soir dans ce jeu avec quelques gentilshommes récemment venus d'Italie. On avait chanté de fort beaux noëls de cour dans la salle même du paumier, où il n'y avait encore aucun joueur, et le cabaret du coin avait servi de grands brocs auxquels les gais chanteurs s'abreuvaient comme à l'Hélicon. Ce jeu de paume était une vieille masure à solives noires, tapissée de grands filets où le vent s'infiltrait ce soir-là par chaque maille. Il y avait une grande lampe au plafond, et dans les encognures de petites lanternes de corne dont la clarté devenait de plus en plus douteuse... Plusieurs tables indiquaient assez que l'hôte de ce lieu tenait aussi l'hypocras, car elles étaient tachées de lie et couvertes de mauvais plats. L'ennui gagnant ces jeunes hommes, un pari s'établit entre eux à qui ne laisserait pas tomber la balle pendant l'espace d'un quart-d'heure. Le paumier comptait les coups. Déjà quelques-uns des joueurs avaient déposé leur raquette, et satisfait au pari : vint le tour de René. Le clerc était si ardent à ce jeu qu'il ne remarquait pas même le cercle d'attentifs qui se formait autour de lui; quelques ribleurs attirés par le bruit des balles venaient de sortir

de la buvette voisine. Un, deux, trois!.... et René gagnait le quatrième coup, quand un cavalier qui survint dérangea son bras par un léger coup de coude. Ce cavalier ne s'en fut pas moins s'asseoir négligemment, et sans lui adresser des excuses, sur une petite table à l'angle du jeu, siége insuffisant qui manqua de rompre sous son poids.

— René a perdu, dirent les amis du clerc.

Il aima mieux laisser croire à sa maladresse qu'à sa frayeur. Celui qui venait d'entrer était bien fait pour l'intimider. Imaginez une taille immense d'homme ou plutôt de diable, enveloppé d'une cape à gros plis, sous laquelle passait une queue de rapière.... ses petits yeux d'un vert mat interrogeaient dans ces demi-ténèbres les yeux de René.

— C'est le signor Albizzi! chuchottaient les joueurs; vous savez bien, celui qui a tué le petit Labausse sous un réverbère de l'égise Saint-Eustache. Il a l'air ce soir plus ivre encore que de coutume.

— C'est une honte qu'un Italien se donne ainsi le droit de tuer des Français à la cour de France, dit un petit sorbonnien.

— Silence! il regarde de ce côté, et vous plumerait comme une caille, cher grammairien. *Capulo tenùs abdidit ensem*; voilà l'histoire de tous ses duels; quand il ne se bat pas, il boit; quand il ne boit pas, il se prend à être superstitieux.

— Superstitieux?

— Oh! oui; mais parlons bas. Par exemple, il se confesse à la veille d'un duel, et il ne se battrait de sa vie contre un chanoine. A part cela, une enclume! il est tout de fer jusqu'aux hanches. Vous frappez, — bast! il sort du feu!

Albizzi cria :

— Eh bien! qui veut se faire enterrer, qui de vous mes gentilshommes? Est-ce vous, est-ce celui-ci? ce jeune ou ce vieux? ce brun, ce blond? Parlez donc. De la Matte et moi, nous avons tous deux l'entreprise des enterremens. Par ma barbe! eh voilà un gentil petit bout d'homme, dit le géant à René.

L'assemblée était muette. Albizzi flattait du revers de son gant le menton du clerc, de l'autre il balançait une raquette de jeu sur son épaule. Il y eut un instant, un seul, où

René devint pâle comme sa fraise... Reprenant bientôt le dessus :

— Un menuisier, dit froidement le clerc; y a-t-il ici un menuisier?

Au nombre des curieux se trouvait précisément un pauvre layetier voisin de ce jeu de paume. Son plaisir était de voir les beaux coups de raquette de ces messieurs de la cour; ce soir-là d'ailleurs il avait eu à raccommoder trois tables cassées la veille par l'Italien Albizzi.

Voyant que René lui parlait en maître, le pauvre homme s'avança.

— Voici deux pièces d'or, lui dit le clerc d'une voix ferme et devant tous; garde-les, c'est un à-compte. Maintenant, retiens ceci. Le seigneur Albizzi a parlé ici d'enterremens, il veut un cercueil, un beau cercueil qu'il te commande, entends-tu bien? Ce cercueil aura des armoiries, car il est noble, et il faut à un noble des armoiries; je te conseille aussi d'y mettre de bonnes planches de chêne, car il est lourd. Ne prenez pas ceci pour une injure, seigneur Albizzi, mais j'ignore vos titres. Vous êtes marquis, je le crois! Alors, reprit-il en s'adressant au layetier, tu mettras dessus la lame de ce cercueil: *Al signor marchese Albizzi!* C'est moi qui me charge de la date.

Lorsque le clerc eut fini de parler, et tout le temps aussi qu'il parla, la stupeur des assistans fut profonde. On se demandait quel pouvait être ce hardi rival, ce téméraire faiseur d'épitaphes. Un cri s'éleva d'un groupe! René le Tueur! La voûte répéta ce nom.

Car c'était désormais le nom de René, le nom que lui avaient décerné les glorieux et les raffinés, depuis le duel de Flamache!

Albizzi, plus furieux encore dans son ivresse, allait fondre sur le clerc, quand on trouva prudent de les séparer et de remettre l'affaire au lendemain. Albizzi demeurait sans parole et sans colère... Le clerc se contentait de frapper de la raquette sur la table en répétant au menuisier : « Un beau, un magnifique cercueil! Rien de trop beau pour le marchese Albizzi! »

L'Italien, appuyé sur le bras de son laquais, rentra chez lui. Depuis quelques semaines la grande occupation d'Albizzi était d'espadonner avec ce laquais, homme fort et musculeux, afin,

disait-il, de se mettre à même de tuer le premier manant venu. Les fumées du vin dissipées, Albizzi,qui se rappela son duel, fit venir ce grand laquais et lui demanda s'il connaissait son adversaire. L'autre répondit que c'était l'homme qui avait tué Flamache ; ce qui fit faire d'abord une grimace assez désagréable au marquis. Il n'en ordonna pas moins à son laquais d'apporter deux belles épées. Dans le duel qu'ils simulèrent tous les deux, le laquais eut l'avantage. Il piqua son maître quatre fois aux genouillères, et une fois au défaut du gorgerin. Le marquis déposa lentement sa cuirasse de salle et ses gantelets, et marmotta quelques mots vides de sens. Albizzi était troublé... Sa superstition d'Italien l'amenait à croire que cette rencontre pouvait lui être fatale. Et puis ces quatre planches commandées à l'avance, et cette inscription de mort avec son nom et son écu! Celui-là qui assisterait vivant à ses propres funérailles serait moins ému que ne le fut Albizzi quand il se réveilla cette nuit, croyant entendre tinter à ses oreilles le glas des cloches et suivre à pied lui-même le cercueil du menuisier, cercueil où il se voyait de ses deux yeux en triste effigie! Il appela son laquais, et lui demanda à quel jour du mois l'on était. Ce jour là était un bien grand jour, le jour de la mort de saint Pierre, — un vendredi! Le baron Flamache s'était battu lui aussi un vendredi! Frappé de ce rapprochement sinistre, le marquis prit des chevaux de poste et gagna la route de Parme...

Je laisse à penser quelle fut dès lors pour René la conclusion éclatantante de cette victoire! Les spadassins en renom, tous les braves présens ou émérites de la cour s'en furent le complimenter. La modestie du triomphateur augmenta en raison de l'affluence; il finit même par se dérober aux visites. La bizarrerie de sa solitude et sa répugnance formelle à se donner en parade le mirent donc en lustre au lieu de lui nuire, et le surnom de Tueur qui lui avait été concédé au petit Louvre par quelques raffinés de la capitale lui fut très solennellement confirmé.

IV.

MANUELA.

Or, vous le voyez d'ici, n'est-il pas vrai, notre rusé petit homme, vous le voyez rire sous cape de ses redoutables allures, de ses rencontres, de ses *morts!* Les rêves de ce meurtrier sont paisibles, son sommeil pur, et ses mains vierges de sang. Masque innocent de cavalier! Humble nain grand pourfendeur de géants! Il n'en est pas moins, rassurez-vous, le clerc érudit, le chanteur suave, le gai poète! Il n'en écrit pas moins dans son galetas des comédies, comédies ingénieuses et boursouflées comme les comédies d'alors, mais folles, évaporées et imprudentes à l'égal de la satire Menippée! L'hôtellerie du Chapeau-Rouge est toujours son gîte, le gîte de cet enfant terrible qu'on nomme René-le-Tueur. Les voisins du clerc en ont déménagé de crainte, sur ma parole, et il ne reste guère à René que la servante, bonne fille qui écoute ses comédies, le plaint, et le regarde comme un fou.

Et, à ce propos, je ne puis vous taire le plus beau triomphe de René. M. de Montespan s'en vient le soir le chercher lui-même; oui, ce superbe carrosse à trois rangs de gentilshommes, c'est le carrosse de M de Montespan. De beaux laquais à la livrée de M le capitaine des gardes y fourrent le petit René; voici le clerc introduit à la cour et au grand Louvre!

D'où vient cela? et pourquoi René-le-Tueur à cette fête magnifique que donne le roi de France à son bouffon favori, maître Guillaume? Le fou en titre n'aura-t-il pas grande peur de voir près le fauteuil de son roi ce farouche gentilhomme, cet exterminateur, ce terrible et fier René? Que dira-t-il, ce gentil bouffon Guillaume, lui qui est poète aussi et qui vient de faire un sonnet sur la *Commodité des grandes bouches,* sonnet dédié à madame la duchesse de Simié? Je vous demande un peu si sa marotte de fou ne va pas se cacher devant cette longue rapière? Pauvre Guillaume! farouche René!

Cependant, il entra, le jeune clerc, le regard aussi assuré que celui de tous ces seigneurs; il entra, et heurta d'abord le gros La Varenne, qui de cuisinier était devenu marquis, conseiller

d'état et gouverneur de la Flèche, le tout en portant les lettres amoureuses du roi Henri IV. C'est de ce brave homme qu'elle avait donné elle-même au roi, que la belle Catherine de Navarre disait : « Il a plus gagné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens ! » Précédé par le capitaine des gardes, René s'avançait déjà dans ces vastes salles, en observant la contenance des seigneurs qui en tenaient le haut bout. Le marquis de Vitry, Bassompierre, Nicolas de Neuville, François de Bonne, Mmes de Sourdis, de Marcilli, la marquise de Verneuil, et Mme de Champvallon, causaient aux tables de jeu. Mlle de Sainte-Beuve était, suivant l'usage, muguettée et coquettée par vingt gentilshommes, ce qui désespérait la petite Dampierre et récréait singulièrement la vieille Mme de Gondy. Cependant chacun se pressait pour entendre la comédie. La comédie qui allait se donner dans cette grande salle, était affichée en lettres d'or sur le dos de maître Guillaume lui-même; elle avait pour titre : CIRCÉ.

Maître Guillaume, auquel de belles dames donnaient alors des dragées et des pâtes confites, éleva sa latte de fol afin d'imposer silence.

Les personnages de la comédie étaient représentés par les premiers acteurs d'alors, et M. de Montespan, aidé de quelques gentilshommes en grand costume, y faisait en personne placer les dames sur les escabelles. Jusque-là René pouvait croire qu'il rêvait, que ce monde galant de belles comtesses et de ducs, ces tapisseries et ces candélabres ardens, tout ce luxe nouveau, éblouissant de la cour, n'était qu'un jeu de son imagination, car il marchait de pair avec ce monde, il se voyait paré à l'égal de ces hommes de marquisats et de baronies, la moustache glacée habilement par son barbier, splendide et salué par tous ceux qui le savaient redoutable ! Les femmes, les plus jeunes surtout, le regardaient avec une curieuse frayeur ; étonnées sans doute de trouver des joues si roses à un homme si rude, folles de sa bravoure de roman, et l'agaçant elles-mêmes de leurs œillades. Voici maintenant que ce seul mot *Circé* venait l'arracher à ce doux bercement de poésie ! La magicienne *Circé*, cette œuvre qui avait été si long-temps l'idole de ses nuits, faisait à cette heure son tourment le plus cruel ; René tremblait que le poëte ne se découvrît sous la peau

du tueur ; que les applaudissemens ou les murmures ne fissent tomber son masque ! La comédie eut un éclatant succès. Toutes les mains gantées et parfumées de cette belle cour applaudirent au brillant sonnet d'Ulysse, ce déplorable sonnet pour lequel s'était fait embrocher Flamache. Les spectateurs enchantés s'entredemandèrent envain le nom de l'auteur ; personne ne le connut, grace au mystérieux anonyme que M. de Montespan consentit à garder à son protégé, d'après sa demande. René jouissait donc de ce triomphe secret, il battait des mains plus que tous les autres aux beaux endroits de cette fringante comédie, pour n'être pas soupçonné d'en être l'auteur. Jugez un peu de la joie du pauvre clerc à se voir de la sorte applaudi en pleine cour ! Lorsque Circé, une large fraise au cou, les cheveux nattés à la mode de Gabrielle, et son vertugadin orange à demi rompu, arrive en invectivant dans sa fureur le volage Ulysse :

Cet Ulysse insensé, ce héros téméraire,
Qui n'a pas su comprendre un si beau caractère,
Et qui toujours en duel, à pied comme à cheval,
N'a pas le temps d'aimer et de danser au bal ;
Dont la *miséricorde* ou la féroce *espade*,
L'hiver comme l'été, rend notre cœur malade ;
Ulysse le vainqueur, le galant, le troussé,
Le cruel homme enfin que doit pleurer Circé :

un bruyant éclat de rire, parti de l'une des banquettes les mieux garnies, accueillit cette tirade, et l'on vit une jolie dame se cacher sous l'éventail comme pour donner un libre cours à ce bel accès de gaieté. Le roi, toute la cour et la marquise de Verneuil elle-même, se retournèrent. La comédie ne s'en acheva pas moins au milieu des applaudissemens les plus flatteurs. Regnier lui-même crut de son honneur de poète de demander à maître Guillaume le nom de celui qui avait fait une pareille œuvre ; délicieuse satire, ajoutait le grand Mathurin, et dont l'auteur me semble appelé à mieux faire encore.

Le fou de la cour, tournant son bonnet entre ses mains, d'un air gauche, répondit avec un air de modestie affectée, que c'était lui. René lui aurait à coup sûr donné sur les doigts,

quand cette foule le poussa sous le vestibule où les coureurs venaient annoncer les carrosses ; il vit une dame à mante noire qui paraissait fort inquiète du sien, et regardait de tous côtés avec une petite moue piquante. Le clerc fit si bien qu'il écarta prestement quelques laquais, en frappa un bon nombre et parvint ainsi à faire avancer le coche à frise écarlate que lui avait désigné cette grande dame. Je dis grande, par le seul fait de sa noblesse et de son pliant à la cour : elle s'appellait Manuela de Mendez, et était venue de Tolède à la cour de France, depuis un mois ; sa taille était certainement des plus mignones et des plus petites ; la blancheur et la beauté de sa main frappèrent surtout René ; il la reconnut fort bien pour la dame qui avait ri du portrait d'Ulysse, portrait tracé d'après nature, se disait pourtant l'auteur ingénu, qui n'avait fait qu'accommoder dans cette pièce le visage d'Ulysse aux habitudes gasconnes des raffinés. Cette reconnaissance, pour nous servir d'une comparaison vulgaire, jeta de l'huile sur la flamme naissante de notre poète ; il offrit à la dame le pan de sa cape à fourrures, afin qu'elle pût y appuyer sa main, ce qu'elle fit sans la moindre hésitation. René s'imaginait d'après les choses galantes qu'il débitait à la dame, sur son visage qu'il comparait à une campagne de lis et de roses, qu'elle allait le prier de monter en coche avec elle pour la reconduire ; mais un valet de pied lui ferma la portière au nez, assez rudement, pendant que la belle ne le saluait même pas, et qu'elle se penchait pour crier à son cocher : hôtel Saint-Paul.

Ce maudit coche emporta les espérances du clerc ; il ne lui resta qu'une envie immodérée de revoir cette dame, et d'être admis à l'honneur de son commerce ; il rentra fort triste à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, oublieux de son grand succès de poète, et prêt à jeter au feu vingt *Circé*, pour retrouver sa belle rieuse ! Il lui vint en idée que son air timide avait peut-être déplu à cette grande dame, lesquelles ne sont pas toujours ennemies des témérités ; il s'habilla donc le lendemain de fort bonne heure, et comme c'était un dimanche, il s'en fut entendre tout droit la messe à Saint-Jacques, où un théologal en renom devait prêcher. Vous pouvez croire au soin minutieux de sa toilette, en pareille circonstance ; il était plus fier et plus rogue encore que de coutume, car il garda tout le temps

du prêche son poing sur la hanche, lorgnant les dames à leur faire baisser les yeux. Le texte du sermon était ce verset du psaume : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine domini nostri confidimus.* Le théologal qui avait nom Jacques Suarès et qui était Portugais, ne se fit guère faute d'accuser les mœurs du temps, il blâma fort la somptuosité des fourrures et des panaches ; il finit par donner au diable les duellistes et les raffinés. Tout le temps du sermon, René observa le contentement de la dame ; elle semblait vouloir applaudir le prêche comme la comédie. Je ne dis pas qu'en prenant de l'eau bénite, son doigt ne toucha point celui de René, mais à coup sûr les airs fanfarons du petit clerc n'allèrent point à son ame. L'ame de Manuela (si toutefois on peut vouloir qu'une femme ait une ame !) était un composé de toutes les folies : elle était aussi raffinée en fait de caprices, que les hommes d'alors l'étaient en fait de bravoure. C'était cela aujourd'hui et demain encore, après demain autre chose : elle ne gardait pas deux fois le même bouquet, le même amant, la même robe. Oh ! vous êtes digne d'être Française, Manuela !

René la vit, et René en devint fou. Il faut vous dire que le pauvre petit homme n'avait pas encore aimé : il songea enfin à profiter de sa haute réputation, à faire valoir ce diamant que le siècle avait mis lui-même à son doigt. René-le-Tueur ! le beau nom pour une entrevue galante ! L'admirable surprise pour Manuela quand elle le verrait un soir à sa porte, sous l'ombre d'un réverbère, levant pour elle le marteau, et lui disant : Entrez donc madame et ne laissez plus morfondre René-le-Tueur, il est homme à s'en venger !

La nuit venue, le clerc se décida à cette brusque surprise. Rien n'enhardit le plus timide comme le bonheur, et à force de hasards, René en était venu à se croire inattaquable. Il marchait d'un pas hardi par la rue du Petit-Lion, rue voisine de l'hôtel de sa dame, quand il crut entendre du bruit sous la fenêtre. Ce tapage nocturne l'effaroucha. Son étonnement redoubla en voyant maître Franciscas qui sortait d'un air mystérieux par une petite porte de cet hôtel. Il paraissait à sa tournure humble recevoir les ordres d'un homme soigneusement enveloppé dans son manteau. Ce personnage qui parla

trois minutes au maître d'armes alla rejoindre un carrosse du côté de l'arsenal. Franciscas se promenait pensif devant cet hôtel.

— Vive Dieu! maître, dit le clerc en approchant de Franciscas qu'il tira par le manteau, m'apprendrez-vous quel métier vous faites là? Pourquoi cet air morose, de par les saints, et quelle est cette bourse que vous cachez mal en votre main gauche?

— Silence, fit à voix basse le maître d'armes qui voulait éviter avant tout les explications. Qu'allez-vous faire vous-même, monsur, à cette heure de nuit?

Le clerc lui montra du doigt la fenêtre de Manuela.

— Sainte providence! s'écria le maître d'armes; c'est donc vous qu'il me faudra tuer ce soir! Pour le coup, ce serait dommage. Apprenez que le capitaine Roderiguo, l'homme qui tout à l'heure était là, m'a remis lui-même cinquante pistoles pour expédier le premier muguet assez hardi pour galantiser Manuela pendant qu'il voyage, ce qui ne va pas durer moins de huit jours.

Cette confidence ébranla d'abord le clerc. Mais il ne manqua pas de bonnes raisons pour valider cette flamme aux yeux de maître Franciscas. — Ce seigneur, dites-vous, est parti pour quelques jours, mon cher parrain; eh bien, je vous demande ceci en l'honneur de mon digne oncle, faites le guet pour moi à cette porte pendant que j'entretiendrai Manuela. Une fois chez elle, je me charge de lui persuader que cet homme qui rôde en bas est aposté pour me perdre, elle ne manquera pas de me plaindre et de me retenir. Quand je sortirai, j'aurai soin qu'elle me suive des yeux, du haut de sa fenêtre. Alors vous me poursuivrez l'épée dans les reins, mais du pommeau seulement, entendez-vous, en criant : Demonio! Ce petit roman la remettra peut-être en goût pour l'autre nuit, et me donnera son cœur. Embrassez-moi, et faites ainsi que j'ai dit!

René laissa Franciscas étourdi de ce qu'il voyait et entendait. Il prit le chemin de la petite porte à laquelle pendait encore la clef, et s'engagea dans les détours capricieux d'un escalier, au bout duquel il vit un jet de lumière. Manuela, mélancoliquement penchée sur le bord de son estrade, lisait dans son livre d'heures avec une grande attention. C'était plaisir que de la

voir ainsi prier! Il est vrai que dans ce Missel il y avait aussi de belles estampes en or et en rouge. L'arrivée du clerc fit glisser le livre des doigts de Manuela...

Il le ramassa et le lui rendit avec respect. Manuela, qui n'ignorait pas que ce fût René-le-Tueur, demeura sans voix.

Sa surprise n'était guère plus forte que celle de René. Si cette femme devait être alarmée de le voir entrer chez elle à une pareille heure de nuit, quel devait être l'étonnement de René lui-même! Voyez-le donc le gentil clerc de Sorbonne dans la chambre de cette grande dame! Voyez-le montant les degrés de son estrade d'un air animé, sûr de lui-même, conquérant! C'est bien vraiment René-le-Tueur avec sa longue rapière, ses phrases brusques et son geste impérieux! Il ne tiendrait qu'à lui de prouver à Manuela que tout lui cède, et qu'il n'a pas peur de ce spadassin obscur qui rôde sous le balcon! Mais ce qu'il raconte de ses pourfenderies et de ses duels ennuie l'Espagnole; Manuela ouvre une cassolette dorée et brûle des parfums d'un air tranquille sans prendre garde que René attend. La capricieuse Manuela s'amuse de l'embarras de ce grand diseur d'histoires : elle a juré de pousser à bout cet homme de querelles et d'estocades, et pressé par lui elle laisse tomber cette phrase :

—Je n'aimerai jamais René-le-Tueur, monsieur!

René demande pourquoi.

—C'est que, reprit-elle d'une voix douce et en soupirant avec nonchalance, je les crois mauvais amans, ceux qui se condamnent volontairement et par goût à ces rudes joûtes de guerre. Ils sont vaniteux et menteurs de la tête aux pieds, maussades, ennuyés, sans compter qu'ils nous arrivent le plus souvent blessés à la suite de ces prouesses. Non, je ne connais pas d'hommes si misérables, après tout, au jeu d'amour que ces grands vainqueurs! Ce sont des gens qui ont les mains les plus rudes et les plus calleuses qui se puissent voir à force de tenir l'épée. Ils ne parlent jamais que de leurs rencontres, de leurs exploits, de leurs siéges. S'il faut vous le dire, mon cavalier, je ne raffole point de tous ces dires. La brune Tolède, ma patrie, m'a bercée de chants, de comédies et de belles mascarades. Or, à la cour de France où l'on m'a conduite les masques sont bien ennuyeux! Je vous le répète, toute leur personne sent

trop la guerre, l'ail et le cuir de Cordoue. Ils assassinent sans raison comme sans remords; ils ne sont bons qu'à s'entretuer, croyez-moi. Voilà ce qui fait que je ne vous ai point aimé le premier jour, ni le second, ni même encore le troisième. Tant que le fer sonnera à votre hanche, l'éperon à vos bottes, et le mensonge à vos lèvres, non, René, non, je ne vous aimerai pas!

—Tu m'aimeras, s'écria l'amoureux jeune homme; oh! par ta Vierge, tu m'aimeras! Tiens, voilà à tes pieds cette grande épée, à tes pieds encore cette dague sans merci; mais rassure-toi, Manuela, rassure-toi, mes mains sont pures, et je ne me suis jamais rendu coupable d'un seul meurtre. Manuela, je ne suis point René-le-Tueur!

Alors il lui raconta sa vie, sa vie de ruse dans ce siècle de ruse, sa vie de mystère et d'ombre, paisible et douce comme la vie d'un poète et d'un enfant. Il lui en coûta beaucoup pour confier à Manuela ce secret, mais il n'était plus maître de ses paroles.... Ce récit enchantait Manuela. Elle sauta à son cou, et l'embrassa comme pour le remercier d'avoir laissé tout le monde en vie. Cet aveu qui eût peut-être perdu René dans l'esprit d'une autre femme, fit éclater les transports de la folle Manuela.

—Tu ne t'es jamais battu, mon ange! mon René! Comment ce n'est pas de toi, ces duels, ces massacres sans fin qu'on m'a redits? Oh, je l'aurais deviné! Aussi, te l'avouerai-je, je me disais bien l'autre jour à ce spectacle qu'il devait y avoir deux René! l'un batteur de ruelles, et dont me parlait souvent ma duègne, homme méchant, injuste, querelleur et ignorant comme ils le sont tous; l'autre, que je rêvais aux battemens de mon cœur, aimable enfant, musicien et poète! Je l'ai reconnu, je l'embrasse enfin ce René que je rêvais! Non, vous ne vous battrez pas, mon petit René; vous conserverez votre teint de rose et vos mains blanches. Si vous vous battiez, monsieur, je ne vous reverrais jamais! . . . .

. . . .

Le maître d'armes ayant toussé dans la rue, René comprit qu'il était temps de se retirer. Il ne laissa pas d'ouvrir la fenêtre et de sembler effrayé à la vue de l'homme qui faisait sentinelle dans cette rue. Manuela poussa un cri de frayeur. René descen-

dit, et Franciscas courut à sa rencontre en lui donnant la chasse comme ils en étaient convenus.

—Vous m'avez fait faire une curieuse faction, dit enfin le maître d'armes tout essoufflé.

— Ne vous plaignez pas, maître; le seigneur Zamet en fait quelquefois autant pour notre bon roi!

V.

LA BOTTE SECRÈTE.

La nuit suivante, le balcon de Manuela s'ouvrit encore, et le maître d'armes fit le métier de Zamet. Cet amour, on le voit, avait fait dans l'ame du clerc un bien rapide incendie! Je vous ai dit que c'était un premier amour.

En aimant Manuela, René s'embarquait sans le savoir sur la mer des fantaisies. Il avait plu à la pâle Manuela parce qu'il était rosé et qu'il ne se battait pas comme tous les autres qui avaient eu ses bonnes grâces avant lui. Elle était fière de faire croire au monde que René-le-Tueur l'adorait; elle n'aimait pourtant que René le musicien! Manuela se pâmait d'aise aux gentils sonnets du clerc; elle aimait sa chevelure noire, ses yeux limpides, son front pur. Elle faisait son compte de l'ignorance délicieuse de ce beau jeune homme, et elle jouait avec ses aiguillettes de page. De son côté, René, imprévoyant comme les enfans et les amoureux, ne croyait pas que cet amour pût cesser; l'homme du carrosse arrêté près de l'Arsenal ne lui faisait point ombrage; Franciscas ne devait-il pas chaque soir veiller sur lui?

Pour ma part, je n'ai jamais rien compris aux caprices des femmes; mais je dois déclarer que les plus inexplicables étaient ceux de Manuela. Manuela blanche et belle, aimée, courtisée depuis qu'elle était au monde, aurait défié la science du physiologiste le plus subtil. Quand elle se levait, elle n'était pas bien sûre de se lever pour marcher, de parler pour dire, d'aimer pour répondre à de l'amour. Elle acceptait ou récusait follement toutes les idées, dépensant depuis un mois en aventures de tout genre à la cour de France sa science de romans

espagnols et de ballades. Manuela était de parens nobles, mais pauvres. Un capitaine espagnol, nommé Roderiguo, qui vivait depuis long-temps avec elle, l'avait amenée à cette cour. Ce capitaine était le plus brutal amant de la terre; je laisse à penser s'il avait sujet d'être jaloux! Il avait pour système de soupçonner, à toute heure du jour, ce farouche geôlier de Manuela! La défiance de ce capitaine et l'argent qu'elle en recevait n'empêchaient pas cependant Manuela de donner des rendez-vous. Elle était bien sûre, dans tous les cas, que Roderiguo l'aimait, elle-même avait aimé long-temps ce capitaine à le rendre fou. Une nuit qu'elle suivait des yeux le petit clerc et le maître d'armes, quelqu'un lui saisit le bras à la fenêtre. C'était Roderiguo.

— N'allez-vous pas me tuer, dit Manuela en riant, parce que je compte sur mes doigts les tours du Louvre?

Roderiguo se contenta de siffler en tendant la corde d'une arbalète. Il pointa négligemment, et la flèche atteignit le milieu d'un écusson pendant à l'hôtel vis-à-vis.

Manuela, qui avait le secret de René, jugea prudent de le prévenir. Les lettres impatientes du clerc rendaient chaque jour le péril plus menaçant. René se repentit alors amèrement d'avoir confié son secret à une femme qui pouvait, d'un instant à l'autre, le divulguer. Il sentit l'imprudence et la légèreté de cette conduite. Peut-être que Manuela allait ne plus l'estimer. Un jour viendrait que cette femme penserait qu'il était lâche, et alors à quel refuge, à quelle porte frapper?

Il ne se passait pas non plus de rendez-vous entre les amans que Manuela ne fît jurer à René que jamais il ne se battrait contre Roderiguo. Elle exaltait devant René son courage et son adresse. Elle ne souffrait pas que René en plaisantât. Ces éloges, accordés à son rival par la femme qu'il aimait le plus au monde, déchiraient l'ame de René. Un combat violent brisait son cœur; car il était né impatient de l'injure et de l'outrage. Il croyait s'apercevoir que Manuela était devenue froide pour lui. Un jour qu'elle n'était pas venue au rendez-vous, Rensé se promena long-temps dans la chambre du petit hôtel où ils se cachaient, repassant dans son esprit la dernière entrevue de Manuela. Roderiguo devait, lui avait-elle dit, l'épouser. René demeurait pensif. Les plus sombres idées l'agitaient. A la fin, il s'assit à une petite table, et il écrivit cette lettre au maître d'armes.

« Maître Franciscas.

« Vous êtes prévenu que sur les neuf heures il se présentera chez vous un cavalier de mes amis. Ce gentilhomme sera masqué. Il sera masqué parce qu'il ne sait *rien* en fait d'armes, et doit avoir cette nuit même une rencontre. Ce que vous diriez de son jeu pourrait lui être défavorable. Je vous préviens que je m'intéresse à lui plus que personne, et que son courage est grand. Des motifs de discrétion m'empêchent de me mêler de son affaire ; d'une autre côté, vous connaissez ma répugnance invincible à montrer ce que je sais, fût-ce à mon meilleur ami. Veuillez donc, par amour de moi, lui enseigner cette botte secrète dont vous m'avez tant de fois parlé au petit Louvre. Vous montrerez par là encore une fois que vous m'aimez, et ce ne sera pas le moindre service que vous aurez rendu au neveu de votre camarade du siége d'Aunix.

« RENÉ. »

. . . .

La salle du maître d'armes était sombre quand le cavalier, annoncé par cette missive, entra. Franciscas l'examina d'abord avec une méfiance dont il ne put se défendre. Ce gentilhomme était vêtu de noir, et gardait un profond silence. Une mauvaise lampe éclairait la grande salle où ils se trouvaient seuls tous les deux. Bientôt on n'entendit plus que le froissement des épées et les coups redoublés des dagues. Franciscas ne pouvait se dissimuler l'ignorance complète du gentilhomme, mais il n'avait jamais vu un bras aussi furieux. Prêt à lui montrer son coup secret, le maître avança la main en lui demandant dix écus.

— C'est juste, murmura l'autre, et il donna sa bourse à Franciscas.

La voix de ce cavalier remua jusqu'au fond des entrailles le maître d'armes. Cette voix, encore assourdie par le masque, avait quelque chose de lugubre et d'effrayant. Le cavalier s'essaya long-temps avant d'attaquer la botte du maître. Franciscas la lui avait pourtant démontrée très clairement, et je dois dire, les cheveux m'en dressent encore! c'était une botte

imparable ! Le Florentin Belphegor était le seul au monde qui la connût.

La leçon finie, le cavalier salua le maître d'armes. Il lui serra la main d'un air d'émotion visible, et s'en retourna muché dans son manteau jusqu'aux yeux.

Une heure après cette visite, le pauvre Franciscas se trouvait encore sur pied, jurant et maugréant, car on venait de sonner à sa porte.

— Holà ! cria-t-il en allumant sa lanterne, qu'est-ce encore, et que veut-on de moi ?

— Vous ne le devinez pas ? lui dit René qui entrait : ce cavalier, mon ami, vous prend pour second. Son homme passe à minuit par cette rue, escorté de deux laquais ; nous le provoquorons, et tout est dit.

Le maître d'armes, en chemise, soupira profondément, et finit par dire que tant que René serait son ami, Franciscas ne pourrait dormir. La rue du Cœur-Volant était noire en diable. Franciscas pressait vainement René de lui montrer son ami ; le clerc répondit qu'il marchait devant, et que le brouillard qui tombait empêchait sans doute de le voir. Le maître d'armes hochait du chef à chaque instant contre la muraille, déclarant qu'il fallait avoir la rage au cœur pour se battre cette nuit. Tous deux entendaient pourtant fort distinctement résonner de grands pas sur le pavé ; mais loin de s'éloigner, ces pas semblaient venir à leur rencontre. La ruelle étroite qui mène au quartier du Marché-Neuf se trouvait alors obstruée de moellons ; les deux réverbères qui l'éclairaient permirent à Franciscas de reconnaître l'homme qui s'avançait, suivi à distance de deux autres : c'était le capitaine Roderiguo.

— Défends-toi ! cria René au capitaine.

En même temps, profitant du passage étroit de cette ruelle, il posa le pied sur une borne et s'élança d'un seul bond sur l'Espagnol. Quelque interdit que fût ce dernier, il n'en mit pas moins flamberge au vent, mais non sans se voir gagné de vitesse par le clerc, dont la dague trouait déjà sa fraise. Roderiguo furieux, criait à ses valets de le défendre, car il crut d'abord avoir affaire à des voleurs ; mais la vue de Franciscas le maître d'armes, qui se tenait près de René, le rassura. Le nom terrible de René-le-Tueur, prononcé par les valets, alarma le capitaine. Il porta pourtant

au côté droit de René un coup redoutable; mais le coup glissa sur le grand fourreau du clerc, qui, pendant ce temps, fit volte à gauche, d'après l'instruction de Franciscas, et plongea sa lame jusqu'à la garde dans les reins du capitaine. Roderiguo tomba mort en criant ; Manuela !

Franciscas avait été surpris plus que tout autre en voyant le clerc tirer l'épée. C'était la première fois que René combattait devant Franciscas. La stupeur du maître d'armes fut grande en le voyant triompher à l'aide de sa botte secrète.

Comme ils se penchaient tous deux pour s'assurer que le capitaine était bien mort, Roderiguo, par un mouvement désespéré, écarta le bras et creva l'œil droit de René avec sa dague....

René, l'œil en sang, et fort mal pansé par Franciscas, qui lui mit son écharpe en guise de compresse, courut chez Manuela.

La porte de la chambre était entr'ouverte, René trouva l'Espagnole soupant aux flambeaux avec un homme épais et voûté, fort contrefait de sa personne. C'était M. de Roquelaure, grand maître de la garde-robe du roi.

A cette brusque entrée Manuela détourna la tête. Il y avait bien huit jours qu'elle n'avait vu René.

— Voyez, dit-il, je me suis battu pour vous, Manuela !

— Vous battre, vous ? dit-elle en riant, oh ! mon cher René, la bonne plaisanterie ! Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que vous ne vous battiez jamais ?

Manuela, qui cachait mal la contrariété qu'elle éprouvait de cette visite, versait de sa main blanche du vin de Xerès dans le verre de son convive.

— Allons, dit le vieux seigneur en prenant une pincée de tabac d'Espagne, et en battant la mesure sur la table avec ses doigts chargés d'émeraudes, confessez-nous plutôt, mon cher jeune homme, vos crimes de cette nuit. Vous aurez sans doute rossé le guet, n'est-ce pas ? et à son tour le guet vous aura battu. C'est un juste retour des choses de ce monde. Est-ce vrai d'ailleurs ce que me disait tout à l'heure cette bonne Manuela, vous ne vous battez pas et vous tuez ? Malpeste ! je vous achète ce secret-là. Dans tous les cas, le seigneur René est bien laid avec ce bandeau ; il paraît que la chance n'est pas pour lui.

— Oh ! ne raillez pas, Manuela, cria René, ne raillez pas, vous, non plus, monsieur ; car celui que j'ai tué, je l'ai tué en bonne et loyale querelle. C'est moi qui ai provoqué et tué Roderiguo !

En preuve de ce qu'il avançait, René décrivit la livrée des deux laquais, le costume et l'épée de Roderiguo : il jura enfin par les plus affreux sermens qu'il avait tué cet homme.

Manuela lui ayant fait répéter cette phrase jusqu'à deux fois, comme si elle eût douté de la vérité, s'arracha les cheveux. Roderiguo ! s'écria-t-elle, Roderiguo, ce n'est pas vrai, tu n'as pas tué Roderiguo, toi qui es là debout et qui me parle, car Roderiguo t'aurait tué ; tu lui auras tendu plutôt quelque lâche embûche, à ce Roderiguo que j'aimais ! Oui, monsieur le duc, reprit Manuela presque folle, ce jeune homme aura assassiné Roderiguo !

Le vieux duc, effrayé, recula sa chaise ; René demeura pâle et les lèvres blanches d'écume... Manuela ne venait-elle pas de lui dire qu'elle aimait Roderiguo ?

Il sortit en jetant à l'Espagnole un long regard de mépris ; son cœur se soulevait dans sa poitrine, et de longues larmes baignaient ses joues... S'il n'eût écouté que sa rage, il fût remonté dans cette chambre pour tuer le vieux seigneur et Manuela. Il avait donc affronté le plus terrible des obstacles pour ne recueillir que du mépris, pour se voir trompé, honni par une femme ! Ce préjugé brutal de son siècle qu'il avait bravé, il s'était vu contraint de le reconnaître et de baisser le front devant lui comme tous les autres ! Après une lutte active contre son temps, il en était venu à prendre l'erreur de son temps, et à s'y accrocher à deux mains comme à sa seule ressource de vengeance. Tout cela pour une femme qui le lui avait reproché ironiquement, pour une courtisane qui l'avait joué !

Vous avez pu voir que le secret de René n'était pas resté long-temps sur les belles lèvres de Manuela. Il s'en échappa le soir même, traversa la cour et vola de bouche en bouche. René, le pauvre clerc, fut contraint de quitter Paris, où revenaient déjà tous ses morts. Le baron de Flamache, entre autres, s'indignait beaucoup de l'aventure, ajoutant que le château de Loches étant du reste un vrai sépulcre, on avait pu

fort bien le croire défunt. Albizzi déclara tout haut que le clerc était sorcier; opinion qui se trouva confirmée par l'inventaire des livres de sachambre à l'hôtellerie du Chapeau Rouge, livres où l'on trouva des discussions sur la magie. Roderiguo fut le seul qui ne revint pas; mais en revanche la désolée Manuela le fit enterrer comme le commandeur dans un magnifique tombeau de marbre. Franciscas se refusa long-temps à croire à ces bruits, et il cita long-temps en l'honneur du pauvre clerc l'histoire de la botte secrète. Un continuateur des psaumes de Marot fit un noël sur cette belle histoire de René-le-Tueur; noël dans le goût des complaintes, et qui n'est pas venu jusqu'à nous.

Le pauvre René s'en fut tristement en Italie... Il y devint bientôt secrétaire d'un cardinal qui fit jouer sous son nom les plus belles comédies de son protégé.

Quant à sa rapière, laissée par lui dans sa chambre à l'hôtellerie de Chapeau Rouge, elle fut le même jour solennellement déposée à la Sorbonne, où elle figure encore comme un emblème et une défense, à l'usage des professeurs d'université et de droit constitutionnel.

Roger de Beauvoir.

TAÉATRE-FRANÇAIS.

DON JUAN D'AUTRICHE OU LA VOCATION,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE

Je viens d'assister à la fois à une comédie, à une tragédie, à un roman, à une histoire; je viens d'entendre à la fois un poète et un prosateur, un élève de Racine et un disciple de M. Victor Hugo. Que faut-il faire? faut-il pleurer? faut-il rire? L'esprit de l'auteur arrête mes larmes prêtes à s'échapper, et quand je veux rire de ses saillies, voici que la terreur arrête mon sourire commencé. On nous dit blasés sur toutes les sensations dramatiques, et voilà pourtant que nous nous estimons heureux d'être les jouets de ce caprice poétique! On nous dit bien décidés à ne pas sortir de nos doctrines littéraires, et voilà pourtant que nous trouvant amenés coup sur coup, acte par acte, scène par scène, entre les deux systèmes les plus opposés, le grand système et le petit système, la tragédie et le drame, un pied dans le cothurne, un autre pied dans le brodequin, nous nous laissons cependant conduire comme des enfans, à droite et à gauche, çà et là, dans la pitié et dans le ridicule, dans la terreur et dans la gaieté, partout où veut le poète; et

quel poète ? L'homme à qui nous avons été rebelles toute notre vie, l'harmonieux écrivain de tant de tragédies en cinq actes, le seul homme qui sache faire encore le monologue et le récitatif, M. Casimir Delavigne en un mot, qui après avoir été tout ce que peut être un homme de son esprit et de sa persévérance, poète classique dans *les Vêpres siciliennes*, poète moderne dans *le Paria*, poète moyen-âge dans *Louis XI*, poète selon Byron dans *Marino Faliero*, poète selon Shakspeare dans *les Enfans d'Édouard*, poète comique dans *les Comédiens* et *l'École des Vieillards*, poète en vers jusqu'à ce jour, et en beaux vers, harmonieux, élégans, sonores, presque passionnés et quelquefois pleins de terreur, se fait aujourd'hui en masse tout ce qu'il a été en détail, à savoir : tragédie et drame, comédie et élégie; bien plus, il se fait ce qu'il n'a pas été encore, écrivain en prose; car *Don Juan d'Autriche* est une tragédie *en prose*, par M. Casimir Delavigne. Dites après cela que nous ne sommes pas dans le règne de la prose! Après cela niez, si vous le pouvez, la toute-puissance de cette langue moins vulgaire qu'on le pense, puisque voilà tous les poètes qui l'adoptent, M. Hugo, M. de Vigny, M. Casimir Delavigne enfin. A quoi donc leur a servi leur poésie, juste ciel! Vous le demandez? Elle leur a servi justement à bien écrire en prose, ceci soit dit à l'éloge de la prose qui ne vous apprend jamais à écrire en vers.

Commençons donc l'histoire, scène par scène, de ce drame qui est né d'hier, qui, à minuit, hier encore, n'était qu'une espérance, un triomphe dans les langes. Donc prenez haleine, préparez-vous à assister à une action dramatique presque aussi longue et aussi compliquée que *le Mariage de Figaro*.

Le héros de la pièce nouvelle n'est autre que don Juan d'Autriche, l'un des héros du seizième siècle, ce siècle de tant de grandeurs. Don Juan était le fils naturel de ce Charles-Quint qui fut un instant le maître du monde, et qui crut échapper, dans un cloître, aux profonds ennuis d'une toute-puissance sans limites. Lisez Brantôme, il a écrit la vie de don Juan d'Autriche; il a écrit cette noble et grande vie avec un respect et une retenue que connaissait peu Brantôme, ce valet de chambre de l'histoire. Tout le siècle de Charles-Quint est rempli des hauts faits de don Juan. Il fut le bien-aimé de l'Espagne, dans le

temps où l'Espagne ne pouvait guère aimer son rude maître. Philippe II. La vaillante épée de don Juan renouvela les prouesses du Cid. Les infidèles sentirent combien cette épée était pesante, et la bataille de Lépante rappela à l'Espagne les prodiges de son ancienne bravoure, quand Grenade était encore à conquérir. Tel fut don Juan d'Autriche. Un héros qui n'a pas démenti le noble sang de ses veines; un soldat qui gagna des batailles, comme François Ier, le vaincu de son père, les eût gagnées; un Castillan soumis à son roi; un Espagnol chrétien, la terreur des infidèles, mais aussi un vainqueur généreux, que les Pays-Bas, tout vainqueur qu'il était, pleurèrent avec des larmes de sang, quand, à sa mort, Philippe II les livra au duc d'Albe. Ce héros mourut à trente-trois ans, près de Namur, le 1er octobre 1578; son corps repose à l'Escurial. On ne dit pas si Philippe II l'a pleuré.

Arrivons maintenant à notre drame. La scène se passe non loin de Madrid, dans la maison d'un gentilhomme nommé Quexada, autrefois conseiller de l'empereur Charles-Quint. Quand Charles-Quint eut cet enfant de la noble dame qu'il aimait en secret, l'empereur le confia à Quexada, son ami, lui ordonnant de faire élever don Juan dans la piété espagnole, afin que don Juan, poussé par la grace, et un peu aidé par quelques fervens enseignemens, devint un jour l'honneur de l'église catholique, c'est-à-dire un honnête et paisible cardinal. Ainsi a fait le gentilhomme Quexada. Il a donné à son élève les meilleures leçons et les plus touchans exemples; il a jeté les meilleurs grains dans cette noble terre; mais, hélas! la pieuse semence n'a guère porté ses fruits. A dix-huit ans, don Juan ne rêve que batailles et liberté; l'amour et la gloire, voilà sa vie. Aussi quand ce bon Quexada lui vient apprendre que le cloître l'attend et que l'ombre de l'autel est désormais son seul asile, il faut voir le jeune homme éclater! C'en est fait; il foule aux pieds ses feintes croyances. Jusqu'alors, paisible et calme comme une jeune fille, Quexada, son gouverneur, s'est figuré que don Juan se laisserait volontiers revêtir de la pourpre romaine; mais à ce mot seul de couvent, don Juan s'emporte. Il est amoureux, il le déclare à son père; il veut être soldat, il le déclare à son père. En vain Quexada, épouvanté, veut imposer silence à cette jeune passion qui se révolte; don Juan

n'écoute plus rien. Vive la joie! vive la guerre! Qu'on lui donne une épée et une femme; qu'on lui donne seulement une épée, car il y a déjà une femme qu'il aime, dont il est aimé, et qu'il épousera demain. Vous jugez de l'épouvante de Quexada, à l'annonce imprévue de ces emportemens.

Au même instant on annonce un seigneur de la cour de Philippe II; c'est Philippe II lui-même. Un jeune homme du sang de Charles-Quint, un jeune homme de dix-huit ans, son frère, inquiète déjà cette sombre majesté. Philippe II veut enfin savoir par lui-même quel est ce jeune homme, et s'il est assez peu redoutable pour qu'il le reconnaisse pour son frère. Cette scène est charmante. Don Juan, qui ne sait pas quel est son père, qui vient d'apprendre seulement qu'il n'est pas le fils de Quexada, et qui prend le roi de toutes les Espagnes pour un simple officier de la cour, se met à raconter, comme un enfant, son grand amour et ses vastes espérances. Puisqu'il est son maître, il va se marier demain et il sera soldat dans huit jours. Il ne veut obéir à personne; il ne veut cacher une des pensées de son ame; il veut se pousser tant qu'il pourra dans la mêlée humaine; à peine sait-il, tant il est insensé, ce que c'est que l'autorité royale! Vous jugez de l'étonnement de ce froid despote Philippe II, quand il découvre tout d'un coup, dans un fils de Charles-Quint, cette énergie, cette volonté, ces grands appétits, ce grand courage. Cependant Philippe II se contient; il a déjà peur d'effaroucher ce jeune cheval qu'il veut dompter, et déjà il cherche le côté de l'ombre favorable. Il est donc convenu entre les deux frères qu'ils se reverront le soir même chez cette belle jeune fille aimée de don Juan. Pauvre don Juan!

Ainsi cette exposition est claire, simple, pleine d'intérêt et d'émotion. Ce jeune homme qui échappe enfin à son précepteur, cet inquisiteur royal qui arrive tout d'un coup pour interroger à son profit cette ame jeune et candide; l'étonnement et l'effroi de ce précepteur placé entre les deux fils de Charles-Quint, et qui ne peut pas dire à son élève : — *Vous parlez à votre roi!* enfin, et surtout, cette grande terreur qui s'attache au nom de Philippe II, voilà certes de quoi accomplir plus d'un cinquième acte de tragédie; et nous ne sommes encore qu'à l'acte premier!

Au second acte, deux femmes parlent d'amour. L'une est jeune, l'autre est vieille. Chacune de ces femmes fait son rôle; l'une parle, l'autre écoute. Toutes les deux elles attendent le jeune homme qui doit venir; ce jeune homme que la vieille femme attend par le souvenir, comme la jeune l'attend par espérance. Apprenez tout de suite que cette belle jeune fille s'appelle Sarah ou dona Florinde, et qu'elle est juive, et qu'il y va de sa vie si elle est reconnue pour juive; qu'elle s'est laissé aimer par don Juan, le voyant si noble et si beau, et qu'elle est allée à l'église pour don Juan, et qu'elle a prié aux pieds du Christ comme une chrétienne pour don Juan, et qu'à présent que don Juan veut l'épouser, elle tremble, et cela doit être, car il faudra bien dire enfin à don Juan : *Je suis une juive!* Et que va penser le jeune homme? Alors arrive don Juan.

Vous êtes habitué depuis long-temps aux scènes d'amour de l'école nouvelle. Les deux amans se disent bien plus de choses qu'ils ne s'en disaient autrefois; autrefois la passion était plus retenue, Junie et Britannicus se parlent en beaux vers, et je ne crois même pas qu'ils se touchent la main. Parlez-nous de la passion espagnole! Enfin, quand don Juan la voit toute belle et toute passionnée, cette belle fille qu'il aime, elle est moins timide à lui avouer qu'elle est juive. L'aveu est amené avec un grand art. Cependant le jeune Castillan est ému. Lui, épousser une juive! Mais enfin Sarah est si belle, elle est si bonne, elle est si bien son premier et chaste amour, et puis lui-même sait-il bien de qui il est le fils? C'en est fait, Sarah l'emporte; sa beauté a vaincu, don Juan tombe à ses pieds.

Revient alors le roi Philippe II. Le défaut de ce beau drame, c'est ce retour inévitable du roi d'Espagne. On le voit trop, on ne le sent pas assez. Il est là, toujours là, comme un tuteur de comédie, et vous avouerez que c'est là un Bartholo trop terrible pour en abuser. Voilà donc Philippe II entre don Juan et sa maîtresse! Mais que devient le roi quand, dans la personne de Sarah, il reconnaît, lui le roi, une jeune fille dont il est amoureux depuis long-temps, qu'il a perdue de vue et qu'il aime encore! J'avoue que cet amour du fils de Charles-Quint pour une fille inconnue me paraît une invention peu dra-

matique. S'il est défendu à Caton d'être dameret, et à Brutus d'être galant, il me semble qu'un Philippe II, galant et dameret, n'est pas une chose des plus naturelles. Quoi qu'il en soit, Philippe II est furieux. Ce don Juan qui lui pesait déjà au premier acte, n'est plus à présent qu'un odieux rival. D'ailleurs, ce jeune homme a déjà lassé la patience de Philippe. Il faut que le roi se délivre de cette volonté qui résiste et de cet homme qui ne sait ni plier les genoux ni courber la tête. Donc, il montre du geste à don Juan le seuil de cette porte qu'il ne doit plus franchir. — Malheur à vous, jeune homme, si vous passez ce seuil! Don Juan, à cet ordre ainsi donné, n'hésite plus, il entre chez sa maîtresse, malgré le roi. Le malheureux est perdu!

En effet, Philippe II, hors de lui, ordonne à l'infortuné Quexada de conduire lui-même, sous bonne escorte, dans un couvent qu'il indique, ce rebelle don Juan. Il ordonne qu'on le plonge dans un cachot, afin qu'il use ses jours dans l'austérité et dans la pénitence. Tel est l'ordre souverain. Or, il n'y a pas à désobéir, les gardes sont là, et si Quexada n'obéit pas, il y va pour lui de la vie ou de la mort.

Je disais tout-à-l'heure que, dans ce drame, la terrible intervention royale arrive trop vite et se voit de trop près. Cette force présente, irrésistible, cette volonté toute-puissante, qui se venge elle-même avec ses bourreaux, avec ses espions, avec ses moines, avec ses inquisiteurs, ce sont là, à mon sens, de trop violens fracas pour écarter un jeune homme de dix-huit ans, pour interrompre un amant entouré d'obstacles? pour briser deux jeunes cœurs ignorans de toutes choses. Pourquoi écraser avec un si grand fracas deux êtres si faibles? Comme Schiller a mieux compris ce terrible personnage de Philippe II! Philippe II appartient à Schiller. De quel effroi, dans le drame allemand, on est saisi, pour deux ou trois fois qu'apparaît et se montre le roi d'Espagne! Philippe II juge son homme d'un regard, il le condamne d'un sourire! Il ne se donne même pas la peine d'étendre la main pour étouffer son propre fils don Carlos. C'est une vengeance haute et dédaigneuse, mais implacable. C'est un homme qui tue d'un seul conp comme une machine de mort, avec autant de précision et de sang-froid. Or, Schiller, en grand artiste qu'il était, avait merveil-

leusement compris le grand effet de cette colère silencieuse au milieu de ces jeunes passions, le grand effet de cette colère muette au milieu de ces révoltes éloquentes, le grand effet de cette vengeance de sang-froid qui faisait tomber ces jeunes têtes exaltées. Vous avez beau dire que le Philippe II de M. Casimir Delavigne est plus jeune que le Philippe II de Schiller, je vous répondrai que Philippe II n'a pas d'âge, que c'est une ame d'airain, un cœur de fer, un homme sans pitié, un homme sans jeunesse, sans passsions, sans vertus, sans vices, un despote enfin, et que c'est un grand tort d'avoir mis de la colère sur ce visage, du feu dans ce regard, de la passion dans ce geste, des désirs humains dans ce cœur de pierre. Mais, s'il vous plaît, continuons.

Nous sommes au troisième acte. Le troisième acte est beau tout entier. C'est un chef-d'œuvre de style, d'émotion, de comique et d'intérêt. Jusqu'à présent vous n'avez pas trop bien vu où est le comique des deux premiers actes, et cependant le comique est partout dans ce drame. Il y a peu de scènes qui ne fassent frémir, mais aussi il y a peu de scènes qui n'excitent le rire. Le gouverneur Quexada, qui ressemble un peu au gouverneur du *comte Ory*, est une bonne et joviale figure. A coup sûr, il ne rappelle guère le grave conseiller vieilli à la cour et dans l'amitié de Charles-Quint. Quexada est légèrement poltron, mais il aime son élève, don Juan. Il tremble devant Philippe II, et il tremble de tous ses membres; mais cependant son dévouement pour don Juan passe encore avant sa terreur pour Philippe II. Ces caractères-là, poltrons et généreux à la fois, ces égoïstes honnêtes gens dont l'égoïsme fait plus de bien que toute philantropie, ces dévoués qui se dévouent à leur corps défendant et en toute conscience du danger; ce sont là des caractères qui réussissent toujours au théâtre, parce que ce ne sont là ni des héros, ni des lâches, parce que ce sont là de grands caractères qu'on admire en riant, et alors le rire fait pardonner l'admiration, ce désagréable sentiment que l'égoïsme humain pardonne si peu.

Une autre occasion de gaieté, après le caractère du seigneur Quexada, c'est l'emportement plein de naïveté du jeune don Juan. Vous rappelez-vous, dans un beau roman de Walter Scott, l'entrevue de Quentin Durward et du roi Louis XI?

Comme cette jeune insouciante et joviale nature était d'un bel et simple effet à côté de cette hargneuse et triste figure dévorée par tous les soucis du trône! Tel est l'effet de don Juan d'Autriche à côté de son frère Philippe II. Seulement Philippe II, guettant ce jeune homme qui est son frère, comme le chat fait la souris, est odieux, pendant que le roi Louis XI s'amusant de l'appétit de l'Écossais et de ses gais propos, est plus aimable qu'il ne l'a jamais été.

Au troisième acte, nous sommes dans la cellule de Charles-Quint. C'est dans ces quatre murailles solitaires qu'il est venu apprendre à mourir, le grand empereur. Ici il faut admirer le tact exquis et le bon goût, toujours sûr, de M. Casimir Delavigne. A coup sûr, quel homme de talent eût résisté à cette passion de tous les temps qui a emporté si loin de leur but tous les poètes tragiques, et Racine lui-même. le monologue? Quelles grandes pensées un homme de talent vulgaire se serait cru obligé d'avoir à propos de Charles-Quint sous l'habit d'un moine! Quelles déclamations sans fin à propos de cette abjection royale! L'auteur dramatique aurait à coup sûr invoqué toutes les Espagnes! Pavie aurait joué son rôle dans tous les souvenirs pêle-mêle du monarque! La gloire aurait été foulée aux pieds à plusieurs reprises! Pour ma part, j'en frémis rien que d'y penser. Heureusement, M. Casimir Delavigne, en écrivain prudent et sage, sait trop bien que rien n'est plus facile que d'avoir de grandes pensées, et que rien ne vaut l'action dans un drame, pas même l'admirable récit de Théramène; il a donc laissé de côté toutes les pensées et toutes les déclamations qui naissaient presque naturellement de son sujet pour aller droit au fait, et en vérité on ne pouvait pas aller à son fait avec plus de grace, d'imagination et d'esprit.

Il fait nuit. Le moine, qui fut Charles-Quint, ne peut pas dormir. La maladie et l'oisiveté le dévorent corps et ame. La retraite lui pèse autant que lui pesait la gloire, et sa tête est pour le moins aussi courbée sous le capuchon qu'elle l'était sous la triple couronne. Dans le coin de la cellule royale dort un jeune enfant, *un moinillon*, comme dit l'empereur. Cet enfant est enfermé dans cette cage, comme le petit chien que vous avez vu au Jardin des Plantes dans la cage du vieux lion. Cet enfant, c'est toute la distraction du noble moine. Il aime ces

petites graces et ces colères enfantines et ces tours d'espiègle et ces médisances déjà monacales. Vous ne sauriez croire tout l'effet de ce petit moine dans ce troisième acte. Il interrompt heureusement l'uniformité de toutes ces robes de bure ; sa jolie figure fait un heureux contraste avec toutes ces sombres figures ; sa petite voix argentée est d'un effet charmant au milieu de toutes ces voix faites pour le *De profundis*. Le moinillon est jeté là comme le page Chérubin dans *le mariage de Figaro*, afin d'accorder entre elles toutes les parties du drame. Tout ce petit rôle est écrit et conçu avec une ironie, une malice, une moquerie, une médisance et une légèreté qui eussent fait honneur à Beaumarchais.

L'empereur, qui ne dort pas, réveille son page qui voudrait bien dormir, et alors voilà mon enfant moitié joyeux, moitié boudeur, qui cause tête à tête avec cette pauvre majesté découronnée. Ce dialogue plein de tristesse d'une part, et de l'autre part plein d'espérance, cet enfant qui voudrait sortir du cloître par la belle porte, et ce vieillard qui pense à s'amuser du spectacle de ses funérailles, tant il est oisif ! voilà peut-être ce qu'on appelle le drame *intime*, pour me servir d'un barbarisme nouveau qui ne signifie pas grand'chose, comme tous les barbarismes littéraires de la même famille. Ils en sont là l'empereur et l'enfant, quand tout à coup on annonce à sa feue majesté, qu'un jeune homme, un novice, va venir ici même avec son gouverneur, le seigneur Quexada. A ce nom de Quexada, l'empereur se réveille. A coup sûr, ce jeune homme nouveau-venu dans le couvent est son fils don Juan. Voilà ses vieilles entrailles qui sont émues ! Voilà ce vieux cœur qui bat plus vite. Son fils ! il va voir son fils ! Comme sa tombe chrétienne s'embellit déjà ! Entre alors don Juan, furieux, hors de lui, ne comprenant rien à ce guet-à-pens que lui a tendu Quexada, son père adoptif. Vous êtes plus heureux que don Juan. Vous comprenez en effet que ce bon Quexada, forcé de faire enfermer don Juan dans un couvent, a choisi le couvent de l'empereur Charles-Quint. Il vient remettre le fils à la garde de son père. C'est une bonne et dramatique inspiration que vous avez eue là, seigneur Quexada, c'était le seul moyen d'arracher votre élève à la fureur doublement jalouse de Philippe II. En effet, Charles-Quint est attendri à l'aspect de ce noble jeune homme. A sa tête, à

ses impatiences de liberté et d'avenir, Charles-Quint reconnaît son fils! Le jeune homme de son côté s'abandonne à ce protecteur inconnu. Quelque chose lui dit que, s'il peut être sauvé, c'est celui-là qui le sauvera. Mais comment se sauvera-t-il? En effet, celui qui a été l'empereur Charles-Quint, le tout-puissant monarque qui fatiguait le soleil par l'étendue de ses royaumes, il n'est plus à présent que le pauvre moine sans pouvoir. La porte du cloître est fermée pour lui comme pour son fils. A cette difficulté inattendue, le vieil esprit du vieil empereur se ranime de plus belle. Il revient à toute la hardiesse de ses beaux jours. Il faut sauver don Juan, il faut ouvrir les portes de ce couvent à don Juan! En conséquence l'empereur convoque son conseil.

Ce conseil se compose de Quexada, du petit moine, de don Juan et de l'empereur. Chacun propose son avis, et chacun de ces avis est écouté avec la plus grande déférence par celui-là qui fut Charles-Quint.

La scène me paraît belle et touchante. Ce grand homme qui fut l'arbitre de l'Europe aussi occupé à faire ouvrir les portes d'un couvent qu'il avait été occupé autrefois à gagner la bataille de Pavie! ce noble esprit qui oublie son abattement et sa captivité, et que l'ombre seule d'une négociation et d'une intrigue amuse assez pour lui faire oublier la lenteur des heures, tout cela est bien conçu. Seulement, puisque M. Casimir Delavigne était en train de faire de la comédie, et de jeter dans son drame ces traits d'esprit et de fine observation qui en font le plus grand mérite, j'aurais voulu qu'il hasardât ici une scène qui eût été peut-être d'un bon effet. Ainsi cet honnête Quexada, autrefois conseiller intime de l'empereur, et redevenu, depuis qu'il est abandonné à lui-même, un assez pauvre homme, une fois qu'il a retrouvé l'empereur, reste toujours le même homme, médiocre et timoré. Il me semble que, dans l'intérêt comique et dans la vraisemblance de cette scène, il ne devrait pas en être ainsi. En effet, quand il était sous le regard de son maître, quand il était soutenu par cette puissante parole et par cette ferme volonté, le conseiller Quexada n'était pas, à coup sûr, l'homme tremblant et peu avisé que vous avez sous les yeux. En ce temps-là il était homme de résolution, de conseil, de courage et d'expérience. C'est parce que l'empereur s'est retiré de lui que le seigneur Quexada a perdu toutes ces nobles facul-

tés de son ame et de son esprit. Mais à présent que le voilà encore une fois à côté de son soleil, qui l'empêche de redevenir un instant ce qu'il était autrefois aux beaux jours de l'empereur? Il me semble, encore une fois, que c'eût été là une noble inspiration. Or cette inspiration du poète eût été d'autant mieux comprise par le public, que nous aussi nous avons eu, et nous avons encore nos Quexada de la guerre et nos Quexada de la paix, soldats ou négociateurs, qui ont été de grands soldats et de grands politiques tant qu'ils ont agi, pensé, parlé sous l'inspiration de celui qui était toute leur pensée et tout leur courage. Quand l'empereur Napoléon fut tombé, qui peut dire ce que devint le courage de ses généraux et l'esprit de ses conseillers? Tous ces gens-là, qui étaient des héros et d'habiles politiques sous l'empereur, que sont-ils devenus après l'empereur? Ils n'ont pas eu même le bon sens d'être fidèles à leur maître; ils n'ont pas eu même l'esprit de mourir autour du trône qui les abritait. Ils ont été de véritables Quexada, moins la bonhomie, la reconnaissance et le dévouement.

Oui, certes, M. Casimir Delavigne, s'il avait osé, aurait fait là une excellente page d'histoire contemporaine; il n'avait qu'à nous montrer deux Quexada; le Quexada moins l'empereur, poltron et inhabile, le Quexada plus l'empereur, grand politique et homme de cœur. Mais encore une fois, M. Casimir Delavigne n'a pas osé.

Quoi qu'il en soit, cette scène reste belle et pleine d'intérêt. De tous ces conseillers du roi Charles-Quint, le mieux avisé, c'est le petit moine. Le pauvre enfant, dans son amour de liberté, a dérobé son passe-partout au père Anselme. Quand il a eu son passe-partout, il s'est construit une échelle de cordes qui ferait honneur au plus habile officier de Saumur; l'enfant n'attend plus que l'occasion de s'échapper. Il offre donc à Juan son passe-partout et son échelle; qui est bien étonné et bien heureux? c'est Charles-Quint! Aussitôt on prépare l'échelle, les frères sont au réfectoire, don Juan va partir. O contretemps! Quelqu'un entre, c'est le supérieur, le frère Anselme. Il vient chercher don Juan pour le jeter dans un cachot, tel est l'ordre de Philippe II.

Ici ce beau troisième acte qui vous paraît terminé, recommence de plus belle. Ces sortes de péripéties sont d'un effet

infaillible dans le drame comme la tragédie. Le maître l'a dit :

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé ,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé ,
D'un secret ignoré la vérité connue ,
Change tout , donne à tout une face imprévue !

Et bien que ce maître soit Boileau, il n'en a pas moins raison.

Ainsi le troisième acte, habilement coupé en deux, se relève de plus belle par une noble et touchante invention de Charles-Quint, ou plutôt de l'auteur dramatique. C'en est fait de don Juan si sa prison n'est pas ouverte dans une heure. Cette fois plus que jamais, le génie de Charles-Quint se met à l'aise. Le projet du petit moine vient d'échouer, Charles-Quint en trouve un autre moins simple, mais non pas moins sûr. A l'heure qu'il est, tout le chapitre est assemblé pour l'élection d'un supérieur, Charles-Quint imagine d'être ce supérieur. Aussitôt le voilà qui intrigue comme s'il s'avisait encore d'un nouveau royaume. Il faut qu'il soit le maître ici, pour ouvrir les portes à don Juan. Il sera le maître. En conséquence il dicte trois lettres aux trois meneurs principaux de l'assemblée ; il flatte celui-ci, il menace celui-là, il promet le chapeau rouge au troisième, ces trois lettres sont dictées en même temps à trois secrétaires :

Tel autrefois César en même temps
Dictait à quatre en styles différens.

Et ainsi le roi de toutes les Espagnes est nommé à l'unanimité supérieur de son couvent ; il est le maître, il commande, il va rendre la liberté à don Juan ; mais en rendant la liberté à ce noble jeune homme, il lui donne l'épée de François Ier, *inestimable présent,* comme dit Bossuet. Cette fois encore, M. Casimir Delavigne à résisté à la déclamation dramatique à propos de l'épée de François Ier. Il a été simple et bonhomme, comme it avait commencé. Seulement, en remettant cet épée à don Juan, Charles-Quint lui fait promettre de ne jamais s'en servir contre son roi, et de s'en servir toujours pour sa patrie. Don Juan promet ; Charles-Quint l'accompagne jusqu'à la porte, et

don Juan prend congé de l'empereur et de son père, sans savoir qu'il a parlé à son père et à l'empereur.

Ce troisième acte est très rempli, et en même temps il est très simple. Les événemens y sont entassés, mais sans confusion et sans effort. Cette étude de l'empereur Charles-Quint est une belle étude, en ce sens que cette noble figure est éloignée de toute déclamation et de toute emphase. Point de larmes inutiles, point de regrets superflus, point de tirades contre les vanités de ce monde, on ne voit là que le profond ennui de Charles-Quint, qui ne l'empêche pas d'être encore plein d'activité et de passion. Don Juan est encore, dans ce troisième acte, ce qu'il a été dans les deux premiers. Parlant tout haut et sans retenue, sans boucle ni éperon, pesant aussi peu ses paroles devant ce roi qui n'est plus, que devant cet autre roi qui est le maître. Même il me semble que cet inconsidéré jeune homme va trop loin, quand il est en présence de Charles-Quint. On parle de Charles-Quint et de François Ier. —*J'aime mieux François Ier*, s'écrie don Juan. L'exclamation n'est pas honnête pour Charles-Quint, et en même temps elle est peu dans la nature. En effet, don Juan est Castillan, la gloire de Charles-Quint est sa gloire, la bataille de Pavie doit être sa bataille; en bon Espagnol qu'il est, don Juan ne doit pas donner le pas à François Ier sur son vainqueur Charles-Quint. Et puis, songez toujours qu'il parle devant son père, et qu'il ne doit pas l'offenser, même sans le connaître. Cette fois, M. Casimir Delavigne a été emporté par le désir de faire rire son parterre, et quel est l'homme assez fort aujourd'hui, pour ne pas sacrifier un peu de vérité à un éclat de rire de son parterre?

En résumé, ce troisième acte est tout un drame. Il est simple, il est entier, il est complet. Puisque M. Casimir Delavigne s'éloigne si fort de l'unité qu'il n'avait jamais oubliée entièrement, puisqu'il dit adieu tout-à-fait à ses nobles préjugés classiques, il ne pouvait pas arriver, par un plus beau détour, à un spectacle plus dramatique que celui-là: le roi Charles-Quint, dans la prison qu'il s'est faite, se livrant une dernière fois au bonheur de surmonter une difficulté immense, et venant à bout de ses desseins une dernière fois.

Vous demanderez peut-être ce qui fait rire dans ce troisième acte, car je vous ai prévenu qu'on riait à chaque acte de ce

drame. Ce qui fait rire, c'est l'ingénuité enfantine du petit moine, c'est l'ingénuité violente de don Juan, c'est la résignation pleine d'esprit de Charles-Quint. Qui eût dit à Charles-Quint que sa robe de moine ferait rire un jour?

Nous sommes ainsi arrivés aux deux derniers actes de la tragédie de M. Casimir Delavigne, et j'avoue que, des cinq, ces deux derniers actes me paraissent les plus faibles. Cette fois encore, l'intérêt change de place. D'abord vous vous êtes intéressé à don Quexada, *aussi malheureux qu'une poule de Castille qui a couvé un œuf d'aiglon:* ensuite, vous vous êtes intéressé à l'amour, à la passion, au courage et aux dangers de don Juan, après quoi est venu le tour de l'empereur Charles-Quint. Maintenant il nous faut revenir sur nos pas, et nous intéresser à Sarah la juive; car il faut que chacun ait son tour, et nous n'avons pas eu encore le temps de porter notre intérêt sur la fiancée de don Juan.

Nous voilà donc encore une fois dans la maison de Rachel ou de Sarah la noble juive. A ce propos, il n'est pas inutile de s'arrêter un peu sur cette réhabilitation du peuple juif, qui est devenue si fort à la mode dans notre littérature. Depuis la Rébecca de Walter Scott, cette charmante réhabilitation de la juive du moyen-âge, nos romans et nos drames ont été encombrés des héroïnes du peuple de Dieu. On eût dit, à voir nos grands auteurs se ruer dans cette passion nouvelle, que le peuple juif était un de ces peuples du Nouveau-Monde, à peau noire ou cuivrée, que la philosophie du siècle passé a si fort exploités à son profit. Aussi a-t-on abusé de cette passion nouvelle comme de toutes les autres. La poésie moderne n'a plus juré que par les juifs. Il n'était fils de bonne maison qui ne devînt amoureux d'une juive. La plus honnête fille du monde, pour peu qu'elle eût lavé son jeune front dans les saintes eaux du baptême, n'était plus jugée digne de tenir sa place dans un roman, dans un poème ou dans un drame. Il n'y avait plus d'autre Dieu que le Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob; plus d'autres filles que les filles selon son cœur. On ne saurait croire à quel degré cette manie juive a été poussée. Pour l'assouvir, on a passé par-dessus toutes les invraisemblances, on a mis de côté toutes les lois de l'histoire. L'autre jour encore, juste ciel! n'avons-nous pas vu, sur le théâtre et dans une pièce de

M. Scribe, un cardinal de l'église romaine à genoux aux pieds d'un juif! Or, au concile de Constance, le juif qui se serait approché de trop près d'un prince de l'église, aurait été massacré comme un chien. A chacun son tour. Autrefois ce fut le tour d'Alzire; il y a quinze ans, c'était le tour d'Ourika; à présent, l'héroïne du jour s'appelle Sarah! M. Casimir Delavigne, lui aussi, a donc sacrifié à cette nouvelle idole, avec plus d'esprit, de grâce et de talent que M. Scribe, sans nul doute, mais avec aussi peu de retenue. C'est ainsi qu'au second acte, nous avons déjà vu le Castillan don Juan, le chrétien espagnol, l'ennemi-né du peuple juif, le jeune homme qui a beaucoup oublié la foi de ses pères, mais sans perdre leurs préjugés, et leur haine, s'étonner très peu quand sa jeune maîtresse lui avoue qu'elle est juive, et bien plus, demander la main de cette juive, et bien plus, embrasser la vieille juive, la femme de Daniel, comme il eût embrassé sa belle-mère dans un moment de transport et d'amour heureux. Enfin, à ce quatrième acte, vous verrez, chose plus étrange encore! le roi Philippe II, ce féroce catholique dont l'inquisition avait ouvert la veine pour alimenter le feu de son bûcher; vous l'allez voir se traîner aux pieds de la même juive pour lui demander merci et pitié! Le roi Philippe II à genoux aux pieds d'une juive qu'il aime d'amour! Le roi des Espagnes, le roi de l'inquisition, le roi des Pays-Bas, à genoux par amour pour une juive! Qu'Horace a bien raison de s'écrier dans son amère indignation: — *Servum pecus!*

Et pourtant il était si facile, en lisant l'histoire de Rébecca dans le grand poème qui a nom *Ivanhoe,* d'étudier par quel art infini Walter Scott a rendu vraisemblable la présence de la charmante juive au milieu de tant de gentilshommes chrétiens. Ce n'est que par hasard et par la force des circonstances, que Rébecca la juive se trouve mêlée à si bonne compagnie. Et encore comment cette belle compagnie agit-elle avec la juive et son père? On leur donne à peine un morceau de pain et une botte de paille; on leur adresse à peine la parole, et encore faut-il qu'on ait grand besoin du juif; on les pille, on les vole, on les jette en prison, on les maltraite tant qu'on veut, et personne ne vient au secours du juif ni de sa fille. L'homme le plus humain et le mieux élevé parmi ces chrétiens, Ivanhoe, qui sauve la vie et

l'honneur de Rébecca dans son duel avec le templier, ne se doute pas un seul instant que Rébecca le puisse aimer d'amour, parce que Rébecca est une juive. Il voyage tête à tête avec cette belle personne, elle lui parle les yeux baissés, elle lui sourit en dedans, dans son cœur, elle l'aime de toute son ame sans oser s'avouer qu'elle l'aime, elle vient à son aide, elle lui donne une armure quand il est nu, elle panse ses blessures quand il est couché par terre, ces deux jeunes gens font assaut à qui rendra le plus de services à l'autre, et pourtant pas une seule fois Ivanhoe ne vient à penser que Rébecca est la plus douce, la plus noble, la plus dévouée, la plus courageuse des femmes; — elle est juive, il est chrétien. Aussi quels touchans adieux de la pauvre juive quand elle apporte ses diamans à la noble demoiselle qui va être la femme d'Ivanhoe! Comme la juive est touchante et belle sans le savoir! Comme on la plaint sans qu'elle se doute même qu'elle est à plaindre! En effet, elle a obéi à la loi de son époque, loi de servitude et d'obéissance pour les juifs, loi d'humiliations et d'injustices pour les juifs; en ce temps-là le juif naissait humilié et plié en deux. Il était comme ces nuages du ciel qui pompent les eaux de la terre, à condition de les lui rendre quand elle en a besoin. Il était riche, mais il était maudit; il était intelligent, mais il avait peur; il savait les affaires, mais il n'entendait rien à la force; la ruse était à lui, le courage était aux autres. Il n'y avait pour lui ni alliances, ni noblesse, ni patrimoines, ni propriétés territoriales, ni vassaux, ni tourelles, ni bannières, ni cri de guerre, ni armures brillantes, ni rien de ce qui faisait la force et le pouvoir. Le juif n'avait pour lui que l'or et l'argent entassés dans ses coffres, jusqu'au moment où les chevaliers avaient besoin d'or et d'argent. Le juif était une espèce de banque publique qu'on forçait le fer à la main. Il pesait les pièces d'or, il les comptait avec soin, il les conservait propres et luisantes, il en tenait registre et il prenait bien garde qu'elles ne fussent rognées, altérées ou contrefaites, après quoi il finissait toujours par les rendre à la circulation dans les circonstances difficiles. Tel était le juif dans ses temps de prospérité. Il était l'homme de l'argent et de l'or. Il savait écrire son nom sur un parchemin, de manière à donner à ce parchemin une valeur que n'avait pas même la parole des rois. Mais là s'arrêtait son pouvoir, là s'arrêtait son crédit; il vivait

en dehors de la société civile, de la société politique et de la société guerrière, et son contact était impur. Or c'est en restant dans les bornes sévères de l'histoire, c'est en obéissant à tous les souvenirs du vieux temps, que Walter Scott a créé sa jeune Rébecca, et c'est surtout cette retenue, ce bon goût et ce bon sens historique qui font le grand charme, la grande vérité et le grand mérite de la juive de Walter Scott.

Dans le quatrième acte de son drame, M. Casimir Delavigne nous montre la juive Rachel entourée de tous les piéges de Philippe II. Philippe II s'est donné plus de peine pour soumettre cette rebelle, qu'il ne s'en donnera plus tard pour reconquérir les Pays-Bas. D'ailleurs, dans l'une et l'autre conquête il procède à peu près de la même façon, par des espions, par des ambassadeurs, et surtout par la terreur; *car les présens vous ruinent, les faveurs s'épuisent, et la terreur ne coûte rien.* Rachel, aimée du roi, est toujours la fiancée de don Juan. En vain Philippe II s'est fait le tendre et sincère adorateur de cette belle fille, Rachel le repousse toujours. Alors que fait le roi, et quel nouveau ministre choisit-il pour servir d'intermédiaire entre lui et ses amours? Il choisit la sainte Inquisition en personne! Il fait traîner cette pauvre fille qui le dédaigne en présence de ce lugubre tribunal. Il faut que Rachel ait peur de la mort et de la torture, pour se donner au roi! Singulière idée qui n'est pas sans doute entrée dans la tête de Philippe II; comment est-elle arrivée à M. Casimir Delavigne? Je vais vous le dire tout-à-l'heure.

Rachel est donc citée à comparaître devant le redoutable tribunal. Elle entre en tremblant dans une salle tendue de noir, éclairée à la lueur des torches, couverte d'instrumens de torture, et là elle se trouve en présence de ses juges voilés dont on n'aperçoit que le regard flamboyant. Quand elle a subi le redoutable interrogatoire, Rachel est ramenée chez elle, tremblante encore de ce qu'elle a vu, et frissonnant encore à la seule pensée des dangers qui la menacent. C'est à cet instant même que Philippe II vient chercher sa victime. La passion du roi est à son comble. Il pleure, il crie, il se jette à genoux, il menace, il implore, c'est à la fois Henri IV amoureux, et Philippe II en colère. D'abord la juive résiste avec respect, puis elle se défend avec résolution; puis, quand le roi se porte vers elle pour la

violer, car c'est le mot, Rachel au désespoir s'écrie : — *Je suis juive!* A ce cri, Philippe II s'arrête un instant épouvanté, mais c'est un effroi de peu de durée ; juive ou chrétienne, il lui faut Rachel, et aussitôt le voilà de plus belle emporté par sa passion, quand enfin un secours inespéré arrive à Rachel. A la porte de la chambre un homme frappe à coups redoublés ; il a entendu les cris de la jeune fille, il arrive hors de lui et l'épée à la main. Cet homme, c'est le rival, c'est le frère de Philippe II, c'est don Juan!

En effet, à peine hors du couvent, et toujours accompagné de son précepteur, don Juan est revenu à la maison de la jeune fille qu'il aime. Il a voulu la revoir avant tout. Quand il est arrivé chez elle, Rachel comparaissait devant le saint-office. La suivante de Rachel a caché don Juan dans sa chambre, et à présent don Juan accourt aux cris de cette voix aimée ; et que devient-il, juste ciel, quand il se trouve, cette fois encore, en présence de Philippe II ?

Don Juan ne sait pas encore qui est cet homme acharné à sa perte, mais il le hait déjà au fond du cœur. A la vue de son insolent rival, don Juan tire son épée, l'épée même de François Ier, que lui a donnée Charles-Quint ; il charge Philippe II d'injures et d'outrages, et enfin, dans son délire, il va porter la main sur le roi, quand Rachel épouvantée se jette entre les deux frères, et s'écrie : — *C'est le roi!* A ce cri : — *C'est le roi!* don Juan se souvient de sa promesse ; il a juré que cette épée de François Ier ne se lèverait jamais contre le roi. — L'épée tombe de ses mains.

Philippe II, remis de sa frayeur, appelle à son aide. On arrive, on s'empare de Rachel et de don Juan. Le grand défaut de ce quatrième acte, c'est l'abaissement moral du roi. Ce roi-là est trop terrible dans l'histoire et dans le drame, pour qu'on le réduise ainsi à ces mesquines et constantes proportions d'amour malheureux, et de vengeances mal satisfaites ; le roi d'Espagne, Philippe II, ne pas se débarrasser tout-à-fait et tout d'un coup d'un ennemi qui l'afflige, pendant que l'Espagne est couverte de cachots, de bûchers et de bourreaux! Le roi d'Espagne, Philippe II, ne pas avoir une juive, quand il daigne lui faire l'honneur d'en avoir envie! Le templier Front-de-bœuf, qui était dans le vrai, n'y faisait pas tant de façons avec

la juive Rébecca ; il la mettait sur son cheval, après quoi il piquait des deux. Le roi Philippe II doit être un amoureux à la façon du templier Front-de-bœuf.

Oui, l'action languit à ce quatrième acte. Personne n'est plus avancé qu'au second acte, ni le roi qui est repoussé avec perte, comme au second acte, ni la juive qui est séparée de son amant, comme au second acte, ni don Juan qui est traîné en prison, comme au second acte. Grave défaut dans un drame au moment où la terreur et la pitié doivent être portées, sinon à leur comble, du moins assez préparées pour ne pas laisser respirer l'auditoire un instant.

Enfin arrive la dernière partie de ce long et dramatique roman, composé de parties si diverses et d'élémens si contraires. Nous sommes au palais de Philippe II. Le roi, assis à sa table de travail, se demande à lui-même ce qu'il va faire de Rachel et de don Juan? Rachel ira au supplice, elle sera brûlée, elle est juive; mais don Juan, comment s'en défaire? que dira Charles-Quint du fond de cette tombe où il vit encore assez pour que sa voix soit écoutée de l'Europe? L'indécision de Philippe II est immense, mais elle est peu dramatique. Ce qui rend un pareil doute dramatique, c'est le cœur et la conscience de cette ame qui est en peine. Ainsi Auguste, dans *Cinna,* se demandant à lui-même s'il doit pardonner ou punir, nous donne en effet un beau spectacle : un homme aux prises avec ses passions, et sortant vainqueur de ce terrible duel. Mais le roi Philippe II, dans la même position que l'empereur Auguste, n'a point de passions à combattre. Il ne doute pas, celui là, que son ennemi ne doive mourir; seulement il se demande comment il le fera mourir ? Le doute d'Auguste, dans *Cinna,* est une action loyale; l'hésitation de Philippe II est une lâcheté et un crime. Or, le moyen de prendre intérêt à l'hésitation d'un lâche? Et puis ce Philippe II se ressemble trop à lui-même dans ses horribles ruses. Tout à l'heure, pour venir à bout de cette jeune fille, il la faisait traîner en personne devant le tribunal de la Sainte-Inquisition; à présent, pour venir à bout de ce digne Quexada, Philippe II envoie chercher le grand inquisiteur en personne, suivi de la foule des autres inquisiteurs. C'est trop peu pour un homme comme Philippe II de n'avoir qu'un tour dans son bissac. En même temps, comment

M. Casimir Delavigne n'a-t-il pas vu qu'en abusant ainsi du nom et des terreurs de l'inquisition d'Espagne, à ce moment terrible de sa toute-puissance, il en détruisait à peu près tout l'effet? Pourtant, Schiller, l'historien de Philippe II, avait donné encore, dans son drame, une grande leçon aux tragiques à venir. Vous rappelez-vous l'effet terrible de l'inquisiteur, quand le roi d'Espagne, voulant faire mourir Carlos, envoie chercher, dans la cellule qu'il habite, ce grand fantôme pâle dont la joue est aussi immobile que le cœur? A la voix, ou plutôt à la seule pensée parricide de Philippe II, le grand inquisiteur arrive tout seul, et quand il se pose devant le prince, on se prend à frémir d'une horrible torture, tant on comprend que cet homme noir est en effet au-dessus de toutes les lois divines et humaines, au-dessus de toutes les puissances de la terre, au-dessus de cette terrible personne royale qui est là, déconcertée et tremblante comme nous! Le grand inquisiteur de Schiller arrive sans être annoncé, il entre comme il entrerait dans sa cellule ou chez un juif qu'on va brûler. Il est seul; sa suite, c'est la terreur. Il ne dit qu'un mot, quand Philippe II lui demande s'il peut faire mourir son fils Carlos. — *Dieu a bien fait mourir le sien pour le salut des hommes*, répond cet homme, après quoi tout est dit, le crime est consommé, le drame est accompli, le parricide de Philippe II n'est plus qu'une obéissance vulgaire, un autodafé de tous les jours.

Voilà comment on arrive à la terreur, par les moyens les plus simples. M. Casimir Delavigne au contraire convoque avec fracas et pour un mot bien léger toute l'inquisition d'Espagne. Le grand inquisiteur apporte au roi la liste des condamnés au feu, et il ajoute : *Le tribunal est fatigué, il a veillé nuit et jour, cependant si votre majesté l'ordonne, il est prêt à recommencer ce soir!* Jamais l'inquisiteur de Schiller n'eût prononcé ce mot-là : *veille et fatigue!* Enfin cette fois encore, il n'était pas besoin de ces terribles moyens pour arracher la vérité à cet innocent Quexada, qui ne sait pas mentir au roi. La scène n'est donc que plaisante, et elle devrait être terrible. On rit des terreurs de Quexada, on rit chaque fois que le roi fait le geste d'ajouter ce nom-là à la liste des hérétiques relaps; ainsi M. Casimir Delavigne a été fidèle

jusqu'à la fin, et cette fois, peut-être sans le vouloir, au double but qu'il s'était proposé, faire rire et trembler.

Comme aussi la scène entre don Juan et sa maîtresse ressemble trop à la scène d'adieu entre Junie et Britannicus. On a beaucoup critiqué Néron caché derrière la colonne, et cependant j'aime encore mieux pour lui-même le savoir derrière la colonne, que de voir Philippe II en personne, assister, témoin occulaire et muet, aux derniers et touchans adieux de don Juan et de sa maîtresse. Cette dernière scène met le comble aux humiliations de ce terrible monarque qui, malgré sa bonne envie, ne fait peur à personne. Seulement, comme il menace don Juan d'envoyer Rachel à la mort, si lui, don Juan, ne fait pas serment de se faire prêtre à l'instant, don Juan, pour sauver celle qu'il aime, jure par le Christ; c'en est fait, le sacrifice est accompli; si Rachel n'est pas au roi Philippe II, Rachel ne sera pas à son rival. Don Juan, prêtre de l'église catholique, ne sera plus redoutable. Son royal frère, Philippe II, triomphe au moins à demi; il a vaincu cet esprit altier, en partie; mais tout à coup la porte s'ouvre à deux battans. Un homme entre, chez le roi, la tête haute. Quel est cet homme? C'est l'empereur Charles Quint lui-même! Il a quitté son humble cellule pour venir au secours de son bâtard. (*Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus!*) Il arrive, il délie don Juan de son serment, il prend sous sa protection la jeune Rachel, il dit à don Juan: — A genoux! et respectez le roi! Ainsi fait don Juan. Don Juan se met à genoux aux pieds du roi. Il dit à Philippe II: —Relevez et embrassez votre frère! et Philippe le fait. A quoi tiennent les plus beaux drames! Si Charles-Quint eût ainsi commencé, tout aurait de suite obéi! les deux frères se seraient embrassés de meilleur cœur, et ils ne se seraient pas insultés et emprisonnés réciproquement l'un l'autre pendant cinq actes, avant d'en arriver là!

Quand il a mis ainsi un peu d'ordre dans sa famille, Charles-Quint se retire et retourne à son monastère. Et, pour finir comme il a commencé, par une scène de comédie, le royal moine dit au petit moine du troisième acte. — Eh bien! Peblo, *te voilà de la cour, es-tu content?* — Si je suis content, dit l'enfant, d'être à la cour! on se tend la main, on s'aime, on s'embrasse! — Oui, comme dans le cloître, ajoute Charles-Quint.

Ainsi finit ce grand drame. Rachel fait ses adieux à don Juan, ses derniers adieux, comme disent tous les amans, et le poète ne nous dit pas ce que devient Rachel. Seulement il est à croire que ce n'est pas là tout-à-fait ses *derniers adieux ;* en effet, nous lisons dans Brantôme que don Juan, mort à trente-trois ans, *laissa deux filles naturelles*, qu'il recommanda à Philippe II en mourant. Comme aussi Brantôme raconte autrement que M. Casimir Delavigne la première entrevue des deux frères, qui fut moins dramatique et moins pompeuse que ne l'a faite M. Casimir Delavigne : « Les deux frères se rencontrèrent dans une forêt, près de Valladolid. Don Juan ayant aperçu le roi descendit de cheval, il se mit à genoux. Philippe le releva, l'embrassa et lui dit en souriant : — *Savez-vous bien quel est votre père ?* Et comme cette question fit rougir don Juan, le roi ajouta. — Vous êtes le fils d'un homme illustre. Charles-Quint est votre père et le mien ! — Et ayant fait avancer sa cour, qui se tenait éloignée par respect, il retourna au palais, emmenant avec lui ce jeune prince. » Voilà ce que dit l'histoire, elle dit aussi que Philippe II était un roi trop bien établi pour avoir peur de don Juan, elle ajoute même que Charles-Quint était mort quand se fit la reconnaissance des deux frères; mais qu'est-ce que l'histoire, et puis quel est le drame qui pourrait résister à l'histoire mot pour mot?

J'ai raconté les unes après les autres, et comme elles me sont venues, les impressions bonnes et mauvaises de la nouvelle tragédie de M. Casimir Delavigne. Évidemment c'est là l'ouvrage d'un écrivain distingué ; mais évidemment aussi M. Casimir Delavigne aura, cette fois encore, à son insu, obéi à une impulsion étrangère. L'élégant poète qui a mis en si beaux vers le Paria de Bernardin de Saint-Pierre et le tableau de Delaroche, a été influencé par le souvenir tout vivant et tout brûlant encore, du drame en prose de M. Victor Hugo. Avant d'arriver à *don Juan d'Autriche*, M. Casimir Delavigne a passé par *Lucrèce Borgia*, par *Marie Tuidor*, et surtout par *Angelo*, *tyran de Padoue.* M. Casimir Delavigne aura été frappé, comme nous tous, du grand hasard avec lequel M. Hugo a rangé, disposé et préparé les événemens, grands et petits, de sa fable dramatique. M. Casimir Delavigne se sera beaucoup amusé de ces épouvantables scènes de poison et de contre-

poison des Borgia, de ce dernier acte de *Marie Tudor*, où l'homme qui devait être sauvé est substitué à l'homme qui devait mourir ; comme aussi des tortures de ces deux femmes dans *Angelo*, ces effets de portes forcées, d'alcôves sans issue et de morts violentes suivies bientôt d'une résurrection soudaine, auront vivement ému et excité l'imagination si jeune encore et si ingénue de M. Casimir Delavigne. Or, pour M. Casimir Delavigne, être ému aujourd'hui c'est imiter le lendemain son émotion de la veille. Poète vivant loin du monde littéraire, loin des coteries poétiques, loin de la critique de chaque jour, il n'en est que mieux disposé à toutes ces influences qu'il ne voit pas, qui sont d'autant plus dangereuses pour un homme comme lui qu'elles pèsent sur lui inaperçues. *Don Juan, d'Autriche* est donc, il faut le dire, un drame de l'école de *Lucrèce Borgia*, de *Marie Tudor* et d'*Angelo*. Ce sont les mêmes effets terribles et forcés, c'est le même besoin d'imprévu et de terreur, ce sont les mêmes dangers physiques, c'est-à-dire le danger d'une porte trop tôt fermée, ou d'une fenêtre trop vite ouverte, c'est-à-dire le danger d'un signal dans la rue ou d'une lettre oubliée sur une table, l'effet d'une échelle de corde ou d'un coup de poignard, l'effet d'une robe de moine et d'un passe-partout ; misérables effets, il faut le dire, indignes de gens de ce talent et de cette poésie. Non, vous avez beau faire, vous avez beau déguiser la puérilité de ces moyens sous la pompe de votre parole, vous avez beau couvrir ces mesquines inventions du riche manteau de votre poésie, toujours est-il que vous vous serez éloignés, à votre dam et préjudice, des nobles sentiers de la raison humaine. L'art ne peut pas être jamais une surprise, l'art ne peut pas être un simple coup de théâtre qu'on médite à l'aide d'un machiniste ou d'un décorateur, l'art ne peut et ne doit pas être le hasard ; où est le hasard, je vous prie, dans les belles tragédies d'Euripide et de Sophocle ? où est le hasard dans l'*Athalie* et dans la *Phèdre* de Racine ? Et dans *Lucrèce Borgia*, dans *Angelo*, dans *Marie Tudor*, comme aussi dans *Don Juan d'Autriche*, dites-moi aussi où n'est pas le hasard ?

Hélas ! et ce qui est plus triste en ceci, c'est que ces nobles esprits ne sont pas arrivés là uniquement par la suite de ce fatal penchant des hommes de talent, à mépriser les voies tra-

cées, à s'écarter du grand chemin poétique, à mépriser les vieilles et sérieuses bannières pour avoir son étendard et son mot d'ordre ; non, cette fois ce n'est plus seulement le besoin de l'imprévu qui a poussé ces hommes à la révolte. L'art dramatique a manqué sous leurs pas, et voilà le secret de ces tentatives nouvelles. Ils ont trouvé l'art dramatique épuisé, et ils ont tenté d'en faire un autre. Ils ont trouvé toutes les combinaisons dramatiques employées outre mesure par leurs devanciers, et ils ont imaginé qu'ils pouvaient en trouver d'autres. Vains efforts! tentatives superflues! L'imagination des successeurs de Voltaire et de Racine n'a rien pu trouver après Voltaire, après Racine, après Corneille; il est vrai que Voltaire, Racine et Corneille n'ont rien trouvé après *Sophocle*, *Euripide* et *le vieil Eschyle ;* la tragédie est comme l'épopée, elle a été épuisée tout d'un coup, et les nouveau-venus n'ont pu que tourner dans le cercle fatal tracé par leurs devanciers. *Tancrède* est la dernière tragédie qu'ait eue la France. Toute tragédie plus jeune que *Tancrède* est un plagiat, une imitation, ou un souvenir lointain et plus ou moins poétique de tragédies déjà faites. Plaignons donc ces chercheurs de nouveaux mondes dramatiques, qui s'en vont sans boussole et sans nord, dans des océans inconnus et dans des mers sans passage. Si leur courage était digne d'un meilleur succès, leur courage mérite toujours notre estime, à nous autres qui restons prudemment sur le rivage de Racine et de Voltaire pendant que nos maîtres, moins heureux que nous, subissent l'orage dans la pleine mer.

Don Juan d'Autriche est joué au Théâtre-Français avec cette conscience de talent et de bon goût qui honore depuis si long-temps notre illustre théâtre. Déjà bien des tentatives ont été faites pour arracher à ces nobles planches leur suprématie incontestable; l'art, le public et les acteurs leur reviennent toujours, j'entends le grand art, le noble public et les grands acteurs. Là seulement le comédien comprend sa mission, qui est de jouer son rôle non pas à côté du comédien son confrère, mais bien de se mêler à cet ensemble, afin d'arriver tous en même temps au même but. Hier encore on a pu admirer et applaudir ce rare et curieux ensemble de comédiens qui sont presque tous de la même force. Firmin, dans le rôle si jeune et si passionné de don Juan d'Autriche, a été tout-à-fait le

jeune homme hardi, éventé, et de bonne humeur, que M. Casimir Delavigne a voulu peindre.

Samson, si jeune encore, est chargé de nous montrer le vieux Quexada, bonhomme bizarre et dévoué, trembleur et goguenard à la fois, ne reconnaissant qu'un maître, Charles-Quint, mais épouvanté par l'ombre seule de son autre maître, Philippe II; Samson a été à la fois triste et gai, poltron et brave, il a fait rire sans tomber dans aucun excès de son rôle. Heureux l'auteur dramatique joué par un homme de ce goût et de cette réserve! Il faut donner de grands éloges à Ligier. Il a été simple sans être vulgaire, et naturel sans affectation. Il a fait là une belle étude de Charles-Quint dans le cloître; il a bien compris ce beau rôle, que M. Casimir Delavigne peut, à bon droit, mettre à côté de son Louis XI, cette autre création bien complète. Tout le troisième acte, qui est un chef-d'œuvre, repose sur Ligier. Quant à l'acteur chargé du rôle de Philippe II, il a succombé, comme il devait succomber, sous le rôle ingrat de cette espèce de matamore royal, qui veut faire peur à tout le monde et qui ne fait peur à personne. Ce rôle mal fait de Philippe II est manqué, par toutes les peines que M. Casimir Delavigne s'est données pour le rendre terrible. Philippe II, je le répète, paraît trop souvent, il parle trop, il se met trop en colère pour être écouté avec intérêt, il est trop puissant pour faire peur; enfin, au dénouement, il est presque ridicule; car, après avoir été pendant cinq actes couvert d'opprobres par don Juan, il l'embrasse et le reconnaît pour son frère! N'accusons donc pas le jeune Geffroy d'avoir succombé sous un si lourd fardeau!

Enfin félicitons Mlle Anaïs de son intelligence, de sa gaieté, de sa voix franche et nette, et de sa joyeuse bonne humeur sous son joli petit capuchon de novice. J'ai dit plus haut l'excellent effet de ce petit rôle, il est dû en partie au jeu net et franc de Mlle Anaïs.

Mme Volnys, qui faisait ce soir-là son premier début au Théâtre-Français, a été, dans le rôle de la juive, ce qu'elle est depuis tantôt quinze ans au Gymnase-Dramatique, son berceau: pleine d'intelligence et maniérée, ne sachant jamais comment on commence et comment on s'arrête, vieille comédienne à l'âge où l'on débute, et depuis si long-temps habituée

aux étroites dimensions du petit drame, que le grand drame lui échappe encore. Mais il ne faut pas être trop sévère pour un premier jour. C'est une épreuve si difficile celle-là : quitter le joli petit théâtre, où toute petite passion se rapetisse, pour le grand théâtre, où toute grande passion s'agrandit encore et se met à l'aise; dire adieu à la prose entremêlée de couplets, pour la prose soutenue où jamais le violon de l'orchestre ne vous vient en aide ; jeter sa voix dans une enceinte immense, et non-seulement sa voix, mais encore son ame, son cœur, son geste, son humeur, sa joie, tout ce qu'on a en ce monde, et savoir qu'il faut aller chercher l'émotion et les applaudissemens dans cette grande foule, pendant qu'autrefois la petite foule du Gymnase venait à vous le mouchoir à la main, et confondait ses larmes avec vos larmes, sa pitié avec votre pitié, ses terreurs avec vos terreurs; passer ainsi de la comédie en famille à la comédie en public; avoir été toute sa vie une charmante petite fille, et devenir tout d'un coup une femme sérieuse : cela n'est pas l'affaire d'un jour.

Certes, avouez avec moi qu'il n'y a encore au Théâtre-Français qu'une personne assez intelligente, assez passionnée, assez jeune, pour jouer le rôle de la maîtresse de don Juan, telle que M. Casimir Delavigne l'a conçue. Cette femme que notre siècle ne reverra pas, cette rare merveille, l'honneur de la comédie en France, cette éternelle jeunesse à la voix si sonore et si pure, au maintien si noble, au charmant sourire, aux dents si blanches, au regard si élevé et si éclatant, vous l'avez tous nommée : c'est Mlle Mars.

Je m'arrête; aussi bien il est temps. Le jour arrive qui éteint ma lampe de ses premières lueurs blafardes. Le drame de M. Casimir Delavigne a fini à minuit moins un quart, et à minuit toute la ville applaudissait encore à cette nouvelle tentative si hardie, à ce succès si inattendu.

JULES JANIN.

LA SAMARITAINE.

Près de la porte de Bologne, qui conduit à la Madonna di San-Luca, au fond d'un vaste jardin, loin de la poussière et du bruit, s'élevait, en 16**, une de ces élégantes habitations, trop petite pour s'appeler un palais, trop pure de style pour s'appeler une maison, et semblable à celles dont le génie de Palladio a peuplé les rues de Vérone et de Vicence. Trois fenêtres seulement et quatre colonnes composaient chaque étage, sans qu'aucun ornement de mauvais goût interrompît ces grandes et sévères lignes droites, que le style corrompu de l'époque commençait à abandonner. Au rez-de-chaussée, un magnifique perron de marbre conduisait à une de ces larges et somptueuses *loggie* ouvertes au nord comme un *atrium* antique, pour que le maître puisse, sans sortir de chez lui, jouir de quelque fraîcheur, dans les jours brûlans de l'été, et vivra, *sub dio,* de cette vie d'indolence, d'air et de liberté si chère aux habitans du midi. Dans le jardin, dessiné par un goût large et grandiose, avec une profusion tout italienne de perrons et de balustrades de marbre, se voyaient çà et là quelques statues antiques, semées sur le gazon dans un capricieux désordre, à côté de cippes funéraires, de tronçons de colonnes et d'inscriptions brisées, enchâssées dans les murs; le tout pêle-mêle comme dans un atelier de sculpteur, ou dans une galerie qu'on n'a pas encore mise en ordre.

Jetons maintenant les yeux sur la *loggia :* trois personnages seulement se perdaient au milieu de cette vaste salle tout encombrée de chevalets, de tableaux ébauchés ou finis, de squelettes, d'armures, de lourdes draperies et de riches costumes, enfin, de tout le confus et pittoresque mobilier d'un artiste.

L'un, placé sur le devant de la *loggia*, était un homme de grand air et de grande taille, dont les cheveux crépus commençaient à grisonner, et dont le front large et proéminent annonçait la pensée, tandis que les veines mobiles et gonflées, qu'y faisait saillir chaque mouvement de sourcils, trahissaient un tempérament irritable : vêtu d'un riche costume, déjà taché d'huile et de couleurs, une magnifique barette de velours jetée en arrière sur son beau front qu'elle laissait voir, messer Annibal Carrache, car c'est chez lui que nous sommes, ne semblait pas en ce moment dans une position d'esprit très pacifique. L'esquisse à peine ébauchée qu'il avait devant lui portait l'empreinte de sa mauvaise humeur ; rien de distinct n'y apparaissait encore sous les coups heurtés et capricieux de cet énergique pinceau dont la correction et le fini n'excluent pas la puissance.

Devant lui, à quelque pas, posait un de ces admirables modèles qu'on ne trouve que dans la terre promise des peintres, sous ce soleil puissant qui les fait éclore, comme un fruit de la forte et vivace végétation du midi. C'était une femme, un échantillon accompli du beau, de ce beau dont le type est la force, que Michel-Ange trouva du premier jet, et auquel Titien et Raphaël ne sont arrivés que sur la fin de leur vie, et à travers toutes les phases capricieuses de leur talent. C'était une femme dans toute la fleur de l'âge, dans tout le plein développement de sa beauté, et qui rappelait cet admirable portrait de la maîtresse du Giorgione, à Venise, auquel Byron doit une de ses plus belles stances ; ses cheveux blonds, mais de ce blond chaud et doré où l'on sent le reflet du soleil, ses yeux d'un bleu foncé, mais doux comme l'azur de l'Adriatique, formaient un admirable contraste avec les lignes fortement accentuées de sa figure, les formes larges et arrondies de ses blanches épaules, et celles plus prononcées encore qui accusaient le nu sous le plis de sa tunique. Son costume, évidemment arrangé par Carrache, était ce costume de convention, moitié grec, moitié romain, que les peintres prêtent d'ordinaire aux femmes juives. Ce n'était point là certes la beauté minaudière et de convention, telle qu'on l'admire dans nos salons, type abâtardi dont une certaine grâce mignarde fait peut-être le seul charme ; c'était la beauté virile et pleine, telle qu'il la faut aux

sculpteurs et aux peintres, l'idéal tangible et matériel de la forme, enfin, comme la sculpture antique, la puissance tempérée par la grâce, et le repos dans la force. Appuyée sur un vase d'une forme gracieusement bizarre, et dans l'attitude d'une femme qui écoute, *bibit ore,* comme dit le poète, elle posait alors pour ce beau tableau de *la Samaritaine*, qu'on admire aujourd'hui dans le musée de Milan. Malgré la mollesse voluptueuse de son attitude, la mauvaise humeur d'Annibal pouvait s'expliquer facilement par le peu de soin que son modèle paraissait prendre pour entrer dans l'esprit de son rôle. L'œil fixé sur le vide, et préoccupée de pensées qui l'emportaient bien loin de l'atelier de messer Annibal, la Samaritaine s'occupait fort peu de maintenir l'expression de son beau visage en harmonie avec le sujet du tableau ; parfois même, sa préoccupation devenait si intense qu'elle touchait presque à l'idiotisme ou à la folie ; son regard morne et profond semblait contempler un objet absent, et un léger pli convulsif de la lèvre venait seul, de temps en temps, trahir la vie dans ce beau marbre inanimé.

Le bon Carrache, fort peu patient de sa nature, n'y tenait plus depuis un quart d'heure. Si ce modèle n'eût pas été le plus beau de toute la Romagne, celui que tous les peintres se disputaient à prix d'or, depuis long-temps déjà il l'eût renvoyé, pour demander à son imagination seule un modèle, moins beau peut-être, mais qui du moins eût posé à sa guise. Enfin, perdant tout-à-fait patience au moment où la Samaritaine venait de déranger son attitude et de défaire un pli du manteau qui avait coûté deux heures à Carrache : « Sotte créature..... » s'écria-t-il, hors de lui ; mais l'injure glissa, elle n'entendit pas. « Voyons, malheureuse, » reprit Annibal en la saisissant rudement par le bras, « ne sais-tu pas ce que c'est que la « Samaritaine? Tu lui ressembles assez pourtant : une créature « perdue comme toi, et dont le Christ ne voulut bien que parce « que les hommes n'en voulaient plus ! »

Carrache n'acheva pas, car elle entendit cette fois ; le mépris avait percé l'écaille endurcie qui recouvrait cette pauvre ame perdue ; son œil étincela un instant ; son front, ses joues, son sein, devinrent pourpres, et une admirable expression de honte et de douleur anima ce beau visage. Mais tout cela ne

dura qu'un instant ; cette dernière convulsion de la honte, ce sentiment d'une dignité perdue s'effaça aussi rapide que les traces d'une pierre jetée dans l'eau, et rien ne resta sur son front lisse et uni que la morne apathie, le désespoir calme et profond qui s'y peignait tout-à-l'heure ; son œil se baissa, son front découragé retomba vers sa poitrine, avec le balancement machinal d'un membre privé de vie. La colère même d'Annibal ne tint pas devant cette résignation muette et stupide, pareille à celle de la brute qui s'abat sous les coups. Jetant son pinceau avec dépit contre la toile qui n'en pouvait mais, et haussant les épaules avec plus de mépris que de colère, et plus de pitié encore que de mépris, Carrache se tourna vers le seul spectateur de cette scène ; c'était son neveu, Antonio Caracci, beau jeune homme au front pâle, au teint fané par ces passions précoces qui, en Italie, et dans un atelier d'artiste, n'attendent pas toujours, pour éclore, l'âge de la puberté. Le coude sur une table, dans une attitude gracieusement indolente qui rappelait celle du jeune Raphaël dans son portrait, ses cheveux noirs et lustrés, qui s'échappaient en grosses boucles de son petit bonnet d'étudiant, faisaient ressortir la blancheur matte de son front fatigué. Jetant sur toute cette scène un coup d'œil passablement ennuyé, le digne Antonio pensait sans doute, comme la Samaritaine, à tout autre chose qu'au tableau de son oncle ; peut-être l'orgie de la veille apparaissait-elle devant lui avec ses coupes pétillantes et ses pâles fronts de courtisanes, moins belles que celle-ci, mais colorées par le vin de Chypre et les joyeux propos. Cependant son abstraction n'était pas aussi profonde que celle de la Samaritaine; la sortie de son oncle avait réveillé son attention, et un malin sourire attestait la part qu'il prenait charitablement à son dépit.

— Allons, voyons, Tonino, dit Annibal en se dirigeant vers la porte, explique-lui ce que c'est que la Samaritaine; qu'elle comprenne un peu de quoi il s'agit, et tâche de lui apprendre à poser pour mon retour, car ce serait dommage de ne rien tirer d'un pareil modèle; mais en vérité, j'aimerais autant dire à un de mes squelettes de grimacer sur sa face décharnée l'expression que je demande à cette idiote! *Bon prò*, Tonino, ajouta Carrache en fermant la porte; tâche de bien te tirer de ton métier de prédicateur.

Ce nouveau métier paraissait fort embarrasser l'honnête Tonino ; car, resté seule avec son ouaille, il la regarda quelque temps sans trouver un mot à lui dire. « Sotte commission ! » murmura-t-il plusd'une fois entre ses dents; mais comme messer Carrache n'était pas de ces hommes avec qui l'on plaisante, Antonio prit son parti et s'approcha de la Samaritaine. Abîmée dans ses rêveries, elle n'avait pas entendu un mot de tout ce qui s'était dit entre Annibal et lui ; elle tressaillit quand il s'approcha d'elle, et leva lentement sur lui son grand œil bleu, doux et suppliant, mais un peu hagard. Annibal lui-même n'y eût pas tenu, tant il y avait dans ce regard de résignation et de douleur silencieuse. Tonino, en rencontrant ce regard, fut légèrement ému ; cette ame où n'entraient guère de pensées sérieuses s'ouvrit à la pitié, et ce fut avec un intérêt qu'il était loin de ressentir tout-à-l'heure, qu'il commença ce qu'Annibal aurait appelé son sermon.

— Eh bien ! ma pauvre Liona, dit-il en baissant malgré lui les yeux devant ce long et fixe regard qu'elle avait comme cloué sur lui, tu ne sais donc pas ce que c'est que la Samaritaine ?

— Non, fit-elle de la tête, mais sans parler, comme un enfant qu'on interroge.

— Mais ne connais-tu pas ta Bible ?

— Et qui me l'aurait apprise ? l'*abbate* Manzi, peut-être, dit-elle avec un éclat de rire convulsif ! lui qui voulait m'apprendre à ne pas croire en Dieu.

— Mais ne vas-tu jamais à l'église ?

— Non, les honnêtes femmes rangeraient leurs vêtemens si elles passaient à côté de moi. Il y a dix ans que je n'ai mis le pied dans une église ! Mais, dites-moi à votre tour, maître Tonino, croyez-vous, là, dites-le-moi franchement, croyez-vous que Christ soit venu sur la terre pour de misérables comme moi ?

— Sans doute, pour vous comme pour les autres ; n'a-t-il pas pordonné à Madelaine ?

— Oui, mais Madelaine pleura et pria bien des années dans le désert ; moi, je ne pleure, ni ne prie.

— Mais encore une fois, sais-tu qui était cette Samaritaine ?

— Une créature méprisée comme moi, le maître l'a dit.

—Écoute, Liona: eh bien! oui, la Samaritaine était une pauvre créature avilie et méprisée: mais Jésus vint et la trouva là, près du puits, comme tu la vois dans cette esquisse. Il savait qui elle était, et il daigna lui parler avec bonté; et elle s'en étonna, et lui dit: *Num quid loqueris cum me, domine?* Comment, seigneur, tu parles avec moi pécheresse?—Oui, dit Jésus, je suis venu pour te donner à boire, à toi et à tous ceux qui ont soif, *et qui bibit ex me non sitiet,* et ceux qui boiront de moi n'auront plus soif. Et comme les disciples s'étonnaient, il leur rappela qu'il était venu pour tous, même pour la pauvre femme abandonnée à laquelle personne ne daignait parler; et il la releva à ses propres yeux; il descendit jusqu'à elle d'abord, avant de l'élever jusqu'à lui; et elle crut en lui, elle et beaucoup d'autres!

— Quoi vraiment? Mais ce devait être un Dieu alors, réellement un Dieu! car quel homme, quel fils de chrétien eût daigné ainsi s'abaisser jusqu'à moi.... je veux dire jusqu'à elle? oh! comme elle a dû l'écouter, comme elle a dû boire sa parole, boire à *n'avoir plus soif*, ainsi que vous le disiez! Oh! n'est-ce pas, maître Tonino? la Bible n'en parle pas, peut-être, mais cette femme-là a dû bien aimer Jésus-Christ!

— Singulière femme!..... elle a cru en lui, voilà tout ce que dit la Bible.

— C'est que, voyez-vous, nous autres femmes... oh! non, j'ai tort, je ne suis pas une femme! mais nous autres, méprisées créatures que nous sommes, un homme ne peut pas s'abaisser jusqu'à avoir pitié de nous, sans que nous l'aimions. Aimer, c'est notre vie, notre vocation, notre métier, si vous voulez; nous vendons tout, excepté notre amour; mais celui-là, nous le donnons gratis à celui qui ne le demande pas, à celui qui n'en veut pas peut-être, entendez-vous, messer Tonino?

—En vérité, je ne sais qui de nous deux est le plus propre à faire le prédicateur. Ma pauvre Liona, tu as des pensées bien sérieuses pour ton âge et pour....

—Pour mon métier, vous voulez dire! c'est vrai: mais vous ne m'avez pas payée pour être joyeuse, pour vous rendre votre or en propos effrontés et en folles risées, avec la mort dans l'ame et la larme dans l'œil. Sans cela, si vous m'aviez payée, voyez-vous, il me faudrait gagner mon argent en conscience,

en honnête et loyale courtisane que je suis... mais non, ce n'est pas là mon métier aujourd'hui: il me faut à présent gagner mon pain à revêtir l'ame et les habits d'une autre, à mentir sur ma figure des sentimens que je n'éprouve pas. Mais j'y suis faite, un métier m'apprend l'autre. Oh! il me semble à présent que je poserai bien pour cette Samaritaine. Le maître sera content de moi. Seulement, n'est ce pas, messer Tonino, vous poserez à côté de moi pour Jésus-Christ?

— Moi! mais je crois que tu es folle en vérité, ma pauvre enfant. Eh! Dieu me pardonne, mais que vois-tu de commun entre Jésus-Christ et moi?

— Oh! d'abord vous êtes beaux, et puis vous êtes bons tous deux. Tous deux, vous avez daigné vous baisser pour apercevoir dans la poussière le pauvre ver de terre qui se dressait vers vous. Tous deux, vous avez pensé que c'était l'être le plus bas tombé qui avait le plus besoin de votre pitié. Oh! bénis soyez-vous tous deux!....

Et en parlant ainsi, sans doute dans la chaleur de sa reconnaissance, la Samaritaine avait saisi la main du prédicateur, qui ne la retirait pas, sans doute par pitié; et il y avait dans son œil étincelant d'un feu humide une telle expression d'ineffable gratitude, que Tonino, qui n'était pas timide cependant, ne put pas supporter ce puissant regard et dut détourner le sien, le front coloré d'une rougeur virginale, fort étonnée sans doute de se trouver sur un front d'artiste.

A ce moment, la porte de la *loggia* s'ouvrit doucement, et les yeux d'Annibal tombèrent tout d'abord sur le groupe délicieux que formaient ses deux modèles, dont la nature bien mieux que l'art avait su dessiner la pose.—A merveille! s'écria-t-il, dans son bruyant enthousiasme de peintre, et comme la pauvre Liona, rougissant à son tour de couleurs qu'une vierge lui eût enviées, allait retirer sa main: Sur votre tête! mes enfans, cria Annibal déjà à l'œuvre; ne vous dérangez pas; à merveille! encore une fois, ma brave fille, tu as vraiment l'air d'une Samaritaine à présent; et toi, Tonino, tu as trouvé la pose que je cherche depuis quinze jours pour mon Jésus-Christ: Eurêka! Eurêka! puis-je m'écrier comme un autre Archimède. Là, arrondis encore un peu ce bras qui porte ta tête. Quant à toi, ma bonne Liona, je n'ai rien à te dire, il est impossible de

mieux entrer dans l'esprit de son modèle. Bien, ne rougis pas, ne baisse pas les yeux surtout. Il y aura dix sequins de plus dans le marché pour ce regard et cette pose-là. *Corpo di Cristo!* il paraît que Tonino a mieux fait le prédicateur que je ne l'attendais de lui; avec un regard comme celui-là, ma tête de la Samaritaine sera un chef-d'œuvre.

Et en effet, l'inspiration du modèle avait tellement gagné le peintre, que déjà dans une esquisse rapide, mais puissante, la belle tête de Liona respirait sur la toile; cette toile qui vit encore quand le modèle et le peintre ne sont plus que de la poussière! La Samaritaine, absorbée dans l'esprit de son rôle, se perdait, sans doute pour obéir au *maestro*, dans la contemplation de son jeune rédempteur, et *buvait de lui*, suivant le langage de la Bible. Tonino, assez embarrassé d'abord de son rôle, avait fini par y prendre goût, et obéissait en conscience à son oncle en regardant à son tour la belle Samaritaine. Deux heures passèrent comme un instant pour les trois acteurs de cette scène, qu'elle intéressait à des titres si différens; chacun en effet y voyait le rêve de sa vie; Carrache de la gloire, Tonino du plaisir, et Liona.... dirai-je de l'amour? Une courtisane peut-elle aimer? Eh bien! oui, elle aimait, la malheureuse; elle aimait depuis un instant, comme aime une femme qu'on a trompée et qui veut qu'on la trompe encore; elle aimait cet insoucieux enfant, cette plante frêle et gracieuse, étiolée par la débauche; elle l'aimait comme elle avait aimé le débauché qui l'avait perdue, l'élégant et profane Manzi, le corrupteur de sang-froid qui, pour flétrir plus vite la pauvre fleur qu'il avait cueillie, lui avait arraché une à une toutes ses croyances, et l'avait jetée là ensuite, sans une seule des deux religions dont un cœur de femme a besoin, un Dieu ou un amour!

Au bout de deux heures, lorsque la nuit tombante arracha le pinceau des mains forcenées de Carrache, la tête de sa Samaritaine était déjà presque entièrement modelée : elle vivait, elle regardait, elle aimait sur la toile; le bon Carrache était enchanté de lui et de son modèle; son neveu, habitué à trembler devant lui, et qui ne l'avait pas vu de si bonne humeur depuis un grand mois, se hasarda même à lui demander quelques ducats; l'oncle en donna le double de ce qu'on lui avait demandé, et Tonino se promit bien intérieurement de poser

à ce prix tous les jours pour le meilleur des oncles. Et puis, la nuit tout-à-fait venue, chacun s'en alla à ses occupations: Carrache étudier, Liona rêver, et Tonino boire. Cependant, il ne faut pas le faire plus léger qu'il n'était; il y avait au fond de son ame quelque chose qui le préoccupait et dont il ne se rendait pas bien compte : ce regard magnétique de Liona, attaché comme un fer chaud pendant deux heures sur son front, semblait le brûler encore; même au milieu des joyeuses figures de ses compagnons d'atelier, cette figure flamboyante de Liona lui apparaissait avec ses deux grands yeux bleus, si transparens et si profonds, qu'il avait emportés avec lui comme une vision, et qu'en buvant il lui semblait encore voir rayonner au fond de son verre.

Ses compagnons le trouvèrent soucieux et distrait, et lui en firent la guerre; il s'en tira comme il put en parlant d'une perte au jeu, d'un sermon de son oncle et d'un tableau qu'il méditait; puis, fatigué d'avoir pensé trois ou quatre heures de suite à la même chose, il finit par boire autant et plus qu'aucun de ses camarades, et doubler au jeu la somme assez ronde que son oncle lui avait donnée, ce qui le fit rentrer chez lui à deux ou trois heures du matin, de la meilleure humeur de monde, et ne pensant pas plus à la pauvre Liona que si elle n'existait pas.

Quant à celle-ci, sa nuit se passa tout entière à voir toujours présentes devant elle la tête pâle et les tresses noires de Tonino. Assise sur une molle ottomane, sans lumière, en face d'une fenêtre ouverte, que la lune n'éclairait pas, mais qui lui laissait voir la cime de quelques cyprès plongés dans sa mélancolique clarté, et dessinant leur verdure noire sur le fond pâle et vaporeux du ciel, elle restait là, plongée dans une de ces longues rêveries qui n'ont plus conscience ni des lieux, ni des temps. Les heures passaient, et résonnaient à côté d'elle sur la haute tour du beffroi degli Asinelli, elle n'en savait rien; elle ne savait pas même le nom de cette ville morte, et qui avait cessé de bruire autour d'elle; grace à la demi-obscurité qui régnait dans l'appartement, elle ne pouvait plus voir ce luxe odieux et si chèrement acheté, que le vice avait semé autour d'elle, et jeté, comme la chape de plomb dont parle Dante, sur ses épaules nues de courtisane.

A travers l'étroite enceinte de cette fenêtre qui brillait seule comme un reflet du passé sur les ténèbres de sa vie, ce passé lui apparaissait, jeune, pur, radieux comme ce beau ciel, paisible comme cette ville endormie. Elle voyait encore sur le penchant des délicieuses collines Euganéennes, près de Padoue, l'humble maison des champs qui l'avait vue naître, la blanche ferme au toit de joyeuses briques rouges, et l'aire bien battue, qui, une fois la moisson rentrée, lui appartenait à elle et à ses compagnes, théâtre de leurs bruyans ébats et de leurs querelles enfantines. A force de se regarder dans ce passé comme dans un miroir, elle y retrouvait sa jolie tête blonde encadrée sous un diadème de longues aiguilles d'argent à grosse tête, luisante comme une auréole sur ce pur front d'enfant et de vierge. Puis franchissant d'un seul coup dix années de sa vie, dix longues et tristes années, et détournant les yeux de cette hideuse page d'une vie si bien commencée, elle se voyait encore sous son toit de briques; mais cette fois, elle n'y était plus seule : une vision plus riante encore que toutes celles de sa jeunesse animait cette solitude champêtre. La tête gracieuse du jeune peintre était venue se placer d'elle-même dans le cadre poétique de ses rêveries. Appuyée sur son bras, buvant l'amour par tous les pores, et l'écoutant encore comme ce matin, des yeux, de l'oreille et de l'ame, elle errait avec lui à travers ce frais paysage, cachant avec lui son bonheur, le premier depuis dix ans dont elle n'eût pas à rougir. L'amour, un amour pur et partagé, rendait à son cœur sa jeunesse, à son front l'auréole de chasteté qu'il avait perdue, et peu à peu, suivant le langage du poète, lui *refaisait une virginité!.....*

A cet instant, au milieu de la plus délicieuse extase où fantaisie de vierge se soit jamais perdue, un coup légèrement frappé à sa porte la réveilla en sursaut. Le sauvage qui s'endort au milieu de ses tortures, et qu'un raffinement de froide cruauté réveille pour le rappeler au sentiment de ses maux, n'eût pas payé plus cher un moment de sommeil, qu'elle une heure de rêverie de plus. Mais le charme était rompu : la riante vision avait disparu; le réel, le hideux réel de sa vie était là pour la ressaisir : « Signora, lui dit celle de ses femmes qui venait de la réveiller, le camériste du cardinal-légat est là qui vous invite à passer au palais sur-le-champ. Son éminence a besoin de

vous. — Dites-lui que je n'irai pas, » s'écria la malheureuse Liona en cachant sur les coussins de son ottomane son visage rouge de honte; et le jour la retrouva sanglottant encore à la même place.

Ce jour-là, de grand matin, Annibal était déjà à l'ouvrage, remodelant et retouchant avec la patience passionnée d'un artiste son œuvre de la veille; de temps en temps il s'interrompait pour maudire de tout cœur son modèle qui n'arrivait pas, et qui allait laisser se glacer cette inspiration, qu'un peintre et qu'un poëte doivent saisir au passage, capricieuse et fugitive qu'elle est comme une fantaisie de femme. Tonino était près de son oncle, un peu plus pâle que la veille, mais au demeurant fort joli garçon, et le sachant un peu, ce qui lui avait valu plus d'une fois de sévères admonestations de la part de son oncle. Enfin après deux messages successifs et dix accès de colère de messer Annibal, le modèle arriva, mais les yeux gonflés, les joues pâles et tirées, les cheveux en désordre, belle encore, mais d'une beauté fatiguée et souffrante. Aussi l'accueil de messer Caracci, déjà de fort mauvaise humeur, ne fut-il rien moins que gracieux. « Eh! que diable! signora, dit-il en fixant sur elle un œil courroucé, il me semble que je vous paie assez cher pour avoir à moi vos nuits comme vos jours, et pour que vous n'alliez pas, comme Pénélope, à laquelle du reste vous ne ressemblez guère, défaire la nuit ce que je fais le jour. Voyons, dites-moi, ne pouviez-vous passer cette nuit à dormir comme une honnête femme, pour m'arriver ce matin avec un teint frais et reposé, et gagner en conscience l'argent que je vous donne? »

En tout autre moment, la fière Liona se serait regimbée contre cette prétention outrecuidante de confisquer ainsi au profit de l'art les nuits, les lucratives nuits de la plus belle courtisane de Bologne, et elle eût probablement jeté à la tête du peintre l'argent qu'il venait de lui reprocher; mais Tonino était là, elle l'avait revu: honte. remords, douleur, tout était oublié; elle ne sentait plus même l'outrage qui la frappait; aussi fut-ce avec un angélique sourire de douceur qu'elle balbutia quelques excuses à messer Annibal; puis, se plaçant d'elle-même avec une merveilleuse intelligence dans l'attitude la plus favorable au travail du peintre, elle se mit à regarder Tonino, comme la

Samaritaine sans doute avait regardé son rédempteur ; et au bout de cinq minutes, à l'éclat de ses yeux, à la rougeur animée de son teint, à la vie et au bonheur qui circulaient dans toutes ses veines et débordaient par tous ses pores, personne n'eût dit qu'elle était, il y a deux heures, la plus souffrante et la plus humiliée de toutes les femmes.

Trois semaines se passèrent ainsi, la bonne humeur de Carrache toujours croissant avec le progrès de son tableau et le zèle intelligent de son modèle. Liona, absorbée dans une longue et extatique contemplation, passait ses jours à regarder Tonino, et ses nuits à penser à lui éveillée, et à en rêver endormie. Sans daigner donner une raison ou un prétexte, elle avait coupé court à toutes ses liaisons d'intérêt ou de plaisir. On savait qu'elle posait pour messer Annibal, mais on n'en savait pas plus. On ne la voyait plus nulle part, ni aux promenades, ni aux fêtes, ni aux orgies somptueuses des grands, qui jadis n'auraient pas été complètes sans elle. On la croyait malade, ou folle, ou dévote ; on essaya de forcer sa porte, mais sans pouvoir y réussir ; on s'en occupa huit jours au moins, et puis l'on n'y songea plus. Elle eût pu mourir après cela qu'elle n'eût pas été plus complètement oubliée !

Et cependant une vie nouvelle venait au contraire de commencer pour elle. On s'habitue vite au bonheur, et déjà elle ne comprenait plus une autre manière de vivre que de voir ainsi tous les jours celui qu'elle aimait, d'être autorisée par son rôle à attacher sur lui cet œil qui ne le quittait pas ; à lui sourire de cet ineffable sourire qui s'ignore lui-même, et que le bonheur imprime à votre lèvre ; à causer avec lui, pendant les rares instans de repos qu'Annibal accordait à lui-même et à ses deux modèles. Aussi chaque soir, quand le dernier reflet du jour avait, en s'enfuyant, arraché malgré lui le peintre à son tableau, et Liona à sa tâche plus douce encore, elle emportait chez elle sa provision de bonheur pour toute sa nuit. Comme l'avare, elle l'enfouissait au plus profond de son cœur pour le dérober à tous les regards. Ells s'enfermait avec lui, pour le compter, le recompter encore, pour se redire tous les mots non pas tendres, mais bienveillans, que Tonino avait laissé tomber vers elle : pour se rappeler tous les regards d'intérêt nonchalant qui avaient répondu à son regard, car elle n'en avait qu'un, un qui commençait du mo-

ment où son œil rencontrait celui de Tonino, pour ne finir qu'au moment où elle s'éloignait de lui.

Et Tonino, demandera-t-on? Tonino faisait ce que tout homme aurait fait à sa place, *il se laissait aimer!* Il se prêtait avec une voluptueuse nonchalance à ce culte enthousiaste qui flattait à la fois ses sens et sa vanité. Tonino, nous l'avons dit, n'était ni assez novice pour se tromper sur ce que la pauvre Liona ressentait pour lui, ni assez modeste pour se refuser à y croire; il ne lui avait pas fallu deux jours pour comprendre le sens des regards passionnés que Liona attachait sur lui; et comme après tout c'était la plus belle femme de Bologne, et que Tonino n'était pas toujours fort scrupuleux dans le choix de ses maîtresses, « Pourquoi pas celle-là aussi bien qu'un autre? » s'était-il dit.... Et cependant, chose étrange, il y avait des momens où ce regard fixe et étincelant, toujours cloué sur lui, finissait par l'embarrasser. Il y a dans une passion vraie et profonde, alors même qu'on ne la partage pas, quelque chose qui vous remue et vous pénètre, qui fait que vous ne pouvez long-temps rester froid dans cette atmosphère brûlante qui vous enveloppe. Ainsi cette ame insouciante de jeune homme, fanée avant l'âge dans la débauche, se prenait peu à peu d'une sorte de respect mêlé de crainte pour cet étrange amour de courtisane, naïf comme celui d'un enfant, impérieux comme celui d'un homme, chaste et muet comme celui d'une vierge. Cet amour-là lui faisait peur, à lui frivole jeune homme, comme nous font peur les pensées sérieuses, quand elles nous prennent à l'improviste; son regard se baissait instinctivement devant ce regard plus puissant que le sien, et quand, seul avec Liona, il voulait retrouver, pour plaisanter avec elle, cette langue affilée dont les mordantes reparties avaient embarrassé plus d'un aplomb de grande dame, la parole, sans qu'il sût pourquoi, expirait sur ses lèvres. Il ne se reconnaissait plus lui-même: le brillant et enjoué Tonino n'était plus qu'un étudiant gauche et timide, qui eut compté toutes les solives du plafond avant de trouver un mot d'amour à dire à une femme *che gli voleva bene.* Mais c'est qu'aussi en parlant à cette femme-là, il ne savait plus à qui il avait à faire: son instinct de débauché lui disait confusément qu'avec elle, toute courtisane qu'elle fût, les paroles hardies, les plaisanteries graveleuses n'étaient pas de mise; force lui était, et bien malgré

lui, d'avoir pour cette femme perdue quelque chose de ce respect mêlé d'embarras qu'un libertin éprouve devant une femme honnête. Mais quant à être amoureux d'elle, il s'en fût bien gardé, vraiment! Lui, Tonino, devant qui les mères faisaient baisser le voile de leurs filles; lui, devant qui les amans tremblaient pour leurs maîtresses, et les maris pour leurs femmes; lui, amoureux de bonne foi, et amoureux d'une courtisane! il y aurait eu là de quoi le perdre de réputation, de quoi le déshonorer aux yeux de tous ses camarades!

Toutes ces réflexions désolaient le pauvre Tonino, qui, pénétré, comme tous les hommes dont la vanité est le premier mobile, d'une sainte frayeur de l'opinion, avait coutume dans chacune de ses décisions de se demander bien plutôt *ce qu'on en dirait*, que ce qu'il en disait lui-même. Étrange faiblesse que les plus forts partagent! difficile courage que n'ont pas les plus braves, quand, pour faire le bien, il ne faudrait que se laisser aller aux penchans de son propre cœur, et braver l'opinion de quelques sots, qui se hâtent de vous imposer leur censure pour échapper à la vôtre!

Mais Tonino, fort brave du reste, n'avait nullement ce courage-là; et après bien des indécisions, un jour qu'en posant vis-à-vis de sa belle Samaritaine, il avait été encore un peu plus gauche et plus embarrassé que de coutume, il prit un parti énergique, et se décida à consulter ses oracles, c'est-à-dire quelques vauriens de son âge, dont l'arrêt sans appel faisait pour lui le bien et le mal, et dont l'opinion lui importait plus que celle de tout l'univers. Une séance solennelle fut tenue dans ce grave aréopage, et il fut décidé, à l'unanimité, que Tonino était un homme perdu, si dans huit jours Liona n'était pas à lui, et s'il ne l'amenait pas souper avec lui, pour lui faire abjurer devant la joyeuse assemblée ses absurdes projets de retraite.

Les huit jours s'écoulèrent, fort occupés sans doute pour Tonino, qu'on voyait se glisser tous les jours chez sa maîtresse et n'en sortir qu'assez avant dans la soirée. Aussi personne parmi les futurs convives du souper ne doutait-il que Tonino ne tînt sa promesse, et ne ramenât la belle Liona dans le cercle de bons vivans qu'elle avait momentanément déserté. Enfin, le jour était arrivé, et l'heure fatale venait de sonner au beffroi

de la ville; tous les convives étaient réunis dans la salle du festin, où il ne manquait plus que Tonino, lorsque celui-ci, avec l'air honteux d'un renard qui a laissé sa queue au piége, entra seul dans la salle. Du moment où on l'aperçut, un long murmure de railleuse joie accueillit le malencontreux amphitryon qui venait seul et sans maîtresse faire les honneurs de son repas et payer deux fois son écot. Mais c'est qu'aussi ce pauvre Tonino, avec sa physionomie embarrassée et son allure gauche et soucieuse de conquérant désappointé, prêtait si tristement le flanc aux plaisanteries, lui dont la raillerie mordante et sans pitié n'eût pas, dans ce cas, épargné les autres! Il dépareillait à lui seul cette noble et élégante orgie, où le goût délicat de l'artiste se mêlait à son spirituel dévergondage. Qu'on se figure, en effet, un cercle de joyeux *viveurs,* car la chose, sinon le mot, existait à Bologne en 16**; chacun d'eux, séparé de son confrère par ce que cet original de Benvenuto Cellini appelle plaisamment une *corneille;* car chacun, fidèle à la parole que Tonino seul n'avait pas tenue, avait amené la sienne. A la place d'honneur, au centre de la table, une espèce d'estrade avec un dais improvisé attendait le roi et la reine du repas, Tonino et la belle, la brillante Liona. Mais, hélas! Tonino, veuf et grandement embarrassé de son veuvage, s'assit seul sur le siége d'honneur, en laissant à son côté un fauteuil veuf comme lui.

— Je paie, signori, je paie; j'ai perdu mon pari, se hâta-t-il de s'écrier pour désarmer les propos malins qu'il voyait déjà près de fondre sur lui, drus comme la grêle; mais puisque je consens à payer mon pari, tenez-moi quitte de vous dire comment je l'ai perdu.

Un hourra moqueur accueillit cette protestation de Tonino. — Tu nous le diras, tu nous le diras! s'écrièrent en chœur vingt voix. — Une histoire pour égayer notre souper! une histoire! tu nous la dois. Paie ton écot.

— Liona serait-elle par hasard devenue laide? demanda d'un ton d'intérêt moqueur la plus jolie *corneille* de la bande, après Liona toutefois.

— Ou dévote? dit une seconde. Elle est peut-être en retraite au couvent de Saint-Luc avec le cardinal-légat.

— Ou amoureuse? dit une troisième. On dit qu'elle va re-

tourner dans son village pour se marier avec son prétendu.

— Mais si elle lui porte seulement un sequin par amant, reprit une autre, cela fera encore une assez jolie dot pour un gardeur de chèvres. Je présume qu'il ne fera pas le difficile.

— Bah! quand un épouseur se décide à mordre à l'hameçon de la dot, il ne s'inquiète pas plus des amans que de l'eau qui a passé sous le pont de Reno depuis dix ans.

— Ah! il fera bien de ne pas compter ceux de Liona; il aurait trop à faire. Il y en aurait plus que de gradins pour monter à la madone de Saint-Luc.

— Allons, paix! jalouses créatures que vous êtes; ne dites pas de mal de la Liona, reprit un de ses anciens admirateurs. Vous avez beau faire, dévote ou mariée, elle sera toujours plus belle que vous. Laissez plutôt Tonino nous conter son histoire.

— Moi! je n'ai pas d'histoire à vous conter, dit Tonino, qui mangeait comme quatre afin de se donner contenance, et ne quittait pas les yeux de dessus son assiette afin de ne pas rencontrer ceux de ses camarades.

— Mais pourquoi Liona n'est-elle pas venue avec toi? Tu as donc fait *fiasco* auprès d'elle?

— Pauvre Tonino! dit une des plus jolies en lui faisant la plus délicieuse petite moue de compassion; il me fait peine, en vérité. Mais aussi pourquoi a-t-il été choisir cette petite sotte de Liona?

— Et vous voudriez le consoler, n'est-ce pas, signora? reprit aigrement le voisin.

— Mais je n'ai pas besoin d'être consolé, reprit Tonino un peu piqué de se voir ainsi l'objet de la compassion universelle. Liona est à moi, entendez-vous! autant qu'elle peut être à moi, et je trouve fort plaisant.....

— Mais alors pourquoi ne nous l'as-tu pas amenée?

— Comment! Tonino tout seul! s'écria un convive qui entrait au même instant, et qu'un cri de joie universel salua comme le bien-venu dans ce pandemonium, dont il semblait le roi; Tonino tout seul! — Mais qu'a-t-il donc fait de Liona? ajouta le nouveau venu en s'asseyant sans façon à la seule place qui restait vide à côté de l'amphitryon.

Mais arrêtons-nous un instant, car ce convive, d'importance

dans Bologne comme dans notre histoire, mérite une mention toute particulière, et vaut bien que l'on fasse une pause pour lui. Ce convive, dont l'entrée dramatique et inattendue fit sensation dans le cercle bruyant, n'était rien moins que l'*abbate* Manzi, le favori du cardinal-légat, et celui que les flatteurs de son éminence, limiers qui ont le nez si fin pour dépister le pouvoir à venir, encensaient déjà comme son futur coadjuteur. Cette perspective de faveur et de puissance, fort appréciée à la petite cour du cardinal, n'eût pas été une grande recommandation auprès de ce cercle d'insoucians artistes, assez peu courtisans de leur nature, et plus curieux d'un bon mot après boire, que d'une bénédiction de cardinal en chaire. Mais là, heureusement, le digne abbé avait d'autres titres à faire valoir. Avec son manteau, qu'il avait jeté négligemment derrière la porte, était resté tout ce qu'il y avait en lui de sérieux et de clérical; en dépit du petit collet et de la tonsure, il n'y avait plus là, à ce synode de bons vivans, qu'un bon vivant de plus, capable de leur tenir tête à tous, et de ne baisser ni œil ni oreille devant un regard ou un propos lascif. Une recommandation plus puissante encore auprès d'eux, c'est que c'était lui, Manzi, homme grave aujourd'hui, hors de table du moins, et *monsignor* demain peut-être, c'était lui qui, petit *abbatino* aux joues roses et à la tête bouclée, avait séduit la belle Liona, bientôt affolée de ce chérubin en petit collet, descendu du ciel au pied d'un autel de village; c'était lui, et il s'en faisait honneur, qui avait mis en circulation ce trésor enfoui, et déterré cette perle villageoise, trop précieuse pour de lourds paysans. Il fallait lui entendre raconter comment, après avoir triomphé de ses scrupules, il s'était mis à miner un à un, au profit des assaillans à venir, tous les remparts de cette forteresse prise d'assaut, tous les sots préjugés qu'à défaut de l'innocence, l'amour entretenait encore dans cette ame de jeune fille. Et puis, quand il avait cru l'éducation faite, et son élève assez forte pour voler de ses propres ailes, il l'avait laissée aller, mais en la suivant des yeux, comme la mère qui regarde avec anxiété voler l'oiseau novice qui vient de s'élancer du nid. Il l'avait suivie, protégée, guidée dans toute sa carrière; il l'avait, d'après l'usage italien et les secrètes prérogatives de sa charge auprès du cardinal, *mise en rapport* avec son éminence, spéculation charitable, où l'obli-

geance, si naturelle aux belles ames, s'était trouvée d'accord avec l'intérêt personnel; car, en plaçant quelqu'un *à lui* auprès du cardinal, c'était un lien de plus dont il enlaçait le sensuel, goutteux et évangélique personnage, dont il courtisait la faveur et couchait en joue l'héritage.

Mais dira-t-on, pourquoi le digne abbé avait-il renoncé à Liona, puisqu'il lui portait tant d'intérêt? Ne pouvait-il la garder pour lui, et savourer lentement, en avare ménager de ses plaisirs, le fruit qu'il avait cueilli. A cela nous répondrons plus franchement que le digne abbé ne l'aurait fait lui-même: Manzi n'avait pas gardé Liona pour lui, parce que Manzi était un *ambitieux!* parce que, pénétré de bonne heure de l'idée que, pour réussir, il ne faut faire qu'une chose à la fois, il avait craint que l'amour ne fît tort à l'ambition, et qu'en spéculateur impitoyable, il avait élagué les branches pour mieux faire élancer le tronc. Aussi c'était plaisir de voir comme son ambition poussait depuis ce temps-là, vigoureuse et vivace; comme la tête avait profité de tout ce qu'avait perdu le corps, et comme l'esprit, toujours tendu vers un seul objet, avait tordu, desséché, flétri tous les muscles du corps, tari les larmes dans les yeux, fané la pudeur sur les joues, étouffé jusqu'au fond du cœur le germe même d'une émotion généreuse. Ces yeux naguère si étincelans s'étaient enfoncés sous leur orbite; ce front, lisse comme une plaque d'ivoire, s'était labouré de mille petites rides imperceptibles au repos, mais que le moindre mouvement de l'œil ou de la pensée faisait surgir, comme le léger souffle de la brise qui rompt le calme d'une mer endormie. L'orgie seule avec sa chaude atmosphère et son haleine enfiévrée pouvait faire revenir le sang sur ces joues pâles, et le feu dans ces yeux qui voulaient paraître éteints. Manzi ne buvait pas pourtant, car on parle quand on est ivre, et Manzi, depuis sa première entrée au séminaire, savait tout le prix d'une parole perdue. Mais il aimait à voir boire: l'ivresse des autres agissait sur ses nerfs impressibles, et lui montait au cerveau comme l'odeur de la cuve où le vigneron s'enivre du vin qu'il fait et qu'il ne boit pas; l'orgie était pour lui un spectacle, un jeu qui l'amusait quoiqu'il ne jouât pas, qui le reposait de cette pensée toujours une, toujours présente, à chacun de ses pas dans les voies de ce monde, où le mot : *parvenir!* écrit en

grosses lettres, semblait rayonner devant lui comme les mots flamboyans sur les lambris de Balthazar.

Et cependant, quand les joyeux propos de l'orgie, lancés d'un bout de la salle à l'autre, rebondissaient comme la balle de paume, qui était le plus ardent à les saisir, le plus prompt à les renvoyer? Manzi. Qui savait mieux que lui tourner la lascive équivoque, tout juste assez douteuse, pour que l'indécence, un peu voilée, en parût plus piquante sous son faux air de retenue, comme l'œil agaçant d'une Espagnole paraît plus fripon sous la mantille qui le voile à demi? Et puis quel étudiant, ou quel jeune seigneur au pourpoint de velours pouvait se vanter d'avoir la grace et la coquette recherche de ce costume d'abbé, irréprochable dans sa savante simplicité, depuis la pointe du tricorne jusqu'à la boucle des souliers? Qui savait comme lui, en sortant de l'orgie, quitter son ivresse de commande pour sa gravité de commande aussi, et venir discuter froidement, autour d'un tapis vert, les intérêts de l'église et les affaires les plus compliquées du diocèse; ou bien encore, en s'asseyant auprès d'une grande dame, mettre dans tous ses gestes une plus nonchalante aisance, et effleurer la limite délicate qu'un homme du monde peut atteindre dans ses propos, mais sans la dépasser, de peur d'exposer à rougir un front qui en a perdu l'habitude?

Tel était l'homme qui venait de s'asseoir à cette table, et l'on peut juger si ce fut un événement pour la bande joyeuse que l'entrée d'un pareil convive. D'ailleurs, un secret pressentiment disait à tout le monde que l'abbé saurait le motif secret de l'absence de Liona; en effet l'on ne se trompait pas: le cardinal, piqué du refus de la courtisane, refus d'autant plus blessant qu'il était moins attendu, avait détaché sur la piste de ce gibier qui lui échappait ce fin limier de Manzi; et celui-ci, en quelques heures et avec quelques ducats avait eu à lui la première camériste de Liona. Il savait, à un baiser près toutes les faveurs qu'avait obtenues Tonino, et les refus qu'il avait essuyés. Il connaissait maintenant la cause des dédains essuyés par le cardinal, et las de se taire sur des affaires plus graves, il était bien aise de se reposer de son silence officiel par quelque petite indiscrétion sans conséquence aux dépens de ce bon Tonino, son meilleur ami. Aussi quand les interrogations com-

mencèrent à pleuvoir sur lui, malgré ses protestations affectées d'ignorance, un regard de côté, lancé à ce cher Tonino, fit froid à celui-ci jusque dans la moelle des os. L'abbé savait tout, et n'avait pas envie de se taire: Tonino n'en douta plus après ce regard. Baissant donc la tête sur son assiette, comme un patient sous le coup du bourreau, il attendit le coup de grâce avec une résignation vraiment chrétienne.

Manzi cependant continuait à jurer ses grands dieux qu'il ne savait rien, mais d'un air à convaincre tout le monde que Tonino même n'en savait pas plus que lui. Les femmes surtout, sans pitié pour Liona, dont la beauté était pour elles un crève-cœur de tous les jours, harcelaient le discret abbé de questions de plus en plus pressantes; celui-ci mangeait silencieusement, jetant de temps en temps quelques molles dénégations, et ne répondant le plus souvent que par un de ces regards à double sens, qui démentent, comme un confident bavard, le langage officiel que la bouche doit tenir. «Vous le voulez donc, reprit-il enfin quand il crut avoir assez irrité la dévorante curiosité des convives! Eh bien...... Mais j'ai peur de faire de la peine à ce cher Tonino. Heureusement que sa réputation est faite.....

— Oui, car sans cela il ne tiendrait pas à ce *cher* Manzi de la défaire, reprit celui-ci en essayant de sourire avec l'aménité féroce d'un boule-dogue qu'on apprivoise.

— Eh bien! apprenez donc, mes chers amis, que ce pauvre Tonino.....

— Je ne veux pas qu'on m'appelle *pauvre*, reprit Tonino furieux. J'aime autant qu'on m'appelle sot.

— Mais si c'est pour te plaindre?

— Je ne veux pas qu'on me plaigne.

— Eh bien! apprenez donc, que ce bon, cet excellent Tonino...

— Je ne suis pas bon du tout, reprit celui-ci en grinçant des dents.

Mais l'abbé continua sans s'émouvoir:

— Est dupe de la comédie la mieux concertée, la mieux jouée...

— Dupe! s'écria Tonino, d'une voix de tonnerre, en bondissant sur sa chaise.

— Oui, dupe, reprit froidement Manzi; dupe, mon estima-

ble ami ; figurez-vous, signori, que cette chère Liona, à laquelle personne, comme on le sait, ne porte un intérêt plus tendre et plus désintéressé que moi, a depuis long-temps résolu de *faire une fin*.

— Comment ! de se marier ! je le disais bien ! répétèrent en chœur vingt voix de femmes.

— Silence, *il minor sesso*, fit l'abbé avec un sang-froid imperturbable ; si vous ne vous laissez pas conter mon histoire, vous ne saurez rien. Je vous disais donc que cette chère Liona a résolu d'attraper un mari, coûte que coûte, et que Tonino, pour jouer ce rôle-là, lui a paru tout aussi bon qu'un autre.

— Manzi, tu me rendras raison de cette insulte ! s'écria Tonino écumant.

— Eh mais ! mon bon Tonino, reprit l'abbé avec une parfaite aisance, pourquoi voudrais-tu te couper la gorge avec ton meilleur ami ? Parce qu'il veut t'empêcher de tomber dans un piége ?

— Eh bien ! prouve, je t'écouterai tranquillement, dit Tonino en se mordant les lèvres, et en faisant de son couteau une large entaille dans la nappe, sans doute pour mieux prouver sa parfaite *tranquillité*. Sa voisine de gauche, redoutant de lui quelque autre assassinat de ce genre, le désarma sans qu'il s'en aperçût.

— Voici le plan qu'a suivi cette petite Liona, mon élève, poursuivit l'abbé, en savourant à petits traits et d'un air d'orgueilleuse satisfaction un verre de Montepulciano. Elle a rendu amoureux notre ami que vous voyez si tranquille là-bas....

Ici le patient fit un mouvement convulsif sur sa roue, mais il ne parla pas.

— Et comment cela ? dit en chœur l'assemblée.

— En faisant semblant d'être amoureuse de lui.

— Tu mens ! abbé, hurla Tonino hors de lui, et voulant s'élancer sur le narrateur ; mais on parvint à le retenir.

— Vous le voyez, dit Manzi d'un air de sincère compassion, le pauvre diable est ensorcelé ; il a perdu l'usage de sa raison, il croit à l'amour d'une courtisane.

— Oui, j'y crois, s'écria l'amant de Liona. D'ailleurs, ce n'est plus une courtisane !

— C'est peut-être une vierge, reprit gravement une de ces si-

gnoras, c'est un miracle de la façon du cardinal-légat. Et toute l'assemblée éclata de rire; Manzi seul ne se le permit pas, il s'agissait de son patron.

— Mais où en sont les choses? demanda un curieux.

— Où elles en étaient le premier jour: notre ami Tonino va tous les soirs disserter avec Liona, en style de *pastor fido,* sur les charmes de l'amour platonique; manger en tête-à-tête des massepains et un sorbet, moins blanc que ses blanches mains (style d'amoureux), et après un chaste baiser, on se quitte comme l'on s'était trouvé, pour aller prier Dieu et dormir en paix, puis recommencer le lendemain.

— Qui t'a dit tout cela, espion? cria Tonino, ivre de vin et de colère.

— Il ne s'agit pas de savoir comment je l'ai appris, répliqua l'abbé sans paraître s'apercevoir de l'épithète; est-ce-vrai, oui ou non, messer Tonino?

— Et bien! oui, reprit celui-ci mis hors de garde par sa colère, c'est vrai, je n'ai encore rien obtenu de Liona....... Ici un hourra d'étonnement moqueur interrompit l'orateur, qui continua en balbutiant un peu: parce que je n'ai voulu rien obtenir; mais jamais elle ne m'a dit un mot de mariage.

— Pas si sotte, répliqua Manzi; quand on veut prendre une place par famine, on ne commence pas par lui donner l'assaut.

— Mais si je n'ai pas faim, reprit Tonino, de plus en plus embarrassé.

— Pauvre jeune homme, reprit sa voisine, en le toisant des pieds à la tête avec un air de compassion marquée, et depuis quand a-t-il perdu l'appétit?

— Il est bien jeune encore pour être déjà *sans conséquence,* ajouta une troisième.

— Allons, épargnez notre ami Tonino, reprit Manzi, il est ensorcelé, je vous dis, et je me porte caution qu'avec toute autre que Liona, il se montrerait digne de son ancienne réputation. Mais venons au fait. Liona a mis dans sa tête de l'épouser!

— Quel dommage! s'écrièrent quelques voix de femmes: voir ainsi le plus joli garçon de Bologne s'enterrer tout vif à vingt-deux ans.

— Liona veut se marier, vous dis-je, elle a toujours eu un faible pour le mariage, j'en sais quelque chose, moi : sans ce damné petit collet, j'en aurais peut-être fait la folie, il y a dix ans ; mais à la place de notre ami Tonino, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, je crois que je me déciderais......

— Je ne veux pas me marier, moi, interrompit brutalement Tonino.

— Mais qui est-ce qui te parle de te marier sérieusement devant l'église, pourvu qu'il y ait seulement un prêtre complaisant qui fasse semblant de lire dans le rituel, et marmotte quelque chose qui ressemble au *conjungo ?*

— Ah ! excellente idée ! un mariage pour rire ! oh ! la bonne comédie ! s'écrièrent à la fois tous les convives qui, penchés sur la table, oubliaient de boire pour écouter le dialogue. Mais qui fera le célébrant ? qui jouera au prêtre ?

— Moi, parbleu ! répondit l'abbé d'un air grave ; est-ce que vous croyez par hasard que je ne m'acquitte pas de ce rôle-là tout aussi bien qu'un autre.

— De mieux en mieux ! vive l'abbé ! Ainsi, c'est un vrai prêtre qui fera le faux, s'écrièrent les jeunes gens.

— Mais s'ils allaient se trouver mariés pour tout de bon, fit observer un autre.

— Bah ! cela ne dépend-il pas de moi ? répliqua Manzi ; je n'ai qu'à ôter du tabernacle les hosties consacrées, et à prendre le premier livre latin venu, au lieu du livre de messe, la pauvre Liona n'y entendra pas malice, et donnera, en toute conscience, à celui qu'elle croira son légitime époux, ce qu'elle lui refuse si impitoyablement. Mais sans cela, je la connais, dût-elle en mourir d'envie, elle se tuerait plutôt.

— Oh! la bonne malice! adopté, adopté à l'unanimité! s'écria toute la bande.

— Pardon, il manque encore une voix, fit observer l'abbé, c'est celle de notre ami Tonino. Qu'en pense-t-il ? ajouta le digne abbé, en se tournant vers lui.

Pendant ce joyeux colloque, nous n'avons pas pu dépeindre tout ce qui se passait dans l'ame de Tonino. Mais', hélas ! nous le dirons à sa honte et à celle du cœur humain, l'homme nouveau, que le contact de Liona avait créé en lui, avait disparu peu à peu devant les railleries de ses camarades, et le

vieil homme avait repris le dessus. La main habile de Manzi, en frappant sur sa vanité, avait trouvé le joint de la cuirasse; ce difficile courage de braver l'opinion, qu'il se faisait loin de ses camarades, comme un poltron qui se monte la tête en l'absence du danger, était tombé tout d'un coup devant eux. L'idée de passer à leurs yeux pour une dupe ou pour un novice révoltait son amour propre, si doucement caressé par le souvenir de ses succès passés. Ainsi, au premier mot de Manzi, tous ses instincts d'honnête homme s'étaient révoltés d'abord contre l'idée de tromper cette pauvre Liona, confiante et si reposée dans son amour; mais bientôt à la crainte de le tromper succéda celle d'être trompé lui-même: la vanité, qui plaidait tout bas contre cet étrange amour, se chargea d'endormir tous ces scrupules qu'on est bien près de trouver sots soi-même, quand on les voit trouver sots par les autres. Cette tête de jeune homme, où fermentaient déjà le vin et la colère, se trouva sans défense contre les sophismes que l'amour-propre et l'égoïsme appellent toujours à leur aide. Manzi, devinant à quelques refus un peu plus mous, à quelques reparties moins aigres, tout ce qui se passait dans le cœur de Tonino, voulut frapper un dernier coup.

— Et que dirais-tu, mon pauvre garçon, si je t'apprenais que Liona s'est vantée qu'avant un mois tu serais son mari?

— Impossible! s'écria Tonino, froissé cette fois dans quelque chose de meilleur que son amour-propre, impossible! son amour est trop vrai, trop humble, trop désintéressé. M'épouser! mais elle ne m'en a jamais dit un mot.

—Allons, je vois qu'il te faut des preuves. Tu me pousses à bout, dit l'abbé. Eh bien! parle, Annunziata, dit-il, en faisant signe de l'œil à la plus jolie, la plus rusée de l'assemblée, celle qui détestait le plus cordialement Liona, et se disait le plus haut sa meilleure amie. Celle-ci en bonne improvisatrice comprit sur-le-champ son rôle: on lui donnait le canevas, elle se mit à broder.

— Écoute, mon pauvre Tonino, dit-elle en se retournant vers lui avec un air de feinte compassion. Tu sais que cette chère Liona n'a pas dans Bologne une meilleure amie que moi; nous n'avons pas de secrets l'une pour l'autre: eh bien! comme je la plaisantais hier sur sa conquête, en nous reprochant de nous

avoir enlevé notre beau Tonino, l'enfant gâté des femmes de Bologne:—Patience! m'a-t-elle dit, tu en verras bien d'autres, et me montrant la chaîne d'or qu'elle porte au cou, tu sais cette belle chaîne que le cardinal lui a donnée et qui vaut la rançon d'un roi; veux-tu parier le plus pauvre de tes colliers contre cette belle chaîne-là, qu'avant un mois j'aurai changé mon nom de Liona tout court, pour celui de la signora Caracci?

—Tu mens, c'est la jalousie qui te fait parler, répliqua Tonino ébranlé.

—Signor Tonino, vous n'êtes pas poli, reprit la comédienne sans se déconcerter. Mais écoutez, je vous pardonne, si vous me faites gagner la belle chaîne d'or du cardinal. Épousez seulement Liona, de la façon que vous conseille ce fou de Manzi, et la chaîne est à moi.

Tonino ne répondit pas. Un violent combat se passait dans son ame; son amour-propre, son amour, ses bons et ses mauvais instincts, tout était froissé à la fois. Il lui en coûtait affreusement de ne voir dans l'affection de Liona qu'un habile manége, qu'un appât pour le faire mordre, lui vieux pécheur endurci, à l'hameçon édenté du mariage. N'avoir aimé qu'une fois dans sa vie, et être dupe cette fois-là! c'en était trop pour son cœur, trop pour sa vanité. Une pensée le frappa; tout ceci pourrait bien n'être qu'un jeu, se dit-il, allons trouver Liona, et il se leva brusquement. Manzi, prompt comme l'éclair, devina sa pensée et comprit le danger.

—Un instant, dit-il; tu, veux aller voir ta maitresse, n'est-ce pas? tu lui diras tout, tu lui feras des reproches, elle te jurera ses grands dieux que nous t'avons menti; elle viendra avec ces larmes que les femmes ont toujours à leur service, ces larmes que je connais, qui sont si belles, si voluptueuses dans ses grands yeux bleus, te jurer qu'elle ne veut de toi que ton amour; que ce bonheur-là lui suffit; qu'elle n'aspire pas à l'honneur de porter le glorieux nom de Carrache; et toi, tu la croiras comme un benêt que tu es, que nous serions tous à ta place; et tu finiras par faire dans quelques mois la sottise qu'un ami veut t'éviter aujourd'hui. Non, de par Dieu! tu nous appartiens jusqu'à demain, et tu ne nous quitteras pas; tu te griseras avec nous, comme un bon vivant que tu étais et que tu vas redevenir, de par Bacchus! et tu jureras avec nous, en chœur, la main

étendue sur ce calice fumeux, de te laisser guider par mes conseils, et d'accepter ton rôle, fort joli rôle ma foi! dans le petit intermède matrimonial que nous préparons tous à notre amie Liona.

— *Evviva! Evviva!* s'écrièrent tous les convives transportés et élevant en l'air leurs verres pleins jusqu'au bord. Allons, Tonino, une folie encore avec tes vieux camarades! tu ne nous refuseras pas celle-là, c'est la dernière! Laisse-toi faire, voyons, et laisse-nous mettre dans tes bras cette belle Liona, qui s'avise un peu tard de faire la bégueule avec le plus joli garçon de tous les ateliers de la Romagne.

Tonino, étourdi, vida son verre en hésitant encore. Il ne consentit pas pourtant, mais il ne refusa pas non plus, et Manzi, trouvant que c'en était assez de fait pour une fois, ne voulut pas le presser davantage. Mais Tonino n'alla pas chez Liona ce soir-là.

Au fond d'un appartement décoré avec le goût le plus sévère, et orné de fresques et de tableaux, qui convenaient à la demeure d'un riche ecclésiastique, derrière un magnifique christ d'ivoire, dont une draperie de velours noir faisait ressortir la pâle et matte blancheur, une porte habilement masquée conduisait dans un petit boudoir circulaire. Là, nous le disons à regret, la décoration au moins profane de ce boudoir formait un contraste peu édifiant avec celle des autres pièces : un jour doux, et tombant d'en haut, éclairait mollement des fresques voluptueuses, empruntées aux murs d'Herculanum ; des bacchantes échevelées, à la pose effrontée, semblaient courir autour de la frise circulaire, poursuivies par des faunes amoureux et de lascifs satyres. La décoration toute païenne en ce délicieux boudoir, les pensées fort peu chrétiennes qu'il réveillait, l'ottomane circulaire qui semblait attendre des hôtes, tout dans ce sanctuaire du plaisir tranchait énergiquement avec les impressions graves que l'ameublement des pièces voisines était calculé pour produire. On eût dit, à côté d'une chapelle chrétienne, le sanctuaire le plus reculé et le plus secret de quelque temple de Vénus, ou d'une autre divinité du paganisme, encore plus profane.

Et cependant, si vous eussiez demandé au serviteur, à l'air confit en Dieu, qui vous ouvrait la porte de ce dévot appartement, où était son maître : « Dans son oratoire, » vous eût-il répondu gravement. C'est là en effet que, nonchalamment, étendu sur son ottomane, le voluptueux patron de ce logis, le digne abbé Manzi, savourait mollement les délices de ce *far niente*, toujours si occupé pour un ambitieux. Plongé dans une rêverie trop sérieuse pour la profane atmosphère qui l'entourait, son attitude et son occupation actuelles pouvaient en deux mots résumer toute sa vie : l'ambition au fond, et le plaisir à la surface. L'orgie de la veille, et la comédie de mariage de son ami Tonino, étaient déjà bien loin de sa pensée ; des projets d'intrigues beaucoup plus graves sans doute absorbaient toute son attention, lorsque le panneau, chargé de voluptueuses peintures, auquel le christ était adossé, tourna tout à coup sur lui-même, comme si une main familière en avait poussé le ressort. L'abbé tressaillit, et pâlit à l'idée d'être surpris dans son oratoire peu évangélique ; mais un vêtement de femme qu'il aperçut le rassura tout d'abord. C'était quelque habituée de la maison, quelqu'un qui connaissait les secrets du boudoir ; il n'avait donc aucun danger à craindre.

Le *mezzaro*, ou voile vénitien, couvrait la tête de cette femme, et voilait sa taille haute et élancée, sans en cacher la grace et la souplesse. De par Dieu ! s'écria l'abbé, fin connaisseur en fait de toilette, il n'y a qu'une femme dans Bologne qui sache porter le *mezzaro* comme cela, et cette femme c'est Liona !

C'était elle en effet. Écartant son voile dès qu'elle se vit reconnue, elle vint se mettre debout devant l'abbé, qui, grandement intrigué de cette visite, la première qu'il eût reçue d'elle depuis bien des années, attendait dans une muette surprise qu'elle lui en expliquât le motif.

— Eh ! *per Bacco !* ma pauvre Liona, s'écria-t-il enfin, décontenancé, malgré son double aplomb d'abbé et d'homme du monde, de ce regard fixe et perçant qu'elle attachait sur lui : quel bon vent t'amène auprès du premier et du plus fidèle de tous tes adorateurs ? Sois la bien-venue, mon enfant. Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes rencontrés dans les voies de ce monde. Mais j'ai toujours eu un faible pour toi.

tu le sais ; et sans ce petit collet, ma foi, j'aurais peut-être fait avec toi la sottise que tu veux faire faire à ce pauvre Tonino. Mais que diable as-tu à me regarder ainsi? dit l'abbé un peu embarrassé en voyant à ces mots l'éclair jaillir de l'œil bleu de Liona ; parle, voyons, car il ne te manque qu'une trompette et une paire d'ailes pour avoir l'air de l'ange au jugement dernier.

— Manzi, il faut que tu me rendes un service, lui dit-elle d'une voix sourde et creuse qui n'avait pas l'air d'appartenir à un être vivant.

— Un service! répliqua celui-ci, fort aise d'en être quitte à si bon marché ; de grand cœur, ma toute belle. Voyons, parle, que veux-tu de moi?

— Je sais la comédie que vous avez montée avec Tonino pour me faire accroire qu'il m'épousait. N'essaie pas de mentir, Manzi. Tonino m'a tout dit. Je ne t'accuse pas ; la vie est un jeu pour toi, où il n'y a de sérieux que l'ambition ; le reste vaut tout juste la peine qu'on s'en amuse. J'accepte mon rôle dans leur comédie, entends-tu ; mais j'en veux monter une avec toi, avec toi seul, Manzi

Une comédie! ah! tu t'en mêles aussi, ma brave Liona? Une comédie! Et mais! volontiers. Voyons le rôle que tu me réserves.

— Écoute, Manzi, dit-elle en appuyant sur son épaule sa main froide, mais si froide qu'il en sentit le contact glacé à travers son vêtement. Tu m'as fait bien du mal, autant de mal qu'il est donné à un homme sans entrailles comme toi d'en faire à une pauvre et crédule jeune fille. Non, ne cherche pas à t'excuser; je ne viens pas ici pour te faire des reproches : tu ne comprends pas ces douleurs-là, toi, pourquoi en aurais-tu pitié? Tu m'as fait bien du mal, Manzi, eh bien? je te pardonne tout ; je te pardonne mon amour trahi, ma vie manquée, ma jeunesse flétrie, si tu veux m'accorder ce que je te demande.

— Eh bien ! parle, reprit l'abbé un peu ému. Tous les reproches du monde l'auraient laissé froid ou fait sourire peut-être ; mais cette douleur dédaigneuse et hautaine l'avait frappé: il en avait peur du moins, s'il n'en avait pas pitié. Il regarda Liona : jamais elle ne lui avait paru si belle. Mais son grand œil bleu, si doux d'ordinaire, avait quelque chose de sec et de

vitreux, qui vous faisait froid à regarder. L'abbé se sentit mal à l'aise, et tout endurci qu'il était, quelque chose qui n'avait pas parlé chez lui depuis bien des années, sa *conscience* éleva timidement la voix pour lui dire : Tu dois quelque chose à cette femme-là pour tout le mal que tu lui as fait. — Eh bien ! parle, reprit-il avec une chaleur dont il s'étonna lui-même. Et ma foi, ma pauvre enfant, il faudra que ce que tu me demandes soit bien difficile pour que je te le refuse.

— Oh ! c'est bien peu de chose, Manzi. Il ne s'agit que de t'épargner un sacrilége.

— N'est-ce que cela ? reprit-il en éclatant de rire. Mais explique-toi, car du diable si tu m'as encore parlé autrement que par énigmes.

— Voici le mot : Tonino et toi, vous avez voulu m'abuser par un faux mariage, où tu devais jouer le rôle de célébrant. La trame était bien ourdie, la comédie parfaite et digne de son auteur. Si j'y étais spectatrice et non pas actrice, j'en rirais de bon cœur, ajouta-t-elle avec un éclat de rire convulsif qui fit tressaillir l'abbé. La comédie était bonne, Manzi ; mais à nous deux, j'en veux monter une meilleure. Ils ont voulu me duper avec un faux mariage, et bien ! il faut le leur rendre en en faisant un vrai, Me comprends-tu à présent ? Parlé-je encore par énigmes ?

— Ah ! l'idée est impayable, vraiment, reprit l'abbé, éclatant d'un fou rire, et s'abandonnant sans contrainte à toute sa rouerie native. Il n'y a qu'une femme pour inventer de pareils tours ! Ce pauvre Tonino ! dupeur et dupé à la fois, et se réveillant marié, bel et bien marié à côté de sa légitime épouse, quand il croyait.... Ah ! laisse-moi rire encore une fois, Liona ; ma foi ; tout maître que je suis, je baisse pavillon devant mon élève ; tu es plus forte que moi, en vérité ; je n'aurais pas inventé celui-là. Et les plaisanteries de nos amis de l'atelier, et les délicieux commentaires en buvant, sur le mari sans le savoir, le mari malgré lui ! Nous en aurons au moins pour vingt soupers ! Ah ! ah !...

— Un instant, Manzi, reprit gravement Liona : ce que je te demande là est un secret qui doit mourir entre nous deux. Tonino lui-même ne le saura pas.

— Mais qu'y gagneras-tu ? demanda l'abbé un peu étonné,

car enfin toute chose a un but, je pense, dans cette vie; et quand on trompe quelqu'un, d'ordinaire, c'est pour y gagner quelque chose.

— Et trouves-tu que je n'y gagne pas assez, si j'ai à moi, comme mon légitime époux, par un mariage *réel*, contracté devant l'autel, et béni par un *digne* prêtre, ajouta-t-elle en jetant sur l'abbé un regard qui lui fit baisser les yeux; si j'ai à moi celui que j'aime, comme je n'ai jamais aimé personne, entends-tu, Manzi? le seul homme au monde auquel je tienne assez pour refuser de me donner à lui?

— Ah ça! mais sais-tu que tu me rendras jaloux de ce dameret de Tonino? reprit l'abbé, froissé au moins dans son amour-propre. Sais-tu bien, ma toute belle, qu'il me prend envie de te refuser à mon tour, ne fût-ce que pour te punir de la préférence que tu accordes à un autre, en lui refusant ce que tu m'as accordé, à moi d'abord, et à tant d'autres après moi?

— Manzi, tu ne me refuseras pas ce que je te demande, s'écria Liona en sortant pour la première fois de sa morne stupeur. Non, par l'ame de ma mère! tu ne me refuseras pas, Manzi, tu n'en as pas le droit; tu n'en auras pas le courage, si tu as en toi un reste d'entrailles! Écoute, nous sommes seuls : est-ce de l'or qu'il te faut? tiens, j'ai là tous les diamans que je possède : ils sont à moi, je les ai bien gagnés depuis dix ans : il n'y a pas une seule de ces pierres que tu vois là qui ne m'ait coûté une nuit de honte, de prostitution, d'infamie; une nuit de ce que vous autres débauchés, vous appelez du plaisir!..... Prends, Manzi, tout cela est à toi, si tu le veux; mais ne me refuse pas.

L'abbé rougit légèrement : la corde la plus délicate de son amour-propre avait été froissée; car de tous les défauts d'un ambitieux, le seul qu'il n'eût pas, c'était l'avarice : l'or n'était pourl ui qu'un moyen, mais jamais un but; la seule chose qu'il estimât en lui, c'était le pouvoir qu'il donne et le plaisir qu'il achète. — Pour qui donc me prenez-vous, Liona? dit-il en repoussant dédaigneusement le riche écrin qu'elle lui présentait; croyez-vous donc que je trafique de mon *saint* ministère? ajouta-t il en essayant de plaisanter; mais le dépit perçait encore sous son sourire un peu forcé. Ah! vous m'avez cru à

vendre, ma belle ; mais prenez garde, nous changeons de rôle ; c'est le vôtre, entendez-vous, et ce n'a jamais été le mien. Mais écoute, mon enfant, ajouta-t-il en attachant son œil de connaisseur sur ce beau visage tout rayonnant d'émotion et de vie, et sur ces formes voluptueuses que le souple *mezzaro* dessinait sans les voiler, je ne demande pas mieux que de faire de toi la femme légitime de ce cher Tonino. Je n'ai rien à refuser à des prières qui passent par une aussi belle bouche. Mais vois-tu, poursuivit-il en lui prenant la main et en essayant de l'attirer vers lui, il faut que je prélève mes arrhes sur le marché. Je te connais ; il y a en toi, toute courtisane que je t'ai faite, assez de la femme honnête, pour qu'une fois à Tonino, tu ne veuilles plus être à aucun autre. Et ma foi, je ne te le cacherai pas, ma belle écolière, depuis que je sens que tu vas m'échapper pour toujours, j'ai bien envie de ne pas te laisser partir sans me payer par mes mains du dernier service que je vais te rendre.

Ce fut le tour de Liona de rougir, mais de colère plus encore que de honte, et s'échappant vivement des bras de l'abbé que cette fantaisie de libertin blasé avait tiré de sa voluptueuse nonchalance, elle s'élança vers la porte, et fit tourner le panneau mobile dont elle connaissait le secret. Le christ d'ivoire se montra tout d'un coup comme une apparition menaçante pour tout homme qui aurait cru à quelque chose dans cette vie ou dans l'autre. L'abbé, qui ne songeait guère à ces idées-là, crut tout simplement que Liona avait peur de lui, et voulait s'enfuir de ce boudoir où avait succombé déjà mainte vertu plus rigide que la sienne. Mais arrivée en face du christ, Liona s'arrêta, et se retournant vers Manzi qui s'était levé pour la suivre, et lui prenant la main avec une solennité réellement imposante : Manzi, lui dit-elle, au nom de celui qui est mort pour nous sur la croix, au nom de notre rédempteur à tous deux, et tous deux nous avons beaucoup à racheter, je t'adjure de m'accorder ce que je demande, et de bénir, réellement et sérieusement au pied de ce christ, mon mariage avec Tonino, sans révéler à personne, pas même à lui, ce secret qui doit mourir entre nous deux. Réponds, toi qui m'as perdue, toi qui m'as faite ce que je suis, toi qui peux me retirer de la fange où tu m'as jetée, me refuseras-tu ma dernière demande ?

En parlant ainsi, Liona le regarda fixement : elle espérait l'avoir ému ; mais un éclat de rire vraiment satanique de l'athée lui montra qu'elle se trompait, et que, tout endurci qu'il fût, il valait mieux encore s'adresser à son cœur qu'à sa robe. — En vérité, tu es une étrange fille, reprit-il enfin quand il eut donné cours à cette cruelle gaieté ; serais-tu par hasard devenue dévote, ma pauvre Liona? j'en serais fâché pour toi ; mais en conscience, je n'avais épargné ni temps ni peines pour t'ôter ce dernier préjugé, et je croyais t'en avoir débarrassée comme des autres. Garde les invocations au Christ pour ceux qui y croient, entends-tu? celui que tu as pris à témoin en a vu et entendu bien d'autres de la place où il est, et n'a pas bougé pourtant. Mais pour te prouver que je ne suis pas tout-à-fait sans entrailles, comme tu as jugé à propos de me le dire, je t'accorde *gratis* ce que tu as voulu m'acheter. Je bénirai ton mariage avec Tonino, en conscience, et aussi réellement qu'un prêtre indigne comme moi peut le faire. Je me tairai même si cela peut te faire plaisir. Et si tu veux savoir pourquoi je suis de si bonne composition avec toi, ce n'est pas pour ta capucinade, entends-tu? de pareils enfantillages ne vont plus à mon âge ; ce n'est pas non plus pour tes beaux yeux, car ma fantaisie d'un moment est déjà passée ; mais c'est parce que je ne veux pas qu'il soit dit que la seule femme que j'ai eu la sottise d'aimer m'a demandé un service, même dix ans après, et que je le lui ai refusé. Et maintenant nous nous quittons bons amis, n'est-ce pas, ma brave Liona?

— Manzi, reprit-elle en réunissant dans un regard tout ce qu'un œil de femme peut contenir de prières, Manzi, je n'ai que toi pour garant de toi-même ; tu ne me tromperas pas, n'est-ce pas ?

— Non! foi.... Que te dirai-je ? je n'ai pas un serment à moi quand je veux jurer sérieusement. Heureusement que cela ne m'arrive guère. Je jurerais par ce christ que tu ne m'en croirais pas davantage. Eh bien ! foi d'athée ! foi d'homme qui ne croit à rien ! Me crois-tu à présent, Liona ?

— Eh bien ! foi de courtisane et de femme perdue ! je te remercie, Manzi. Je compte sur toi. Adieu.

— Il faut avouer que cette Liona est une maîtresse femme, pensa l'abbé en s'habillant pour aller à l'office. Après tout, ce

petit Tonino est plus heureux que moi, car elle l'aime, et moi... Bah! imbécile que je suis, ne m'a-t-elle pas aimé comme cela? Que ferais-je d'ailleurs d'un amour de cette trempe? j'ai bien autre chose en tête, ma foi, et, pour un homme occupé, cela dérange.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

(La suite au volume prochain.)

LE THÉÂTRE

A Marseille.

Le samedi 28 novembre 1772, on jouait, au théâtre de Marseille, *les deux Avares* et *les Amours de Ragonde.* Une agitation très grande se manifesta vers la fin de cette représentation ; des groupes de jeunes gens s'étaient formés, et de vives paroles avaient circulé mystérieusement. Le rideau, baissé sur le dernier acte du ballet, fut relevé suivant l'usage, et l'acteur Duquesnoy, qui remplissait les fonctions de régisseur, s'avança pour annoncer le spectacle du lendemain :

— Messieurs, dit-il, demain dimanche, nous aurons l'honneur de représenter devant vous *Zémire et Azor,* et *les Fausses Infidélités.*

Les spectateurs, qui se retiraient ordinairement pendant cette annonce, ne quittèrent pas leur place cette fois. Dès que Duquesnoy eut prononcé le dernier mot de sa phrase, de violentes clameurs y répondirent, et l'on entendit une foule de voix s'écrier :

— Nous ne voulons pas de *Zémire et Azor !*

Étonné de cette apostrophe inattendue, Duquesnoy quitta la scène à reculons en saluant le parterre ; le rideau tomba, et tandis que les garçons du théâtre soufflaient sur les chandelles, les spectateurs se retiraient en ne cessant de répéter sur

l'escalier et jusque dans la rue : — Point de *Zémire et Azor!*

En se prononçant aussi énergiquement contre un opéra favorablement accueilli à Paris et en Province, le public marseillais n'en voulait nì aux paroles de M. de Marmontel, ni à la musique de M. Grétry. *Zémire et Azor* avait été souvent représenté et toujours applaudi sur le théâtre de Marseille; l'arrêt de proscription qui le frappait ce soir-là tenait à des causes étrangères à l'art et qu'il faut expliquer.

De toutes nos grandes villes, Marseille était celle qui avait possédé le plus tard un théâtre. Long-temps Corneille et Molière avaient été pour elle des dieux inconnus; des parades jouées par des comédiens ambulans suffisaient à ses plaisirs. Lorsque enfin un théâtre fut régulièrement organisé dans leur ville, les Marseillais, peu sensibles au récréations qu'offrent les jeux de la scène, n'y venaient guère chercher l'art ou le spectacle. Le théâtre n'était considéré que comme un lieu de rendez-vous où les négocians reprenaient le fil des opérations de la Bourse, et où les jeunes gens se réunissaient pour se raconter les nouvelles du jour. C'était un centre de conversations, de transactions et d'intrigues amoureuses. Le théâtre tenait lieu de gazettes. On y discutait les faits politiques, on y lisait les lettres de Paris et les nouvelles à la main, on y racontait l'anecdote scandaleuse, on y débitait tout ce qu'on trouve aujourd'hui dans le *Sémaphore* et dans le *Messager*, ces deux modernes organes de la localité, tout jusqu'aux annonces commerciales et l'arrivage des navires. Tel était le théâtre de Marseille au XVIIIe siècle. Après la peste, la réaction de luxe, de plaisirs et de prospérité qui fut si brillante à Marseille, ne lui profita guère. On rapporta au spectacle la même indifférence et les mêmes préoccupations; on y revint, comme auparavant, pour agioter et s'entretenir des affaires du temps.

Or, en 1772, la grande affaire du temps pour toute la France était la réforme parlementaire du chancelier Maupeou. Cette réforme avait frappé le parlement d'Aix comme les autres et produit en Provence de vives rumeurs. L'inimitié qui existait entre Marseille et Aix avait redoublé à cette occasion, car Marseille était obligée de se fournir à Aix de la haute justice dont elle avait besoin. La rivalité de ces deux villes datait de loin; elles se disputaient depuis des siècles la suprématie en

Provence. Chacune d'elles avait son influence : Aix avait celle de la noblesse qui était quelque chose alors ; Marseille, celle de la fortune. Les coffres-forts de l'une et les armoiries de l'autre s'unissaient quelquefois en légitime mariage, mais les masses ne parvenaient jamais à s'accorder, et le théâtre de Marseille servait souvent de champ-clos aux collisions qui avaient lieu entre les deux camps.

Aix n'avait pas de théâtre, et ses gentilshommes venaient à Marseille lorsqu'ils voulaient goûter le plaisir de la comédie. A Marseille, comme dans la plupart des grandes villes de province, tous les vices de la cité se logent aux environs de l'arche dramatique ; les sept péchés capitaux tiennent boutique autour du théâtre. C'est ainsi aujourd'hui, c'était ainsi autrefois. Blasonnée sur toutes les coutures, ville de robe et d'académie, marchande de justice et de science, Aix offrait peu de ressources pour toute espèce de joyeux exercices, et ses jeunes gentilshommes s'accommodaient volontiers de la cuisine et de la galanterie marseillaises. Après leurs orgies, ils se présentaient au théâtre où ils scandalisaient le public par l'impertinence de leurs airs, de leurs propos et de leur gaieté. Les jeunes gens de Marseille, d'humeur peu endurante, laissaient rarement échapper l'occasion de châtier les écarts et les prétentions dédaigneuses de leurs voisins.

Ces mauvaises dispositions pour les gentilshommes d'Aix, et l'animosité dont les Marseillais poursuivaient le parlement Maupeou, étaient dans toute leur verve, lorsque l'on apprit que Mme la marquise d'Albertas avait fait savoir à messieurs les échevins qu'elle viendrait le lendemain à Marseille, et que, voulant se donner le divertissement du spectacle, elle serait bien aise de voir représenter *Zémire et Azor*. Mme d'Albertas était la femme du premier-président nommé par le chancelier Maupeou. Femme du premier-président et marquise d'Aix, il n'en fallait pas tant pour que les habitués du théâtre de Marseille ne lui permissent pas d'imposer ses caprices au répertoire. Voilà pourquoi l'opéra de Marmontel et Grétry avait été refusé.

Après la façon si nette et si énergique dont s'était prononcé le public, on pensait que l'autorité, pour éviter un sujet de trouble, inviterait le directeur du théâtre à jouer toute autre chose que *Zémire et Azor*.

Cependant le lendemain, tandis que la parade défilait sur le Cours, et que le beau monde, après la dernière messe, se promenait sur le quai de Rive-Neuve, les affiches furent posées à la Cannebière. On y lisait:

Aujourd'hui dimanche, 29 novembre,

PAR ORDRE SUPÉRIEUR,

ZÉMIRE ET AZOR.

Cette affiche fut arrachée, foulée aux pieds, et les jeunes gens qui la veille au théâtre avaient manifesté leur opposition, se réunirent au jeu de paume de la rue d'Aubagne, et là se concertèrent pour empêcher la représentation de l'opéra proscrit. Ils mandèrent le directeur et lui firent part de leurs irrévocables dispositions. Le directeur courut chez les échevins qui ne voulurent rien entendre, et ordonnèrent de jouer le spectacle affiché.

Dès trois heures les avenues du théâtre étaient encombrées. A l'ouverture des portes, la salle fut remplie en quelques minutes. L'impatience était grande; l'anxiété la plus vive régnait. En attendant l'heure du spectacle, on passa le temps à chanter les Noëls qui couraient contre Maupeou et ses créatures; il y avait des couplets exprès faits contre le président d'Albertas; on en improvisa contre la présidente. Ce fut un concert politique fort divertissant. Enfin, les échevins parurent dans leur loge; au même moment Mme d'Albertas et les gens de sa société entrèrent dans la loge du gouvernement. Aussitôt l'orchestre se mit à jouer l'ouverture de *Zémire et Azor*. On laissa faire les violons. Le rideau levé un jeune homme nommé Rémusat, d'une des bonnes familles de Marseille, jeune homme de haute taille et de forte voix, orateur de l'opposition, prit la parole et dit aux deux acteurs qui étaient en scène:

— Messieurs, veuillez vous retirer; nous ne laisserons pas représenter *Zémire et Azor;* jouez une autre pièce à votre choix.

La motion de Rémusat fut vigoureusement appuyée. Un des échevins, ami de la famille d'Albertas, voulut à son tour prendre la parole et haranguer le public, on ne lui en laissa pas le loisir; les acteurs quittèrent la scène, et le rideau fut baissé.

Alors les chansons contre Maupeou et contre le président et la présidente d'Albertas furent entonnées de nouveau. Mme d'Albertas s'empressa de fermer les rideaux de sa loge. Les échevins qui s'étaient retirés rentrèrent avec les insignes de leur charge, la robe rouge, la simarre et le chaperon. Le rideau fut relevé, et les deux acteurs de la première scène de *Zémire et Azor* reparurent.

Un tonnerre de sifflets et de cris les accueillit. En vain les échevins chaperonnés voulurent-ils obtenir le silence. La garde bourgeoise entra dans le parterre par une porte, on la fit poliment sortir par l'autre. Ce moyen de conciliation n'ayant pas réussi, les échevins, qui ne voulaient pas céder, firent demander deux cents hommes de troupes à M. de Piles, viguier de Marseille. M. de Piles, comme son quasi-homonyme de l'Écriture, répondit aux échevins: — Je me lave les mains de ce que vous allez faire! Et il donna les deux cents hommes,

Pendant ce temps-là, le rideau avait été levé et baissé plusieurs fois; Mme d'Albertas s'était retirée, poursuivie par les huées; quelques gentilshommes d'Aix, ayant voulu faire les récalcitrans, avaient été malmenés; les cris, les refrains satiriques, les sifflets, les éclats de toute sorte, volaient du haut en bas de la salle. Bientôt les uniformes parurent dans le parterre; cent soldats entrèrent, refoulant le public à coups de crosses. L'officier qui les commandait se tourna vers la loge des échevins et salua de son épée. Un des échevins, celui qui un moment auparavant avait vainement essayé de parler, se pencha hors de la loge et s'écria d'une voix tonuante: — Réduisez les tapageurs, morts ou vifs!

Le théâtre de Marseille vit alors une scène dont les fastes dramatiques n'offrent pas un autre exemple. Les soldats, après avoir frappé de la crosse, frappèrent de la baïonnette, puis ils firent feu. La confusion, la mêlée, le tumulte, devinrent horribles. De toutes parts on attaquait, on fuyait, on frappait. Des coups de feu furent tirés sur les loges, et ceux que les balles atteignirent tombèrent dans le parterre. La mousqueterie

retentissait au milieu des cris de désespoir et de rage. On se ruait dans les corridors; on s'écrasait aux issues. Du parterre on avait d'abord sauté sur le théâtre; les soldats tirèrent sur la scène: un acteur fut frappé, les frises et les toiles des coulisses s'enflammèrent. Des gens tués pendaient sur la rampe des galeries. Le parterre était un étang de sang. La boucherie cessa lorsque la fuite et les balles eurent vidé la salle, et qu'il ne resta plus debout que les échevins et les soldats.

Le lendemain on compta les morts, il y en avait quinze, et les blessés, il y en avait cent. Rémusat avait été tué le premier. Les meilleures familles prirent le deuil.

Au milieu du désespoir et de l'indignation que ce déplorable événement répandit dans Marseille, vint se mêler le récit d'un épisode tristement plaisant. On raconta qu'un capitaine de navire hollandais, sorti le matin du lazaret, s'était rendu au théâtre afin de jouir d'un divertissement entièrement nouveau pour lui. Ce brave homme n'était jamais allé au spectacle, mais on lui en avait dit des merveilles. Quand il entendit les cris des spectateurs, et quand il vit les troupes entrer dans le parterre, il s'imagina que c'était la comédie, et il se mit à regarder de tous ses yeux et à écouter de toutes ses oreilles. Les coups de feu ne l'effrayèrent pas le moins du monde, et son illusion ne cessa que lorsqu'il reçut une balle dans le ventre. Il mourut le lendemain.

Quelques années après ce désastre, la salle de spectacle où il avait eu lieu menaçant ruine, M. le prince de Beauvau, grand d'Espagne, académicien, et gouverneur de Provence, fit construire une autre salle sur l'emplacement de l'ancien arsenal, près du port. C'est le grand théâtre actuel. Il fut exécuté d'après les plans de l'architecte Bénard, et coûta treize cent mille livres, sans compter le prix du terrain. Une rue fort belle qui conduit de la Cannebière au théâtre prit le nom de M. de Beauvau. Cette rue Beauvau est tout étincelante des magnifiques cafés que les étrangers admirent à Marseille. La rue qui se trouve derrière le théâtre se nomme rue d'Albertas, comme pour perpétuer un souvenir qui ne saurait demeurer enseveli sous les ruines de l'ancienne salle, que remplace une halle fondée par le préfet Charles Delacroix, père de notre célèbre peintre Eugène Delacroix.

Le théâtre est encore aujourd'hui à Marseille ce qu'il était au XVIIIe siècle. C'est toujours, pour la saine partie du public, un cercle politique et une succursale de la Bourse. Marseille a bien eu jusqu'à sept ou huit journaux à la fois, mais le théâtre a toujours été sa meilleure gazette. On n'y parle plus d'Aix, ville morte, ni de ses marquis fossiles, ni du chancelier Maupeou ; mais on s'y entretient des chambres, des affaires du pays et des anecdotes de la ville. Au plus beau moment de la comédie ou de l'opéra, dans les loges et dans les corridors, les négocians spéculent sur le cours des huiles et des savons, les courtiers vendent des sucres et des indigos, et les assureurs prennent des risques. Quand les opinions et les partis s'irritent, ce qui n'est pas absolument rare à Marseille, le théâtre reçoit le contre-coup de ces émotions. Pendant et depuis la révolution, il a entendu bien des cris animés, il a retenti de bien des querelles, mais au milieu des plus vifs emportemens de la passion politique, dans les circonstances les plus menaçantes, il n'a rien vu, fort heureusement, qui ressemblât à la fatale soirée de *Zémire et Azor*. Depuis la restauration, la soirée dramatique la plus orageuse à Marseille a été une représention du *Soldat laboureur*, dont une jeunesse généreuse soutenait les allusions patriotiques contre la réprobation anti-nationale d'un parterre anglo-légitimiste.

A propos de la légitimité, voici une assez étrange scène qui s'est passée au théâtre de Marseille en 1814 : Monsieur, comte d'Artois, étant venu visiter les Marseillais, honora le théâtre de sa présence. Voir un prince de la religieuse famille des Bourbons aller au spectacle fut un grand sujet de scandale pour les royalistes de Marseille. Monsieur, qui ne partageait pas leurs scrupules, s'installa un beau soir dans la loge du préfet. On jouait tout exprès pour le prince *les Héritiers Michaud* et *la Partie de chasse d'Henri IV*. A cette époque, les Marseillais, dont le commerce avait beaucoup souffert durant l'empire, demandaient pour indemnité à la restauration la franchise de leur port. Entre les deux pièces, l'acteur Desronds (qui a fait pendant quinze ans les délices des Marseillais dans l'emploi des comiques, et qui exerce aujourd'hui la médecine à Alger, où il était aller jouer le répertoire des Variétés), se présenta sur la scène, et entonna une complainte allégorique

qui commençait par ce couplet, sur l'air *de la Baronne* :

C'est la Franchise,
Qu'il faut chanter en ce beau jour,
Et la vérité veut qu'on dise,
Que la Provence est le séjour
De la Franchise.

De frénétiques bravos accueillirent cette spirituelle allusion. Quand l'acteur Desronds eut parlé, le comte d'Artois se leva pour la réplique, et après avoir salué le parterre :

« Je suis chargé par le roi, mon frère, de dire aux *Marseill*ois qu'il n'a rien tant à cœur que de favoriser le commerce de l'*excellente* ville de Marseille. A mon arrivée à Paris, je demanderai expressément au roi, mon frère, la franchise de votre port. »

Jamais Fleury ni Talma ne furent applaudis comme le fut Monsieur ce soir-là. La franchise demandée par Desronds fut accordée, et un mois après, les *Marseill*ois, s'apercevant qu'elle leur était nuisible plutôt qu'avantageuse, écrivirent au comte d'Artois pour en obtenir la révocation, qui leur fut pareillement accordée, quoique demandée en prose et sans musique.

Si le commerce allait mal sous l'empire, en revanche, jamais l'art dramatique n'eut un plus beau moment à Marseille. Quatre théâtres y florissaient à cette époque, tandis qu'aujourd'hui un seul a de la peine à se soutenir, et que le Théâtre des Allées offre en vain deux fois par semaine les plus gros mélodrames et les plus gais vaudevilles des répertoires parisiens. D'où venait cette étrange prospérité dans un temps où la ville était ruinée et où tous les jeunes gens étaient sous les drapeaux? C'est là un mystère dont on a vainement voulu sonder les profondeurs. Le fait est que les quatre théâtres étaient pleins chaque soir. C'est dans ce temps-là que le directeur Ribié gagna cent mille écus avec *le Pied de Mouton*, et que M. Fay étonnait Marseille de son luxe. M. Fay fut au Grand-Théâtre de Marseille ce que M. Véron a été à l'Opéra de Paris; seulement avec cette différence dans le résultat, que M. Fay a fini par une faillite, et qu'il fouille maintenant, sur la foi des chroniques, le sol de

la Bretagne pour y trouver des richesses qui arrivaient d'elles-mêmes dans ses bureaux de Marseille, et que de folles profusions lui ont fait perdre. A peu près à cette époque, Désaugiers et Jacquelin ont dirigé un des théâtres de Marseille, le Théâtre des Jeunes Artistes, qui avait remplacé un club populaire dans la salle de la rue Thubanneau. C'est à Marseille que ces deux spirituels vaudevillistes ont fait leurs premières armes.

Dans tous les arrondissemens dramatiques de France, il n'y a pas une direction plus difficile et plus dangereuse que celle du théâtre de Marseille; les plus habiles y ont échoué. Cependant le conseil municipal vote tous les ans une large subvention. C'était quinze mille francs il y a dix ans, c'est soixante mille francs aujourd'hui; mais quelle subvention ne faudrait-il pas pour compenser l'indifférence du public? Cette indifférence a existé de tout temps; le théâtre n'a jamais été compté au nombre des plaisirs qu'affectionnent les Marsellais; les dames ne vont guère au spectacle que lorsqu'un acteur célèbre de Paris y donne des représentations; les hommes n'y viendraient pas, si, en qualité d'abonnés et de spectateurs des premières loges, ils n'avaient la liberté de circuler dans les coulisses pendant toute la durée du spectacle. Le théâtre de Marseille est le seul en France où l'on jouisse de ce privilége; c'est le seul aussi, de toutes nos grandes villes, où les spectateurs ne soient pas assis au parterre; un banc unique s'étend sous les galeries des premières, et ce banc est réservé aux vieillards, non par ordonnance municipale, mais par une religieuse bienveillance digne des jours antiques de Sparte. Il y a des soirs où ce parterre reçoit une foule inaccoutumée; on s'y presse, on s'y foule; c'est un océan de têtes, secoué par de soudaines ondulations qu'un peuple de marins a surnommés des coups de mer; souvent un spectateur, lancé par la bourrasque, bondit et va retomber au loin sur les vagues chevelues. Des bancs au parterre priveraient le public de ce spectacle pittoresque, et coûteraient à l'administration le tiers des places. Les connaisseurs admirent, au théâtre de Marseille, un plafond de Réatu, représentant *Apollon et les Muses jetant des fleurs sur le Temps.*

C'est une vérité passée en proverbe, que le public marseillais n'écoute que le ballet. Flanant dans les coulisses, ou causant sur les banquettes pendant les mélodies de l'opéra et les tirades

de la tragédie, il observe le silence et prête toute son attention lorsque vient le moment des entrechats. Aussi le plus grand succès de la scène marseillaise a été obtenu par *les Amours de Vénus*, de Coindet; *le Pied de Mouton* ne vient qu'en seconde ligne. Depuis quelques années cependant, une jeune génération, amie des lettres et des arts, essaie de réformer le goût du public, et de ranimer son indifférence en matière dramatique. Par les soins de ces jeunes gens, les œuvres du drame moderne ont été mises en scène à Marseille, et après la première représentation d'*Antony*, les plus enthousiastes se précipitèrent sur le théâtre, et, prenant la brochure dans le trou du souffleur, la couronnèrent de lauriers. Une ovation non moins éclatante a été décernée à la musique de *Robert-le-Diable*.

Ce théâtre de Marseille, si peu encouragé, a formé et possédé dans sa troupe plusieurs acteurs qui jouissent de la faveur publique à Paris, entre autres, Lafont de l'Opéra, Bocage, Philippe, Monrose, Ferville et Ligier.

De plus, Marseille se recommande au monde dramatique, pour avoir vu naître, parmi les artistes de talent : Paul l'aérien, madame Montessu, Perlet et madame Volnys; et parmi les auteurs : d'Urfé, Laujon, Brueys, Barthe et le compositeur Della-Maria, auteur du *Prisonnier*, mort, comme Weber, jeune et empoisonné.

EUGÈNE-GUINOT.

LE CANONNIER

DU

Neuvième Corps.

ÉPISODE DE LA DÉROUTE DE RUSSIE.

Une des catastrophes les plus épouvantables qui aient jamais frappé l'humanité, une de celles dont l'ébranlement pénétrera le plus profondément dans les traditions des hommes pour aller retentir jusque dans la dernière postérité, c'est la déroute de notre pauvre grande armée de Russie. Tout est là marqué au coin d'un grandiose et d'un colossal inusité dans les interventions solennelles de la Providence. Le génie du chef, l'audace du projet, la composition de l'armée, le merveilleux des événemens, l'immensité des ruines qui couvrent la terre de Moscou à Sainte-Hélène, tout est gigantesque, tout est hors des mesures communes. Disons-le avec un triste orgueil : toute figure semble rabougrie, toute nature énervée auprès de ces hommes surhumains, auprès de ces enfantemens surnaturels des rigueurs d'un climat habituellement rigoureux; et lorsque de ces événe-

mens et de ces hommes hyperboliques nous reportons les yeux sur nous-mêmes, sur ce qui se fait autour de nous et par nous, nous nous sentons tout désorientés par cette perturbation de sensations et d'idées qu'éprouve, en se retrouvant en face de la réalité, l'homme dont les yeux viennent de quitter un microscope. Oh! non, nous ne ferions pas ce qu'ont fait nos pères! Pour le bonheur de l'humanité, Dieu ne lui prodigue pas les tristes splendeurs dont l'auréole lugubre plane sur les pages qu'a laissées dans l'histoire la révolution française; il ne prodigue pas non plus à la terre les races d'hommes qui doivent lui imprimer ces terribles secousses, pour combler et féconder de leur sang les abîmes qu'ils y ont ouverts. Oh! non, nous ne ferions pas ce qu'ont fait nos pères! L'espèce humaine serait haussée d'un degré dans la hiérarchie des êtres, si elle conservait partout, toujours, et au même niveau, cette merveilleuse faculté, je dirai presque cet instinct de dévouement, d'abnégation et d'enthousiasme qui, pendant un quart de siècle, pousse des générations à s'offrir en holocauste aux idées de rénovation et d'amélioration sociale que la théorie leur a léguées, et à payer de leurs sueurs et de leur sang, distillés goutte à goutte sur le monde entier, la rançon de l'avenir qui s'affranchit des entraves du passé. Ah! je conçois l'enivrement de celui qui, leur faisant des noms avec des noms de batailles et de provinces, repartageait la terre à ces suzerains de fraîche date qui venaient de la conquérir, et disait aux siècles futurs comme à ses soldats : Vous marcherez sous ces chefs nouveaux. Certes, en considérant tout ce qu'il y avait de vie intense et supérieure dans ces majestés du courage et du génie qui s'inclinaient devant la sienne, il dut croire qu'il y en avait de quoi défrayer une longue suite de générations. Mais non : isolés entre les générations qui les ont précédés et celles qui les suivent, ces hommes ont été fils d'eux-mêmes, et n'ont rien engendré dans leur ordre. Leur noblesse, qui naquit en eux, est morte en eux; et s'ils ont laissé une postérité charnelle, ils n'ont pas laissé de dynastie.

Écoutez ce qui se dit, regardez ce qui se fait, et dites quel est celui d'entre nous, petits ou grands, qui n'a pas plié sous le faix du nom qui lui a été imposé. Fils dégénérés, notre vie n'a plus ces larges attaches qui devaient la relier sympathiquement

à la vie de l'état et de l'humanité tout entière, comme les membres à un même tronc. Tous ces sentimens de liberté et de fraternité humaine, dont nos pères ont été les apôtres armés et les héroïques confesseurs, nous, dans notre langage peureux et dégradé, nous appelons cela chimère et folie; — mots impies et parricides dans notre bouche! — comme autrefois on disait la folie de la croix. O païens! vous n'étiez pas du moins les fils et les héritiers de ces fous sublimes qui ont changé la face du monde.

QUATRE CENT MILLE étaient partis, VINGT MILLE sont revenus!!!

Et maintenant, plus rares que les reliques des anciens monumens que visitent tant de fervens pélerins, plus rares que les pierres runiques et les vieux dolmens, plus rares que les restes des antiques monastères, ils errent parmi nous comme dans une solitude, ces débris vivans et héroïques d'un colossal édifice, et nous ne les regardons pas! Ils paraissent dans nos cirques, et la jeunesse ne se lève pas devant eux; les fronts chevelus et parfumés ne se découvrent pas devant ces fronts augustes et dépouillés de leur parure, mais couronnés de gloire et d'années! — Et nous appelons Vandales ceux qui ne respectent pas quelque reste insignifiant et mutilé d'une antiquité dont notre ère a perdu la tradition! et nous parcourons la terre, et nous la creusons avec le fer et les ongles, pour découvrir ou déterrer quelqu'une de ces précieuses bagatelles! On se dispute à qui possédera quelque vase enlevé aux décombres de Pompéi: lord Elgin implante en Angleterre les gloires exotiques du Parthénon exhumées des campagnes d'Athènes; Lafayette conserve une pierre de la Bastille; l'Égypte n'est plus en Égypte, mais dans nos musées; il y a au Louvre des honneurs publics, des honneurs royaux, pour un bronze déformé et méconnaissable, pour une tuile, pour un ustensile dont nous ne pouvons deviner l'usage; il y a un culte et des temples pour toutes ces choses, parce que ce sont des restes des temps qui ne sont plus; et pour ce qui reste de la plus grande chose qui ait jamais été, pour ce peu que le temps et le fer ont épargné long-temps, mais n'épargnent déjà plus, pour les traditions vivantes de l'enthousiasme et de l'honneur national, pour tout ce qui dans tous les temps a été sacré chez les nations qui n'étaient pas encore tom-

bées en pourriture, pour tout cela, il n'y a que de l'indifférence et de l'oubli!

Or, il est bon que de temps en temps, pour la glorification du passé, si ce n'est pour l'utilité du présent, on remette en mémoire les hommes et les actions dont l'enseignement a été si vite perdu pour nous; il est bon qu'à défaut de sentimens vivans et agissans, nous peuplions au moins de souvenirs les solitudes arides que le desséchement de toutes les ambitions généreuses a faites dans nos cœurs; il est bon que la France, cette veuve oublieuse et déchue, qui souille dans des prostitutions indignes la pureté du grand nom qui lui a été laissé, voie parfois apparaître, au milieu des profanations de l'orgie, l'image triste et grave de l'époux dont ces débordemens outragent la mémoire, et qu'une voix intérieure vienne lui crier: Ne vous souvient-il plus quel fut Hector? C'est par ce souvenir qu'elle se relèvera, s'il lui est donné de se relever jamais. En attendant, heureux le foyer dont la flamme a pu se raviver le soir au récit de quelqu'un de ces faits qui font briller l'enthousiasme ou les larmes dans les yeux de la famille attentive et muette! Heureux ceux qui, comme moi aujourd'hui, peuvent arracher à un injurieux oubli et livrer à la publicité qui leur est due un trait pareil à celui que voici.

On était à Wilna, à quatre journées du Niémen et de la Pologne, une terre amie. La liste des lieux que devaient immortaliser nos désastres était presque épuisée; et il était temps, car les hommes allaient bientôt manquer à ces meurtrières épreuves. Notre arrière-garde se trouvait pour la cinquième fois réduite à un homme: Ney! Quatre fois il avait vu son armée se fondre dans ses mains jusqu'au dernier soldat, quatre fois il l'avait refaite. En attendant qu'il la refît une cinquième fois, réduit à lui-même, chose incroyable! seul avec ses aides de camp, il faisait front aux Russes, et leur disputait le terrain pied à pied. Il était à la fois un général et une armée. Pour passer le pont de la Bérésina, il avait attendu que le dernier traînard eût franchi cette limite de la vieille Russie, et quand il la franchit à son tour, il s'était assuré qu'il ne laissait derrière lui que des morts. Il fut aussi le dernier qui entra dans Wilna. Héroïsme inutile! La mort, pour frapper, n'attendait pas le bras des Russes, et ne trouvait dans leurs armes qu'un bien faible auxiliaire. Victor

dont le corps d'armée était moins exposé à l'avant-garde, l'avait bien éprouvé. Lors de la marche sur Moscou, l'armée conquérante, arrivée à Smolensk, avait, avant de s'enfoncer plus profondément au cœur des vastes contrées qu'elle envahissait, senti le besoin de se fractionner, et de laisser le long de la route divers corps destinés à couvrir les derrières contre des ennemis fanatiques et rusés tout à la fois, ou contre des alliés peu sûrs, de maintenir les communications avec la Pologne, c'est-à-dire avec la France, et de lier le système d'opération principal avec Macdonald, qui, dès l'entrée en Russie, avait appuyé à gauche et s'était dirigé sur Riga et Saint-Pétersbourg. Victor, chargé du commandement d'un de ces corps, avait occupé, avec quarante mille hommes, Vitepsk, Smolensk et Mohilef. Au retour, il s'était naturellement trouvé en avant avec ses quarante mille hommes, et à Wilna, il lui en restait à peine quelques centaines! Malheureux corps! destiné à payer son tribut de victimes aux flammes de Wilna, il ne vit pas celles du Kremlin; ses morts couvrirent les glaçons de la Bérésina, et il ne put mêler son sang au sang des vainqueurs de la Moskowa; il n'eut qu'une part inégale de gloire, et il ne lui fut pas fait grace d'une misère!

Le pays avait été tellement dévasté quelques mois auparavant, d'abord par les Russes, puis par les Français, puis enfin, et tout nouvellement, par l'hiver, que les têtes de colonne de l'avant-garde elle-même n'y pouvaient trouver aucune subsistance. Au milieu de ce dénuement et de cette désolation sans fin, tous les regards, tous les cœurs se portaient sur Wilna. Au nom de Wilna les courages se retrempaient, les forces épuisées se ranimaient. Le souvenir des cruelles déceptions éprouvées à Smolensk et en d'autres lieux, sur lesquels on avait fondé de semblables espérances, ne pouvaient rien contre les espérances nouvelles et obstinées.

On dit que ce fut un bien lugubre spectacle que l'entrée de ces bandes confuses et démoralisées, qui avaient été la plus belle armée du monde, dans une ville dépeuplée et sans ressources, à la possession de laquelle tant de malheureux avaient rattaché l'espoir de leur salut. Les maison étaient fermées : on enfonça les portes; on brisa les fenêtres pour les brûler; on se précipita par milliers dans ces chambres nues, dégarnies, ouvertes à tous

les vents. Les magasins furent envahis, et ce qu'ils contenaient, bu ou dévoré par les premiers venus avec une telle fureur, que tous en furent victimes : un quart d'heure d'abondance fit plus que n'avaient pu faire deux mois de fatigues et de privations sans nom. Bientôt ceux qui continuaient d'arriver, ne trouvant plus de place, furent heureux de pouvoir, à travers les cadavres, s'échapper de ce Wilna qu'ils avaient si ardemment convoité. Quelques-uns de ces derniers, qui étaient parvenus à l'extrémité de la ville, y avaient trouvé une grange dont ils s'étaient emparés ; ils formaient avec la paille de grands lits circulaires sur lesquels ils se couchaient, puis entassant d'autre paille au milieu du cercle, ils l'allumaient et s'endormaient les pieds tournés au feu. — Combien, hélas! n'ont plus connu le réveil!

La grange était vaste, les cercles nombreux, et bientôt cependant ils n'allaient plus suffire à la foule qui affluait sans cesse. La confusion ne faisait qu'augmenter le danger qu'occasionait en pareil lieu un pareil mode de chauffage; mais nulle considération n'eût pu arracher à ce feu plein de menaces un seul de ces hommes qui y exposaient enfin librement leurs chairs envahies, pénétrées, torturées, souvent même mortifiées et décomposées par un froid continuel de vingt-huit degrés. Je me trompe : il y eut une exception ; il y eut parmi les premiers arrivés un homme pour qui les leçons d'une expérience terrible ne furent pas perdues; soit que sa volonté souveraine eût maintenu son empire même sur le sentiment de la plus atroce douleur; soit plutôt que, vaincu par la souffrance et réduit par elle à la dernière extrémité, l'épuisement de ses forces et les approches d'un anéantissement total eussent émoussé sa sensibilité physique, il s'était choisi bien loin du feu et tout près d'une porte, une place peu enviée et du haut de laquelle, en cas d'incendie, il pouvait en un clin d'œil se laisser glisser dans la rue. C'est qu'en effet il n'était plus de force à lutter contre une foule qui se fût précipitée vers les issues d'un bâtiment en feu. Il avait une fièvre affreuse; ses pieds et ses mains étaient gelés, tellement gelés, que la dernière phalange de l'un des doigts de sa main droite était tombée; ses jambes étaient déchirées de blessures, ce qui tenait probablement à ce que ses fonctions d'officier d'état-major l'astreignant à l'usage du che-

val, ses jambes qui se trouvaient à hauteur de ceinture avaient reçu souvent des coups destinés à donner la mort à un fantassin. Les Russes ajustaient bien! depuis quelque temps il avait vu son dernier cheval subir le sort de ceux qui l'avaient précédé, sans pouvoir être remplacé cette fois; et depuis que ses pieds et ses jambes étaient devenus impropres à le porter, il allait à pied! On conçoit facilement comment tous ces maux et d'autres encore, se cumulant ainsi, devaient s'envenimer les uns les autres, et ce que l'on concevra avec plus de peine, c'est que, depuis long-temps déjà, ils n'eussent pas tué leur patient. On meurt à moins.

Mais le colonel, ou plutôt le major B. (car il ne fut fait colonel qu'à Leipsig), était un de ces hommes qu'une trempe d'ame et de corps également solide semblait avoir prédestinés à ces rudes chocs et façonnés tout exprès pour les grandes choses à l'accomplissement desquelles il devait concourir. *Quorum pars magna!* Voué d'abord au palais, les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées dans l'étude d'un procureur; mais, comme tant d'autres Achilles qui s'ignoraient eux-mêmes, à peine eut-il entendu le cliquetis des armes, qu'il s'élança où son étoile l'appelait. C'était en 1792; il sortait un jour de son étude; en traversant la grande place de sa ville natale, il voit des hommes rassemblés: ces hommes étaient ses compatriotes, ses camarades d'enfance; c'étaient des ouvriers, des marchands, des avocats, qui le matin même avaient été, comme lui, vaquer à leurs occupations; désormais c'était un bataillon de volontaires de la Haute-Vienne. Le lendemain, sa requête commencée la veille l'attendit en vain; son étude ne le revit plus.

A peine rassemblé et armé, ce bataillon eut à faire ses preuves; il débuta par Jemmapes. Quatre mille Autrichiens étaient postés dans une ferme d'où ils nous incommodaient beaucoup. Une compagnie de grenadiers de la Haute-Vienne se charge d'enlever la ferme; elle y marche la baïonnette en avant, et la ferme est emportée. Le plus fort n'était pas fait; les vaincus reviennent en force, la ferme est cernée, mitraillée; elle tient bon. Cependant après un long combat, les assaillans, qui s'étaient d'abord étonnés de la vigueur de la résistance, s'étonnent de son affaiblissement, bientôt même ils peuvent entrer dans la ferme.— Nous n'en avions plus besoin, ni eux non plus.—Et au moment

où ils y pénétraient d'un côté, six hommes, reste de la compagnie, commandés par un sergent-major, atteint de deux coups de feu à la tête, s'échappaient de l'autre en renversant ce qui se trouvait d'ennemis sur leur passage et se dérobaient à la mort en se laissant rouler au fond d'un ravin. Le sergent-major fut fait officier et mis le lendemain à l'ordre du jour de l'armée pour action d'éclat. Il passa bientôt en Italie, où il conquit de nouveaux grades avec de nouvelles blessures. Devenu aide-de-camp du maréchal Lannes, il le suivit à Austerlitz, et, chemin faisant, fut chargé de porter au général Mack, et de lui faire accepter cette mémorable capitulation, qui lui a valu une si triste immortalité. Le général lui donna à choisir dans ses écuries deux de ses plus beaux chevaux, qui furent choisis en effet, mais qu'on n'eut pas le temps de faire enlever. Un petit cadre dans lequel se dessine en noir sur un fond d'or la silhouette d'un officier à cheval, et tenant à la main une dépêche où on lit ces mots : *Capitulation d'Ulm*, perpétue dans sa famille ce souvenir. Le pendant de ce cadre représente une belle Allemande, qui probablement s'était réconciliée avec l'invasion. En 1810, devenu officier supérieur, chevalier de l'empire, époux, père, doublement dégoûté de la guerre par la fatigue et par la perte toujours récente pour son cœur du brave maréchal Lannes, le major B... qui avait, grace à ses campagnes, plus d'années de service que d'âge, prit sa retraite et vint se confiner dans une campagne qu'il aimait avec passion; il n'en jouit pas long-temps. Vers la fin de l'année suivante, on sentit le besoin de rappeler sous les drapeaux, pour l'expédition de Titans que l'on préparait, tout ce qu'il y avait en France d'expériences militaires et de courages éprouvés. Le campagnard, cédant aux sollicitations du ministre, quitta sa veste de chasse et reprit l'uniforme; il partit...., et maintenant il se demande, sur la botte de paille où nous l'avons laissé à Wilna, s'il lui sera donné de revoir sa terre natale, de revoir sa femme, de revoir ses enfans, de rejoindre ce qu'il a emporté de sa vie dans des contrées inhospitalières à ce qu'il en a laissé dans son château lointain. Jusque-là il avait compté sur sa force physique pour se tirer de toutes les difficultés de sa position ; mais à l'heure qu'il est, chassée par le froid, la vie s'est retirée des extrémités de son corps, et voilà qu'elle est menacée dans le centre, dans son dernier asile, par une fièvre implacable et

sans cesse croissante; il essaie de se soulever, il ne peut; il essaie d'appeler du secours, il ne peut. Et puis, du secours!... Oh non! il est là seul, plus seul au milieu de ces milliers d'hommes qui s'entre-poussent et s'entre-déchirent que sur une terre vierge de pas humains. Du secours! oh non! mais au contraire, si sa botte de paille fait envie tout à l'heure à quelqu'un de ces enragés, elle lui sera enlevée impitoyablement par un plus fort que lui, qui se fera peut-être un oreiller de l'espèce de cadavre qu'il aura dépossédé. Il n'espère donc plus rien des hommes, plus rien de lui-même, et le doigt de Dieu ne se montre à lui que dans le froid miraculeux que le mord de plus en plus, dans la fièvre qui le dévore avec un acharnement redoublé, dans tout ce qui semble conspirer sa perte.

Alors le délire s'empare de lui. Il rêve, il rêve; il fait des rêves horribles. Les ombres effroyables que projettent sur lui les corps des misérables qui se débattent devant des flammes immenses, l'épaisse fumée qui nage dans l'atmosphère, le tumulte, le sang, les cris, tout conspire à compléter dans son esprit en proie à l'enfer, de tableaux fantasmagoriques où la réalité le dispute d'horreur avec l'imagination. Tout à coup, au milieu de cette lutte contre le cauchemar qui le suffoque et va sans doute l'achever, les cris au feu! au feu! éclatent à ses oreilles. A ces mots terribles, soit qu'il les confondît avec le reste de son rêve, soit que la lucidité de sa raison fût revenue, l'instinct se réveille en lui plus fort que jamais. S'appuyant sur les coudes, il fait un effort, un effort convulsif et surhumain pour s'élancer en bas de son tas de paille, et sans doute il put rendre grace à la fièvre et au délire du peu de forces qu'il trouva en ce moment à son service. Cependant cette force galvanique l'avait quitté à moitié chemin. Mais comme il avait gagné assez pour que ses deux jambes pendissent à l'extrémité inférieure des gerbes, leur poids faisant pencher en avant cette extrémité et l'extrémité opposée se trouvant allégée du poids de la tête et des épaules, le malade se sentait étendu sur un plan incliné où la moindre impulsion pouvait le faire glisser jusqu'en bas. Ce fut donc à se donner cette impulsion qu'il s'appliqua, et un second effort bien moindre que le premier, un simple mouvement des reins y suffit. Le voilà dans la rue. Au bout de quelques instans, complètement rendu à lui-même par l'impression vive et piquante du grand air, il

peut voir et juger sa situation. Elle ne s'était guère améliorée. Il avait changé son lit de paille pour un lit de neige, et s'il pouvait en ce moment respirer plus à l'aise, il ne tarderait pas a être englouti, aussi bien là que dans l'intérieur, sous des cendres ardentes et des décombres enflammés. Il fallait donc marcher. Il le fallait! Oh! quels sont donc le mystères de la volonté dans l'homme! L'impotent *voulut* marcher et il marcha!

Il s'appuya contre le mur; et ses jambes, qui n'étaient plus que deux colonnes de glace; ses jambes qui semblaient devoir être plutôt un fardeau inutile et une entrave qu'un instrument de locomotion; ses jambes, grace à l'appui du mur, parvinrent à le supporter, et, à l'aide d'un mouvement pivotant et alternatif des deux hanches, à se poser tour à tour l'une devant l'autre. Au bout d'un quart d'heure il avait peut-être fait trente pas. C'était assez pour ne pas être brûlé, ce n'était pas assez pour ne point mourir. Et pourtant il n'alla pas plus loin, il n'avait plus la force de marcher: disons mieux, il n'avait plus la force de le vouloir.

Il tomba.

Ah! combien il en avait vu tomber ainsi pour ne plus se relever! Combien de fois il avait passé, sans se détourner peut-être, devant ces misérables dont il allait augmenter le nombre. Et maintenant il voyait à son tour défiler devant lui des masses d'hommes, de frères, qui passaient et ne se détournaient pas! Les malheureux! ils avaient espéré que les ennemis leur laisseraient au moins cette nuit tout entière; et dans le compte de leurs ennemis, sur cette terre où tout l'était pour eux, ils avaient oublié l'incendie! Ainsi ballottés entre mille chances qui ne leur présentaient de tous côtés que la mort et une mort cruelle, ce qui devait être un bienfait pour eux tournait à leur ruine; lorsque le feu leur laissait un instant de répit, la faim leur creusait les entrailles, tout aliment les étouffait, le froid les poussait vers le feu, le feu les renvoyait au froid devenu plus insupportable.

Et ceux qui n'étaient pas restés dans les flammes reprenaient leur course morne et désespérée sous ce ciel de glace, à travers cette terre glacée. Et le mourant les voyait, à la blanche lueur du jour qui commençait à poindre, se hâter sur le chemin

qui n'en devait ramener qu'un bien petit nombre à la patrie. Et s'il dirigeait un peu plus haut ses yeux alourdis, il apercevait aussi une longue ligne noire qui se dessinait dans l'air parallèlement à la ligne noire qui s'effilait sur la neige des chemins, et il se disait : Déjà les corbeaux !

Oh ! cela n'est pas une fable ! Ce ne sont pas là des atrocités de roman ou de poème élucubrées à plaisir ! Et si ce que je dis ici dépasse les limites du vraisemblable, tant pis, ou plutôt tant mieux pour l'ordinaire vérité ! Oui, nos pères, nos frères, ont jonché de leurs cadavres un chemin de quatre cents lieues, et ceux d'entre eux qui ne sont pas tombés raide morts, ceux qui ont eu le temps de se sentir mourir, ont pu ajouter à leurs horribles tortures cette horrible certitude que la terre ennemie qu'ils foulaient, rejetant jusqu'à leur dépouille mortelle, leur serait ennemie même au-delà du trépas.

Quant aux autres, ils avaient bien trop de sujets plus proches de souffrir et de gémir pour s'occuper de l'armée de corbeaux que remorquaient les débris de la grande armée. Le souffle de la terreur et du besoin les poussait sans relâche en tourbillons, comme le souffle du vent pousse des feuilles desséchées. Et si parfois l'idée d'un danger qui n'existait pas pour le moment venant à frapper quelque tête égarée par la souffrance et l'épouvante, le cri : Aux Cosaques ! se faisait entendre ; à ce seul mot, un mouvement plus rapide s'imprimait à la fuite de ce bétail effarouché. Les temps étaient passés où Murat chargeait ces mêmes Cosaques à coups de cravache, où par un geste homérique, sa main leur intimant l'ordre de s'éloigner, faisait tourner bride à l'une de leurs bandes qui fondait sur lui pris à l'improviste, seul, et sans autre défense que la majesté calme de sa contenance royale et le prestige de ses hauts faits.

Mais ce même cri qui faisait office de fouet sur les jambes de ceux qui pouvaient marcher encore, faisait tressaillir le major d'espérance ; étendu dans son fossé, il a senti que tout de bon cette fois son heure était venue. Avant d'accepter la mort en brave, il a envoyé le dernier adieu à sa veuve qui pleure et ne l'entend pas, aux deux petits orphelins qui rient, et ne l'entendent pas non plus, et qui riraient encore lors même qu'ils pourraient l'entendre. A cette secousse suprême et solen-

nelle, son cœur de fer n'a pu résister ; il s'est brisé, et il s'en est échappé des larmes ; la gelée les a cristallisées sur les joues de l'officier, et l'orgueil militaire les a bientôt séchées dans ses yeux. Dès ce moment il fait front à la mort ; mais qu'elle soit courte ! car les souffrances sont inouies. Oh ! vienne le Cosaque ! et mourir d'un coup de lance ! Naguère il s'efforçait encore de parer les coups, et les plaies de sa main droite, entièrement dépouillée à sa partie supérieure par le fer d'une lance, en offraient le témoignage. Aujourd'hui il ne parera plus. Oh ! vienne le Cosaque ! et il se soulèvera, s'il le peut, pour faire voir qu'il vit encore, afin qu'on ne l'oublie pas dans la tuerie.

Les Cosaques ne venaient pas ! et Wilna, qui se désemplissait, continuait à verser hors de ses murs toutes les misères qui l'avaient envahi la veille, et le chemin tumultueux et noir où se ruaient sous leurs haillons tous ces flots d'hommes qui n'avaient plus figure humaine, se déroulait au milieu des plaines taciturnes et blanchies de neige, comme un fleuve sinistre qui roulait des choses inconnues. Cependant, comme une herbe marine détachée de ses racines et flottant au gré du courant vient tournoyer et s'arrêter dans une petite anse formée par les anfractuosités de la rive, on vit une de ces formes se détacher de la foule, et s'approcher du bord du chemin où elle s'arrêta. Le major était là gisant et enveloppé dans son manteau, dont l'étoffe amincie et trouée dessinait les formes de ses grosses épaulettes, et laissait voir une partie de ce qui lui restait de son costume d'officier d'état-major. C'est probablement là ce qui lui valut cette interpellation :

— Mon général !

Ne se reconnaissant pas à ce titre, il ne répondit pas ; mais la même voix répétant encore ;

— Mon général !

Une main le toucha pour s'assurer qu'il n'était pas trop tard, ou plutôt pour lui faire comprendre que c'était à lui qu'on s'adressait.

— Que me voulez-vous ?

— Vous sauver.

— Merci, mon brave ; mais il n'est plus temps.

— Nous verrons bien, laissez-vous faire.

— Il n'est plus temps ! Et sa voix devenait plus faible.

— Si l'on vous soutenait, pourriez-vous marcher ?

— Non.

— Je vous porterai.

Jusqu'ici le major ne s'était pas détourné pour connaître son interlocuteur ; mais à ce dernier mot, il ne voulut plus mourir sans avoir vu une fois les traits de cet homme qui s'obstinait plus que lui-même à sa vie. Il fit un mouvement de tête, et aperçut un canonnier qu'il ne se rappelait avoir vu nulle part.

— Vous êtes un brave, et je vous remercie; mais vous ne pouvez rien pour moi.

— Ah ! bah ! qu'avez-vous donc ?

— J'ai plus qu'il n'en faut pour mourir ; j'ai tous les membres gelés, j'ai la fièvre, j'ai la mort en moi.

— Tenez, dit l'artilleur en portant la main à son sac, j'ai ici quelque chose qui vous fera revenir ; et il en tirait une bouteille pleine de vin.

Sur mon honneur de fidèle historien, sur l'honneur de celui qu'a sauvé ce trait sublime, sur l'honneur francais qui en a inspiré l'idée à son auteur, cela encore est vrai ! A une époque où des hommes qui revenaient chargés des dépouilles de Moscou, des hommes qui eussent donné une livre d'or pour une once de pain, n'avaient pas du pain ; à une époque où, avec tout l'or de l'armée et du trésor, on n'eût pu se procurer, dans ces vastes déserts, une seule goutte de vin ; où ceux à qui le hasard avait procuré cette miette de pain ou cette goutte de vin oubliée dans les profondeurs d'une maison abandonnée, s'écartaient au loin, pour dérober leur trouvaille à la rapacité de leurs camarades qui la leur eussent disputée avec les armes, avec les ongles et les dents ; il y eut un soldat de l'armée de Russie, qui, possesseur d'une bouteille de vin, non content de ne pas dérober à tous les regards cette précieuse rareté, pour en jouir seul, la consacra au salut d'un infortuné qu'il n'avait jamais vu, et qu'il ne devait jamais revoir. Tout ce que l'amitié pouvait espérer alors d'une amitié dévouée, c'était un coup de fusil qui coupât court à des peines devenues insupportables ; et elle ne l'obtenait pas toujours, car il fallait pour cela tirer ses mains de l'asile où elles s'étaient réfugiées contre le froid ;

et un simple canonnier, un rude et grossier soldat, un inconnu!...... Les hommes, dans leurs langues impuissantes, sont cependant parvenus à nommer de grandes et nobles choses, au moyen des mots de courage militaire et de courage civil. Quel nouveau nom donnerons-nous à ce nouveau genre de courage?

L'enthousiasme avait rappelé la chaleur au cœur du major.

— Non, mon ami, non! s'écria-t-il, je n'accepterai pas! je ne puis accepter! Vous êtes sain et fort, ce vin vous aidera à vous soutenir jusqu'au bout: je le prendrais, qu'il ne me sauverait pas, et ce serait vous enlever ce qui doit vous sauver peut-être. Ce serait compromettre votre vie sans profit pour la mienne. On ne saurait trop conserver à l'armée des hommes tels que vous. Si vous voulez absolument faire quelque chose pour moi, achevez-moi, et recouvrez-moi de neige!

Mais l'insubordonné canonnier s'était emparé de la tête de son *général*, et pendant que d'une main il la soutenait sur son genou, de l'autre il lui portait la bouteille à la bouche, et lui faisait avaler quelques gouttes de ce qu'elle contenait. Ces quelques gouttes produisirent un bon effet dans cet estomac délabré qui depuis long-temps n'avait rien senti de pareil; et bientôt le major se trouva sur ses jambes. Malgré tous ses efforts pour en tirer quelque service, afin d'épargner au persistant canonnier une corvée fatigante, il dut se résigner à se laisser porter. Énée emportant son vieux père à travers les flammes de Troie est sublime dans l'*Énéide*. Dans cette autre épopée qui écraserait un Virgile, et dont cette histoire n'est, quant à la place qu'elle occupe, et à l'importance hiérarchique des personnages, qu'un mince épisode, voici encore une Troie en flammes, un homme qui emporte un autre sur des chemins que la glace a rendus harassans et dangereux, et celui-ci n'est pas le père, et celui-là le fils! ces deux hommes ne se connaissent pas même de nom!

Ils allèrent ainsi jusqu'au haut d'une colline; arrivés là, le canonnier prit la parole:

— Mon général, je ne puis quitter plus long-temps la batterie, sans la permission de mon capitaine; si vous voulez le permettre, je vais la lui demander, et je viendrai vous reprendre.

— Bien! dit le major, allez mon ami. Puis il ajouta en lui-

même : quel homme! une vertu ne va pas sans l'autre; il connaît encore sa batterie et son capitaine!

Avant de partir, le soldat avait ramassé quelques brins de paille qui n'eussent pas pu suffire au nid d'un passereau, il les avait rassemblés au pied d'un arbre, et y avait assis le major en l'adossant au tronc. Quand il revint, le malade qui avait glissé avec son *coussin* sur son siége de neige, et n'avait pu se relever, était étendu tout du long. Ils descendirent le versant de la colline, comme ils l'avaient montée; puis, arrivés dans un village qui se trouvait au bas, ils lurent sur la porte d'une mauvaise hutte : État-major-général du maréchal duc de Bellune.

— C'est là, dit le major. Camarade, votre tâche à vous est finie; j'espère trouver ici un traîneau qui l'achèvera, s'il y a lieu; mais en attendant j'en ai une à remplir. Ce que vous venez de faire pour moi n'est pas de ces choses qui se paîent avec de l'argent; cependant, comme je n'ai que cela à partager avec vous en ce moment, et que vous pourrez dans quelques jours en avoir besoin, j'espère que vous ne refuserez pas de faire avec moi ce que j'ai fait avec vous; à nous deux, mon brave! Manuela.

Et il lui montrait la boucle d'une ceinture assez bien garnie; mais le canonnier à son tour avait les oreilles et les mains gelées, et restait immobile comme une pierre; rien ne put triompher de sa résistance passive, mais invincible.

— Eh bien donc! embrassez-moi, et attendez quelques instans. Voulez-vous d'une croix?

— Ce n'est pas de refus, mon général.

Le prétendu général se fit introduire auprès du maréchal qu'assiégeaient en ce moment une foule d'officiers et de dépêches; il eut le temps d'en obtenir la promesse d'une croix. Son état disait assez combien l'avait gagnée celui pour qui il la demandait; et, comme il se faisait porter vers son sauveur, pour lui en donner lui-même la nouvelle, il ne le vit plus. Le cri : Aux Cosaques! parti de Wilna, s'était en un clin d'œil reproduit sur toute la ligne, et le brave qui n'avait pas laissé son nom, avait sans doute, au signal du danger, oublié sa croix pour sa batterie!

Vit-il encore? est-il mort?

Dieu le sait! mais les hommes l'ont cherché, ils l'ont cherché long-temps, ils le nommaient par son action, ce qui valait mieux qu'un nom de famille, et ils ne l'ont pas retrouvé!

Dieu seul, du reste, a puissance de le récompenser.

AUGUSTE BUSSIÈRE

BULLETIN LITTÉRAIRE.

MÉMOIRES DE LUTHER.

Parler d'un grand réformateur, d'un homme qui vint en temps opportun, qui assista au triomphe de ses idées, et dont le succès outrepassa les espérances, à une époque où les réformes avortent, faute d'arriver à propos, où toutes les ambitions se renferment dans le cercle étroit et mesquin de l'intérêt particulier; parler d'un homme qui voulut enfouir le libre arbitre dans les profondeurs de la grace, à une époque où le scepticisme moral et religieux achève de dissoudre les derniers élémens de la sociabilité; parler d'un poète, et d'un grand poète, à une époque spéculative et prosaïque; parler de Luther aux gens du monde, n'est-ce pas risquer d'ennuyer ses lecteurs en même temps que profaner un nom respecté de la moitié de l'Europe et respectable pour le monde entier? Que nous importent ces querelles religieuses, ces disputes de théologiens, ces pamphlets écrits en latin, ce style biblique, ces métaphores injurieuses! Moine, passe ton chemin; historien, reprends tes livres.

Mais si cet historien est un homme grave, laborieux, intelligent, plein de probité littéraire, doué d'une imagination riche et variée, d'un style pittoresque, hardi et saisissant; alimentant la poésie par l'érudition, et embellissant l'érudition de tous les charmes de la poésie; ayant les goûts, les passions, les sympathies de son époque; homme du XIXe siècle dans son acception la plus étendue; peut-être alors consentirons-nous à lui prêter quelque attention, et ferons nous ce raisonnement : M. Michelet n'a pu vouloir écrire que quelque chose d'utile, de populaire, qui allât à toutes les intelligences, qui fit battre tous les

cœurs, et laissât dans l'esprit une religieuse reconnaissance pour l'écrivain habile à comprendre son siècle.

Si ce réformateur du XVIe siècle, grossier, brutal, hérissé de latin apocalyptique, avait, en dépit des apparences, de singuliers rapports avec ce que nous voyons tous les jours. Si cet homme, ardent à provoquer des réformes religieuses, se trouvait être un *conservateur* politique, si l'émancipateur de la pensée humaine s'était montré le défenseur des priviléges aristocratiques, ne nous fournirait-il pas de précieux enseignemens sur ce qu'il y a d'incomplet et de contradictoire dans la nature de nos hommes d'état? Si ce fanatique apôtre de la grace avait ressenti toutes les angoisses d'un doute cruel; si ce magique et puissant écrivain avait porté un coup mortel à l'art; Luther ne serait-il pas un homme d'aujourd'hui? N'y a-t-il pas assez de bizarrerie et de grotesque dans sa vie pour lui obtenir un rôle au milieu des comédies de notre époque; n'y a-t-il pas assez de sérieux et de philosophie dans son œuvre pour mériter de prendre place à côté des grands drames du XIXe siècle?

Cependant cette conviction ne peut entrer sur-le-champ dans notre esprit, et nous demanderons d'abord à M. Michelet : Pourquoi cet éloge du chef des protestans dans la bouche d'un catholique? Pourquoi une biographie de Luther écrite en français? et l'historien répondra : « Nous ne montrerons pas après tant d'autres les plaies d'une église où nous sommes nés et qui nous est chère : pauvre vieille mère du monde moderne, reniée, battue par son fils; certes, ce n'est pas nous qui voudrions la blesser encore. Nous aurons occasion de dire ailleurs combien la doctrine catholique nous semble, sinon plus logique, au moins plus judicieuse, plus féconde et plus complète, qu'aucune des sectes qui se sont élevées contre elle. Sa faiblesse, sa grandeur aussi, c'est de n'avoir rien exclu qui fût de l'homme, d'avoir voulu satisfaire à la fois les principes contradictoires de l'esprit humain. Cela seul donnait sur elle des succès faciles à ceux qui réduisaient l'homme à tel ou tel principe en niant les autres. L'universel, en quelque sens qu'on prenne ce mot, est faible contre le spécial, *l'hérésie* est un *choix*, une spécialité; spécialité d'opinion, spécialité de pays. Wicleff, Jean Huss, étaient d'ardens patriotes; le saxon Luther fut l'Arminius de la moderne Allemagne. Universelle dans le temps dans l'espace,

dans la doctrine, l'église avait contre chacun l'infériorité d'une moyenne commune. Il lui fallait lutter pour l'unité du monde contre les forces diverses du monde. Ayant subi, embrassé l'humanité tout entière, elle en avait aussi les misères, les contradictions. Les petites sociétés hérétiques, ferventes par le péril et la liberté, isolées et partant plus pures, plus à l'abri des tentations, méconnaissaient l'église cosmopolite et se comparaient avec orgueil. Le pieux et profond mystique du Rhin et des Pays-Bas, l'agreste et simple Vaudois, pur comme l'herbe des Alpes, avaient beau jeu pour accuser d'adultère et de prostitution celle qui avait tout reçu et tout adopté. Chaque ruisseau pourrait dire à l'océan sans doute : Moi je viens de ma montagne, je ne connais d'eau que les miennes. Toi, tu reçois les souillures du monde.

— « Oui, mais je suis l'Océan ! »

Certes, la justification est complète, et nous sommes heureux d'avoir donné un échantillon du style de M. Michelet, style anguleux, pressant, vif et coloré ; car qu'on ne s'y trompe pas, ces mémoires sont bien réellement de Luther. M. Michelet n'en est que l'éditeur responsable, et c'est constamment Luther qui parle, toujours Luther raconté par Luther. « Le traducteur n'a guère fait autre chose que choisir, dater, ordonner les textes épars. » Mais c'est précisément cette parole de Luther qui nous effraie. Comment oser regarder Luther en face ? Sommes-nous un roi, un grand de la terre, Luther nous criera : « Les princes sont du monde, et le monde est ennemi de Dieu ; aussi vivent-ils selon le monde et contre la loi de Dieu. Ne vous étonnez donc pas de leurs furieuses violences contre l'Évangile, car ils ne peuvent manquer à leur propre nature. Ils servent à Dieu de licteurs et de bourreaux, quand il veut punir les méchans. Notre Dieu est un puissant roi : il lui faut de nobles, d'illustres, de riches bourreaux et licteurs comme ceux-ci. Il veut qu'ils aient en abondance des richesses, des honneurs, qu'ils soient redoutés de tous. Il plaît à la divine volonté que nous appellions ces bourreaux de puissans seigneurs, que nous nous proternions à leurs pieds, que nous soyons leurs très humbles sujets. Mais ces bourreaux ne poussent point eux-mêmes l'artifice jusqu'à vouloir devenir de bons pasteurs. »

Sommes-nous plus qu'un prince, plus que le roi Henri VIII

d'Angleterre ou l'empereur Charles-Quint d'Allemagne? sommes-nous la papauté elle-même avec sa tradition de seize siècles, avec l'art du moyen-âge qu'elle a engendré, et la reconnaissance des communes dont elle a favorisé l'émancipation; la papauté qui a repoussé les Sarrasins, vaincu les Albigeois, réduit Abélard au silence, brûlé Jean Huss et Jérôme de Prague? Luther, le moine de Wittemberg, se lève et chante audacieusement l'hymne de sa rébellion, de sa puissance et de sa victoire. « Moi, aux paroles des pères des hommes, des anges et des démons, j'oppose non pas l'antique usage ni la multitude des hommes, mais la seule parole de l'éternelle majesté, l'Évangile qu'eux-mêmes sont forcés de reconnaître. Là, je me tiens, je m'assieds, je m'arrête; là est ma gloire et mon triomphe. De là j'insulte aux papes, aux thomistes, aux sophistes et à toutes les portes de l'enfer. Je m'inquiète peu des paroles des hommes, quelle qu'ait été leur sainteté; pas davantage de la tradition, de la coutume trompeuse. La parole de Dieu est au-dessus de tout. La messe vaincue, nous avons, je crois, vaincu la papauté; la messe était comme la roche où la papauté se fondait avec ses monastères, ses épiscopats, ses colléges, ses autels, ses ministres et ses doctrines, enfin avec tout son ventre. Tout cela croulera avec l'abomination de leur messe sacrilége. Pour la cause du Christ, j'ai foulé aux pieds l'idole de l'abomination romaine qui s'était mise à la place de Dieu et s'était établie maîtresse des rois et du monde. Quel est donc cet Henri VIII, ce nouveau thomiste, ce disciple du monstre, pour que je respecte ses blasphèmes et sa violence? Il est le défenseur de l'église, oui de son église à lui, de cette prostituée qui vit dans la pourpre, ivre de débauches, de cette mère de fornication. Moi, mon chef est Christ; je frapperai du même coup cette église et son défenseur qui ne sont qu'un; je les briserai. »

Vous le voyez, cet homme, c'est plus qu'un roi, plus que la vieille papauté. Comme il parle en maître! sa voix retentit au loin; son geste brutal et son sarcasme grossier foudroient ceux qu'il n'a pu vaincre par le raisonnement. Ainsi il faut nous incliner, au moins par prudence, devant ce fougueux théologien. Et qui sait? si nous osions jeter le gant à ce redoutable athlète, peut-être son ombre se dresserait-elle tout à

coup devant nous, comme autrefois le diable lui apparut à lui-même. Mais quoi, cet homme n'était-il point sujet aux faiblesses et aux misères de la nature humaine? Ses entrailles n'étaient-elles point déchirées par les angoisses secrètes qui travaillent l'humanité tout entière? Oui, certes, et jamais vainqueur ne sentit mieux les épines de la couronne triomphale; Luther n'eut pas d'ennemi plus cruel que lui-même. Après avoir montré le réformateur arrogant, le tribun audacieux, nous allons pénétrer dans le for intérieur, sonder les replis de la conscience. Ah! Martin Luther, moine défroqué, discoureur de tavernes, nous n'appellerons pas à notre secours l'ironie si fine et si poignante d'Érasme; nous ne voulons combattre Luther que par Luther; et, catholique, nous nous donnerons le spectacle des doutes, des anxiétés, des combats qui ont déchiré l'ame de ce hardi novateur.

Luther, la personnalité la plus vivace, la plus originale, la plus excentrique, inscrivit sur son drapeau: *Périsse le droit, vive la grace!* Il composa un livre sous ce titre impie *de Servo arbitrio.* Quel rapport pouvait exister entre l'émancipateur de la pensée humaine et le fatalisme de la grâce? Comment Luther put-il poser en principe une telle contradiction et se créer volontairement les effroyables tortures qui consumèrent le reste de sa vie. Voilà ce que M. Michelet n'a point cherché à expliquer; voilà le nœud de la vie de Luther.

Or Luther était un homme d'organisation ; il s'appuya constamment sur le pouvoir temporel ; il anathématisa Munzer et les paysans de la Souabe ; Jean de Leyde et les anabaptistes. Luther ne voulait point d'une réforme politique, et, forcé d'accomplir une révolution religieuse, il chercha à remplacer l'autorité papale par un dogme qui courbât toutes les consciences, par une doctrine qui comprimât les intelligences, la grâce. Au même moment, la papauté créait un ordre religieux qui eut pour mission de combattre la grace ; les Jansénistes furent vaincus, et ils devaient l'être.

Luther se vit attaqué à la fois par les rationalistes Zwingli, Œcolampade et les mystiques qui poussaient la doctrine de la grace aux dernières conséquences. Lui-même était assailli de terreurs imaginaires. Le diable joue un grand rôle dans la vie de Luther ; le diable, ce sont les doutes qui l'assiègent, les

adversaires qui lui font obstacle ; ce sont ses trasports de cerveau, ses douleurs morales et physiques. Entre Luther et le diable, c'est une affaire personnelle ; il le vit à Wittemberg qui faisait du bruit derrière son poêle, comme s'il eût traîné un boisseau. Une autre fois il entendit sur l'escalier le bruit de chaînes de fer ; c'était le diable. La nuit, le diable restait entre sa femme et lui, et posait sa tête près de la sienne ; s'il se réveillait, le diable l'attaquait et cherchait à surprendre sa croyance pendant le trouble des premiers instans qui suivent le sommeil. Luther s'était aguerri dans ce duel à toute outrance. « La meilleure manière de chasser le diable, si on ne peut le faire avec les paroles de la sainte Écriture, c'est de lui adresser des mots piquans et pleins de moquerie. Ainsi le diable vient-il me trouver la nuit, je lui tiens ce discours : Diable, je dois dormir maintenant, car c'est le commandement et l'ordre de Dieu que nous travaillions le jour et que nous dormions la nuit. S'il m'accuse d'être un pécheur, je lui dis, pour lui faire dépit : *Sancte Satane, ora pro me*, ou bien : *Medice, cura te ipsum.* » Il conseille encore la musique (car le diable est un esprit triste), et l'usage moderé du vin.

Voici maintenant une autre personnification du diable ; ce sont ses ennemis, le pape, Munzer, Carlostadt : « Je tiens qu'à moi seul j'ai essuyé plus de vingt ouragans, vingt assauts du diable. D'abord, j'ai eu contre moi les papistes. Tout le monde, je crois, sait à peu près combien de tempêtes, de bulles et de livres le diable a lâchés par eux contre moi, de quelle façon lamentable ils m'ont déchiré, dévoré, mis à rien ; il est vrai que moi-même je soufflais quelque peu contre eux, mais cela ne servait de rien. Les enragés soufflaient encore plus et vomissaient feu et flammes. Il en a été ainsi jusqu'à ce jour sans interruption. J'avais un instant cessé de craindre cette tempête du diable, lorsqu'il se fit jour par un nouveau trou, par Munzer et sa révolte, qui faillit m'éteindre la lumière. Le Christ bouche encore ce trou-là, et le voilà qui, par Carlostadt, casse des carreaux à ma fenêtre ; le voilà qui mugit et tourbillonne au point de me faire croire qu'il allait emporter lumière, cire et mèche à la fois. Mais Dieu fut en aide à sa pauvre lumière. Il ne permit point qu'elle fût éteinte. Alors vinrent les sacramentaires et les anabaptistes qui brisèrent portes et fenêtres pour

en finir de cette lumière, et qui la mirent de nouveau dans le plus grand danger. Dieu merci, leur volonté fut trompée également. »

Après le Luther dédaigneux et provocateur, après le Luther assiégé par le doute, accablé d'inquiétudes, se débattant sous la logique du principe qu'il a posé et les instincts de sa nature indomptable, il reste un troisième Luther, un Luther en déshabillé, fils, époux et père, ami de Philippe Melanchton, écoutant chanter les petits oiseaux, contemplant les fleurs des arbres, *neige odorante du printemps*, se mirant dans un brin d'herbe, amoureux de sa femme, berçant son fils sur ses genoux, pleurant sur la mort de sa petite Magdalena : un Luther affable, joyeux, mélancolique, d'autant plus simple et naïf dans la vie privée, qu'il se montre plus terrible dans sa vie publique.

« Celui qui insulte les prédicateurs et les femmes ne réussira pas bien ; c'est des femmes que viennent les enfans, par quoi se maintient le gouvernement de la famille et de l'état. Qui les méprise, méprise Dieu et les hommes.

« Si tu brûles, il faut prendre femme ; tu voudrais bien en avoir une belle, pieuse et riche. Très bien, mon cher ; on t'en donnera une en peinture avec des joues roses et des jambes blanches. Ce sont aussi les plus pieuses, mais elles ne valent rien pour la cuisine ni pour le lit.... Se lever de bonne heure et se marier jeune, personne ne s'en repentira. »

Il disait à son petit enfant : « Tu es l'innocent petit fou de notre Seigneur. Sous la grace et non sous la loi, tu es sans crainte, sans inquiétude ; tout ce que tu fais est bien fait. »

Il est touchant de voir comme tout ramenait Luther à des réflexions pieuses sur la bonté de Dieu, sur l'état de l'homme avant sa chute, sur la vie à venir. Ainsi, une belle branche chargée de cerises que le docteur Jonas met sur la table ; la joie de sa femme qui sert des poissons du petit étang de leur jardin ; la simple vue d'une rose ! Un jour, sur la route de Leipsig, voyant la plaine couverte de blés superbes, il se mit à prier avec ferveur. — Un soir, le docteur Martin Luther voyait un petit oiseau perché sur un arbre et s'y posant pour passer la nuit ; il dit : « Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement ; il ne s'inquiète pas, il ne songe point au gîte du

lendemain, il se tient bien tranquille sur sa petite branche et laisse Dieu songer pour lui. »

Quel homme! il vous écrase et il vous arrache des larmes de pitié; il a les poings crispés, les muscles raidis, il est mouillé de sueur et de poussière; l'injure s'échappe à flots bruyans de sa poitrine, il couvre d'immondices le cadavre de la papauté, il est inépuisable dans ses colères et ses sarcasmes; tout à coup il se prend à sourire, il ne sort de ses lèvres que des paroles suaves, que des soupirs de reconnaissance, que des enseignemens paternels empruntés aux scènes les plus familières de la vie; turbulent comme un jeune homme, douteur comme un homme mûr, affable comme un vieillard, entraînant le monde et subjugué par ses propres passions; roi, mais ayant des fers pour diadème.

Il est un homme aujourd'hui que l'éloquence de Luther empêche de dormir! Demandez aux échos de Manchester et de Glascow!

Nous avons cherché à montrer dans Luther l'homme public, l'homme intérieur, l'homme privé; nous allons raconter sa vie au moyen de quelques dates.

Martin Luther naquit à Esleben, le 10 novembre 1483. Son père était un ouvrier mineur qui, pour l'entretenir à l'université, dépensa la sueur de son corps et le sang de ses veines. La veuve d'un chevalier, nommée Ursule Schweickard, vint à son secours et lui donna un asile dans sa maison. Luther en a gardé reconnaissance aux femmes toute sa vie. Après avoir essayé de la théologie, il se décida pour le droit; mais il aimait surtout la belle littérature et la musique; il touchait du luth et jouait de la flûte. En 1505, le jeune étudiant vit un de ses amis tué d'un coup de foudre à ses côtés; il poussa un cri, et ce cri fut un vœu à sainte Anne de se faire moine, s'il échappait. Le 17 juillet 1505, Luther entra la nuit dans le cloître des augustins à Wittemberg : il n'avait apporté avec lui que son Plaute et son Virgile.

En 1517, une affaire de couvent appela Luther en Italie, l'Italie des Borgia, où le paganisme, qui n'avait jamais été déraciné complètement, reverdissait à l'ombre des couvens, et relevait la tête sous les murs du Vatican. Luther n'entend que cris de fête; les couvens sont des palais; s'étant hasardé une fois à

22.

dire aux moines italiens qu'ils feraient mieux de ne pas manger de viande le vendredi, cette parole faillit lui coûter la vie. Il arrive à Rome, il visite les églises, elles sont désertes. Le prêtre romain expédiait la messe avec une telle vitesse, que Luther était encore à l'Évangile quant l'officiant lui disait *Ite, missa est.* Quelles colères durent germer dans le cœur de cet homme! cela ne se peut peindre. Ah! disait-il, je ne voudrais pas pour cent mille florins ne pas avoir vu Rome (et il répète ce mot trois fois).

Il se hâte de quitter la Babylone moderne, il retourne en Saxe. Le dominicain Tetzel avait été envoyé par le pape pour vendre les indulgences; cet homme passait toutes les bornes de l'impudence: il inventait des crimes, imaginait des infamies étranges, inouies, auxquelles personne ne songea jamais, et quand il voyait l'auditoire frappé d'horreur, il ajoutait froidement: « Eh bien! tout cela est expié, quand l'argent sonne dans la caisse du pape. »

Luther ne peut plus se contenir, il écrit à l'évêque de Brandebourg de faire taire Tetzel, l'évêque refuse; à l'archevêque de Mayence, point de réponse... Le 31 octobre 1517 à midi, Luther afficha, sur les portes de l'église du château de Wittemberg, vingt-une propositions dans lesquelles il attaquait les indulgences et la papauté.

Ce fut comme un coup de foudre dans toute l'Allemagne. Ces propositions furent lues de la population entière. Luther reçut l'ordre de comparaître à Rome dans soixante jours (août 1518). Il invoque la protection de l'électeur de Saxe, Frédéric-le-Sage, qui obtint que Luther serait examiné à Worms; il s'y rendit avec un sauf-conduit, défendit hardiment ses doctrines et fut condamné. En revenant de la diète, des cavaliers envoyés par l'électeur de Saxe l'enlevèrent et le cachèrent dans le château de Wartbourg d'où il inonda l'Allemagne de ses pamphlets. Au bout d'un an il revient à Wittemberg; il répond à Henri VIII et jette les premiers fondemens de l'église luthérienne (1522). Un de ses amis, Carlostadt, se sépare de lui. Munzer soulève les paysans de la Souabe (1523); Luther fait exiler Carlostadt et réfute la déclaration des paysans. Il rompt violemment avec Erasme (1524); mais ses ennemis se multiplient. Le découragement s'empare de Luther, il épouse une jeune fille noble, âgée

de vingt-quatre ans et remarquablement belle ; elle se nommait Catherine de Bora. Leur pauvreté était extrême ; il se fit tourneur et vécut du travail de ses mains ; il disparut ainsi pendant trois ans. Le péril de l'Allemagne attaquée par Soliman le réveille (1529); il appelle les peuples aux armes ; les Turcs sont repoussés, mais un danger plus grand encore menace le protestantisme; une ligue de princes catholiques et de puissans évêques du Nord, ayant à leur tête le duc George de Saxe, inquiète les princes luthériens; pendant ce temps éclate le terrible soulèvement des anabaptistes (1534); une croisade contre ces malheureux réunit un moment les deux partis. Les dernières années de Luther furent affligées par de nombreuses souffrances physiques; enfin il expira le 18 février 1546. Voilà Luther.

Tel est l'homme qui se taille un si ample vêtement dans le manteau de pourpre des papes, un homme qui n'est venu ni trop tôt comme Wicleff et Jean Huss, ni trop tard comme Saint-Simon et Swedenborg, qui parut au XVIe siècle, lorsque le trône ponctifial était occupé par un homicide comme Alexandre VI, par un batailleur comme Jules II, par un sceptique dépravé comme Léon X; qui naquit en Saxe, dans cette Allemagne dont l'opposition contre Rome remontait au Xe siècle ; un homme qui possédait une poitrine et une plume infatigables ; enfin un réformateur, mais un réformateur seulement religieux et point politique. Luther n'embrassa qu'un des côtés de la question; ses déclamations contre les princes sont des insolences oratoires plutôt que des attaques sérieuses. Luther eut pour soutiens les grands seigneurs, ces adversaires-nés de l'église. Ce qui constitue son infériorité vis-à-vis du Christ et de Mahomet, c'est qu'il ne comprit pas la portée de son œuvre, qu'il n'eut pas assez conscience de lui-même, ou plutôt qu'il s'estima trop comme prêtre et pas assez comme réformateur. Voilà pourquoi Luther n'a pas poussé l'Allemagne dans une voie nouvelle, pourquoi il n'a pas créé d'art, pourquoi il n'a point eu de fanatiques, pourquoi son nom prononcé devant nous réveille plutôt l'idée d'un gros moine, buveur de bière, que celle du fondateur d'une religion nouvelle; voilà pourquoi M. Michelet a pu, en 1835, écrire et publier ses *Mémoires*, ni plus ni moins que ceux de Savary ou de Mme d'Abrantès...... Christ douta; quel est le grand homme qui n'a pas douté? Mais il

garda pour lui seul ses tortures morales et se retira sur le mont des Oliviers pour pleurer et boire le calice d'amertume; il ne fit point du doute l'occupation de ses journées et de ses nuits; le doute, c'est la vie de Luther, non pas le doute du XVIIIe siècle, non pas le scepticisme railleur d'Hamlet, mais le doute dans la foi, le doute qui naît du tempérament, des circonstances, d'un défaut de logique, doute qui ne porte point sur les principes, qui n'attaque point la foi; le doute des hommes forts et pieux, et non l'incrédulité bruyante des enfans. Luther doute tout haut, en plein jour; la nuit, c'est le cauchemar de ses rêves; il puise, dans ce doute qui le ronge, son audace et son énergie; ce doute lui arrache des cris de rage; le doute le fait se précipiter dans la doctrine de la grace; le réformateur Luther prêche le despotisme des consciences; sur les ruines de l'autorité papale, autorité visible, autorité prise dans la nature humaine, il élève une autorité abstraite, un dogme fatal, et dans cette formule théologique, il veut faire entrer l'Allemagne, le monde.

La civilisation ne pouvait se mettre à la remorque de la doctrine de la grace, elle accepta Luther comme un grand réformateur et passa outre; car le monde a besoin d'art, il a soif d'enthousiasme; or, Luther ne donna point au monde un nouvel art; poète par le sentiment, il méconnut la puissance de la forme; homme d'imagination et de style, artiste lui-même, il proscrivit l'imagination, il dépouilla la pensée de tous ses ornemens. Enfin, il ne donna pas à l'Allemagne une direction politique meilleure.

M. Michelet, avec ce sentiment profond des hommes et des choses qui le caractérise, a parfaitement compris que Luther avait plutôt une valeur comme individu que comme représentant d'idées; que c'était plutôt un personnage dramatique qu'un théoricien. « J'écrivis ces mémoires, dit-il, pour me reposer des labeurs de ma traduction de Vico. » C'était suivre exactement le précepte d'Hippocrate : *contraria contrariis sanantur.* Nous reviendrons sur cette traduction de Vico, qui fut le début de M. Michelet dans un monde historique; il est toujours depuis resté partagé entre ces deux grands courans électriques, mélancolique et devinateur comme le prophète napolitain, pittoresque et tumultueux comme le moine saxon.

Quelquefois ce beau travail sur Luther ressemble à un paysage qui ne serait pas suffisamment éclairé ; les branches trop touffues interceptent le soleil. Nous croyons que M. Michelet aurait plutôt dû formuler des divisions philosophiques que suivre l'ordre chronologique ; faire comprendre Luther avant de le faire connaître; écrire son histoire, au lieu de rassembler ses mémoires. Mais une sorte de terreur religieuse s'est emparée de lui : « Qui serait assez hardi pour mêler ses paroles à celles d'un tel homme ? » s'écrie-t-il. Et cependant M. Michelet était capable plus que tout autre d'apprécier les doutes de Luther; son éloquence ingénieuse n'aurait point pâli auprès des brusques sorties du réformateur. L'histoire, n'est-ce pas la religion du XIXe siècle ? Et qui refusera le titre d'historien à cet homme dont la parole vibrante et électrique atteste l'énergie et la jeunesse, dont les cheveux blanchis avant l'âge témoignent d'une pensée mûrie par l'étude et la réflexion.

Corisande de Mauléon.

Heureux le poète, heureux le romancier ! tout change, tout se renouvelle, tout se transforme ; châteaux et monastères tombent de vétusté ou sont balayés par la vindicte populaire. De toutes ces générations d'hommes vaillans et robustes qui portaient, sans plier l'épaule, des armures que nous admirons aujourd'hui dans nos musées avec un étonnement mêlé d'effroi ; de ces chevaliers qui menaient les croisades, il ne reste même plus aujourd'hui, selon l'énergique expression du poète latin, assez de poussière pour tenir dans le creux de la main. Et ces fortes femmes qui gouvernaient leur duché en l'absence de leur mari, qui chassaient au faucon, montaient à cheval, et ne connaissaient ni les mouchoirs de batiste ni la toile de Hollande, où sont elles ? L'historien grave et pieux se découvre devant ces ruines ; le spéculateur les reblanchit et s'en sert pour bâtir une usine ; mais le poète, mais le romancier ! ils ont le souffle puissant d'Ézéchiel ; ils disent à ces donjons démolis : Percez de nouveau le ciel de vos flèches aiguës ; ils sonnent du cor, et le pont-levis s'abaisse ; ils demandent l'hospitalité, et les serviteurs accourent rangés derrière la noble châtelaine. — Salut,

beau voyageur ; viens-tu de la Palestine ou de la cour du roi d'Angleterre? As-tu vu le pape ou l'empereur? Noble dame, j'ai trois cordes à ma lyre, l'une pour l'amour, l'autre pour Dieu, la troisième pour la gloire.

Faut-il donc détruire d'un sourire amer et dédaigneux tout ce monde idéal, anatomiser cette épopée, flétrir cette brillante évocation des temps qui ne sont plus? Si la critique n'avait d'autre tâche que d'effeuiller les roses et les marguerites, de réprimer les élans magnanimes, et d'éteindre le feu qui brûle sur l'hôtel de Vesta, je plaindrais, non les auteurs, mais la critique.

M. de Salvandy est une nature pompeuse et sonore ; ni la persévérance, ni le talent, ni la facilité de style, ne lui ont fait défaut. Tout bon gentilhomme qu'il puisse être, il est peu de maisons qui l'aient reçu sans l'avoir laissé languir à la porte. L'Académie et la chambre des députés l'ont vu sans pitié soulever vingt fois le marteau d'entrée avant de pouvoir se faire ouvrir ; et cependant aujourd'hui M. de Salvandy est de l'Académie, il est de la chambre des députés. Disons mieux, la chambre n'aimait pas les phrases ; les sarcasmes de la gauche et le bon sens pratique des centres défendaient l'abord de la tribune aux périodes de l'auteur d'*Alonzo*, Eh bien! M. de Salvandy a doublé le cap des Tempêtes, et s'il n'est pas encore parvenu à se faire écouter, au moins a-t-il pu se faire entendre. Pendant les loisirs de la politique, M. de Salvandy, de l'Académie, fait des romans, et nous ne doutons pas que le public ne revienne peu à peu à l'homme de lettres comme il est revenu à l'homme politique. Il existe encore une justice ici bas, même pour M. de Salvandy ; il peut se trouver des lecteurs même pour les romans de chevalerie, même dans les rangs des amis politiques de M. de Salvandy et parmi ses confrères à l'académie. On nous pardonnera donc de n'être pas plus exigeans que les littérateurs symétriques et judicieux de l'empire, que ces pâles doctrinaires qui n'ont guère de ressemblance avec les héros de la chevalerie, que de posséder un cœur aussi impénétrable aux fraîches émotions et aux enthousiasmes politiques, que l'armure des hauts barons l'était aux coups d'épée.

Corisande de Mauléon, par l'auteur de *Natalie!* Natalie, ce livre si frais, si pur, si transparent, et qui a réveillé dans

l'ame de M. Janin une corde de poésie fraîche et gracieuse, parut sous le patronage de M. de Salvandy. Natalie était une fille simple et tremblante qui se présentait dans le monde sans appui et sans protecteur ; mais Corisande n'a point de ces accès de timidité : c'est une héroïne qui se jette au milieu des partis en armes, et d'un mot, d'un regard, calme les flots irrités.

Dans *Natalie*, il y avait de M. de Salvandy une préface et son nom sur la couverture. Dans *Corisande*, il n'y a ni préface ni le nom de M. de Salvandy ; mais on n'en aperçoit que mieux sa présence ; son ubiquité se trahit dans chaque point d'exclamation ; il vivifie ce livre d'un bout à l'autre. « Je lis, écrit Natalie, un roman de Mme Cottin, Mathilde ou les Croisades. Oh! que cette femme doit avoir de sensibilité! comme elle parle de l'amour! comme elle peint ses combats, ses joies, ses douleurs surtout. Et pourtant lorsqu'on a mouillé de pleurs ces pages brûlantes, on ne se sent pas en colère contre l'amour; on accepterait plutôt ses tourmens, on lui sacrifierait son existence au risque de la voir désolée, pourvu qu'on pût dire : Je suis aimé, j'ai trouvé un être digne de susciter en moi l'enthousiasme! »

— Oh! je voudrais, s'écrie Corisande, admirer l'homme dont je porterais le nom. Nous autres femmes, nous sommes si peu de chose, et pourtant nous avons le cœur haut ; notre lustre doit être dans l'époux qui nous protége. Croyez-moi, Blanche, cela doit être beau, en s'appuyant sur son bras, de voir les hommes s'incliner devant lui, et les femmes dire : Qu'elle est heureuse!

La scène se passe en Béarn, à la fin du XVe siècle. Blanche et Corisande sont orphelines et filles du comte Bertrand de Mauléon, un des principaux chefs qui disputèrent la Navarre à Gaston XI, comte de Béarn ; Gaston était mort à Roncevaux, et la double couronne de Navarre et de Béarn reposait sur la tête d'un enfant, François Gaston, dit Phébus. Corisande, quoique fille du chef des Beaumonts, est pleine d'enthousiasme pour la cause de François Phébus. Ce respect chevaleresque pour les droits de la légitimité lui est surtout enseigné par un ermite, Adhémar. C'est encore chez cet ermite que Corisande rencontre un jeune page aux cheveux blonds. Cependant le comte Bertrand de Mauléon a destiné sa fille aînée à son ancien compagnon d'armes, le

comte de Lerin, qui lui a succédé dans le commandement de la Navarre; mais Blanche s'est éprise d'un simple chevalier Joan d'Ardoins, et cette fatale révélation des volontés de son père la laisse en proie à un horrible délire. Corisande se dévouera pour sa sœur; c'est elle qui épousera le dur et redoutable comte de Lerin; le sacrifice est à peine consommé que Corisande reconnaît dans le page Austinde le roi Phébus lui-même! La jalousie s'éveille dans le cœur du comte; un de ses agens, Bermudez, le pousse à assouvir sa vengeance. Phébus meurt empoisonné au moyen d'une flûte que Bermudez lui remet en personne; Corisande elle-même est sacrifiée par cet homme abominable.

L'idée de *Natalie* était celle-ci: L'épouse divorcée ne trouve dans le monde que des ennemis et des embûches sous lesquels elle finit par succomber. Le sujet de *Corisande* est le dévouement d'une sœur pour sa sœur. Ce sont deux grandes et nobles idées qui pouvaient bien germer dans le cœur d'un homme, mais qui avaient besoin d'être mises à exécution par une femme.

Ce serait à tort qu'on attribuerait ce livre à M. de Salvandy. Il a pu le dicter; il ne l'a pas écrit. Sa touche est plus mâle, son génie plus descriptif. Chez Mme de...., le style contraste souvent par sa faiblesse avec la vaillance des idées. Le dialogue manque de souplesse et de suite; les caractères de développement. Nous sommes étonnés qu'une nature aussi pittoresque que celle des Pyrénées n'ait pas fourni quelques couleurs à la palette de l'écrivain. Après avoir dit par la bouche de Natalie: « En présence de la nature, on n'ose pas étaler de graces factices, ni des jugemens faux; elle est si belle qu'elle plaît sans effort et qu'on veut lui ressembler, » il aurait fallu encadrer ces figures chevaleresques dans un cadre grandiose. En revanche nous citerons comme modèle de finesse et de grace le passage suivant: « C'est un plaisir de jeune fille d'aller seule. La jeune fille alors croit être souveraine de tout ce qu'elle voit. C'est un regard de conquête qu'elle jette sur l'horizon. Ses pensées sont plus à elle; elle n'a pas de témoin qui semble les épier pour les contester aussitôt. Elle va vite ou nonchalamment, suivant l'émotion qui l'anime; s'arrête à son gré, rêve pour un son, suit avec sympathie le vol capricieux d'un oiseau, contemple les touffes bleues de la simple véronique, et un peu après foule aux pieds la petite fleur

avec insouciance. Et pourtant l'enfant aventureuse a peur de tout. Elle tressaille pour le buisson où s'attache sa robe, pour le lézard qui se cache dans la haie, pour la vache qui mugit aux lointains pâturages ; si elle aperçoit un inconnu, elle s'arrête épouvantée ; son ame suppliante cherche un appui. »

Cet appui, Mme de..... l'aurait-elle trouvé ? »

(*The Reviewer.*)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, PAR LE COMTE ALFRED DE VIGNY.

On ne saurait considérer de trop près les réalités les plus désespérantes de la vie ; on ne saurait trop se garder des illusions du cœur et des fantaisies de l'imagination ; il faut chaque jour descendre plus avant dans les secrets de la société au milieu de laquelle nous vivons ; l'accepter tout entière, avec ses douleurs, ses bizarreries et ses défauts ; se pénétrer profondément de l'esprit de son siècle, comprendre les goûts de son époque : c'est le seul moyen d'achever quelque chose de grand et d'utile. Hors cette vue saine, froide et réfléchie des choses, ce ne sont qu'écueils et bas-fonds, où les volontés les plus tenaces viennent se briser sans profit et sans gloire. Les détails les plus positifs de la vie publique et privée renferment une poésie grave, mélancolique et forte, que les esprits élevés préfèrent aux vagissemens confus, aux exclamations incohérentes, à toute cette exubérance stérile, qui défraie annuellement un certain nombre de vers lyriques, épiques, anacréontiques. Mais l'homme ne se peut toujours maintenir à ce haut degré de vertu, sa démarche n'est point toujours droite et ferme ; des ambitions immodérées obscurcissent sa raison ; il se trouve tout à coup transporté dans un monde chimérique ; il abandonne la grande route pour se perdre dans les sinuosités et s'égarer dans les chemins de traverse. Eh bien ! lorsque nous avons senti ainsi en nous l'idéal l'emporter sur le réel, il est un livre que nous avons toujours ouvert avec respect et fermé avec

reconnaissance, c'est le *Stello* de M. de Vigny. M. de Vigny est-il donc le peintre de la réalité, l'ennemi des caprices de l'imagination? loin de là, M. de Vigny est le chantre de l'idéal, l'amant sinon le plus favorisé, au moins le plus empressé, de la Muse. M. de Vigny est le défenseur, l'avocat

De ces pâles rêveurs au langage inconstant.

M. de Vigny est lui même un grand poète, un penseur profond. Oui, en face du grabat de Gilbert et du lit de mort de Chatterton, nous sentons circuler en nous une vigueur indomptable, nous voulons faire mieux qu'eux; ils sont morts jeunes, et nous voulons vivre long-temps; ils ont été broyés par la main de fer des circonstances, nous voulons triompher de tous les obstacles, ne sachant pas d'autre moyen de les honorer que de ne pas les imiter.

Il est bon que ces grands enseignemens soient fréquemment rappelés à la jeunesse; je ne connais pas de meilleur plaidoyer contre le suicide que ce beau drame de Chatterton. Je n'en veux d'autre preuve que le recueillement des jeunes auditeurs et les réclamations de quelques moralistes à vue courte.

Le nouveau livre de M. de Vigny est marqué à ce coin de gravité qui caractérise les œuvres durables : c'est toujours le poète qui parle pour les hommes de la réalité, c'est le cœur qui vient au secours de l'esprit, la théorie qui prépare l'application. Ce qui constitue pour moi l'originalité du talent de M. de Vigny, ce qui lui assigne une si haute place dans mon estime, c'est de s'être ainsi posé comme un modérateur plein de bienveillance et d'autorité, entre deux camps, sinon ennemis, du moins bien distincts; initiant les poètes à la vie positive, et apprenant aux hommes positifs à apprécier les poètes; ame limpide et vaste, qui réfléchit également les deux faces de la nature humaine, qui négocie leur rapprochement en les opposant l'une à l'autre, sans toutefois déguiser sa prédilection pour l'idéal. Ce rôle si glorieux ne pouvait être rempli que par un homme qui se fût trouvé dans des conditions telles, qu'il pût connaître à fond les joies et les douleurs de la réalité, les douleurs et les joies de la poésie; quatorze ans de service ont été le noviciat de cet éloquent missionnaire. C'est pareillement de l'armée que sont

sortis, à un siècle de distance, Descartes et Vauvenargues. M. de Vigny serait-il appelé à compléter cette trinité?

Les *Souvenirs de Servitude et de Grandeur militaires* forment une trilogie; cette forme avait déjà été adoptée par l'auteur dans *Stello*. De ces trois petits drames, deux, *Laurette* et *la Veillée de Vincennes*, sont des souvenirs de servitude; le troisième est un souvenir de grandeur : les dimensions en sont plus étendues, le héros plus épique, le ton plus sérieux, c'est *la Vie et la mort du capitaine Renaud ou la Canne de jonc*. Ces récits, d'un intérêt si puissant, sont précédés et suivis de considérations élevées sur ce caractère général des armées, sur le caractère du soldat, sur la responsabilité.

Ce livre a des entrailles; c'est un homme d'honneur qui parle à cœur ouvert, qui porte haut la tête : ma Muse, dit-il, c'est la franchise. En accordant des éloges sans bornes au choix des sujets, nous craignons de ne pouvoir plus louer suffisamment la forme qui atteint un degré de perfection vraiment merveilleux. Cela ressemble à une belle pièce de soie tout à la fois brillante, souple, solide, transparente, se nuançant de mille reflets divers, selon qu'on l'expose au grand jour. Élégant sans rechercher l'harmonie des mots, concis sans être heurté, majestueux sans pompe, le style de M. de Vigny est un produit de l'étude, de la patience et de la méditation. Du reste aucun lien de parenté avec le style des siècles précédens; si l'on voulait à toute force trouver un modèle à M. de Vigny, on pourrait, en désespoir de cause, évoquer le nom de Sterne, et en remontant aux caractères principaux de son talent, ceux de Milton, de Shakspeare qu'il a beaucoup lu, de Gœthe qu'il ignore peut-être, mais dont il rappelle la sérénité et la force concentrée. « Je ne pense point, dit M. de Vigny dans le *Capitaine Renaud*, que la civilisation ait tout énervé, je vois qu'elle a tout masqué. J'avoue que c'est un bien, et j'aime le caractère contenu de notre époque : dans cette froideur apparente il y a de la pudeur, et les sentimens vrais en ont besoin; il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines. »

Nous n'avons point retrouvé dans les *Souvenirs de Servitude et de Grandeur militaires* quelques préoccupations politiques et systématiques qui déparaient *Stello*; le soldat a été

mieux inspiré que le poète, il a été plus vrai; sa morale est plus haute; il a laissé de côté les systèmes et les individus, pour ne s'occuper que de ce qui est le propre du cœur. Sur ce terrain on défie les passions mauvaises; on est sûr d'être toujours également bien compris par tous les hommes et dans tous les temps; le cœur, voilà la vraie richesse de l'homme, voilà un trésor qu'il n'épuisera jamais. M. de Vigny s'est fait l'historien du cœur humain; son livre émeut, il vous arrache des larmes; battez des mains ensuite si vous le pouvez.

Nous terminerons en citant quelques lignes où se trouve résumée la pensée de ce remarquable livre. «..... Ne méritent-ils pas d'être aimés quand nous les devinons, ces dévouemens ignorés, qui ne cherchent pas même à se faire voir de ceux qui en sont l'objet, ces sacrifices modestes, silencieux, sombres, abandonnés, sans espoir de nulle couronne divine ou humaine, ces muettes résignations dont les exemples, plus multipliés qu'on ne croit, ont en eux un mérite si puissant, que je ne sais nulle vertu qui leur soit comparable ? »

Pour nous, après l'accomplissement de ces grands sacrifices, nous ne savons rien d'aussi beau que le récit qui nous en est livré par M. de Vigny.

L'HOSPICE

DES ALIÉNÉES

A GAND.

On vante avec raison les institutions de police et de bienfaisance de la ville de Gand. Deux établissemens, entre autres, appellent l'attention du voyageur et les méditations de ceux qui étudient spécialement ces matières; l'un appartient à la civilisation générale du pays dont Gand est la seconde ville; l'autre est tout-à-fait à l'honneur de cette grande cité. La première est la *Maison Centrale de détention*; la seconde est l'*Hospice des femmes aliénées*. Il s'agit de misères et de crimes, comme vous voyez; mais où est-il plus doux au voyageur d'admirer la civilisation que dans des établissemens où les misères sont comprises et soulagées, où les crimes sont seulement punis et non pas vengés? Je vous mènerai d'abord à l'hospice des aliénées; c'est là que sont les misères, misères d'une espèce qui explique souvent les crimes de la maison centrale; car ici et là ne sont-ce pas des raisons délabrées, ici pour un moment, là pour toujours! Un assassin n'est pas toujours un fou, je le sais; mais qui voit l'un le même jour que l'autre reporte involontairement sur le premier un peu de la pitié que lui a inspirée le second.

Nous frappâmes à une porte informe, sans signe extérieur qui annonçât la destination de l'établissement. La ville n'a pas voulu étaler ses plaies à l'étranger qui passe, orgueilleux de cette raison qui dépend d'une fièvre ou d'une perte d'argent. Une sœur âgée, et en lunettes, vint nous ouvrir. Elle nous fit entrer dans une salle basse, garnie de rayons, sur lesquels étaient rangés des fioles et des bocaux, avec des étiquettes de pharmacie. Cette salle est en effet la pharmacie des pauvres. On leur y distribue des médicamens gratuits, et c'est la sœur chargée de cette distribution qui nous avait reçus. Ainsi la même maison est à la fois la maison des pauvres malades de corps et des pauvres malades d'esprit. On leur fait chez eux l'aumône des médicamens, tant qu'ils ont leur raison; quand ils l'ont perdue, et, avec elle, la pudeur de la pauvreté honnête, on leur fait, dans l'établissement, l'aumône publique du pain, du lit et du traitement.

Quoique notre visite à l'hospice eût à la fois, par la qualité de l'une des personnes qui me faisaient l'honneur de m'y conduires, un but d'inspection officielle et un but de curiosité, je vis que nous avions jeté le trouble parmi ces bonnes religieuses, habituées aux pauvres et aux folles, et qui ne savent que par le médecin en chef de l'hospice comment vivent et s'habillent ceux qui ne sont ni pauvres, ni aliénés. Elles rougissaient, elles chuchotaient à voix basse; elles semblaient craindre l'effet de notre visite sur leurs pauvres pupilles, et avoir honte d'avance pour les misères auxquelles nous allions toucher. Nous les rassurâmes par notre gravité, et par ce respect sympathique qui ôte à la curiosité ce qu'elle a d'injurieux et de triomphant. La plus jeune d'entre elles fut chargée de nous faire voir l'établissement. Elle se munit d'un trousseau de clefs, et nous franchîmes la première porte intérieure.

Aucune de ces respectables filles ne lira ce que j'écris; la gloire même ne pénétrerait pas au fond de cette solitude où des anges terrestres se chargent de ceux dont les hommes ne veulent plus et dont Dieu ne veut pas encore. Si je me sers de quelque expression mondaine en parlant de l'une d'elles, je n'ai pas à craindre que ce souvenir du monde extérieur ne vienne troubler sa vie oubliée, et ne la fasse rougir de modestie sous cette guimpe pâle, de la couleur du linceul, qui voile à demi sa charmante figure. Pourquoi donc me défendrais-je de

faire admirer à ceux qui me liront la grandeur de son sacrifice, en donnant quelques regrets respectueux à ce qu'elle a enseveli de graces, d'esprit, de beauté, dans cette horrible demeure? C'était la jeune sœur qui nous accompagnait. Je voudrais avoir le secret d'une langue à la fois chaste et romanesque, austère et tendre, pour peindre, sans le profaner, ce visage si délicat, si doux, si voilé, le dirai-je? si éteint, miroir d'une ame qui ne s'y montrait plus que par la bonté intelligente et toujours égale. Son œil noir, son regard léger, qui semblait glisser sur les objets; ses lèvres blanches qui laissaient voir de jolies dents négligées; ses joues où les rigueurs du cloître n'avaient pas encore détruit la jeunesse, mais où s'effaçaient de jour en jour quelques roses que le souffle du monde aurait sitôt fait renaître; sa démarche gracieuse, quoique abandonnée et indifférente; sa taille dérobée à dessein sous l'ampleur informe du costume de l'institution; sa voix délicate, fine, mais sans vibration, effleurant l'ame comme son regard effleurait les objets; ses mains si blanches et si effilées qui sortaient de dessous ses vastes manches, de la même étoffe funéraire que sa guimpe, et qui maniaient les grosses clefs du trousseau avec l'insouciance d'un porte-clefs; toutes ces beautés qui s'ignoraient, faisaient de la jeune religieuse le type parfait de ces femmes qui vivent entre la terre et le ciel, appartenant à la terre par la charité, et au ciel par la mort spirituelle du corps; créatures qui font comme leur purgatoire ici bas, avant d'arriver au paradis, et qui n'ont qu'à expier le péché de leur origine; femmes sans maladie ni santé, ni jeunes ni vieilles, qui traversent les années sans les sentir, et qui meurent avant d'avoir vécu.

Sitôt que je la vis venir à nous, son trousseau de clefs à la main, et qu'elle nous eut fait signe de la suivre, avec un sourire faible et un regard détourné, tout ce que j'ai de cœur se révolta. Les idées de tyrannie, de vœux forcés, de parens imbéciles, me montèrent à la tête, et je fus pris naturellement, sans imitation, d'un peu de la colère philosophique du XVIII[e] siècle contre les vœux de religion. Je faisais un roman; j'arrachais cette charmante créature aux ténèbres de son hospice; je la rendais au monde; elle devenait épouse et mère; elle faisait la joie de deux familles; elle nous édifiait par ses vertus;

elle nous charmait par ses qualités ; ainsi je me plaçais au point de vue le plus faux pour apprécier la situation de la jeune sœur, et je risquais de passer à côté de cette fleur suave sans en avoir respiré le parfum. En la regardant de plus près, tout mon roman tomba. Je supposais à cette ame détachée quelques lointains regrets du monde, un peu de ce trouble et de cette révolte des imaginations de notre temps contre les liens de la convenance et du devoir ; et comment croire qu'une femme si gracieuse ne fût qu'une ombre ? A ses premières paroles, je vis qu'elle ne voulait pas être plainte, mais comprise. J'avais besoin d'être élevé au-dessus de cet ordre d'idées romanesques, qui n'est peut-être, après tout, que la rhétorique de notre époque; j'avais besoin de devenir meilleur, au moins pour un moment, pour comprendre cette vie virginale, où le sacrifice même a quelque chose de coutumier et de machinal, et où le dévouement le plus sublime a à peine conscience de soi. Je marchais à côté d'elle, et je lui faisais beaucoup de questions, d'abord avec la sotte curiosité d'un incrédule, qui voulait à toute force surprendre derrière cette jeunesse abdiquée la trace de quelques regrets du monde, ensuite, et peu à peu, avec le doux respect de l'intelligence, et un sentiment d'intérêt qui ne troublait point mon cœur et n'embarrassait pas le sien. Toutes ses réponses étaient justes, précises, nullement craintives ; elle me laissait la regarder souvent, librement, à chaque question, sans retirer son visage, où elle ne pensait pas qu'on pût trouver une autre beauté que sur celui de la vieille sœur pharmacienne. La religion s'était emparée de cette ame, au sortir de l'adolescence, avant qu'elle fût éveillée aux passions ; les pratiques intérieures avaient prolongé ce sommeil, et déjà depuis quelques années, ce semble, la léthargie avait amené la mort. J'aurais eu l'infernale idée de lui faire faire un retour sur sa beauté ensevelie dans un hospice de folles, qu'elle ne m'eût pas compris. Douce belle-de-nuit, déshabituée du grand jour, nulle parole de tentation n'aurait pu lui faire entr'ouvrir son calice fermé jusqu'au lever du soleil de la vie éternelle. Le cœur, cette chose si tendre, si vulnérable, où le moindre grain jeté au hasard fait germer les passions furieuses, ce cœur n'avait jamais parlé chez la jeune religieuse ; elle l'avait laissé à ses parens, en prenant l'habit, comme un beau vêtement mondain

qui n'aurait pas encore été déplié, parmi toutes ses parures de jeune fille, ses robes de fête, ses bijoux, ses cheveux noirs tombés sous le ciseau.

Elle nous fit voir d'abord les différentes parties de l'établissement, les dortoirs, les salles intérieures, la cuisine, l'infirmerie. Toutes ces pièces sont d'une propreté admirable. Dans les dortoirs, les lits sont bons, doux, espacés ; beaucoup de pauvres femmes, qui n'avaient qu'un grabat pendant leur raison, ont trouvé du moins, en la perdant, un lit où elles dorment sans souci du lendemain ; admirable charité que celle qui devance sur la terre les réparations que le christianisme nous promet dans le ciel ! Sous le rapport matériel, cet hospice a toute la beauté, si ce mot n'est pas une amère ironie, que peut comporter un établissement de ce genre. Toutes ces vies qui ont perdu leur boussole y sont soignées comme on ferait de celle des enfans qui n'en ont pas encore. Elles ont de l'air, elles ont du soleil, la liberté des membres, celles du moins dont la folie est inoffensive ; elles ont la nourriture en abondance, et la même que les saintes filles qui la leur préparent et la leur distribuent. Un médecin habile, à la hauteur de la science, qui, en ces sortes de maladies, est surtout la bonté intelligente, vient les visiter chaque jour, épier les lueurs de la raison qui percent chez celles dont le mal est curable, aider ces retours obscurs par un traitement progressif, calmer celles qui sont désespérées, dire de bonnes paroles à toutes, empêcher, mais non pas châtier celles qui font du mal, hélas ! parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font. Elles ont aussi un prêtre, une chapelle particulière, où elles prient, nous disait la sœur, avec beaucoup de dévotion, et où les extravagantes se recueillent. Étrange parodie, ou étrange confirmation des paroles de l'Évangile : *Heureux les pauvres d'esprit !*

J'étais impatient de les voir. La sœur nous fit entrer dans un corridor, au premier, ayant balcon sur une cour, et sur lequel s'ouvrent de jolies cellules blanches, planchéiées, avec un lit et quelques petits meubles. C'est le dortoir des folles qui ont quelque aisance, et dont la maladie n'a pas besoin d'être surveillée. Nous en vîmes deux qui nous intéressèrent diversement. Chose singulière ! il y a la même variété dans la folie que dans la raison, et l'homme est fou d'autant de façons qu'il est sensé.

La première de ces folles est une folle heureuse. Outre un revenu assez considérable et beaucoup plus de ressources que de besoins, elle a plus de contentemens de sa folie que la plupart d'entre nous de leur raison. Nous entrâmes dans sa cellule, où nous la trouvâmes assise et travaillant à un petit ouvrage de femme. Elle se leva, et se mit à dire en riant milles choses ordinaires qui ne différaient de la conversation d'une femme de ménage que par le manque de suite et d'à-propos. Cette pauvre femme a environ cinquante ans. Elle en a passé vingt dans cette maison, toujours gaie, toujours heureuse, dans la plus parfaite santé, ayant assez de la liberté qu'on lui laisse, ne se plaignant jamais, accueillant les sœurs avec des rires de joie, leur reprochant de ne pas la venir voir assez souvent, comme si la pauvre femme avait besoin de faire partager à quelque ame tendre le superflu de son bonheur. Elle a la folie du contentement, et elle y est peut-être arrivée par de grandes souffrances. C'est un être heureux, mais seulement parce qu'il ne se sait pas. Le jour où cette folle s'entreverrait dans la nuit de sa pauvre intelligence, elle en mourrait. Rien de plus doux, de plus épanoui, que cette bonne figure flamande ; elle avait l'air de nous tant vouloir de bien! et pourtant elle nous quitta sans un mot pour nous retenir, et reprit son tricot avec lequel elle continua sa conversation, comme avec un interlocuteur de même espèce que nous. Je la vis du dehors, par sa fenêtre, toujours riante, mais évidemment sans souvenir de ceux qu'elle venait de voir. Rien dans ses traits n'annonçait la folie, si ce n'est pas le plus sûr stigmate de la folie, sur une figure humaine, qu'un rire éternel.

L'autre folle est une fille d'une trentaine d'années, assez laide, mais avec des traits intelligens et marqués d'une certaine fermeté de caractère. Elle se promenait à grands pas dans le corridor, silencieuse et fière, de l'air d'une femme qui braverait une mauvaise destinée. Celle-là est folle d'avoir aimé au-delà de sa condition. Elle est éprise du gouverneur de la province, qu'elle n'a jamais vu, et qui, si j'en crois ce qu'on m'a dit, n'est rien moins qu'un héros de roman. Elle est folle de la plus misérable de toutes les passions : un amour doublement inégal, dans une fille de condition médiocre, et dans une fille laide. Qui peut dire ce que cette pauvre folle a souffert avant que la

maladie l'eût délivrée du supplice de sa raison, et si ce n'est pas l'impossibilité d'être l'épouse d'un jeune homme de sa condition, secrètement aimé, et la douleur chaque jour renouvelée de ne pouvoir faire parler son ame sur son ingrat visage, qui l'ont jetée dans la folie de cet amour ambitieux pour un fonctionnaire public? Tristes contradictions de la destinée! telle femme a toutes les beautés du corps, et fait rêver toutes celles de l'ame; mais elle est sans cœur et sans bonté : telle autre cache en elle d'ineffables trésors de tendresse, d'amour, de dévouement, mais son visage est repoussant. Il faut pourtant que toutes ces richesses de l'ame trouvent à s'épancher, ou qu'elles brisent la pauvre créature en qui Dieu les a mises. Si elle a la tête faible, sa raison s'en ira, et, avec sa raison, le monde réel où sa laideur l'avait condamnée à ne pas aimer; elle vivra dans un monde imaginaire où elle sera belle, où elle osera aimer, où elle attendra tous les jours l'arrivée de l'amant. Si sa tête résiste à toutes les angoisses d'une fausse destinée, elle traînera quelque temps après elle sa raison tenace, et se débattra, dans ses nuits solitaires, avec la fatalité; bientôt, la vie s'affaiblissant, le monde, autour d'elle, croira que c'est un défaut d'organisation physique, et que, comme elle est née laide, elle a bien pu naître chétive et languissante. Le médecin ordonnera des remèdes; mais un soir cette pauvre ame s'échappera, calmée et heureuse, du corps qui l'a opprimée, avec des droits à d'immenses dédommagemens, ô mon Dieu! car quel martyre a été plus douloureux et plus inutile que le sien?

L'amante ignorée du gouverneur de Gand a eu la folie, cette mort de la raison. Elle rêve la place d'honneur dans le palais du gouvernement, le titre de gouvernante, les carrosses, les livrées, et elle porte la tête haute comme si elle était déjà la fiancée de M. Vilain XIIII. Tous ses jours sont animés par l'espérance; elle regarde sa prison comme une dernière difficulté de parens, et elle s'attend chaque matin à ce qu'on vienne l'en tirer, pour la conduire, avec un cortége d'honneur, dans la maison de son fiancé. Elle n'a pas le sentiment de sa laideur; elle se voit dans sa folie, le seul miroir où elle soit flattée, et elle s'y trouve belle, de la beauté d'une grande dame, avec des traits plus nobles que jolis, une taille majestueuse; les romans et la folie l'aident pour moitié à faire ce portrait. Elle nous re-

gardait avec un certain dédain ; elle attendait sans doute le cortége qui doit la venir chercher pour son splendide mariage, et nous voyant sans épées ni épaulettes, elle semblait se dire : Ce ne sont pas là ceux que j'attends. Je fus pris d'un vif désir de la faire causer, et je priai la sœur de l'appeler. Elle vint d'un air mécontent, la figure boudeuse, le regard hautain. — « Ces messieurs voudraient vous parler, lui dit doucement la sœur. » Et nous nous approchâmes avec intérêt. — « A moi? dit-elle. — Oui, à vous. » — Elle fit un petit mouvement d'épaules, et nous tourna le dos, comme à des gens qui s'étaient mépris. Je le crus du moins par tout ce que j'avais vu d'elle; mais, peu après, le doute me vint, et je me demandai, avec un serrement de cœur, si notre curiosité ne l'avait pas avertie de son état, et si ce n'était point par pudeur qu'elle s'était sauvée de nous, emportant le trait fatal dans son cœur!

La sœur nous mena dans la salle où se tiennent les folles inoffensives, *celles qui sont sages*, comme elle nous disait avec sa jolie voix. Elles n'y sont astreintes à aucun travail. Les unes tricotent, parce que c'est leur fantaisie; les autres se tiennent assises, quelques autres debout, des journées entières, sans éprouver le moindre sentiment de lassitude. Telles vous les avez vues le matin, telles vous les retrouvez le soir, immobiles, sans regard, sans ouïe, sans voix, toute volonté éteinte, et, avec la volonté, le mouvement, qui en est le signe extérieur. Elles ne dorment ni ne veillent; c'est la vie végétative de la plante, qui ne se remue que si le vent la fait plier; elles aussi ne bougent de place que quand on les pousse vers leur lit. Celles-ci ont la tête penchée sur l'épaule gauche, celles-là sur l'épaule droite ; d'autres échangent entre elles des paroles qui s'entrecroisent, mais qui ne se répondent pas ; quelques-unes murmurent, agenouillées sur leur chaise, des prières qu'elles entremêlent de choses étrangères; d'autres se parlent à voix basse. C'est une agglomération d'êtres de même figure, mais ce n'est pas une société; elles se touchent et sont isolées ; elles se parlent et ne s'entendent pas ; elles se reconnaissent et ne se demandent pas pourquoi elles sont là. Ni affection, ni haine, ni notion des différences; elles n'ont pas même l'instinct des animaux en troupes. Peu levèrent la tête quand nous traversâmes la salle : les travailleuses paraissaient y faire le plus d'atten-

tion; il faut encore quelque reste de raison machinale pour guider leurs mains. Deux ou trois seulement s'approchèrent de nous, et nous regardèrent avec crainte; soit comme des êtres d'une espèce différente, soit comme offrant de la ressemblance avec quelque chose qu'elles avaient connu dans un monde où elles n'étaient plus. Malgré le sentiment profond de charité qui m'attendrissait sur ces pauvres femmes, je craignais toujours de paraître étaler ma raison orgueilleuse au milieu de ces débris de la raison humaine, et je ne pouvais pas croire que ces femmes ne fissent pas quelque comparaison envieuse entre elles et moi. La sœur me rassura. Nulle de ces malheureuses ne pouvait comparer, et par conséquent envier. J'étais pour elles la curiosité et non le curieux. L'horreur me saisit à la pensée que, si on abandonnait un être raisonnable à ces créatures déchues, elles s'en feraient un jouet, et s'amuseraient peut-être de sa raison comme de la plus grande des folies. Dieu me préserve d'en faire le rêve!

Les malades et celles qui gardent le lit de force sont dans un dortoir séparé. C'est une grande salle éclairée avec ménagement, d'une douce lumière; car le plus ou moins de lumière augmente ou diminue leurs souffrances. Il y en avait de vieilles arrivées là par le grand âge et les longues privations, en qui la pensée avait cessé avant la vie physique, misérables corps dont l'ame s'est retirée sans attendre la fin de l'agonie. En regardant ces mortes qui respirent encore, je me demandai pourquoi la mort s'arrêtait si long-temps devant les lits où elles gisent, déjà froides et raides comme des cadavres, quand elle frappait peut-être dans quelque maison voisine, à la fleur de l'âge, de la beauté et des espérances, une jeune fille, la seule joie de sa mère. Celles qu'on retenait au lit de force étaient plus jeunes. Les bras liés par la camisole, l'œil ardent et humide, le visage moite, avec une certaine humiliation dévorée dans les traits, comme si elles avaient été vaincues dans une lutte inégale, elles étaient étendues plutôt que couchées, ne roulant dans leur fragile cerveau qu'une seule idée, celle de se débarrasser de leurs liens. — « Regardez celle-là, nous dit la sœur, trois hommes pourraient à peine en venir à bout, si elle était libre. » — Je passai tout près du lit. C'était une jeune femme, horriblement abattue, les joues caves et enflammées,

respirant avec une sorte de rage, mais d'une figure singulièrement noble et intéressante; elle n'avait pas dû être amenée là par des douleurs ordinaires, et sa folie n'était peut-être qu'une ame trop forte, servie par des organes trop fragiles. Je demandai son histoire. On ne la savait pas. Les familles qui envoient à l'hospice un de leurs membres, ne livrent pas toujours le secret de cette terrible séparation; car souvent ce secret pourrait être une honte pour elles ou pour les victimes. Je n'avais pas assez de sang-froid pour faire des romans sur cette physionomie ravagée; mais je crus voir, au mouvement de ses lèvres quand nous passâmes, une intelligence blessée qu'on la surprît dans son égarement, et cette sorte de pudeur d'un fou qui a quelque obscur ressouvenir de sa raison perdue. Peut-être, au moment où j'écris, cette malheureuse est-elle morte. Sa folie n'était pas seulement une désorganisation du cerveau; tout son être avait été atteint à la fois par le même mal, et elle brûlait lentement dans son lit, où l'ingénieuse charité des sœurs cherchait en vain à la rafraîchir. « Elle ne peut guère aller loin, » disait la jeune sœur, en femme déjà prête à ensevelir de ses mains pâles celle que la mort allait dérober à sa douce surveillance. Ce mot si froid et si banal était dit avec un accent si angélique, que je me figurai le bon ange que la religion donne à chacun de nous, regardant mourir son compagnon terrestre, avec ce faible et doux regret d'un gardien qui sait où va, au sortir de la vie, l'être qui lui était confié.

— « Nous allons en voir qui sont furieuses sans être malades, » nous dit-elle en nous faisant monter à l'étage supérieur. « Celles-là nous déchireraient de leurs ongles et de leurs dents, si nous les lâchions. »

Quelle horreur que de telles paroles se disent d'êtres qui sont semblables à nous, et qui comme nous ont sucé le lait d'une mère !

En ce moment il n'y en avait que deux. On les tient dans des cellules en forme de cages, bien fermées, épaisses, garnies de barreaux en bois. La première était levée tout debout, la figure collée contre les barreaux, qu'elle serrait convulsivement de ses deux mains. L'imagination fait d'avance le portrait que les yeux vont voir. J'avais donc rêvé des visages atroces, des yeux sanguinaires; j'accordais les figures avec les instincts.

Cette malheureuse me remit dans la realité. C'était une vieille femme ridée, triste, avec une physionomie insignifiante, plus sévère pourtant que douce; vous auriez demandé sa liberté sur sa mine. Elle nous dit quelques injures, froidement, d'un ton monotone, comme si sa pauvre mémoire seule avait été méchante; peut-être n'avait-elle voulu que nous flatter. Je suis sûr pourtant que ce n'est point avec mon imagination, mais bien avec mes yeux, que je vis, sous ses lèvres flétries, ses longues dents blanches, la seule chose qu'elle eût de commun avec les bêtes féroces, dont la nature de sa folie lui avait attiré le sort. C'était bien assez pour justifier les barreaux. Libre, elle eût mordu les mains de ses bienfaitrices. Malgré moi, ma pitié s'était refroidie. Cette malheureuse me dégoûta comme un jeu monstrueux de la nature qui avait mis une ame de bête dans un corps de femme. Peut-être aussi étais-je sous l'influence de cette idée, vraie ou fausse, mais plus d'instinct que d'expérience, que les fous méchans ont dû être méchans avant de devenir fous.

La pitié me revint pour le misérable être qui râlait dans la cage voisine, quoique sa folie fût plus terrible que celle de la vieille aux grandes dents. On avait appliqué un volet sur les barreaux de sa cage, de sorte qu'elle ne recevait que par un trou l'air et la lumière : le grand jour l'aurait mise hors d'elle-même. Plus captive que les bêtes, plus prisonnière que les plus féroces assassins, haïe de la lumière et de l'air, qui la pénètrent comme des flèches aiguës, et qui la feraient bondir dans sa cage, si on ne les lui mesurait pas d'une main avare, cette chose sans nom, à demi nue, sombre, sans forme, ramassée sur elle-même, épouvantable mystère même pour l'art spécial qui analyse et approfondit sans cesse les maladies de l'ame, — je l'entendais gémir dans l'ombre où l'on entrevoyait à peine son visage qu'elle cachait de ses bras enchaînés, comme pour se défendre contre le peu d'air et de jour qu'il avait bien fallu lui laisser. On deviendrait fou à regarder de telles choses de trop près et avec trop de sympathie. Que se passe-t-il dans le fond de cet être? Qui peut dire qu'un traitement qui ressemble tant à une vengeance soit le plus propre à arrêter le mal, ou du moins à ôter à la mort ses plus douloureuses approches? L'art est-il condamné quelquefois à se priver de l'aide si puis-

sante de la pitié? N'est-ce pas une parodie de la pitié que cette sœur si douce, si caressante, tendant la nourriture par un trou à une créature humaine enchaînée dans une cage à peine de sa longueur? En vérité ma tête se troublait. Il ne faut pas mener sa raison parmi de telles épreuves; elle se détraquerait à voir ce qu'il en est d'elle, et le peu qu'il lui est donné de faire pour remédier à ses propres maladies. Elle est si faible, même où elle est le plus forte! Je demandai à descendre dans la cour : cette masse gémissante s'agitant au fond de sa cage me pesait sur l'ame comme un cauchemar; je voulais l'aller oublier à l'air et au soleil.

Mais dans cette cour j'allais trouver d'autres folles. Il y en avait une vingtaine environ, les unes couchées sur le gazon flétri de la cour, les autres appuyées contre les murs regardant le ciel, mais d'un regard où il ne fallait pas chercher quelques traces confuses d'une invocation ou d'une espérance; regard stupide, pour qui l'azur du ciel n'avait pas plus de lumière que les ténèbres. C'étaient toutes les attitudes de la salle intérieure que je retrouvais dans cette cour. Plusieurs vinrent à nous pour nous demander la liberté: elles avaient toutes des griefs contre la jeune sœur. L'une, vieille femme en lunettes, avec les gestes et le ton emphatiques d'un vendeur d'orviétan, nous menaçait d'écrire au roi si on ne lui ouvrait pas les portes. Une autre, qui avait la camisole de force, grosse femme rude, épaisse, avec de la barbe et des moustaches, une voix virile, un œil furieux, se mit à injurier la jeune sœur, comme une femme de la lie du peuple en injurie une autre, avec un choix de mots abjects. La sœur n'en rougit même pas; beaucoup de ces injures n'avaient pas de sens pour elle; elle avait pu les entendre plus d'une fois sans les écouter; sa mémoire était aussi chaste que son ame. Je n'oublierai jamais avec quelle grace elle apaisa la malheureuse, lui disant de douces paroles, et lui donnant de petits coups sur l'épaule avec sa jolie main. Cependant la folle ne baissait pas le ton, et continuait à nous poursuivre de ses injures. Alors une autre femme, dans un état d'imbécilité complète, horrible de laideur, les lèvres pendantes, l'œil lourd, et, pour comble, muette et sourde, vint la prendre pardessous le bras, d'un air caressant, et l'entraîna du côté opposé. La folle suivit l'imbécile comme l'enfant suit sa mère.

Ce fut, de toutes les choses que j'avais vues dans cette triste demeure, la plus étrange et la plus mystérieuse : une amitié entre deux êtres sans raison ; une lueur de cœur dans la nuit de deux intelligences détruites.

Il était temps de sortir. Une heure passée à voir des folles est une épreuve trop forte. Je tâtais ma raison épouvantée, comme si j'avais eu peur de n'en remporter que la moitié. Nous sortîmes par un des corridors du rez-de-chaussée, où donnent les chambres des religieuses. L'une d'elles, assise à son piano, jouait un air de musique d'église. Le peu que j'en entendis m'alla au cœur et calma le trouble inexprimable où m'avaient jeté toutes ces horreurs. C'était chose si inattendue et si douce que quelques notes harmonieuses dans un coin de cette maison de malheur, où la voix humaine a perdu son accent naturel, et n'est plus qu'un long gémissement articulé ! Et puis, cette marque d'une éducation délicate, où la musique avait eu sa part, ajoutait tant de prix au sacrifice de ces saintes filles ! Je témoignai à la jeune sœur, peut-être indiscrètement, combien il me paraissait sage que la rigueur de l'institution ne leur interdît pas ces douces récréations, le seul souvenir qui leur restât du monde, et que la religion, qui obtenait d'elles tant de dévouement, leur permît de s'en délasser par la musique, le plus chaste et le plus religieux des plaisirs.

Comme nous lui faisions nos remerciemens et nos adieux, je sentis quelque chose qui s'embarrassait dans mes jambes. Oh ! malheureuse la femme qui a donné le jour à l'enfant que je vis rampant sur le carreau, les membres noués, la bouche baveuse, l'œil sans regard, pauvre être repoussant qui n'aurait pu être caressé même par sa mère ! Il était là, plus inutile qu'une bête. La civilisation antique l'eût fait jeter dans le barathre ; la civilisation moderne le nourrira, le couchera, l'habillera jusqu'à sa mort : de quel côté est la pitié ?

On vante aussi beaucoup à Gand l'hospice des hommes aliénés : je parlai d'y faire une visite.

— « Je vous demanderai la permission de ne pas vous y accompagner, » me dit l'une des personnes qui avaient bien voulu me mener à l'hospice des femmes ; et sa voix était si altérée, que je me repentis de ma demande comme d'une injure que j'aurais dite à un ami.

Ce n'était pas pour se soustraire à une nouvelle corvée d'hospitalité qu'il me disait cette parole, lui qui, sur la lettre d'un ancien ami, m'avait reçu avec tant de bonté; lui, vieillard si grave, si méthodique dans ses habitudes, qui s'était dérangé si obligeamment pour me faire les honneurs de sa ville :

A cet hospice des aliénés, il avait un fils!

NISARD.

TABLE DES MATIÈRES.

